


ARBOR

ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,

DE GENEVE.

AVEC FIGURES.

TOME QUATRIEME.

ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,

DE GENEVE.

TOME QUATRIEME.

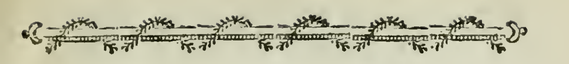
CONTENANT : J. J. Rousseau, Citoyen de Genève, à M. d'Alembert : Réponse de M. d'Alembert : Apologie du Théâtre, par M. Marmontel.



A PARIS,

Chez DEFER DE MAISONNEUVE, Libraire, rue du Foin.

1791.



TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans ce quatrième Tome.

Fin de la Table.

ŒUVRES
DIVERSES
DE M. J. J. ROUSSEAU.

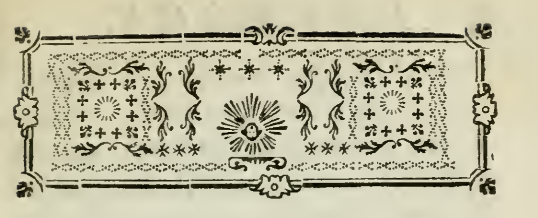
J. J. ROUSSEAU,
CITOYEN DE GENÈVE,
A M. D'ALEMBERT,

De l'Académie Françoise, &c. &c. &c.
Sur son Article GENEVE *dans le VII.*
*Volume de l'*ENCYCLOPÉDIE;

ET PARTICULIEREMENT,

Sur le Projet d'établir un Théâtre de Comédie
en cette Ville.

Dii meliora piis, erroremque hostibus illum.



PRÉFACE.

J'Ai tort, ſi j'ai pris en cette occaſion la plume ſans néceſſité. Il ne peut m'être ni avantageux, ni agréable, de m'attaquer à M. d'Alembert. Je conſidere ſa perſonne : j'admire ſes talens : j'aime ſes ouvrages : je ſuis ſenſible au bien qu'il a dit de mon pays : honoré moi-même de ſes éloges, un juſte retour d'honnêteté m'oblige à toutes ſortes d'égards envers lui ; mais les égards ne l'emportent ſur les devoirs que pour ceux dont toute la morale conſiſte en apparences. Juſtice & vérité, voilà les premiers devoirs de l'homme : Humanité, patrie

voilà ses premieres affections. Toutes les fois que des ménagemens particuliers lui font changer cet ordre, il est coupable. Puis-je l'être en faisant ce que j'ai dû ? Pour me répondre, il faut avoir une patrie à servir, & plus d'amour pour ses devoirs que de crainte de déplaire aux hommes.

COMME tout le monde n'a pas sous les yeux l'Encyclopédie, je vais transcrire ici, de l'article *Genève*, le passage qui m'a mis la plume à la main. Il auroit dû l'en faire tomber, si j'aspirois à l'honneur de bien écrire ; mais j'ose en rechercher un autre, dans lequel je ne crains la concurrence de personne. En lisant ce passage isolé, plus d'un lecteur sera surpris du zele qui l'a pu dicter ; en le lisant dans son ar-

ticle, on trouvera que la Comédie qui n'eſt pas à Genève, & qui pourroit y être, tient la huitieme partie de la place qu'occupent les choſes qui y ſont.

« On ne ſouffre point de Co-
» médie à Genève : ce n'eſt pas
» qu'on y déſapprouve les ſpecta-
» cles en eux-mêmes ; mais on
» craint, dit-on, le goût de pa-
» rure, de diſſipation & de liber-
» tinage que les troupes de Co-
» médiens répandent parmi la
» Jeuneſſe. Cependant ne ſeroit-
» il pas poſſible de remédier à cet
» inconvénient par des loix sé-
» veres & bien exécutées ſur la
» conduite des Comédiens ? Par
» ce moyen, Genève auroit des
» ſpectacles & des mœurs, &
» jouiroit de l'avantage des uns
» & des autres ; les repréſenta-

» tions théâtrales formeroient le
» goût des citoyens, & leur don-
» neroient une finesse de tact,
» une délicatesse de sentiment
» qu'il est très-difficile d'acqué-
» rir sans ce secours; la littéra-
» ture en profiteroit sans que le
» libertinage fît des progrès, &
» Genève réuniroit la sagesse de
» Lacédémone à la politesse d'A-
» thènes. Une autre considéra-
» tion, digne d'une République
» si sage & si éclairée, devroit
» peut-être l'engager à permet-
» tre les spectacles. Le préjugé
» barbare contre la profession de
» Comédien, l'espece d'avilisse-
» ment où nous avons mis ces
» hommes si nécessaires au pro-
» grès & au soutien des arts, est
» certainement une des princi-
» pales causes qui contribuent au
» déreglement que nous leur re-
» prochons; ils cherchent à se

„ dédommager par les plaiſirs, „ de l'eſtime que leur état ne peut „ obtenir. Parmi nous, un Co- „ médien qui a des mœurs eſt „ doublement reſpectable ; mais „ à peine lui en ſçait-on gré. Le „ traitant qui inſulte à l'indi- „ gence publique & qui s'en nour- „ rit, le courtiſan qui rempe & „ qui ne paye point ſes dettes : „ voilà l'eſpece d'hommes que „ nous honorons le plus. Si les „ Comédiens étoient non-ſeule- „ ment ſoufferts à Genève, mais „ contenus d'abord par des ré- „ glemens ſages, protégés en- „ ſuite & même conſidérés dès „ qu'ils en ſeroient dignes, en- „ fin abſolument placés ſur la mê- „ me ligne que les autres ci- „ toyens, cette ville auroit bien- „ tôt l'avantage de poſſéder ce „ qu'on croit ſi rare & qui ne l'eſt „ que par notre faute, une trou-

» pe de Comédiens eſtimables.
» Ajoûtons que cette troupe de-
» viendroit bientôt la meilleure
» de l'Europe ; pluſieurs perſon-
» nes, pleines de goût & de diſ-
» poſitions pour le théâtre, &
» qui craignent de ſe déshonorer
» parmi nous en s'y livrant, ac-
» courroient à Genève, pour cul-
» tiver non-ſeulement ſans hon-
» te, mais même avec eſtime,
» un talent ſi agréable & ſi peu
» commun. Le ſéjour de cette
» ville, que bien des François
» regardent comme triſte par la
» privation des ſpectacles, de-
» viendroit alors le ſéjour des
» plaiſirs honnêtes, comme il
» eſt celui de la Philoſophie &
» de la liberté ; & les Etrangers
» ne ſeroient plus ſurpris de voir
» que, dans une ville où les
» ſpectacles décens & réguliers
» ſont défendus, on permette

» des farces groſſieres & ſans
» eſprit, auſſi contraires au bon
» goût qu'aux bonnes mœurs.
» Ce n'eſt pas tout : peu-à-peu
» l'exemple des Comédiens de
» Genève, la régularité de leur
» conduite, & la conſidération
» dont elle les feroit jouir, ſer-
» viroient de modele aux Co-
» médiens des autres nations, &
» de leçon à ceux qui les ont
» traités juſqu'ici avec tant de
» rigueur & même d'inconſé-
» quence. On ne les verroit pas
» d'un côté penſionnés par le
» gouvernement, & de l'autre un
» objet d'anathême ; nos Prêtres
» perdroient l'habitude de les ex-
» communier, & nos bourgeois
» de les regarder avec mépris ;
» & une petite République au-
» roit la gloire d'avoir réformé
» l'Europe ſur ce point, plus

» important, peut-être, qu'on
» ne penſe ».

VOILA certainement le tableau le plus agréable & le plus ſéduiſant qu'on pût nous offrir; mais voilà en même temps le plus dangereux conſeil qu'on pût nous donner. Du moins, tel eſt mon ſentiment, & mes raiſons ſont dans cet écrit. Avec quelle avidité la Jeuneſſe de Genève, entraînée par une autorité d'un ſi grand poids, ne ſe livrera-t-elle point à des idées auxquelles elle n'a déjà que trop de penchant? Combien, depuis la publication de ce volume, de jeunes Genevois, d'ailleurs bons citoyens, n'attendent-ils que le moment de favoriſer l'établiſſement d'un théâtre, croyant rendre un ſervice à la patrie & preſque au

genre humain ! Voilà le ſujet de mes allarmes ; voilà le mal que je voudrois prévenir. Je rends juſtice aux intentions de M. d'Alembert, j'eſpere qu'il voudra bien la rendre aux miennes : je n'ai pas plus d'envie de lui déplaire que lui de nous nuire. Mais enfin, quand je me tromperois, ne dois-je pas agir, parler ſelon ma conſcience & mes lumieres ? Ai-je dû me taire ? L'ai-je pu, ſans trahir mon devoir & ma patrie ?

Pour avoir droit de garder le ſilence en cette occaſion, il faudroit que je n'euſſe jamais pris la plume ſur des ſujets moins néceſſaires. Douce obſcurité qui fit trente ans mon bonheur, il faudroit avoir toujours ſçu t'aimer ; il faudroit qu'on ignorât que j'ai eu quelques liaiſons avec les Édi-

teurs de l'Encyclopédie, que j'ai fourni quelques articles à l'ouvrage, que mon nom se trouve avec ceux des Auteurs ; il faudroit que mon zele pour mon pays fût moins connu, qu'on supposât que l'article *Genève* m'eût échappé, ou qu'on ne pût inférer de mon silence que j'adhère à ce qu'il contient. Rien de tout cela ne pouvant être, il faut donc parler ; il faut que je désavoue ce que je n'approuve point, afin qu'on ne m'impute pas d'autres sentimens que les miens. Mes compatriotes n'ont pas besoin de mes conseils, je le sçais bien ; mais moi, j'ai besoin de m'honorer, en montrant que je pense comme eux sur nos maximes.

Je n'ignore pas combien cet écrit, si loin de ce qu'il devroit

êtrе, eſt loin même de ce que j'aurois pu faire en de plus heureux jours. Tant de choſes ont concouru à le mettre au-deſſous du médiocre où je pouvois autrefois atteindre, que je m'étonne qu'il ne ſoit pas pire encore. J'écrivois pour ma patrie : s'il étoit vrai que le zele tînt lieu de talent, j'aurois fait mieux que jamais; mais j'ai vu ce qu'il falloit faire, & n'ai pu l'exécuter. J'ai dit froidement la vérité : qui eſt-ce qui ſe ſoucie d'elle? Triſte recommandation pour un livre! Pour être utile, il faut être agréable, & ma plume a perdu cet art-là. Tel me diſputera malignement cette perte. Soit : cependant je me ſens déchu, & l'on ne tombe pas au-deſſous de rien.

PREMIEREMENT, il ne s'agit

plus ici d'un vain babil de Philoſophie, mais d'une vérité de pratique importante à tout un peuple. Il ne s'agit plus de parler au petit nombre, mais au Public; ni de faire penſer les autres, mais d'expliquer nettement ma penſée : il a donc fallu changer de ſtyle. Pour me faire mieux entendre à tout le monde, j'ai dit moins de choſes en plus de mots; &, voulant être clair & ſimple, je me ſuis trouvé lâche & diffus.

Je comptois d'abord ſur une feuille ou deux d'impreſſion tout au plus : j'ai commencé à la hâte; &, mon ſujet s'étendant ſous ma plume, je l'ai laiſſé aller ſans contrainte. J'étois malade & triſte; &, quoique j'euſſe grand beſoin de diſtraction, je me ſentois ſi peu en état de penſer &

d'écrire que, ſi l'idée d'un devoir à remplir ne m'eût ſoutenu, j'aurois jetté cent fois mon papier au feu. J'en ſuis devenu moins ſévere à moi-même. J'ai cherché dans mon travail quelque amuſement qui me le fît ſupporter. Je me ſuis jetté dans toutes les digreſſions qui ſe ſont préſentées, ſans prévoir combien, pour ſoulager mon ennui, j'en préparois peut-être au lecteur.

Le goût, le choix, la correction ne ſçauroient ſe trouver dans cet ouvrage. Vivant ſeul, je n'ai pu le montrer à perſonne. J'avois un Ariſtarque ſévere & judicieux : je ne l'ai plus, je n'en veux plus *; mais je le regrette.

* Ad amicum etſi produxeris gladium, non deſperes; eſt enim regreſſus ad amicum : ſi aperueris os triſte, non timeas; eſt

rai ſans ceſſe, & il manque bien plus encore à mon cœur qu'à mes écrits.

La ſolitude calme l'ame, & appaiſe les paſſions que le déſordre du monde a fait naître. Loin des vices qui nous irritent, on en parle avec moins d'indignation; loin des maux qui nous touchent, le cœur en eſt moins ému. Depuis que je ne vois plus les hommes, j'ai preſque ceſſé de haïr les méchans. D'ailleurs, le mal qu'ils m'ont fait à moi-même m'ôte le droit d'en dire d'eux. Il faut déſormais que je leur pardonne pour ne leur pas reſſembler. Sans y ſonger, je ſubſti-

---

enim concordatio: excepto convitio, & improperio, & ſuperbiâ, & myſterii revelatione, & plagâ dolosâ. In his omnibus effugiet amicus. *Eccleſiaſtic.* XXI. 26. 27.

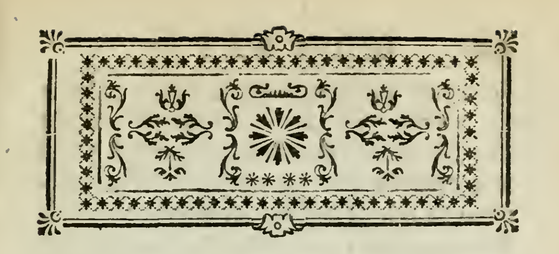
tuerois l'amour de la vengeance à celui de la juſtice ; il vaut mieux tout oublier. J'eſpere qu'on ne me trouvera plus cette âpreté qu'on me reprochoit, mais qui me faiſoit lire ; je conſens d'être moins lu, pourvu que je vive en paix.

A CES raiſons il s'en joint une autre plus cruelle & que je voudrois en vain diſſimuler ; le Public ne la ſentiroit que trop malgré moi. Si, dans les eſſais ſortis de ma plume, ce papier eſt encore au-deſſous des autres, c'eſt moins la faute des circonſtances que la mienne : c'eſt que je ſuis au-deſſous de moi-même. Les maux du corps épuiſent l'ame : à force de ſouffrir, elle perd ſon reſſort. Un inſtant de fermentation paſſagere produiſit en moi quelque lueur de talent ; il s'eſt

montré tard, il s'eſt éteint de bonne heure. En reprenant mon état naturel, je ſuis rentré dans le néant. Je n'eus qu'un moment, il eſt paſſé; j'ai la honte de me ſurvivre. Lecteur, ſi vous recevez ce dernier ouvrage avec indulgence, vous accueillerez mon Ombre: car pour moi, je ne ſuis plus.

A MONTMORENCY, *le 20 Mars 1758.*





J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE,

A M. D'ALEMBERT.

J'Ai lu, Monſieur, avec plaiſir votre article Genéve, dans le ſeptieme volume de l'*Encyclopédie.* En le reliſant avec plus de plaiſir encore, il m'a fourni quelques réflexions que j'ai cru pouvoir offrir, ſous vos auſpices, au public & à mes concitoyens. Il y a beaucoup à louer dans cet article; mais ſi les éloges dont vous honorez ma patrie m'ôtent le droit de vous en rendre, ma ſincérité parlera pour moi: n'être pas de votre avis ſur quelques points, c'eſt aſſez m'expliquer ſur les autres.

Je commencerai par celui que j'ai le plus de répugnance à traiter, & dont

l'examen me convient le moins ; mais ſur lequel, par la raiſon que je viens de dire, le ſilence ne m'eſt pas permis. C'eſt le jugement que vous portez de la doctrine de nos Miniſtres en matiere de foi. Vous avez fait de ce corps reſpectable un éloge très-beau, très-vrai, très-propre à eux-ſeuls dans tous les Clergés du monde, qu'augmente encore la conſidération qu'ils vous ont témoignée, en montrant qu'ils aiment la philoſophie, & ne craignent pas l'œil du philoſophe. Mais, Monſieur, quand on veut honorer les gens, il faut que ce ſoit à leur maniere, & non pas à la nôtre ; de peur qu'ils ne s'offenſent avec raiſon des louanges nuiſibles, qui, pour être données à bonne intention, n'en bleſſent pas moins l'état, l'intérêt, les opinions ou les préjugés de ceux qui en ſont l'objet. Ignorez-vous que tout nom de ſecte eſt toujours odieux, & que de pareilles imputations, rarement ſans conſéquence pour des laïques, ne le ſont jamais pour des théologiens ?

Vous me direz qu'il eſt queſtion de faits & non de louanges, & que le philoſophe a plus d'égard à la vérité qu'aux hommes : mais cette prétendue vérité

n'eſt pas ſi claire, ni ſi indifférente, que vous ſoyez en droit de l'avancer ſans de bonnes autorités; & je ne vois pas où l'on en peut prendre, pour prouver que les ſentimens qu'un corps profeſſe & ſur leſquels il ſe conduit, ne ſont pas les ſiens. Vous me direz encore que vous n'attribuez point à tout le corps eccléſiaſtique les ſentimens dont vous parlez; mais vous les attribuez à pluſieurs; & pluſieurs dans un petit nombre ſont toujours une ſi grande partie, que le tout doit s'en reſſentir.

Pluſieurs Paſteurs de Genève n'ont, ſelon vous, qu'un Socinianiſme parfait. Voilà ce que vous déclarez hautement, à la face de l'Europe. J'oſe vous demander comment vous l'avez appris? Ce ne peut être que par vos propres conjectures, ou par le témoignage d'autrui, ou ſur l'aveu des Paſteurs en queſtion.

Or, dans les matieres de pur dogme, & qui ne tiennent point à la morale, comment peut-on juger de la foi d'autrui par conjecture? Comment peut-on même en juger ſur la déclaration d'un

tiers, contre celle de la perſonne intéreſſée ? Qui ſçait mieux que moi ce que je crois ou ne crois pas ? Et à qui doit-on s'en rapporter la-deſſus plutôt qu'à moi-même ? Qu'après avoir tiré des diſcours ou des écrits d'un honnête-homme des conſéquences ſophiſtiques & déſavouées, un Prétre acharné pourſuive l'auteur ſur ces conſéquences, le Prêtre fait ſon métier & n'étonne perſonne: mais devons-nous honorer les gens de bien comme un fourbe les perſécute ? & le philoſophe imitera-t-il des raiſonnemens captieux dont-il fut ſi ſouvent la victime ?

Il reſteroit donc à penſer, ſur ceux de nos Paſteurs que vous prétendez être Sociniens parfaits & rejetter les peines éternelles, qu'ils vous ont confié la-deſſus leurs ſentimens particuliers : mais ſi c'étoit en effet leur ſentiment, & qu'ils vous l'euſſent confié, ſans doute ils vous l'auroient dit en ſecret, dans l'honnête & libre épanchement d'un commerce philoſophique ; ils l'auroient dit au philoſophe, & non pas à l'auteur. Ils n'en ont donc rien fait ; & ma preuve eſt ſans replique : c'eſt que vous l'avez publié.

Je ne prétends point pour cela juger ni blâmer la doctrine que vous leur imputez; je dis ſeulement qu'on n'a nul droit de la leur imputer, à moins qu'ils ne la reconnoiſſent; & j'ajoûte qu'elle ne reſſemble en rien à celle dont ils nous inſtruiſent. Je ne ſçais ce que c'eſt que le Socinianiſme, ainſi je n'en puis parler, ni en bien, ni en mal; & même ſur quelques notions confuſes de cette ſecte & de ſon fondateur, je me ſens plus d'éloignement que de goût pour elle: mais, en général, je ſuis l'ami de toute religion paiſible, où l'on ſert l'Etre éternel ſelon la raiſon qu'il nous a donnée. Quand un homme ne peut croire ce qu'il trouve abſurde, ce n'eſt pas ſa faute: c'eſt celle de ſa raiſon (*a*); & comment

(*a*) Je crois voir un principe qui, bien démontré comme il pourroit l'être, arracheroit à l'inſtant les armes des mains à l'intolérant & au ſuperſtitieux, & calmeroit cette fureur de faire des proſélites qui ſemble animer les incrédules. C'eſt que la raiſon humaine n'a pas de meſure commune bien déterminée, & qu'il eſt injuſte à tout homme de donner la ſienne pour regle à celle des autres.

Suppoſons de la bonne-foi, ſans laquelle toute diſpute n'eſt que du caquet. Juſqu'à cer-

concevrai-je que Dieu le puniſſe de ne s'être pas fait un entendement (*b*) con-

---

tain point, il y a des principes communs, une évidence commune, & de plus, chacun a ſa propre raiſon qui le détermine ; ainſi ce ſentiment ne mene point au Scepticiſme : mais auſſi les bornes générales de la raiſon n'étant point fixées, & nul n'ayant inſpection ſur celle d'autrui, voilà tout d'un coup le fier Dogmatique arrêté. Si jamais on pouvoit établir la paix où regnent l'intérêt, l'orgueil & l'opinion, c'eſt par-là qu'on termineroit à la fin les diſſenſions des Prêtres & des Philoſophes. Mais peut-être ne ſeroit-ce le compte ni des uns ni des autres ; il n'y auroit plus ni perſécutions, ni diſputes : les premiers n'auroient perſonne à tourmenter ; les ſeconds, perſonne à convaincre : autant vaudroit quitter le métier.

Si l'on me demandoit là-deſſus pourquoi donc je diſpute moi-même ? je répondrois que je parle au plus grand nombre, que j'expoſe des vérités de pratique, que je me fonde ſur l'expérience, que je remplis mon devoir, & qu'après avoir dit ce que je penſe, je ne trouve point mauvais qu'on ne ſoit pas de mon avis.

(*b*) Il faut ſe reſſouvenir que j'ai à répondre à un Auteur qui n'eſt pas Proteſtant ; & je crois lui répondre en effet, en montrant que ce qu'il accuſe nos Miniſtres de faire dans notre Religion, s'y feroit inutilement, & ſe fait néceſſairement dans pluſieurs autres, ſans qu'on y ſonge.

traire

traire à celui qu'il a reçu de lui ? Si un Docteur venoit m'ordonner de la part de

---

Le monde intellectuel, ſans en excepter la Géométrie, eſt plein de vérités incompréhenſibles, & pourtant inconteſtables ; parce que la raiſon qui les démontre exiſtantes, ne peut les toucher, pour ainſi dire, à travers les bornes qui l'arrêtent, mais ſeulement les appercevoir. Tel eſt le dogme de l'exiſtence de Dieu ; tels ſont les myſteres admis dans les Communions Proteſtantes. Les myſteres qui heurtent la raiſon, pour me ſervir des termes de M. d'Alembert, ſont toute autre choſe. Leur contradiction même les fait rentrer dans ſes bornes ; elle a toutes les priſes imaginables pour ſentir qu'ils n'exiſtent pas : car bien qu'on ne puiſſe voir une choſe abſurde, rien n'eſt ſi clair que l'abſurdité. Voilà ce qui arrive, lorſqu'on ſoutient à la fois deux propoſitions contradictoires. Si vous me dites qu'un eſpace d'un pouce eſt auſſi un eſpace d'un pied, vous ne dites point du tout une choſe myſtérieuſe, obſcure, incompréhenſible, vous dites, au contraire, une abſurdité palpable, une choſe évidemment fauſſe. De quelque genre que ſoient les démonſtrations qui l'établiſſent, elles ne ſçauroient l'emporter ſur celle qui la détruit, parce qu'elle eſt tirée immédiatement des notions primitives qui ſervent de baſe à toute certitude humaine. Autrement, la raiſon, dépoſant contre elle-même, nous forceroit à la recuſer ; & loin de nous faire croire ceci ou cela,

Dieu de croire que la partie eſt plus grande que le tout, que pourrois-je penſer en moi-même, ſinon que cet homme vient m'ordonner d'être fou ? Sans doute l'Orthodoxe, qui ne voit nulle abſurdité dans les Myſteres, eſt obligé de les croire : mais ſi le Socinien y en trouve, qu'a-t-on à lui dire ? Lui prouvera t-on qu'il n'y en a pas ? Il commencera, lui, par vous prouver que c'eſt une abſurdité de raiſonner ſur ce qu'on ne ſçauroit entendre. Que faire donc ? Le laiſſer en repos.

Je ne ſuis pas plus ſcandaliſé que ceux qui ſervent un Dieu clément, rejettent l'éternité des peines, s'ils la trouvent incompatible avec ſa juſtice. Qu'en pareil cas, ils interpretent de leur mieux les paſſages contraires à leur opinion, plutôt que de l'abandonner ; que peuvent-ils faire autre choſe ? Nul n'eſt plus pénétré que moi d'amour & de reſpect pour

---

elle nous empêcheroit de plus rien croire, attendu que tout principe de foi ſeroit détruit. Tout homme, de quelque Religion qu'il ſoit, qui dit croire à de pareils myſteres, en impoſe donc, ou ne ſçait ce qu'il dit.

le plus ſublime de tous les livres ; il me conſole & m'inſtruit tous les jours, quand les autres ne m'inſpirent plus que du dégoût. Mais je ſoutiens que, ſi l'écriture elle-même nous donnoit de Dieu quelque idée indigne de lui, il faudroit la rejetter en cela, comme vous rejettez en Géométrie les démonſtrations qui menent à des concluſions abſurdes : car, de quelque authenticité que puiſſe être le texte ſacré, il eſt encore plus croyable que la Bible ſoit altérée, que Dieu injuſte ou malfaiſant.

Voila, Monſieur, les raiſons qui m'empêcheroient de blâmer ces ſentimens dans d'équitables & modérés Théologiens, qui de leur propre doctrine apprendroient à ne forcer perſonne à l'adopter. Je dirai plus ; des manieres de penſer ſi convenables à une créature raiſonnable & foible, ſi dignes d'un Créateur juſte & miſéricordieux, me paroiſſent préférables à cet aſſentiment ſtupide qui fait de l'homme une bête, & à cette barbare intolérance qui ſe plaît à tourmenter, dès cette vie, ceux qu'elle deſtine aux tourmens éternels dans l'autre. En ce ſens, je vous remercie pour ma patrie

de l'eſprit de philoſophie & d'humanité que vous reconnoiſſez dans ſon Clergé, & de la juſtice que vous aimez à lui rendre ; je ſuis d'accord avec vous ſur ce point. Mais pour être Philoſophes & tolérans *, il ne s'enſuit pas que ſes membres ſoient hérétiques. Dans le nom de parti que vous leur donnez, dans les dogmes que vous dites être les leurs, je ne puis ni vous approuver, ni vous ſuivre. Quoiqu'un tel ſyſtême n'ait rien, peut-être, que d'honorable à ceux qui l'adoptent, je me garderai de l'attribuer à mes paſteurs qui ne l'ont pas adopté, de peur que l'éloge que j'en pourrois faire ne fournît à d'autres le ſujet d'une accuſation très-grave, & ne nuisît à ceux que j'aurois prétendu louer. Pourquoi me

* Sur la tolérance Chrétienne, on peut conſulter le chapitre qui porte ce titre, dans l'onzieme livre de la Doctrine Chrétienne de M. le Profeſſeur Vernet. On y verra par quelles raiſons l'Egliſe doit apporter encore plus de ménagement & de circonſpection dans la cenſure des erreurs ſur la foi, que dans celle des fautes contre les mœurs, & comment s'allient, dans les regles de cette cenſure, la douceur du Chrétien, la raiſon du Sage, & le zele du Paſteur.

chargerois-je de la profeſſion de foi d'autrui ? N'ai-je pas trop appris à craindre ces imputations téméraires ? Combien de gens ſe ſont chargés de la mienne en m'accuſant de manquer de Religion, qui ſûrement ont fort mal lu dans mon cœur ! Je ne les taxerai point d'en manquer eux-mêmes : car un des devoirs qu'elle m'impoſe eſt de reſpecter les ſecrets des conſciences. Monſieur, jugeons les actions des hommes, & laiſſons Dieu juger de leur foi.

En voilà trop, peut-être, ſur un point dont l'examen ne m'appartient pas, & n'eſt pas auſſi le ſujet de cette Lettre. Les Miniſtres de Geneve n'ont pas beſoin de la plume d'autrui pour ſe défendre (a) ; ce n'eſt pas la mienne qu'ils

(a) C'eſt ce qu'ils viennent de faire, à ce qu'on m'écrit, par une déclaration publique. Elle ne m'eſt point parvenue dans ma retraite ; mais j'apprends que le Public l'a reçue avec applaudiſſement. Ainſi, non-ſeulement je jouis du plaiſir de leur avoir le premier rendu l'honneur qu'ils méritent, mais de celui d'entendre mon jugement unanimement confirmé. Je ſens bien que cette déclaration rend le début de ma lettre entierement ſuperflu, & le rendroit

choisiroient pour cela, & de pareilles discussions sont trop loin de mon inclination pour que je m'y livre avec plaisir ; mais ayant à parler d'un même article où vous leur attribuez des opinions que nous ne leur connoissons point, me taire sur cette assertion, c'étoit y paroître adhérer, & c'est ce que je suis fort éloigné de faire. Sensible au bonheur que nous avons de posséder un corps de Théologiens philosophes & pacifiques, ou plutôt un corps d'Officiers de Morale (*b*) & de Ministres de la vertu, je ne vois naître qu'avec effroi toute occasion pour eux de

---

peut-être indiscret dans tout autre cas ; mais étant sur le point de le supprimer, j'ai vu que, parlant du même article qui y a donné lieu, la même raison subsistoit encore, & qu'on pourroit toujours prendre mon silence pour une espece de consentement. Je laisse donc ces réflexions d'autant plus volontiers, que, si elles viennent hors de propos sur une affaire heureusement terminée, elles ne contiennent en général rien que d'honorable à l'Eglise de Genève, & que d'utile aux hommes en tout pays.

(*b*) C'est ainsi que l'Abbé de S. Pierre appelloit toujours les Ecclésiastiques ; soit pour dire ce qu'ils sont en effet, soit pour exprimer ce qu'ils devroient être.

ſe rabaiſſer juſqu'à n'être plus que des Gens d'Egliſe. Il nous importe de les conſerver tels qu'ils ſont. Il nous importe qu'ils jouiſſent eux-mêmes de la paix qu'ils nous font aimer, & que d'odieuſes diſputes de Théologie ne troublent plus leur repos ni le nôtre. Il nous importe, enfin, d'apprendre toujours par leurs leçons & par leur exemple, que la douceur & l'humanité ſont auſſi les vertus du Chrétien.

Je me hâte de paſſer à une diſcuſſion moins grave & moins ſérieuſe, mais qui nous intereſſe encore aſſez pour mériter nos reflexions, & dans laquelle j'entrerai plus volontiers, comme étant un peu plus de ma compétence; c'eſt celle du projet d'établir un Théâtre de Comédie à Geneve. Je n'expoſerai point ici mes conjectures ſur les motifs qui vous ont pu porter à nous propoſer un établiſſement ſi contraire à nos maximes. Quelles que ſoient vos raiſons, il ne s'agit pour moi que des nôtres; & tout ce que je me permettrai de dire à votre égard, c'eſt que vous ſerez ſûrement le premier Philoſophe (*c*) qui

(*c*) De deux célèbres Hiſtoriens, tous deux Philoſophes, tous deux chers à M. d'Alem-

jamais ait excité un peuple libre, une petite ville, & un Etat pauvre à ſe charger d'un ſpectacle public.

Que de queſtions je trouve à diſcuter dans celle que vous ſemblez réſoudre! Si les ſpectacles ſont bons ou mauvais en eux-mêmes? S'ils peuvent s'allier avec les mœurs? Si l'auſtérité républicaine les peut comporter? S'il faut les ſouffrir dans une petite ville? Si la profeſſion de Comédien peut être honnête? Si les Comédiennes peuvent être auſſi ſages que d'autres femmes? Si de bonnes loix ſuffiſent pour réprimer les abus? Si ces loix peuvent-être bien obſervées? &c Tout eſt problême encore ſur les vrais effets du Théâtre, parce que, les diſputes qu'il occaſionne ne partageant que les gens d'Egliſe & les Gens du monde, chacun ne l'enviſage que par ſes préjugés. Voilà, Monſieur, des recherches qui ne ſeroient pas indignes de votre plume. Pour moi,

---

bert, le moderne ſeroit de ſon avis, peut-être; mais Tacite qu'il aime, qu'il médite, qu'il daigne traduire, le grave Tacite qu'il cite ſi volontiers, & qu'à l'obſcurité près, il imite ſi bien quelquefois, en eût-il été de même?

ſans croire y ſuppléer, je me contenterai de chercher dans cet eſſai les éclairciſſemens que vous nous avez rendu néceſſaires ; vous priant de conſidérer qu'en diſant mon avis, à votre exemple, je remplis un devoir envers ma patrie, & qu'au moins, ſi je me trompe dans mon ſentiment, cette erreur ne peut nuire à perſonne.

Au premier coup-d'œil jetté ſur ces inſtitutions, je vois d'abord qu'un Spectacle eſt un amuſement ; & s'il eſt vrai qu'il faille des amuſemens à l'homme, vous conviendrez au moins qu'ils ne ſont permis qu'autant qu'ils ſont néceſſaires, & que tout amuſement inutile eſt un mal pour un Etre dont la vie eſt ſi courte & le tems ſi précieux. L'état d'homme a ſes plaiſirs qui dérivent de ſa nature, & naiſſent de ſes travaux, de ſes rapports, de ſes beſoins ; & ces plaiſirs, d'autant plus doux que celui qui les goûte a l'ame plus ſaine, rendent quiconque en ſçait jouir peu ſenſible à tous les autres. Un pere, un fils, un mari, un citoyen ont des devoirs ſi chers à remplir, qu'ils ne leur laiſſent rien à dérober à l'ennui. Le bon emploi du tems rend le tems plus

précieux encore, & mieux on le met à profit, moins on en ſçait trouver à perdre. Auſſi voit-on conſtamment que l'habitude du travail rend l'inaction inſupportable, & qu'une bonne conſcience éteint le goût des plaiſirs frivoles : mais c'eſt le mécontentement de ſoi-même, c'eſt le poids de l'oiſiveté, c'eſt l'oubli des goûts ſimples & naturels, qui rendent ſi néceſſaire un amuſement étranger. Je n'aime point qu'on ait beſoin d'attacher inceſſamment ſon cœur ſur la Scene, comme s'il étoit mal à ſon aiſe au-dedans de nous. La nature même a dicté la réponſe de ce barbare (*d*) à qui l'on vantoit les magnificences du cirque & des jeux établis à Rome. Les Romains, demanda ce bon-homme, n'ont-ils ni femmes, ni enfans ? Le barbare avoit raiſon. L'on croit s'aſſembler au ſpectacle, & c'eſt-là que chacun s'iſole ; c'eſt-là qu'on va oublier ſes amis, ſes voiſins, ſes proches, pour s'intéreſſer à des fables, pour pleurer les malheurs des morts, ou rire aux dépens des vivans. Mais j'aurois dû ſentir que ce langage n'eſt plus de ſaiſon dans notre ſiecle. Tâ-

[*d*] Chryſoſt. in Matth. Homel. 38.

chons d'en prendre un qui soit mieux entendu.

Demander si les spectacles sont bons ou mauvais en eux-mêmes, c'est faire une question trop vague; c'est examiner un rapport, avant que d'avoir fixé les termes. Les spectacles sont faits pour le peuple, & ce n'est que par leurs effets sur lui, qu'on peut déterminer leurs qualités absolues. Il peut y avoir des spectacles d'une infinité d'especes *; il y a, de peu-

* » Il peut y avoir des spectacles blâmables » en eux-mêmes, comme ceux qui sont inhu- » mains, ou indécens & licencieux; tels » étoient quelques-uns des spectacles parmi les » Payens. Mais il en est aussi d'indifférens en » eux-mêmes, qui ne deviennent mauvais que » par l'abus qu'on en fait; par exemple, les » pièces de Théâtre n'ont rien de mauvais en » tant qu'on y trouve une peinture des carac- » teres & des actions des hommes, où l'on » pourroit même donner des leçons utiles & » agréables pour toutes les conditions : mais si » l'on y débite une morale relachée; si les per- » sonnes qui exercent cette profession, menent » une vie licencieuse & servent à corrompre » les autres; si de tels spectacles entretiennent » la vanité, la fainéantise, le luxe, l'impudi- » cité, il est visible alors que la chose tourne

ple à peuple, une prodigieuſe diverſité de mœurs, de tempéramens, de caracteres. L'homme eſt un, je l'avoue; mais l'homme modifié par les Religions, par les Gouvernemens, par les loix, par les coutumes, par les préjugés, par les climats, devient ſi différent de lui-même, qu'il ne faut plus chercher parmi nous ce qui eſt bon aux hommes en général, mais ce qui leur eſt bon dans tel tems ou dans tel pays : ainſi les piéces de Ménandre, faites pour le Théâtre d'Athenes, étoient déplacées ſur celui de Rome : ainſi les combats de gladiateurs, qui, ſous la République, animoient le courage & la valeur des Romains, n'inſpiroient, ſous les Empéreurs, à la populace de Rome, que l'amour du ſang & la cruauté.

» en abus, & qu'à moins qu'on ne trouve le » moyen de corriger ces abus ou de s'en ga- » rantir, il vaut mieux renoncer à cette ſorte » d'amuſement ». Inſtruction Chrétienne. T. III. L. III. Chap. 16.

Voilà l'état de la queſtion bien poſé ; il s'agit de ſçavoir ſi la morale du théâtre eſt néceſſairement relâchée, ſi les abus ſont inévitables, ſi les inconvéniens dérivent de la nature de la choſe, ou s'ils viennent de cauſes qu'on en puiſſe écarter.

Du même objet offert au même peuple en différents tems, il apprit à méprifer fa vie, & enfuite à fe jouer de celle d'autrui.

Quant à l'efpece des fpectacles, c'eft néceffairement le plaifir qu'ils donnent, & non leur utilité, qui la détermine. Si l'utilité peut s'y trouver, à la bonne heure; mais l'objet principal eft de plaire; &, pourvu que le peuple s'amufe, cet objet eft affez rempli. Cela feul empêchera toujours qu'on ne puiffe donner à ces fortes d'établiffements tous les avantages dont ils feroient fufceptibles; & c'eft s'abufer beaucoup que de s'en former une idée de perfection, qu'on ne fçauroit mettre en pratique, fans rebuter ceux qu'on croit inftruire. Voilà d'où naît la diverfité des fpectacles, felon les goûts divers des nations. Un peuple intrépide, grave & cruel veut des fêtes meurtrieres & périlleufes, où brillent la valeur & le fang-froid. Un peuple féroce & bouillant veut du fang, des combats, des paffions atroces. Un peuple voluptueux veut de la mufique & des danfes. Un peuple galant veut de l'amour & de la politeffe. Un peuple badin veut de la

plaisanterie & du ridicule. *Trahit sua quemque voluptas.* Il faut, pour leur plaire, des spectacles qui favorisent leurs penchans, au lieu qu'il en faudroit qui les modérassent.

La scène, en général, est un tableau des passions humaines, dont l'original est dans tous les cœurs : mais si le Peintre n'avoit soin de flatter ces passions, les spectateurs seroient bientôt rebutés, & ne voudroient plus se voir sous un aspect qui les fît mépriser d'eux-mêmes. Que s'il donne à quelques-unes des couleurs odieuses, c'est seulement à celles qui ne sont point générales, & qu'on hait naturellement. Ainsi l'Auteur ne fait encore en cela que suivre les sentimens du public; & alors ces passions de rebut sont toujours employées à en faire valoir d'autres, sinon plus légitimes, du moins plus au gré des spectateurs. Il n'y a que la raison qui ne soit bonne à rien sur la scène. Un homme sans passions ou qui les domineroit toujours, n'y sçauroit intéresser personne; & l'on a déjà remarqué qu'un Stoïcien dans la Tragédie, seroit un personnage insupportable : dans la Comédie, il feroit rire, tout au plus.

Qu'on n'attribue donc pas au Théâtre le pouvoir de changer des ſentimens ni des mœurs qu'il ne peut que ſuivre & embellir. Un Auteur qui voudroit heurter le goût général, compoſeroit bientôt pour lui ſeul. Quand Moliere corrigea la ſçène comique, il attaqua des modes, des ridicules ; mais il ne choqua pas pour cela le goût du Public (e) ; il le ſuivit ou le développa, comme fit auſſi Corneille de ſon côté. C'étoit l'ancien Théâtre qui commençoit à choquer ce goût, parce

---

(e) Pour peu qu'il anticipât, ce Moliere lui-même avoit peine à ſe ſoutenir ; le plus parfait de ſes ouvrages tomba dans ſa naiſſance, parce qu'il le donna trop tôt, & que le public n'étoit pas mûr encore pour le Miſanthrope.

Tout ceci eſt fondé ſur une maxime évidente ; ſavoir qu'un peuple ſuit ſouvent des uſages qu'il mépriſe, ou qu'il eſt prêt à mépriſer, ſi-tôt qu'on oſera lui en donner l'éxemple. Quand, de mon temps, on jouoit la fureur des Pantins, on ne faiſoit que dire au théâtre ce que penſoient ceux-mêmes qui paſſoient leur journée à ce ſot amuſement ; mais les goûts conſtans d'un peuple, ſes coutumes, ſes vieux préjugés doivent être reſpectés ſur la ſcene. Jamais Poëte ne s'eſt bien trouvé d'avoir violé cette loi.

que, dans un ſiecle devenu plus poli, le Théâtre gardoit ſa premiere groſſiéreté. Auſſi le goût général ayant changé depuis ces deux Auteurs, ſi leurs chef-d'œuvres étoient encore à paroître, tomberoient-ils infailliblement aujourd'hui. Les connoiſſeurs ont beau les admirer toujours; ſi le Public les admire encore, c'eſt plus par honte de s'en dédire, que par un vrai ſentiment de leurs beautés. On dit que jamais une bonne piece ne tombe; vraiment je le crois bien, c'eſt que jamais une bonne piece ne choque les mœurs (*f*) de ſon temps. Qui eſt-ce qui doute que, ſur nos Théâtres, la meilleure piece de Sophocle ne tombât tout-à-plat? On ne ſçauroit ſe mettre à la place de gens qui ne nous reſſemblent point.

Tout Auteur qui veut nous peindre

(*f*) Je dis le goût ou les mœurs indifféremment: car bien que l'une de ces choſes ne ſoit pas l'autre, elles ont toujours une origine commune, & ſouffrent les mêmes révolutions. Ce qui ne ſignifie pas que le bon goût & les bonnes mœurs regnent toujours en même temps; propoſition qui demande éclairciſſement & diſcuſſion; mais qu'un certain état du goût répond toujours à un certain état des mœurs; ce qui eſt inconteſtable.

des mœurs étrangeres a pourtant grand soin d'approprier sa piece aux nôtres. Sans cette précaution, l'on ne réussit jamais; & le succès même de ceux qui l'ont prise a souvent des causes bien différentes de celles que lui suppose un observateur superficiel. Quand Arlequin Sauvage est si bien accueilli des Spectateurs, pense-t-on que ce soit par le goût qu'ils prennent pour le sens & la simplicité de ce personnage, & qu'un seul d'entr'eux voulût pour cela lui ressembler? C'est, tout au contraire, que cette piece favorise leur tour d'esprit, qui est d'aimer & rechercher les idées neuves & singulieres. Or il n'y en a point de plus neuves pour eux que celles de la nature. C'est précisément leur aversion pour les choses communes, qui les ramene quelquefois aux choses simples.

Il s'ensuit de ces premieres observations, que l'effet général du Spectacle est de renforcer le caractere national, d'augmenter les inclinations naturelles, & de donner une nouvelle énergie à toutes les passions. En ce sens, il sembleroit que, cet effet se bornant à charger & non à changer les mœurs établies, la Comédie seroit

bonne aux bons, & mauvaiſe aux méchans. Encore, dans le premier cas, reſteroit-il toujours à ſçavoir ſi les paſſions trop irritées ne dégénerent point en vices. Je ſçais que la Poëtique du Théâtre prétend faire tout le contraire, & purger les paſſions en les excitant: mais j'ai peine à bien concevoir cette regle. Seroit-ce que, pour devenir temperant & ſage, il faut commencer par être furieux & fou?

« Eh non! ce n'eſt pas cela, diſent les » partiſans du Théâtre. La Tragédie pré» tend bien que toutes les paſſions dont » elle fait des tableaux nous émeuvent; » mais elle ne veut pas toujours que notre » affection ſoit la même que celle du per» ſonnage tourmenté par une paſſion. Le » plus ſouvent, au contraire, ſon but eſt » d'exciter en nous des ſentimens oppoſés » à ceux qu'elle prête à ces perſonnages ». Ils diſent encore que, ſi les Auteurs abuſent du pouvoir d'émouvoir les cœurs, pour mal placer l'intétêt, cette faute doit être attribuée à l'ignorance & à la dépravation des Artiſtes, & non point à l'art. Ils diſent enfin que la peinture fidelle des paſſions & des peines qui les accompagnent, ſuffit ſeule pour nous les faire

éviter avec tout le ſoin dont nous ſommes capables.

Il ne faut, pour ſentir la mauvaiſe foi de toutes ces réponſes, que conſulter l'état de ſon cœur à la fin d'une Tragédie. L'émotion, le trouble, & l'attendriſſement qu'on ſent en ſoi-même & qui ſe prolonge après la piece, annoncent-ils une diſpoſition bien prochaine à ſurmonter & régler nos paſſions ? Les impreſſions vives & touchantes dont nous prenons l'habitude & qui reviennent ſi ſouvent, ſont-elles bien propres à modérer nos ſentimens au beſoin ? Pourquoi l'image des peines qui naiſſent des paſſions, effaceroit-elle celle des tranſports de plaiſir & de joie qu'on en voit auſſi naître, & que les Auteurs ont ſoin d'embellir encore pour rendre leurs pieces plus agréables ? Ne ſçait-on pas que toutes les paſſions ſont ſœurs ; qu'une ſeule ſuffit pour en exciter mille, & que les combattre l'une par l'autre n'eſt qu'un moyen de rendre le cœur plus ſenſible à toutes ? Le ſeul inſtrument qui ſerve à les purger eſt la raiſon ; & j'ai déjà dit que la raiſon n'avoit nul effet au Théâtre. Nous ne partageons pas les affections de

tous les perſonnages, il eſt vrai ; car, leurs intérêts étant oppoſés, il faut bien que l'Auteur nous en faſſe préférer quelqu'un, autrement nous n'en prendrions point du tout; mais, loin de choiſir pour cela les paſſions qu'il veut nous faire aimer, il eſt forcé de choiſir celles que nous aimons. Ce que j'ai dit du genre des Spectacles doit s'entendre encore de l'intérêt qu'on y fait régner. A Londres, un Drame intéreſſe en faiſant haïr les François ; à Tunis, la belle paſſion feroit la piraterie; à Meſſine, une vengeance bien ſavoureuſe ; à Goa, l'honneur de brûler des Juifs. Qu'un Auteur (*g*) choque ces maximes, il pourra faire une fort belle piece où l'on n'ira point; & c'eſt alors qu'il faudra taxer cet Auteur d'ignorance, pour avoir manqué à la premiere loi de ſon art, à celle qui ſert de baſe à tou-

(*g*) Qu'on mette, pour voir, ſur la ſcene Françoiſe, un homme droit & vertueux, mais ſimple & groſſier, ſans amour, ſans galanterie, & qui ne faſſe point de belles phraſes ; qu'on y mette un ſage ſans préjugés, qui, ayant reçu un affront d'un Spadaſſin, refuſe de s'aller faire égorger par l'offenſeur, & qu'on épuiſe tout l'art du théâtre pour rendre ces perſonnages intéreſſans, comme le Cid au peuple François ; j'aurai tort, ſi l'on réuſſit.

tes les autres, qui eſt de réuſſir. Ainſi le Théâtre purge les paſſions qu'on n'a pas, & fomente celles qu'on a. Ne voilà-t-il pas un remede bien adminiſtré ?

Il y a donc un concours de cauſes générales & particulieres qui doivent empêcher qu'on ne puiſſe donner aux Spectacles la perfection dont on les croit ſuſceptibles, & qu'ils ne produiſent les effets avantageux qu'on ſemble en attendre. Quand on ſuppoſeroit même cette perfection auſſi grande qu'elle peut être, & le peuple auſſi bien diſpoſé qu'on voudra; encore ces effets ſe réduiroient-ils à rien, faute de moyens pour les rendre ſenſibles. Je ne ſçache que trois ſortes d'inſtrumens, à l'aide deſquels on puiſſe agir ſur les mœurs d'un peuple; ſçavoir, la force des loix, l'empire de l'opinion, & l'attrait du plaiſir. Or les loix n'ont nul accès au Théâtre, dont la moindre contrainte (*h*) feroit une peine & non pas un amu-

---

(*h*) Les loix peuvent déterminer les ſujets, la forme des pieces, la maniere de les jouer; mais elles ne ſçauroient forcer le public à s'y plaire. L'Empereur Néron chantant au théâtre, faiſoit égorger ceux qui s'endormoient;

ſement. L'opinion n'en dépend point, puiſqu'au lieu de faire la loi au Public, le Théâtre la reçoit de lui ; & quant au plaiſir qu'on y peut prendre, tout ſon effet eſt de nous y ramener plus ſouvent.

Examinons s'il en peut avoir d'autres. Le Théâtre, me dit-on, dirigé comme il peut & doit l'être, rend la vertu aimable & le vice odieux. Quoi donc ! avant qu'il y eût des Comédies, n'aimoit-on point les gens de bien, ne haïſſoit-on point les méchans ; & ces ſentimens ſont-ils plus foibles dans les lieux dépourvus de Spectacles ? Le Théâtre rend la vertu aimable... Il opere un grand prodige de faire ce que la nature & la raiſon font avant lui ! Les méchans ſont haïs ſur la ſcène... Sont-ils aimés dans la ſociété, quand on les y connoît pour tels ? Eſt-il bien ſûr que cette haîne ſoit plutôt l'ouvrage de l'Auteur, que des forfaits qu'il leur fait

---

encore ne pouvoit-il tenir tout le monde éveillé, & peu s'en fallut que le plaiſir d'un court ſommeil ne coûtât la vie à Veſpaſien. Nobles acteurs de l'opera de Paris, ah ! ſi vous euſſiez joui de la puiſſance impériale, je ne gémirois pas maintenant d'avoir trop vécu !

commettre? Eſt-il bien ſûr que le ſimple récit de ces forfaits nous en donneroit moins d'horreur que toutes les couleurs dont il nous les peint? Si tout ſon art conſiſte à nous montrer des malfaiteurs pour nous les rendre odieux je ne vois point ce que cet art a de ſi admirable ; & l'on ne prend là-deſſus que trop d'autres leçons ſans celle-là. Oſerai-je ajoûter un ſoupçon qui me vient? Je doute que tout homme à qui l'on expoſera d'avance les crimes de Phédre ou de Médée, ne les déteſte plus encore au commencement qu'à la fin de la piece ; & ſi ce doute eſt fondé, que faut-il penſer de cet effet ſi vanté du Théâtre?

Je voudrois bien qu'on me montrât clairement & ſans verbiage, par quels moyens il pourroit produire en nous des ſentimens que nous n'aurions pas, & nous faire juger des êtres moraux autrement que nous n'en jugeons en nous-mêmes. Que toutes ces vaines prétentions approfondies ſont puériles & dépourvues de ſens! Ah! ſi la beauté de la vertu étoit l'ouvrage de l'art, il y a long-temps qu'il l'auroit défigurée! Quant à moi, dût-on me traiter de méchant encore pour oſer ſou-

tenir que l'homme eſt né bon, je le penſe & crois l'avoir prouvé ; la ſource de l'intérêt qui nous attache à ce qui eſt honnête & nous inſpire de l'averſion pour le mal, eſt en nous & non dans les Pieces. Il n'y a point d'art pour produire cet intérêt, mais ſeulement pour s'en prévaloir. L'amour du beau (*i*) eſt un ſentiment auſſi naturel au cœur humain que l'amour de ſoi-même ; il n'y naît point d'un arrangement de ſcenes ; l'Auteur ne l'y porte pas : il l'y trouve ; &, de ce pur ſentiment qu'il flatte, naiſſent les douces larmes qu'il fait couler.

Imaginez la Comédie auſſi parfaite qu'il vous plaira. Où eſt celui qui, s'y rendant pour la premiere fois, n'y va pas déjà convaincu de ce qu'on y prouve, & déjà prévenu pour ceux qu'on y fait aimer ?

(*i*) C'eſt du beau moral qu'il eſt ici queſtion. Quoi qu'en diſent les philoſophes, cet amour eſt inné dans l'homme & ſert de principe à la conſcience. Je puis citer, en exemple de cela, la petite pièce de Nanine, qui a fait murmurer l'aſſemblée & ne s'eſt ſoutenue que par la grande réputation de l'auteur ; & cela parce que l'honneur, la vertu, les purs ſentimens de la nature y ſont préférés à l'impertinent préjugé des conditions.

aimer ? Mais ce n'eſt pas de cela qu'il eſt queſtion ; c'eſt d'agir conſéquemment à ſes principes & d'imiter les gens qu'on eſtime. Le cœur de l'homme eſt toujours droit ſur tout ce qui ne ſe rapporte pas perſonnellement à lui. Dans les querelles dont nous ſommes purement ſpectateurs, nous prenons à l'inſtant le parti de la juſtice, & il n'y a point d'acte de méchanceté qui ne nous donne une vive indignation, tant que nous n'en tirons aucun profit : mais quand notre intérêt s'y mêle, bientôt nos ſentimens ſe corrompent ; & c'eſt alors ſeulement que nous préférons le mal qui nous eſt utile, au bien que nous fait aimer la nature. N'eſt-ce pas un effet néceſſaire de la conſtitution des choſes, que le méchant tire un double avantage de ſon injuſtice, & de la probité d'autrui ? Quel traité plus avantageux pourroit-il faire que d'obliger le monde entier d'être juſte, excepté lui ſeul ; en ſorte que chacun lui rendît fidelement ce qui lui eſt dû, & qu'il ne rendît ce qu'il doit à perſonne ? Il aime la vertu, ſans doute, mais il l'aime dans les autres, parce qu'il eſpere en profiter ; il n'en veut point pour lui, parce qu'elle lui ſeroit coûteuſe. Que va-t-il donc voir au ſpectacle ? Préciſé-

ment ce qu'il voudroit trouver par-tout ; des leçons de vertu pour le Public dont il s'excepte , & des gens immolant tout à leur devoir , tandis qu'on n'exige rien de lui.

J'entends dire que la Tragédie mene à la pitié par la terreur ; ſoit , mais quelle eſt cette pitié ? Une émotion paſſagere & vaine , qui ne dure pas plus que l'illuſion qui l'a produite ; un reſte de ſentiment naturel étouffé bientôt par les paſſions ; une pitié ſtérile qui ſe repaît de quelques larmes , & n'a jamais produit le moindre acte d'humanité. Ainſi pleuroit le ſanguinaire Sylla au récit des maux qu'il n'avoit pas faits lui-même. Ainſi ſe cachoit le tyran de Phere au ſpectacle , de peur qu'on ne le vît gémir avec Andromaque & Priam , tandis qu'il écoutoit ſans émotion les cris de tant d'infortunés , qu'on égorgeoit tous les jours par ſes ordres.

Si , ſelon la remarque de Diogene-Laërce , le cœur s'attendrit plus volontiers à des maux feints qu'à des maux véritables; ſi le imitations du Théâtre nous arrachent quelquefois plus de pleurs que

ne feroit la préfence même des objets imités ; c'eft moins, comme le penfe l'Abbé du Bos, parce que les émotions font plus foibles & ne vont pas jufqu'à la douleur (*a*), que parce qu'elles font pures & fans mélange d'inquiétude pour nous-mêmes. En donnant des pleurs à ces fictions, nous avons fatisfait à tous les droits de l'humanité, fans avoir plus rien à mettre du nôtre ; au lieu que les infortunés en perfonnne exigeroient de nous des foins, des foulagemens, des confolations, des travaux qui pourroient nous affocier à leurs peines, qui coûteroient du moins à notre indolence, & dont nous fommes bien aifes d'être exemptés. On diroit que notre cœur fe refferre, de peur de s'attendrir à nos dépens.

(*a*) Il dit que le Poëte ne nous afflige qu'autant que nous le voulons; qu'il ne nous fait aimer fes héros qu'autant qu'il nous plaît. Cela eft contre toute expérience. Plufieurs s'abftiennent d'aller à la tragédie, parce qu'ils en font émus au point d'en être incommodés ; d'autres, honteux de pleurer au fpectacle, y pleurent pourtant malgré eux; & ces effets ne font pas affez rares pour n'être qu'une exception à la maxime de cet Auteur.

Au fond, quand un homme eſt allé admirer de belles actions dans des fables, & pleurer des malheurs imaginaires, qu'a-t-on encore à exiger de lui ? N'eſt-il pas content de lui-même ? Ne s'applaudit-il pas de ſa belle ame ? Ne s'eſt-il pas acquitté de tout ce qu'il doit à la vertu par l'hommage qu'il vient de lui rendre ? Que voudroit on qu'il fît de plus ? Qu'il la pratiquât lui-même ? Il n'a point de rôle à jouer : il n'eſt pas Comédien.

Plus j'y réfléchis, & plus je trouve que tout ce qu'on met en repréſentation au Théâtre, on ne l'approche pas de nous, on l'en éloigne. Quand je vois le Comte d'Eſſex, le regne d'Eliſabeth ſe recule à mes yeux de dix ſiecles ; & ſi l'on jouoit un événement arrivé hier dans Paris, on me le feroit ſuppoſer du tems de Moliere. Le Théâtre à ſes regles, ſes maximes, ſa morale à part, ainſi que ſon langage & ſes vêtemens. On ſe dit bien que rien de tout cela ne nous convient, & l'on ſe croiroit auſſi ridicule d'adopter les vertus de ces héros, que de parler en vers, & d'endoſſer un habit à la Romaine. Voilà donc à peu-près à quoi ſer-

vent tous ces grands ſentimens & toutes ces brillantes maximes qu'on vante avec tant d'emphaſe ; à les reléguer à jamais ſur la ſcène, & à nous montrer la vertu comme un jeu de Théâtre, bon pour amuſer le Public ; mais qu'il y auroit de folie à vouloir la tranſporter ſérieuſement dans la Société ! Ainſi la plus avantageuſe impreſſion des meilleures Tragédies eſt de réduire à quelques affections paſſageres, ſtériles & ſans effet, tous les devoirs de la vie humaine ; à-peu-près comme ces gens polis qui croient avoir fait un acte de charité, en diſant au pauvre : Dieu vous aſſiſte.

On peut, il eſt vrai, donner un appareil plus ſimple à la ſcène, & rapprocher dans la Comédie le ton du théâtre de celui du monde : mais de cette maniere on ne corrige pas les mœurs, on les peint, & un laid viſage ne paroît point laid à celui qui le porte. Que ſi l'on veut les corriger par leur charge, on quitte la vraiſemblance & la nature ; & le tableau ne fait plus d'effet. La charge ne rend pas les objets haïſſables, elle ne les rend que ridicules ; & de-là réſulte un très-grand inconvénient, c'eſt qu'à force de craindre

les ridicules, les vices n'effraient plus, & qu'on ne ſçauroit guérir les premiers ſans fomenter les autres. Pourquoi, direz-vous, ſuppoſer cette oppoſition néceſſaire ? Pourquoi, Monſieur ? Parce que les bons ne tournent point les méchans en dériſion, mais les écraſent de leur mépris, & que rien n'eſt moins plaiſant & riſible que l'indignation de la vertu. Le ridicule, au contraire, eſt l'arme favorite du vice. C'eſt par elle qu'attaquant dans le fond des cœurs le reſpect qu'on doit à la vertu, il éteint enfin l'amour qu'on lui porte.

Ainſi tout nous force d'abandonner cette vaine idée de perfection qu'on nous veut donner de la forme des ſpectacles dirigés vers l'utilité publique. C'eſt une erreur, diſoit le grave Muralt, d'eſpérer qu'on y montre fidelement les véritables rapports des choſes : car, en général, le Poëte ne peut qu'altérer ces rapports, pour les accommoder au goût du peuple. Dans le comique il les diminue & les met au-deſſous de l'homme; dans le tragique, il les étend pour les rendre héroïques, & les met au-deſſus de l'Humanité. Ainſi jamais ils ne ſont à ſa meſure, & tou-

jours nous voyons au théâtre d'autres êtres que nos ſemblables. J'ajoûterai que cette différence eſt ſi vraie & ſi reconnue, qu'Ariſtote en fait une regle dans ſa Poëtique. *Comœdia enim deteriores, tragœdia meliores quàm nunc ſunt imitari conantur.* Ne voilà-t-il pas une imitation bien entendue qui ſe propoſe pour objet ce qui n'eſt point, & laiſſe, entre le défaut & l'excès, ce qui eſt, comme une choſe inutile ? Mais qu'importe la vérité de l'imitation, pourvu que l'illuſion y ſoit? Il ne s'agit que de piquer la curioſité du peuple. Ces productions d'eſprit, comme la plupart des autres, n'ont pour but que les applaudiſſemens. Quand l'Auteur en reçoit & que les Acteurs les partagent la piece eſt parvenue à ſon but & l'on n'y cherche point d'autre utilité. Or ſi le bien eſt nul, reſte le mal; & comme celui-ci n'eſt pas douteux, la queſtion me paroît décidée: mais paſſons à quelques exemples qui puiſſent en rendre la ſolution plus ſenſible.

Je crois pouvoir avancer comme une vérité facile à prouver, en conſéquence des précédentes, que le Théâtre François, avec les défauts qui lui reſtent, eſt

cependant, à-peu-près, auſſi parfait qu'il peut l'être, ſoit pour l'agrément, ſoit pour l'utilité; & que ces deux avantages y ſont dans un rapport qu'on ne peut troubler, ſans ôter à l'un plus qu'on ne donneroit à l'autre; ce qui rendroit ce même théâtre moins parfait encore. Ce n'eſt pas qu'un homme de génie ne puiſſe inventer un genre de pièces préférables à ceux qui ſont établis : mais ce nouveau genre, ayant beſoin pour ſe ſoutenir des talens de l'Auteur, périra néceſſairement avec lui; & ſes ſucceſſeurs, dépourvus des mêmes reſſources, ſeront toujours forcés de revenir aux moyens communs d'intéreſſer & de plaire. Quels ſont ces moyens parmi nous? Des actions célebres, de grands noms, de grands crimes, & de grandes vertus dans la tragédie; le comique & le plaiſant dans la Comédie; & toujours l'amour dans toutes deux (*b*). Je demande quel pro-

(*b*) Les Grecs n'avoient pas beſoin de fonder ſur l'amour le principal intérêt de leur tragédie; & ne l'y fondoient pas en effet. La nôtre, qui n'a pas la même reſſource, ne ſçauroit ſe paſſer de cet intérêt. On verra dans la ſuite la raiſon de cette différence.

ſit les mœurs peuvent tirer de tout cela ?

On me dira que dans ces pieces le crime eſt toujours puni, & la vertu toujours récompenſée. Je réponds que, quand cela ſeroit, la plupart des actions tragiques, n'étant que de pures fables, des événemens qu'on ſçait être de l'invention du Poëte, ne font pas une grande impreſſion ſur les ſpectateurs ; à force de leur montrer qu'on veut les inſtruire, on ne les inſtruit plus. Je réponds encore que ces punitions & ces récompenſes s'operent toujours par des moyens ſi extraodinaires, qu'on n'attend rien de pareil dans le cours naturel des choſes humaines. Enfin je réponds en niant le fait. Il n'eſt ni ne peut être généralement vrai ; car cet objet n'étant point celui ſur lequel les Auteurs dirigent leurs pieces, ils doivent rarement l'atteindre, & ſouvent il ſeroit un obſtacle au ſuccès. Vice ou vertu, qu'importe, pourvu qu'on en impoſe par un air de grandeur ? Auſſi la ſcene Françoiſe, ſans contredit la plus parfaite, ou du moins la plus réguliere qui ait encore exiſté, n'eſt-elle pas moins le triomphe des grands ſcélérats

que des plus illuſtres héros : témoin Catilina, Mahomet, Atrée & beaucoup d'autres.

Je comprends bien qu'il ne faut pas toujours regarder à la cataſtrophe pour juger de l'effet moral d'une tragédie, & qu'à cet égard l'objet eſt rempli quand on s'intéreſſe pour l'infortuné vertueux, plus que pour l'heureux coupable : ce qui n'empêche point qu'alors la prétendue regle ne ſoit violée. Comme il n'y a perſonne qui n'aimât mieux être Britannicus que Néron, je conviens qu'on doit compter en ceci pour bonne la piece qui les repréſente, quoique Britannicus y périſſe. Mais, par le même principe, quel jugement porterons nous d'une tragédie où, bien que les criminels ſoient punis, ils nous ſont préſentés ſous un aſpect ſi favorable que tout l'intérêt eſt pour eux ; où Caton, le plus grand des humains, fait le rôle d'un pédant ; où Cicéron, le ſauveur de la République, Cicéron, de tous ceux qui porterent le nom de peres de la patrie le premier qui en fut honoré, & le ſeul qui le mérita, nous eſt montré comme un vil rhéteur, un lâche ; tandis que l'infâme Catilina, couvert de crimes

qu'on n'oferoit nommer, prêt d'égorger tous fes Magiftrats & de réduire fa patrie en cendres, fait le rôle d'un grand homme, & réunit, par fes talens, fa fermeté, fon courage, toute l'eftime des fpectateurs? Qu'il eût, fi l'on veut, une ame forte, en étoit-il moins un fcélérat déteftable, & falloit-il donner aux forfaits d'un brigand le coloris des exploits d'un héros? A quoi donc aboutit la morale d'une pareille piece, fi ce n'eft à encourager des Catilina & à donner aux méchans habiles le prix de l'eftime publique due aux gens de bien? Mais tel eft le goût qu'il faut flatter fur la fcene; telles font les mœurs d'un fiecle inftruit. Le fçavoir, l'efprit, le courage ont feuls notre admiration; & toi, douce & modefte vertu, tu reftes toujours fans honneurs! Aveugles que nous fommes au milieu de tant de lumieres! Victimes de nos applaudiffemens infenfés, n'apprendrons-nous jamais combien mérite de mépris & de haîne tout homme qui abufe, pour le malheur du genre humain, du génie & des talens que lui donna la Nature?

Atrée & Mahomet n'ont pas même la foible reffource du dénouement. Le

monſtre qui ſert de héros à chacune de ces deux pieces acheve paiſiblement ſes forfaits, en jouit, & l'un des deux le dit en propres termes au dernier vers de la tragédie :

Et je jouis enfin du prix de mes forfaits.

Je veux bien ſuppoſer que les ſpectateurs, renvoyés avec cette belle maxime, n'en concluront pas que le crime a donc un prix de plaiſir & de jouiſſance ; mais je demande enfin de quoi leur aura profité la piece où cette maxime eſt miſe en exemple ?

Quant à Mahomet, le défaut d'attacher l'admiration publique au coupable, y feroit d'autant plus grand, que celui ci a bien un autre coloris, ſi l'Auteur n'avoit eu ſoin de porter ſur un ſecond perſonnage un intérêt de reſpect & de vénération, capable d'effacer ou de balancer au moins la terreur & l'étonnement que Mahomet inſpire. La ſcene, ſur-tout, qu'ils ont enſemble eſt conduite avec tant d'art, que Mahomet, ſans ſe démentir, ſans rien perdre de la ſupériorité qui lui eſt propre, eſt pourtant éclipſé par le ſimple bon

ſens & l'intrépide vertu de Zopire (*c*). Il falloit un auteur qui ſentît bien ſa force, pour oſer mettre vis-à vis l'un de l'autre deux pareils interlocuteurs. Je n'ai jamais ouï faire de cette ſcene en particulier tout l'éloge dont elle me paroît digne; mais je n'en connois pas une au théâtre François, où la main d'un grand

---

(*c*) Je me ſouviens d'avoir trouvé dans Omar plus de chaleur & d'élévation vis-à-vis de Zopire, que dans Mahomet lui-même; & je prenois cela pour un défaut. En y penſant mieux, j'ai changé d'opinion. Omar, emporté par ſon fanatiſme, ne doit parler de ſon maître qu'avec cet enthouſiaſme de zèle & d'admiration qui l'éleve au-deſſus de l'Humanité. Mais Mahomet n'eſt pas fanatique; c'eſt un fourbe qui, ſçachant bien qu'il n'eſt pas queſtion de faire l'inſpiré vis-à-vis de Zopire, cherche à le gagner par une confiance affectée & par des motifs d'ambition. Ce ton de raiſon doit le rendre moins brillant qu'Omar, par cela même qu'il eſt plus grand, & qu'il ſçait mieux diſcerner les hommes. Lui-même dit, ou fait entendre tout cela dans la ſcene. C'étoit donc ma faute, ſi je ne l'avois pas ſenti: mais voilà ce qui nous arrive à nous autres petits auteurs. En voulant cenſurer les écrits de nos maîtres, notre étourderie nous y fait relever mille fautes qui ſont des beautés pour les hommes de jugement.

maître ſoit plus ſenſiblement empreinte, & où le ſacré caractère de la vertu l'emporte plus ſenſiblement ſur l'élévation du génie.

Une autre conſidération qui tend à juſtifier cette pièce, c'eſt qu'il n'eſt pas ſeulement queſtion d'étaler des forfaits, mais les forfaits du fanatiſme en particulier, pour apprendre au peuple à le connoître & s'en défendre. Par malheur, de pareils ſoins ſont très-inutiles, & ne ſont pas toujours ſans danger. Le fanatiſme n'eſt pas une erreur, mais une fureur aveugle & ſtupide que la raiſon ne retient jamais. L'unique ſecret pour l'empêcher de naître, eſt de contenir ceux qui l'excitent. Vous avez beau démontrer à des foux que leurs chefs les trompent, ils n'en ſont pas moins ardens à les ſuivre. Que ſi le fanatiſme exiſte une fois, je ne vois encore qu'un ſeul moyen d'arrêter ſon progrès : c'eſt d'employer contre lui ſes propres armes. Il ne s'agit ni de raiſonner, ni de convaincre; il faut laiſſer là la Philoſophie, fermer les livres, prendre le glaive & punir les fourbes. De plus, je crains bien, par rapport à Mahomet, qu'aux yeux des ſpectateurs, ſa grandeur d'ame

ne diminue beaucoup l'atrocité de ses crimes ; & qu'une pareille pièce, jouée devant des gens en état de choisir, ne fît plus de Mahomets que de Zopires. Ce qu'il y a, du moins, de bien sûr, c'est que de pareils exemples ne sont guère encourageans pour la vertu.

Le noir Atrée n'a aucune de ces excuses ; l'horreur qu'il inspire est à pure perte ; il ne nous apprend rien qu'à frémir de son crime ; &, quoiqu'il ne soit grand que par sa fureur, il n'y a pas dans toute la pièce un seul personnage en état par son caractère de partager avec lui l'attention publique : car, quant au doucereux Plisthene, je ne sçais comment on l'a pu supporter dans une pareille Tragédie. Séneque n'a point mis d'amour dans la sienne, & puisque l'Auteur moderne a pu se résoudre à l'imiter dans tout le reste, il auroit bien dû l'imiter encore en cela. Assurément il faut avoir un cœur bien fléxible pour souffrir des entretiens galans à côté des scenes d'Atrée.

Avant que de finir sur cette pièce, je ne puis m'empêcher d'y remarquer un

mérite qui ſemblera peut-être un défaut à bien des gens. Le rôle de Thyeſte eſt peut-être de tous ceux qu'on a mis ſur notre théâtre le plus ſentant le goût antique. Ce n'eſt point un héros courageux, ce n'eſt point un modèle de vertu ; on ne peut pas dire non plus que ce ſoit un ſcélérat (*d*) : c'eſt un homme foible & pourtant intéreſſant, par cela ſeul qu'il eſt homme & malheureux. Il me ſemble auſſi que par cela ſeul, le ſentiment qu'il excite eſt extrêmement tendre & touchant : car cet homme tient de bien près à chacun de nous, au lieu que l'héroïſme nous accable encore plus qu'il ne nous touche ; parce qu'après tout, nous n'y avons que faire. Ne ſeroit-il pas à déſirer que nos ſublimes auteurs daignaſſent deſcendre un peu de leur continuelle élévation & nous attendrir quelquefois pour la ſimple Humanité ſouffrante, de peur

(*d*) La preuve de cela, c'eſt qu'il intéreſſe. Quant à la faute dont il eſt puni, elle eſt ancienne, elle eſt trop expiée ; & puis, c'eſt peu de choſe pour un méchant de théâtre, qu'on ne tient point pour tel, s'il ne fait frémir d'horreur.

que, n'ayant de la pitié que pour des héros malheureux, nous n'en ayons jamais pour perſonne ? Les anciens avoient des héros & mettoient des hommes ſur leurs Théâtres ; nous, au-contraire, nous n'y mettons que des héros, & à peine avons-nous des hommes. Les anciens parloient de l'humanité en phraſes moins apprêtées ; mais ils ſavoient mieux l'exercer. On pourroit appliquer à eux & à nous un trait rapporté par Plutarque, & que je ne puis m'empêcher de tranſcrire. Un Vieillard d'Athenes cherchoit place au ſpectacle & n'en trouvoit point ; de jeunes gens le voyant en peine, lui firent ſigne de loin ; il vint, mais ils ſe ſerrerent & ſe moquerent de lui. Le bon-homme fit ainſi le tour du Théâtre, fort embarraſſé de ſa perſonne & toujours hué de la belle Jeuneſſe. Les Ambaſſadeurs de Sparte s'en apperçurent, & ſe levant à l'inſtant, placerent honorablement le Vieillard au milieu d'eux. Cette action fut remarquée de tout le ſpectacle & applaudie d'un battement de main univerſel. *Eh ! que de maux !* s'écria le bon Vieillard, d'un ton de douleur, *les Athéniens ſçavent ce qui eſt honnête, mais les Lacédémoniens le pratiquent.* Voilà la phi-

losophie moderne, & les mœurs anciennes.

Je reviens à mon sujet. Qu'apprend-on dans Phédre & dans Œdipe, sinon que l'homme n'est pas libre, & que le Ciel le punit des crimes qu'il lui fait commettre? Qu'apprend-on dans Médée, si ce n'est jusqu'où la fureur de la jalousie peut rendre une mere cruelle & dénaturée? Suivez la plupart des pieces du Théâtre François: vous trouverez presque dans toutes des monstres abominables & des actions atroces, utiles, si l'on veut, à donner de l'intérêt aux pieces & de l'exercice aux vertus, mais dangereuses certainement, en ce qu'elles accoutument les yeux du peuple à des horreurs qu'il ne devroit pas même connoître, & à des forfaits qu'il ne devroit pas supposer possibles. Il n'est pas même vrai que le meurtre & le parricide y soient toujours odieux. A la faveur de je ne sçais quelles commodes suppositions, on les rend permis, ou pardonnables. On a peine à ne pas excuser Phédre incestueuse & versant le sang innocent. Syphax empoisonnant sa femme, le jeune Horace poignardant sa sœur, Agamemnon immolant sa fille, Oreste égorgeant

ſa mere, ne laiſſent pas d'être des perſonnages intéreſſans. Ajoûtez que l'Auteur, pour faire parler chacun ſelon ſon caractere, eſt forcé de mettre dans la bouche des méchans leurs maximes & leurs principes, revétus de tout l'éclat des beaux vers, & débités d'un ton impoſant & ſententieux, pour l'inſtruction du parterre.

Si les Grecs ſupportoient de pareils ſpectacles, c'étoit comme leur repréſentant des antiquités nationales qui couroient de tout tems parmi le peuple, qu'ils avoient leurs raiſons pour ſe rappeller ſans ceſſe, & dont l'odieux même entroit dans leurs vues. Dénuée des mêmes motifs & du même intérêt, comment la même Tragédie peut-elle trouver parmi vous des ſpectateurs capables de ſoutenir les tableaux qu'elle leur préſente, & les perſonnages qu'elle y fait agir? L'un tue ſon pere, épouſe ſa mere, & ſe trouve le frere de ſes enfans. Un autre force un fils d'égorger ſon pere. Un troiſieme fait boire au pere le ſang de ſon fils. On friſſonne à la ſeule idée des horreurs dont on pare la ſcene Françoiſe, pour l'amuſement du peuple le plus doux

& le plus humain qui ſoit ſur la terre. Non... je le ſoutiens, & j'en atteſte l'effroi des lecteurs, les maſſacres des Gladiateurs n'étoient pas ſi barbares que ces affeux ſpectacles. On voyoit couler du ſang, il eſt vrai ; mais on ne ſouilloit pas ſon imagination de crimes qui font frémir la nature.

Heureuſement la Tragédie, telle qu'elle exiſte, eſt ſi loin de nous ; elle nous préſente des êtres ſi giganteſques, ſi bourſoufflés, ſi chimériques, que l'éxemple de leurs vices n'eſt guere plus contagieux que celui de leurs vertus n'eſt utile, & qu'à proportion qu'elle veut moins nous inſtruire, elle nous fait auſſi moins de mal. Mais il n'en eſt pas ainſi de la Comédie, dont les mœurs ont avec les nôtres un rapport plus immédiat, & dont les perſonnages reſſemblent mieux à des hommes. Tout en eſt mauvais & pernicieux, tout tire à conſéquence pour les ſpectateurs ; & le plaiſir même du comique étant fondé ſur un vice du cœur humain, c'eſt une ſuite de ce principe que plus la Comédie eſt agréable & parfaite, plus ſon effet eſt funeſte aux mœurs ; mais ſans répéter ce que j'ai déjà dit de

ſa nature, je me contenterai d'en faire ici l'application, & de jetter un coup-d'œil ſur votre théâtre comique.

Prenons-le dans ſa perfection, c'eſt-à-dire, à ſa naiſſance. On convient, (& on le ſentira chaque jour davantage) que Moliere eſt le plus parfait auteur comique dont les ouvrages nous ſoient connus; mais qui peut diſconvenir auſſi que le théâtre de ce même Moliere, des talens duquel je ſuis plus l'admirateur que perſonne, ne ſoit une école de vices & de mauvaiſes mœurs, plus dangereuſe que les livres mêmes où l'on fait profeſſion de les enſeigner? Son plus grand ſoin eſt de tourner la bonté & la ſimplicité en ridicule, & de mettre la ruſe & le menſonge du parti pour lequel on prend intérêt. Ses honnêtes gens ne ſont que des gens qui parlent; ſes vicieux ſont des gens qui agiſſent & que les plus brillans ſuccès favoriſent le plus ſouvent; enfin l'honneur des applaudiſſemens, rarement pour le plus eſtimable, eſt preſque toujours pour le plus adroit.

Examinez le comique de cet auteur; par-tout vous trouverez que les vi-

ces de caractère en font l'inftrument, & les défauts naturels le fujet; que la malice de l'un punit la fimplicité de l'autre; & que les fots font les victimes des méchans: ce qui, pour n'être que trop vrai dans le monde, n'en vaut pas mieux à mettre au théâtre avec un air d'approbation, comme pour exciter les ames perfides à punir, fous le nom de fottife, la candeur des honnêtes gens.

Dat veniam corvis, vexat cenfura columbas.

Voilà l'efprit général de Moliere & de fes imitateurs. Ce font des gens qui, tout au plus, raillent quelquefois les vices, fans jamais faire aimer la vertu; de ces gens, difoit un ancien, qui fçavent bien moucher la lampe, mais qui n'y mettent jamais d'huile.

Voyez comment, pour multiplier fes plaifanteries, cet homme trouble tout l'ordre de la Société; avec quel fcandale il renverfe tous les rapports les plus facrés fur lefquels elle eft fondée, comment il tourne en dérifion les refpectables droits des peres fur leurs enfans, des maris fur leurs femmes, des maîtres fur leurs

ſerviteurs ! Il fait rire, il eſt vrai, & n'en devient que plus coupable, en forçant, par un charme invincible, les Sages mêmes de ſe prêter à des railleries qui devroient attirer leur indignation. J'entends dire qu'il attaque les vices ; mais je voudrois bien que l'on comparât ceux qu'il attaque avec ceux qu'il favoriſe. Quel eſt le plus blâmable d'un bourgeois ſans eſprit & vain qui fait ſottement le Gentilhomme, ou d'un Gentilhomme frippon qui le dupe ? Dans la piece dont je parle, ce dernier n'eſt-il pas l'honnête-homme ? N'a-t-il pas pour lui l'intérêt ? & le public n'applaudit-il pas à tous les tours qu'il fait à l'autre ? Quel eſt le plus criminel d'un payſan aſſez fou pour épouſer une demoiſelle, ou d'une femme qui cherche à déshonorer ſon époux ? Que penſer d'une piéce où le parterre applaudit à l'infidélité, au menſonge, à l'impudence de celle-ci, & rit de la bétiſe du manant puni ? C'eſt un grand vice d'être avare & de prêter à uſure ; mais n'en eſt-ce pas un plus grand encore à un fils de voler ſon pere, de lui manquer de reſpect, de lui faire mille inſultans reproches ; &, quand ce pere irrité lui donne ſa malédiction, de répondre d'un air goguenard qu'il n'a

que faire de ſes dons? Si la plaiſanterie eſt excellente, en eſt-elle moins puniſſable; & la pièce où l'on fait aimer le fils inſolent qui l'a faite, en eſt-elle moins une école de mauvaiſes mœurs?

Je ne m'arrêterai point à parler des valets. Ils ſont condamnés par tout le monde (*e*); & il ſeroit d'autant moins juſte d'imputer à Moliere les erreurs de ſes modèles & de ſon ſiécle, qu'il s'en eſt corrigé lui-même. Ne nous prévalons, ni des irrégularités qui peuvent ſe trouver dans les ouvrages de ſa jeuneſſe, ni de ce qu'il y a de moins bien dans ſes autres pièces, & paſſons tout d'un coup à celle qu'on reconnoît unanimement pour

(*e*) Je ne décide pas s'il faut en effet les condamner. Il ſe peut que les valets ne ſoient plus que les inſtrumens des méchancetés des maîtres, depuis que ceux-ci leur ont ôté l'honneur de l'invention. Cependant je douterois qu'en ceci l'image trop naïve de la Société fût bonne au théâtre. Suppoſé qu'il faille quelques fourberies dans les pièces, je ne ſçais s'il ne vaudroit pas mieux que les valets ſeuls en fuſſent chargés, & que les honnêtes gens fuſſent auſſi des gens honnêtes, au moins ſur la ſcene.

ſon

ſon chef-d'œuvre ; je veux dire , le Miſanthrope.

Je trouve que cette Comédie nous découvre mieux qu'aucune autre la véritable vue dans laquelle Moliere a compoſé ſon Théâtre , & nous peut mieux faire juger de ſes vrais effets. Ayant à plaire au Public , il a conſulté le goût le plus général de ceux qui le compoſent : ſur ce goût il s'eſt formé un modele. , & ſur ce modele un tableau des défauts contraires , dans lequel il a pris ſes caracteres comiques , & dont il a diſtribué les divers traits dans ſes pieces. Il n'a donc point prétendu former un honnête-homme, mais un homme du monde ; par conſéquent, il n'a point voulu corriger les vices , mais les ridicules ; & , comme j'ai déjà dit , il a trouvé dans le vice même un inſtrument très-propre à y réuſſir. Ainſi voulant expoſer à la riſée publique tous les défauts oppoſés aux qualités de l'homme aimable , de l'homme de ſociété , après avoir joué tant d'autres ridicules , il lui reſtoit à jouer celui que le monde pardonne le moins , le ridicule de la vertu : c'eſt ce qu'il a fait dans le Miſanthrope.

Vous ne ſçauriez me nier deux choſes : l'une, qu'Alceſte dans cette piece eſt un homme droit, ſincere, eſtimable, un véritable homme de bien ; l'autre, que l'Auteur lui donne un perſonnage ridicule. C'en eſt aſſez, ce me ſemble, pour rendre Moliere inexcuſable. On pourroit dire qu'il a joué dans Alceſte, non la vertu, mais un véritable défaut, qui eſt la haîne des hommes. A cela je réponds qu'il n'eſt pas vrai qu'il ait donné cette haîne à ſon perſonnage : il ne faut pas que ce nom de Miſanthrope en impoſe, comme ſi celui qui le porte étoit ennemi du genre humain. Une pareille haîne ne ſeroit pas un défaut, mais une dépravation de la nature & le plus grand de tous les vices : puiſque, toutes les vertus ſociales ſe rapportant à la bienfaiſance, rien ne leur eſt ſi directement contraire que l'inhumanité. Le vrai Miſanthrope eſt un monſtre. S'il pouvoit exiſter, il ne feroit pas rire ; il feroit horreur. Vous pouvez avoir vu à la Comédie Italienne, une piece intitulée, *La vie eſt un ſonge.* Si vous vous rappellez le Héros de cette piece, voilà le vrai Miſanthrope.

Qu'eſt-ce donc que le Miſanthrope

de Moliere? un homme de bien qui déteste les mœurs de son siecle & la méchanceté de ses contemporains; qui, précisément parce qu'il aime ses semblables, hait en eux les maux qu'ils se font réciproquement, & les vices dont ces maux sont l'ouvrage. S'il étoit moins touché des erreurs de l'Humanité, moins indigné des iniquités qu'il voit, seroit-il plus humain lui-même? Autant vaudroit soutenir qu'un tendre pere aime mieux les enfans d'autrui que les siens, parce qu'il s'irrite des fautes de ceux-ci, & ne dit jamais rien aux autres.

Ces sentimens du Misanthrope sont parfaitement développés dans son rôle. Il dit, je l'avoue, qu'il a concu une haîne effroyable contre le genre humain; mais en quelle occasion le dit-il (*a*)? Quand, outré d'avoir vu son ami trahir

(*a*) J'avertis qu'étant sans livres, sans mémoires, n'ayant pour tous matériaux qu'un confus souvenir des observations que j'ai faites autrefois au spectacle, je puis me tromper dans mes citations & renverser l'ordre des pieces. Mais quand mes exemples seroient peu justes, mes raisons ne le seroient pas moins, attendu

lâchement ſon ſentiment, & tromper l'homme qui le lui demande, il s'en voit encore plaiſanter lui-même au plus fort de ſa colere. Il eſt naturel que cette colere dégénére en emportement & lui faſſe dire alors plus qu'il ne penſe de ſang-froid. D'ailleurs, la raiſon qu'il rend de cette haîne univerſelle en juſtifie pleinement la cauſe.

Les uns, parce qu'ils ſont méchans;
Et les autres, pour être aux méchans complaiſans.

Ce n'eſt donc pas des hommes qu'il eſt ennemi, mais de la méchanceté des uns & du ſupport que cette méchanceté trouve dans les autres. S'il n'y avoit ni frippons, ni flatteurs, il aimeroit tout le monde. Il n'y a pas un homme de bien qui ne ſoit Miſanthrope en ce ſens, ou plutôt, les vrais Miſanthropes ſont ceux qui ne penſent pas ainſi: car au fond, je ne connois point de plus grand ennemi des hommes, que l'ami de tout le monde, qui, toujours charmé de tout, encou-

---

qu'elles ne ſont point tirées de telle ou telle piece, mais de l'eſprit général du Théâtre, que j'ai bien étudié.

rage inceſſamment les méchans, & flatte par ſa coupable complaiſance les vices d'où naiſſent tous les déſordres de la Société.

Une preuve bien ſûre qu'Alceſte n'eſt point Miſanthrope à la lettre, c'eſt qu'avec ſes bruſqueries & ſes incartades, il ne laiſſe pas d'intéreſſer & de plaire. Les ſpectateurs ne voudroient pas, à la vérité, lui reſſembler: parce que tant de droiture eſt fort incommode: mais aucun d'eux ne ſeroit fâché d'avoir affaire à quelqu'un qui lui reſſemblât; ce qui n'arriveroit pas, s'il étoit l'ennemi déclaré des hommes. Dans toutes les autres pieces de Moliere, le perſonnage ridicule eſt toujours haïſſable ou mépriſable; dans celle-là, quoiqu'Alceſte ait des défauts réels dont on n'a pas tort de rire, on ſent pourtant au fond du cœur un reſpect pour lui dont on ne peut ſe defendre. En cette occaſion, la force de la vertu l'emporte ſur l'art de l'Auteur & fait honneur à ſon caractere. Quoique Moliere fît des pieces répréhenſibles, il étoit perſonnellement honnête-homme; & jamais le pinceau d'un honnête-homme ne ſçut couvrir de couleurs

odieuſes les traits de la droiture & de la probité. Il y a plus : Moliere a mis dans la bouche d'Alceſte un ſi grand nombre des ſes propres maximes, que pluſieurs ont cru qu'il s'étoit voulu peindre lui-même. Cela parut dans le dépit qu'eut le parterre, à la premiere repréſentation, de n'avoir pas été, ſur le ſonnet, de l'avis du Miſanthrope : car on vit bien que c'étoit celui de l'Auteur.

Cependant ce caractere ſi vertueux eſt préſenté comme ridicule ; il l'eſt, en effet, à certains égards ; & ce qui démontre que l'intention du Poëte eſt bien de le rendre tel, c'eſt celui de l'ami Philinte qu'il met en oppoſition avec le ſien. Ce Philinte eſt le ſage de la piece ; un de ces honnêtes-gens du grand monde, dont les maximes reſſemblent beaucoup à celles des frippons ; de ces gens ſi modérés, qui trouvent toujours que tout va bien, parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille mieux ; qui ſont toujours contens de tout le monde, parce qu'ils ne ſe ſoucient de perſonne ; qui, autour d'une bonne table, ſoutiennent qu'il n'eſt pas vrai que le peuple ait faim ; qui, le gouſſet bien garni, trouvent fort mauvais qu'on dé-

clame en faveur des pauvres; qui, de leur maiſon bien fermée, verroient voler, piller, égorger, maſſacrer tout le genre humain ſans ſe plaindre; attendu que Dieu les a doués d'une douceur très-méritoire à ſupporter les malheurs d'autrui.

On voit bien que le phlegme raiſonneur de celui-ci eſt très propre à redoubler & faire ſortir d'une maniere comique les emportemens de l'autre; & le tort de Moliere n'eſt pas d'avoir fait du Miſanthrope un homme colere & bilieux, mais de lui avoir donné des fureurs puériles ſur des ſujets qui ne devoient pas l'émouvoir. Le caractere du Miſanthrope n'eſt pas à la diſpoſition du Poëte; il eſt déterminé par la nature de ſa paſſion dominante. Cette paſſion eſt une violente haîne du vice, née d'un amour ardent pour la vertu, & aigrie par le ſpectacle continuel de la méchanceté des hommes. Il n'y a donc qu'une ame grande & noble qui en ſoit ſuſceptible. L'horreur & le mépris qu'y nourrit cette même paſſion pour tous les vices qui l'ont irritée, ſert encore à les écarter du cœur

qu'elle agite. De plus, cette contemplation continuelle des déſordres de la ſociété, le détache de lui-même pour fixer toute ſon attention ſur le genre humain. Cette habitude éleve, aggrandit ſes idées, détruit en lui les inclinations baſſes qui nourriſſent & concentrent l'amour-propre ; & de ce concours naît une certaine force de courage, une fierté de caractere qui ne laiſſe priſe, au fond de ſon ame, qu'à des ſentimens dignes de l'occuper.

Ce n'eſt pas que l'homme ne ſoit toujours homme ; que la paſſion ne le rende ſouvent foible, injuſte, déraiſonnable ; qu'il n'épie peut-être les motifs cachés des actions des autres, avec un ſecret plaiſir d'y voir la corruption de leurs cœurs, qu'un petit mal ne lui donne ſouvent une grande colere, & qu'en l'irritant à deſſein, un méchant adroit ne pût parvenir à le faire paſſer pour méchant lui-même ; mais il n'en eſt pas moins vrai que tous moyens ne ſont pas bons à produire ces effets, & qu'ils doivent être aſſortis à ſon caractere pour le mettre en jeu : ſans quoi, c'eſt ſubſtituer un autre

homme au Misanthrope & nous le peindre avec des traits qui ne sont pas les siens.

Voilà donc de quel côté le caractere du Misanthrope doit porter ses défauts, & voilà aussi de quoi Moliere fait un usage admirable dans toutes les scenes d'Alceste avec son ami, où les froides maximes & les railleries de celui-ci, démontant l'autre à chaque instant, lui font dire mille impertinences très-bien placées; mais ce caractere âpre & dur, qui lui donne tant de fiel & d'aigreur dans l'occasion, l'éloigne en même tems de tout chagrin puérile, qui n'a nul fondement raisonnable, & de tout intérêt personnel trop vif, dont il ne doit nullement être susceptible. Qu'il s'emporte sur tous les désordres dont il n'est que le témoin, ce sont toujours de nouveaux traits au tableau; mais qu'il soit froid sur celui qui s'adresse directement à lui. Car ayant déclaré la guerre aux méchans, il s'attend bien qu'ils la lui feront à leur tour. S'il n'avoit pas prévu le mal que lui fera sa franchise, elle seroit une étourderie & non pas une vertu. Qu'une femme fausse le trahisse,

que d'indignes amis le déshonorent, que de foibles amis l'abandonnent : il doit le ſouffrir ſans en murmurer. Il connoît les hommes.

Si ces diſtinctions ſont juſtes, Moliere a mal ſaiſi le Miſanthrope. Penſe-t-on que ce ſoit par erreur ? Non, ſans doute. Mais voilà par où le deſir de faire rire aux dépens du perſonnage, l'a forcé de le dégrader, contre la vérité du caractere.

Après l'aventure du ſonnet, comment Alceſte ne s'attend-il point aux mauvais procedés d'Oronte ? Peut-il en être étonné quand on l'en inſtruit, comme ſi c'étoit la premiere fois de ſa vie qu'il eût été ſincere, ou la premiere fois que ſa ſincérité lui eût fait un ennemi ? Ne doit-il pas ſe préparer tranquillement à la perte de ſon procès, loin d'en marquer d'avance un dépit d'enfant ?

Ce ſont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter ;
Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de peſter.

Un Miſanthrope n'a que faire d'acheter ſi cher le droit de peſter, il n'a qu'à ou-

vrir les yeux ; & il n'eſtime pas aſſez l'argent pour croire avoir acquis ſur ce point un nouveau droit par la perte d'un procès : mais il falloit faire rire le parterre.

Dans la ſcene avec Dubois, plus Alceſte a de ſujet de s'impatienter, plus il doit reſter flegmatique & froid ; parce que l'étourderie du valet n'eſt pas un vice. Le Miſanthrope & l'homme emporté ſont deux caracteres très différents : c'étoit-là l'occaſion de les diſtinguer. Moliere ne l'ignoroit pas ; mais il falloit faire rire le parterre.

Au riſque de faire rire auſſi le lecteur à mes dépens, j'oſe accuſer cet Auteur d'avoir manqué de très-grandes convenances, une très grande vérité, & peut-être de nouvelles beautés de ſituation. C'étoit de faire un tel changement à ſon plan, que Philinte entrât comme Acteur néceſſaire dans le nœud de ſa piece, en ſorte qu'on pût mettre les actions de Philinte & d'Alceſte dans une apparente oppoſition avec leurs principes, & dans une conformité parfaite avec leurs caracteres. Je veux dire qu'il falloit que le Mi-

ſanthrope fût toujours furieux contre les vices publics, & toujours tranquille ſur les méchancetés perſonnelles dont il étoit la victime Au contraire, le Philoſophe Philinte devoit voir tous les déſordres de la ſociété avec un flegme ſtoïque, & ſe mettre en fureur au moindre mal qui s'adreſſoit directement à lui. En effet, j'obſerve que ces gens, ſi paiſibles ſur les injuſtices publiques, ſont toujours ceux qui font le plus de bruit au moindre tort qu'on leur fait, & qu'ils ne gardent leur philoſophie, qu'auſſi long-tems qu'ils n'en ont pas beſoin pour eux-mêmes. Ils reſſemblent à cet Irlandois qui ne vouloit pas ſortir de ſon lit, quoique le feu fût à la maiſon. La maiſon brûle, lui crioit-on. Que m'importe? répondoit-il, je n'en ſuis que le locataire. A la fin le feu pénétra juſqu'à lui. Auſſi-tôt il s'élance, il court, il crie, il s'agite; il commence à comprendre qu'il faut quelquefois prendre intérêt à la maiſon qu'on habite, quoiqu'elle ne nous appartienne pas.

Il me ſemble qu'en traitant les caracteres en queſtion ſur cette idée, chacun des deux eût été plus vrai, plus

théâtrale, & que celui d'Alceste eût fait incomparablement plus d'effet : mais le parterre alors n'auroit pu rire qu'aux dépens de l'homme du monde, & l'intention de l'Auteur étoit qu'on rît aux dépens du Misanthrope (*b*).

Dans la même vue, il lui fait tenir quelquefois des propos d'humeur, d'un goût tout contraire à celui qu'il lui donne. Telle est cette pointe de la scène du Sonnet :

La peste de ta chûte, empoisonneur au Diable!
En eusses-tu fait une à te casser le nez.

Pointe d'autant plus déplacée dans la bouche du Misanthrope, qu'il vient d'en cri-

---

(*b*) Je ne doute point que, sur l'idée que je viens de proposer, un homme de génie ne pût faire un nouveau Misanthrope, non moins vrai, non moins naturel que l'Athénien, égal en mérite à celui de Moliere, & sans comparaison plus instructif. Je ne vois qu'un inconvénient à cette nouvelle pièce, c'est qu'il seroit impossible qu'elle réussît : car, quoi qu'on dise, en choses qui déshonorent, nul ne rit de bon cœur à ses dépens. Nous voilà rentrés dans mes principes.

tiquer de plus ſupportables dans le Sonnet d'Oronte ; & il eſt bien étrange que celui qui la fait propoſe un inſtant après la chanſon du Roi Henri pour un modele de goût. Il ne ſert de rien de dire que ce mot échappe dans un moment de dépit : car le dépit ne dicte rien moins que des pointes ; & Alceſte qui paſſe ſa vie à gronder, doit avoir pris, même en grondant, un ton conforme à ſon tour d'eſprit.

Morbleu! vil complaiſant! vous louez des ſottiſes.

C'eſt ainſi que doit parler le Miſanthrope en colere. Jamais une pointe n'ira bien après cela. Mais il falloit faire rire le parterre ; & voilà comment on avilit la vertu.

Une choſe aſſez remarquable, dans cette comédie, eſt que les charges étrangeres que l'Auteur a données au rôle du Miſanthrope, l'ont forcé d'adoucir ce qui étoit eſſentiel au caractere. Ainſi, tandis que, dans toutes ſes autres pieces, les caracteres ſont chargés pour faire plus d'effet ; dans celle-ci ſeule, les traits ſont émouſſés pour la rendre plus théâtrale.

La même scène dont je viens de parler m'en fournit la preuve. On y voit Alceste tergiverser & user de détours, pour dire son avis à Oronte. Ce n'est point là le Misanthrope : c'est un honnête-homme du monde qui se fait peine de tromper celui qui le consulte. La force du caractere vouloit qu'il lui dît brusquement : Votre Sonnet ne vaut rien, jettez-le au feu ; mais cela auroit ôté le comique qui nait de l'embarras du Misanthrope & de ses *je ne dis pas cela* répétés, qui pourtant ne sont au fond que des mensonges. Si Philinte, a son exemple, lui eût dit en cet endroit, *Eh ? que dis-tu donc, Traître ?* qu'avoit-il à repliquer ? En vérité, ce n'est pas la peine de rester Misanthrope pour ne l'être qu'à demi : car, si l'on se permet le premier ménagement & la premiere altération de la vérité, où sera la raison suffisante pour s'arrêter jusqu'à ce qu'on devienne aussi faux qu'un homme de cour ?

L'ami d'Alceste doit le connoître. Comment ose-t-il lui proposer de visiter des Juges, c'est-à dire, en termes honnêtes, de chercher à les corrompre ? Comment peut-il supposer qu'un homme capa-

ble de renoncer même aux bienſéances par amour pour la vertu, ſoit capable de manquer à ſes devoirs par intérêt? Solliciter un juge! Il ne faut pas être Miſanthrope, il ſuffit d'être honnête-homme pour n'en rien faire. Car enfin, quelque tour qu'on donne à la choſe, ou celui qui ſollicite un Juge l'exhorte à remplir ſon devoir, & alors il lui fait une inſulte; ou il lui propoſe une acception de perſonnes, & alors il le veut ſéduire, puiſque toute acception de perſonnes eſt un crime dans un Juge, qui doit connoître l'affaire & non les parties, & ne voir que l'ordre & la loi. Or je dis qu'engager un Juge à faire une mauvaiſe action, c'eſt la faire ſoi-même, & qu'il vaut mieux perdre une cauſe juſte, que de faire une mauvaiſe action. Cela eſt clair, net; il n'y a rien à répondre. La morale du monde a d'autres maximes, je ne l'ignore pas. Il me ſuffit de montrer que, dans tout ce qui rendoit le Miſanthrope ſi ridicule, il ne faiſoit que le devoir d'un homme de bien; & que ſon caractere étoit mal rempli d'avance, ſi ſon ami ſuppoſoit qu'il pût y manquer.

Si quelquefois l'habile Auteur laiſſe

agir ce caractere dans toute sa force, c'est seulement quand cette force rend la scène plus théâtrale, & produit un comique de contraste ou de situation plus sensible. Telle est, par exemple, l'humeur taciturne & silencieuse d'Alceste, & ensuite la censure intrépide & vivement apostrophée de la conversation chez la Coquette.

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de Cour.

Ici, l'Auteur a marqué fortement la distinction du médisant & du Misanthrope. Celui-ci dans son fiel âcre & mordant, abhorre la calomnie & déteste la satyre. Ce sont les vices publics, ce sont les méchans en général qu'il attaque. La basse & secrette médisance est indigne de lui, il la méprise & la haît dans les autres; & quand il dit du mal de quelqu'un, il commence par le lui dire en face. Aussi, durant toute la piece, ne fait-il nulle part plus d'effet que dans cette scène: parce qu'il est là ce qu'il doit être & que, s'il fait rire le Parterre, les honnêtes gens ne rougissent pas d'avoir ri.

Mais, en général, on ne peut nier

que, ſi le Miſanthrope étoit plus Miſanthrope, il ne fût pas beaucoup moins plaiſant : parce que ſa franchiſe & ſa fermeté, n'admettant jamais de détour, ne le laiſſeroient jamais dans l'embarras. Ce n'eſt donc pas par ménagement pour lui que l'Auteur adoucit quelquefois ſon caractere : c'eſt au contraire pour le rendre plus ridicule. Une autre raiſon l'y oblige encore, c'eſt que le Miſanthrope de Théâtre, ayant à parler de ce qu'il voit, doit vivre dans le monde, & par conſéquent tempérer ſa droiture & ſes manieres, par quelques-uns de ces égards de menſonge & de fauſſeté qui compoſent la politeſſe & que le monde exige de quiconque y veut être ſupporté. S'il s'y montroit autrement, ſes diſcours ne feroient plus d'effet. L'intérêt de l'Auteur eſt bien de le rendre ridicule, mais non pas fou ; & c'eſt ce qu'il paroitroit aux yeux du Public, s'il étoit tout-à-fait ſage.

On a peine à quitter cette admirable piece, quand on a commencé de s'en occuper ; & plus on y ſonge, plus on y découvre de nouvelles beautés. Mais enfin, puiſqu'elle eſt, ſans contredit, de

toutes les Comédies de Moliere, celle qui contient la meilleure & la plus ſaine morale, ſur celle-là jugeons des autres ; & convenons que, l'intention de l'Auteur étant de plaire à des eſprits corrompus, ou ſa morale porte au mal, ou le faux bien qu'elle prêche eſt plus dangereux que le mal même : en ce qu'il ſéduit par une apparence de raiſon : en ce qu'il fait préférer l'uſage & les maximes du monde à l'exacte probité : en ce qu'il fait conſiſter la ſageſſe dans un certain milieu entre le vice & la vertu : en ce qu'au grand ſoulagement des ſpectateurs, il leur perſuade que, pour être honnête-homme, il ſuffit de n'être pas un franc ſcélérat.

J'aurois trop d'avantage, ſi je voulois paſſer de l'examen de Moliere à celui de ſes ſucceſſeurs, qui, n'ayant ni ſon génie, ni ſa probité, n'en ont que mieux ſuivi ſes vues intéreſſées, en s'attachant à flatter une Jeuneſſe débauchée, & des femmes ſans mœurs. Ce ſont eux qui les premiers ont introduit ces groſſieres équivoques, non moins proſcrites par le goût que par l'honnêteté, qui firent long-tems l'amuſement des mauvaiſes

compagnies, l'embarras des perſonnes modeſtes, & dont un meilleur ton, lent dans ſes progrès, n'a pas encore purifié certaines provinces. D'autres Auteurs, plus réſervés dans leurs ſaillies, laiſſant les premiers amuſer les femmes perdues, ſe chargerent d'encourager les filoux. Regnard, un des moins libres, n'eſt pas le moins dangereux. C'eſt une choſe incroyable, qu'avec l'agrément de la Police, on joue publiquement, au milieu de Paris, une Comédie, où, dans l'appartement d'un oncle qu'on vient de voir expirer, ſon neveu, l'honnête-homme de la piece, s'occupe, avec ſon digne cortége, de ſoins que les loix payent de la corde; & qu'au lieu des larmes que la ſeule humanité fait verſer en pareil cas aux indifférens même, on égaye, à l'envi, de plaiſanteries barbares le triſte appareil de la mort. Les droits les plus ſacrés, les plus touchans ſentimens de la nature ſont joués dans cette odieuſe ſcène. Les tours les plus puniſſables y ſont raſſemblés comme à plaiſir; avec un enjouement qui fait paſſer tout cela pour des gentilleſſes. Faux acte, ſuppoſition, vol, fourberie, menſonge, inhumanité, tout y eſt, & tout y eſt ap-

plaudi. Le mort s'étant avisé de renaître, au grand déplaisir de son cher neveu, & ne voulant point ratifier ce qui s'est fait en son nom, on trouve le moyen d'arracher son consentement de force, & tout se termine au gré des Acteurs & des Spectateurs, qui, s'intéressant, malgré eux, à ces misérables, sortent de la piéce avec cet édifiant souvenir, d'avoir été, dans le fond de leurs cœurs, complices des crimes qu'ils ont vu commettre.

Osons le dire sans détour. Qui de nous est assez sûr de lui, pour supporter la représentation d'une pareille Comédie, sans être de moitié des tours qui s'y jouent ? Qui ne seroit pas un peu fâché si le filou venoit à être surpris ou à manquer son coup ? Qui ne devient pas un moment filou soi-même, en s'intéressant pour lui ? Car s'intéresser pour quelqu'un, qu'est-ce autre chose que se mettre à sa place ? Belle instruction pour la Jeunesse que celle où les hommes faits ont bien de la peine à se garantir de la séduction du vice ! Est ce à dire qu'il ne soit jamais permis d'exposer au Théâtre des action blâmables ? Non : mais en vé-

rité, pour ſçavoir mettre un frippon ſur la ſcène, il faut un Auteur bien honnête-homme.

Ces défauts ſont tellement inhérens à notre Théâtre, qu'en voulant les en ôter on le défigure. Nos Auteurs modernes, guidés par de meilleures intentions, font des piéces plus épurées ; mais auſſi qu'arrive-t-il ? Qu'elles n'ont plus de vrai comique & ne produiſent aucun effet. Elles inſtruiſent beaucoup, ſi l'on veut ; mais elles ennuient encore davantage. Autant vaudroit aller au Sermon.

Dans cette décadence du Théâtre, on ſe voit contraint d'y ſubſtituer aux véritables beautés éclipſées, de petits agrémens capables d'en impoſer à la multitude. Ne ſçachant plus nourrir la force du comique & des caractères, on a renforcé l'intérêt de l'amour. On a fait la même choſe dans la Tragédie pour ſuppléer aux ſituations priſes dans des intérêts d'État qu'on ne connoît plus, & aux ſentimens naturels & ſimples qui ne touchent plus perſonne. Les Auteurs concourent à l'envi, pour l'utilité publique, à donner une nouvelle énergie & un nouveau coloris à cette paſſion dangereuſe ;

&, depuis Moliere & Corneille, on ne voit plus réuſſir au Théâtre que des Romans, ſous le nom de pieces dramatiques.

L'Amour eſt le regne des femmes. Ce ſont elles qui néceſſairement y donnent la loi : parce que, ſelon l'ordre de la nature, la réſiſtance leur appartient, & que les hommes ne peuvent vaincre cette réſiſtance, qu'aux dépens de leur liberté. Un effet naturel de ces ſortes de piéces eſt donc d'étendre l'empire du Sexe, de rendre des femmes & de jeunes filles les précepteurs du Public, & de leur donner ſur les ſpectateurs le même pouvoir qu'elles ont ſur leurs Amans. Penſez-vous, Monſieur, que cet ordre ſoit ſans inconvénient, & qu'en augmentant avec tant de ſoin l'aſcendant des femmes, les hommes en ſeront mieux gouvernés ?

Il peut y avoir dans le monde quelques femmes dignes d'être écoutées d'un honnête-homme ; mais eſt-ce d'elles, en général, qu'il doit prendre conſeil ? & n'y auroit-il aucun moyen d'honorer leur ſexe, à moins d'avilir le nôtre ? Le

plus charmant objet de la nature, le plus capable d'émouvoir un cœur ſenſible & de le porter au bien, eſt, je l'avoue, une femme aimable & vertueuſe; mais cet objet céleſte où ſe cache-t-il? N'eſt-il pas bien cruel de le contempler avec tant de plaiſir au Théâtre, pour en trouver de ſi différens dans la ſociété? Cependant le tableau ſéducteur fait ſon effet. L'enchantement cauſé par ces prodiges de ſageſſe, tourne au profit des femmes ſans honneur. Qu'un jeune homme n'ait vu le monde que ſur la ſcène, le premier moyen qui s'offre à lui pour aller à la vertu, eſt de chercher une maîtreſſe qui l'y conduiſe, eſpérant bien trouver une Conſtance ou une Cénie (*c*) tout-

(*c*) Ce n'eſt point par étourderie que je cite Cénie en cet endroit, quoique cette charmante Pièce ſoit l'ouvrage d'une femme: car cherchant la vérité de bonne foi, je ne ſçais point déguiſer ce qui fait contre mon ſentiment; & ce n'eſt pas à une femme, mais aux femmes que je refuſe les talens des hommes. J'honore d'autant plus volontiers ceux de l'auteur de Cénie en particulier, qu'ayant à me plaindre de ſes diſcours, je lui rends un hommage pur & déſintéreſſé, comme tous les éloges ſortis de ma plume.

au-

au-moins. C'eſt ainſi que, ſur la foi d'un modele imaginaire, ſur un air modeſte & touchant, ſur une douceur contrefaite, *neſcius auræ fallacis*, le jeune inſenſé court ſe perdre, en penſant devenir un Sage.

Ceci me fournit l'occaſion de propoſer une eſpece de problême. Les Anciens avoient en général un très-grand reſpect pour les femmes (*a*); mais ils marquoient ce reſpect en s'abſtenant de les expoſer au jugement du Public, & croyoient honorer leur modeſtie, en ſe taiſant ſur leurs autres vertus. Ils avoient pour maxime que le Pays où les mœurs étoient les plus pures, étoit celui où l'on parloit le moins des femmes, & que la

(*a*) Ils leur donnoient pluſieurs noms honorables que nous n'avons plus, ou qui ſont bas & ſurannés parmi nous. On ſçait quel uſage Virgile a fait de celui de *Matres* dans une occaſion où les meres Troyennes n'étoient guères ſages. Nous n'avons à la place que le mot de *Dames* qui ne convient pas à toutes, qui même vieillit inſenſiblement, & qu'on a tout-à-fait proſcrit du ton à la mode. J'obſerve que les anciens tiroient volontiers leurs titres d'honneur des droits de la nature, & que nous ne tirons les nôtres que des droits du rang.

femme la plus honnête étoit celle dont on parloit le moins. C'eſt ſur ce principe qu'un Spartiate, entendant un étranger faire de magnifiques éloges d'une Dame de ſa connoiſſance, l'interrompit en colere : ne ceſſeras-tu point, lui dit-il, de médire d'une femme de bien ? De-là venoit encore que, dans leur Comédie, les rôles d'amoureuſes & de filles à marier ne repréſentoient jamais que des eſclaves ou des filles publiques. Ils avoient une telle idée de la modeſtie du Sexe, qu'ils auroient cru manquer aux égards qu'ils lui devoient, de mettre une honnête fille ſur la ſcène, ſeulement en repréſentation (*b*). En un mot, l'image du vice à découvert les choquoit moins que celle de la pudeur offenſée.

Chez nous, au contraire, la femme la plus eſtimée eſt celle qui fait le plus de bruit, de qui l'on parle le plus, qu'on

---

(*b*) S'ils en uſoient autrement dans les Tragédies, c'eſt que, ſuivant le ſyſtême politique de leur Théâtre, ils n'étoient pas fâchés qu'on crût que les perſonnes d'un haut rang n'ont pas beſoin de pudeur, & font toujours exception aux regles de la Morale.

voit le plus dans le monde, chez qui l'on dîne le plus ſouvent, qui donne le plus impérieuſement le ton; qui juge, tranche, décide, prononce, aſſigne aux talens, au mérite, aux vertus, leurs degrés & leurs places, & dont les humbles ſçavans mendient le plus baſſement la faveur. Sur la ſcène, c'eſt pis encore. Au fond, dans le monde elles ne ſçavent rien, quoiqu'elles jugent de tout: mais au Théâtre, ſçavantes du ſçavoir des hommes; Philoſophes, grace aux Auteurs, elles écraſent notre ſexe de ſes propres talens, & les imbécilles Spectateurs vont bonnement apprendre des femmes ce qu'ils ont pris ſoin de leur dicter. Tout cela, dans le vrai, c'eſt ſe moquer d'elles, c'eſt les taxer d'une vanité puérile; & je ne doute pas que les plus ſages n'en ſoient indignées. Parcourez la plupart des pieces modernes: c'eſt toujours une femme qui ſçait tout, qui apprend tout aux hommes; c'eſt toujours la Dame de Cour qui fait dire le Catéchiſme au petit Jean de Saintré. Un enfant ne ſçauroit ſe nourrir de ſon pain, s'il n'eſt coupé par ſa gouvernante. Voilà l'image de ce qui ſe paſſe aux nouvelles pieces. La Bonne eſt ſur le Théâtre, &

les enfans sont dans le parterre. Encore une fois, je ne nie pas que cette méthode n'ait ses avantages, & que de tels précepteurs ne puissent donner du poids & du prix à leurs leçons; mais revenons à ma question. De l'usage antique & du nôtre, je demande lequel est le plus honorable aux femmes, & rend le mieux à leur sexe les vrais respects qui lui sont dus?

La même cause qui donne, dans nos pieces tragiques & comiques, l'ascendant aux femmes sur les hommes, le donne encore aux jeunes gens sur les vieillards; & c'est un autre renversement des rapports naturels, qui n'est pas moins répréhensible. Puisque l'intérêt y est toujours pour les amans, il s'en-suit que les personnages avancés en âge n'y peuvent jamais faire que des rôles en sous-ordre. Ou, pour former le nœud de l'intrigue, ils servent d'obstacle aux vœux des jeunes amans, & alors ils sont haïssables; ou ils sont amoureux eux-mêmes, & alors ils sont ridicules. *Turpe senex miles.* On en fait, dans les Tragédies, des tyrans, des usurpateurs, dans les Comédies, des jaloux, des usuriers, des pédans, des peres

insupportables que tout le monde conspire à tromper. Voilà sous quel honorable aspect on montre la vieillesse au Théâtre, voilà quel respect on inspire pour elle aux jeunes gens. Remercions l'illustre Auteur de Zaïre & de Nanine d'avoir soustrait à ce mépris le vénérable Lusignan & le bon vieux Philippe Humbert. Il en est quelques autres encore ; mais cela suffit-il pour arrêter le torrent du préjugé public, & pour effacer l'avilissement où la plupart des Auteurs se plaisent à montrer l'âge de la sagesse, de l'expérience & de l'autorité ? Qui peut douter que l'habitude de voir toujours dans les vieillards des personnages odieux au Théâtre, n'aide à les faire rebuter dans la société, & qu'en s'accoutumant à confondre ceux qu'on voit dans le monde avec les radoteurs & les Gérontes de la Comédie, on ne les méprise tous également ? Observez à Paris, dans une assemblée, l'air suffisant & vain, le ton ferme & tranchant d'une impudente Jeunesse, tandis que les Anciens, craintifs & modestes, ou n'osent ouvrir la bouche, ou sont à peine écoutés. Voit-on rien de pareil dans les provinces, & dans les lieux où les spectacles ne sont

point établis; & par toute la terre, hors les grandes villes, une tête chenue & des cheveux blancs n'impriment-ils pas toujours du respect? On me dira qu'à Paris les vieillards contribuent à se rendre méprisables, en renonçant au maintien qui leur convient, pour prendre indécemment la parure & les manieres de la Jeunesse, & que, faisant les galants à son exemple, il est très-simple qu'on la leur préfere dans son métier. Mais c'est tout au contraire pour n'avoir nul autre moyen de se faire supporter, qu'ils sont contraints de recourir à celui-là; & ils aiment encore mieux être soufferts à la faveur de leurs ridicules, que de ne l'être point du tout. Ce n'est pas assurément qu'en faisant les agréables ils le deviennent en effet, & qu'un galant sexagénaire soit un personnage fort gracieux; mais son indécence même lui tourne à profit : c'est un triomphe de plus pour une femme, qui, traînant à son char un Nestor, croit montrer que les glaces de l'âge ne garantissent point des feux qu'elle inspire. Voilà pourquoi les femmes encouragent de leur mieux ces Doyens de Cythere, & ont la malice de traiter d'hommes charmans, de vieux foux qu'elles trouveroient moins aima-

bles, s'ils étoient moins extravagans. Mais revenons à mon ſujet.

Ces effets ne ſont pas les ſeuls que produit l'intérêt de la ſcène, uniquement fondé ſur l'amour. On lui en attribue beaucoup d'autres plus graves & plus importans, dont je n'examine point ici la réalité, mais qui ont été ſouvent & fortement allégués par les Écrivains eccléſiaſtiques. Les dangers que peut produire le tableau d'une paſſion contagieuſe ſont, leur a-t-on répondu, prévenus par la maniere de le préſenter; l'amour qu'on expoſe au Théâtre y eſt rendu légitime, ſon but eſt honnête, ſouvent il eſt ſacrifié au devoir & à la vertu; &, dès qu'il eſt coupable, il eſt puni. Fort bien: mais n'eſt-il pas plaiſant qu'on prétende ainſi régler après coup les mouvemens du cœur ſur les préceptes de la raiſon, & qu'il faille attendre les événemens pour ſçavoir quelle impreſſion l'on doit recevoir des ſituations qui les amenent? Le mal qu'on reproche au Théâtre n'eſt pas préciſément d'inſpirer des paſſions criminelles, mais de diſpoſer l'ame à des ſentimens trop tendres qu'on ſatisfait enſuite aux dépens de la vertu. Les douces émotions

qu'on y reſſent n'ont pas par elles-mêmes un objet déterminé, mais elles en font naître le beſoin ; elles ne donnent pas préciſément de l'amour, mais elles préparent à en ſentir ; elles ne choiſiſſent pas la perſonne qu'on doit aimer, mais elles nous forcent à faire ce choix. Ainſi elles ne ſont innocentes ou criminelles que par l'uſage que nous en faiſons ſelon notre caractere, & ce caractere eſt indépendant de l'exemple. Quand il ſeroit vrai qu'on ne peint au Théâtre que des paſſions légitimes, s'enſuit-il de-là que les impreſſions en ſont plus foibles, que les effets en ſont moins dangereux? Comme ſi les vives images d'une tendreſſe innocente étoient moins douces, moins ſéduiſantes, moins capables d'échauffer un cœur ſenſible que celles d'un amour criminel, à qui l'horreur du vice ſert au-moins de contre-poiſon. Mais ſi l'idée de l'innocence embellit quelques inſtans le ſentiment qu'elle accompagne, bientôt les circonſtances s'effacent de la mémoire, tandis que l'impreſſion d'une paſſion ſi douce reſte gravée au fond du cœur. Quand le Patricien Manilius fut chaſſé du Sénat de Rome pour avoir donné un

baiſer à ſa femme en préſence de ſa fille, à ne conſidérer cette action qu'en elle-même, qu'avoit-elle de répréhenſible ? Rien, ſans doute : elle annonçoit même un ſentiment louable. Mais les chaſtes feux de la mere en pouvoient inſpirer d'impurs à la fille. C'étoit donc, d'une action fort honnête, faire un exemple de corruption. Voilà l'effet des amours permis du Théâtre.

On prétend nous guérir de l'amour par la peinture de ſes foibleſſes. Je ne ſçais là-deſſus comment les Auteurs s'y prennent; mais je vois que les ſpectateurs ſont toujours du parti de l'amant foible, & que ſouvent ils ſont fâchés qu'il ne le ſoit pas davantage. Je demande ſi c'eſt un grand moyen d'éviter de lui reſſembler ?

Rappellez-vous, Monſieur, une piece à laquelle je crois me ſouvenir d'avoir aſſiſté avec vous, il y a quelques années, & qui nous fit un plaiſir auquel nous nous attendions peu; ſoit qu'en effet l'Auteur y eût mis plus de beautés théâtrales que nous n'avions penſé, ſoit que l'Actrice prêtât ſon charme ordinaire

au rôle qu'elle faisoit valoir. Je veux parler de la Bérénice de Racine. Dans quelle disposition d'esprit le Spectateur voit-il commencer cette piece ? Dans un sentiment de mépris pour la foiblesse d'un Empereur & d'un Romain qui balance, comme le dernier des hommes, entre sa maitresse & son devoir; qui, flottant incessamment dans une déshonorante incertitude, avilit par des plaintes efféminées ce caractere presque divin que lui donne l'Histoire; qui fait chercher dans un vil soupirant de ruelle le bienfaiteur du monde, & les délices du genre humain. Qu'en pense le même spectateur après la représentation ? Il finit par plaindre cet homme sensible qu'il méprisoit, par s'intéresser à cette même passion dont il lui faisoit un crime, par murmurer en secret du sacrifice qu'il est forcé d'en faire aux loix de la patrie. Voilà ce que chacun de nous éprouvoit à la représentation? Le rôle de Titus, très-bien rendu, eût fait de l'effet, s'il eût été plus digne de lui; mais tous sentirent que l'intérêt principal étoit pour Bérénice, & que c'étoit le sort de son amour qui déterminoit l'espece de la catastrophe. Non que ses plaintes continuelles donnassent

une grande émotion durant le cours de la piece ; mais au cinquieme Acte où, cessant de se plaindre, l'air morne, l'œil sec & la voix éteinte, elle faisoit parler une douleur froide approchante du désespoir, l'art de l'Actrice ajoûtoit au pathétique du róle, & les spectateurs vivement touchés, commençoient à pleurer, quand Bérénice ne pleuroit plus. Que signifioit cela ? sinon qu'on trembloit qu'elle ne fût renvoyée ; qu'on sentoit d'avance la douleur dont son cœur seroit pénétré ; & que chacun auroit voulu que Titus se laissât vaincre, même au risque de l'en moins estimer ? Ne voilà-t-il pas une Tragédie qui a bien rempli son objet, & qui a bien appris aux spectateurs à surmonter les foiblesses de l'amour ?

L'évenement dément ses vœux secrets : mais qu'importe ? Le denouement n'efface point l'effet de la piece. La Reine part sans le congé du parterre ; l'Empereur la renvoie *invitus invitam*, on peut ajoûter *invito spectatore*. Titus a beau rester Romain, il est seul de son parti ; tous les spectateurs ont épousé Bérénice.

Quand même on pourroit me disputer cet effet; quand même on soutiendroit que l'exemple de force & de vertu qu'on voit dans Titus, vainqueur de lui-même, fonde l'intérêt de la piece, & fait qu'en plaignant Bérénice, on est bien aise de la plaindre, on ne feroit que rentrer en cela dans mes principes : parce que, comme je l'ai déjà dit, les sacrifices faits au devoir & à la vertu ont toujours un charme secret, même pour les cœurs corrompus : & la preuve que ce sentiment n'est point l'ouvrage de la piece, c'est qu'ils l'ont avant qu'elle commence. Mais cela n'empêche pas que certaines passions satisfaites ne leur semblent préférables à la vertu même, & que, s'ils sont contens de voir Titus vertueux & magnanime, ils ne le fussent encore plus de le voir heureux & foible, ou du-moins qu'ils ne consentissent volontiers à l'être à sa place. Pour rendre cette vérité sensible, imaginons un denouement tout contraire à celui de l'Auteur. Qu'après avoir mieux consulté son cœur, Titus ne voulant ni enfreindre les loix de Rome, ni vendre le bonheur à l'ambition, vienne, avec des maximes opposées, abdiquer l'Empire aux pieds

de Bérénice ; que, pénétrée d'un ſi grand ſacrifice, elle ſente que ſon devoir ſeroit de refuſer la main de ſon amant, & que pourtant elle l'accepte ; que tous deux, enivrés des charmes de l'amour, de la paix, de l'innocence, & renonçant aux vaines grandeurs, prennent, avec cette douce joie qu'inſpirent les vrais mouvemens de la nature, le parti d'aller vivre heureux & ignorés dans un coin de la terre ; qu'une ſcène ſi touchante ſoit animée des ſentimens tendres & pathétiques que le ſujet fournit & que Racine eût ſi bien fait valoir ; que Titus, en quittant les Romains, leur adreſſe un diſcours, tel que la circonſtance & le ſujet le comportent : n'eſt-il pas clair, par exemple, qu'à moins qu'un Auteur ne ſoit de la derniere mal-adreſſe, un tel diſcours doit faire fondre en larmes toute l'aſſemblée ? La piece, finiſſant ainſi, ſera, ſi l'on veut, moins bonne, moins inſtructive, moins conforme à l'Hiſtoire ; mais en fera-t-elle moins de plaiſir, & les ſpectateurs en ſortiront-ils moins ſatisfaits ? Les quatre premiers Actes ſubſiſteroient à-peu-près tels qu'ils ſont, & cependant on en tireroit une leçon directement contraire. Tant il eſt

vrai que les tableaux de l'amour ſont toujours plus d'impreſſion que les maximes de la ſageſſe, & que l'effet d'une Tragédie eſt tout-à-fait indépendant de celui du dénouement.

Veut on ſçavoir s'il eſt ſûr qu'en montrant les ſuites funeſtes des paſſions immodérées, la Tragédie apprenne à s'en garantir? Que l'on conſulte l'expérience. Ces ſuites funeſtes ſont repréſentées très fortement dans Zaïre; il en coûte la vie aux deux Amans, & il en coûte bien plus que la vie à Oroſmane: puiſqu'il ne ſe donne la mort que pour ſe délivrer du plus cruel ſentiment qui puiſſe entrer dans un cœur humain, le remords d'avoir poignardé ſa maitreſſe. Voilà donc aſſurément des leçons très-énergiques. Je ſerois curieux de trouver quelqu'un, homme ou femme, qui s'oſât vanter d'être ſorti d'une repréſentation de Zaïre, bien prémuni contre l'amour. Pour moi, je crois entendre chaque ſpectateur dire en ſon cœur à la fin de la tragédie: Ah! qu'on me donne une Zaïre, je ferai bien en ſorte de ne la pas tuer. Si les femmes n'ont pu ſe laſſer de courir en foule à cette piece enchante-

reſſe & d'y faire courir les hommes, je ne dirai point que c'eſt pour s'encourager, par l'exemple de l'héroïne, à n'imiter pas un ſacrifice qui lui réuſſit ſi mal ; mais c'eſt parce que, de toutes les tragédies qui ſont au Théâtre, nulle autre ne montre avec plus de charmes le pouvoir de l'amour & l'empire de la beauté, & qu'on y apprend encore, pour ſurcroît de profit, à ne pas juger ſa maitreſſe ſur les apparences. Qu'Oroſmane immole Zaïre à ſa jalouſie, une femme ſenſible y voit ſans effroi le tranſport de la paſſion : car c'eſt un moindre malheur de périr par la main de ſon amant, que d'en être médiocrement aimée.

Qu'on nous peigne l'amour comme on voudra ; il ſéduit, ou ce n'eſt pas lui. S'il eſt mal peint, la piece eſt mauvaiſe ; s'il eſt bien peint, il offuſque tout ce qui l'accompagne. Ses combats, ſes maux, ſes ſouffrances le rendent plus touchant encore, que s'il n'avoit nulle réſiſtance à vaincre. Loin que ſes triſtes effets rebutent, il n'en devient que plus intéreſſant par ſes malheurs mêmes. On ſe dit, malgré ſoi, qu'un ſentiment ſi délicieux conſole de tout. Une ſi douce

image amollit infenfiblement le cœur; on prend, de la paffion, ce qui mene au plaifir; on en laiffe ce qui tourmente. Perfonne ne fe croit obligé d'être un héros, & c'eft ainfi qu'admirant l'amour honnête, on fe livre à l'amour criminel.

Ce qui acheve de rendre ces images dangereufes, c'eft précifément ce qu'on fait pour les rendre agréables; c'eft qu'on ne le voit jamais regner fur la fcène qu'entre des ames honnêtes; c'eft que les deux amans font toujours des modeles de perfection. Et comment ne s'intérefferoit-on pas pour une paffion fi féduifante, entre deux cœurs dont le caractere eft déjà fi intéreffant par lui-même? Je doute que, dans toutes nos pieces dramatiques, on en trouve une feule où l'amour mutuel n'ait pas la faveur du fpectateur. Si quelque infortuné brûle d'un feu non partagé, on en fait le rebut du parterre. On croit faire merveille de rendre un amant eftimable ou haïffable, felon qu'il eft bien ou mal accueilli dans fes amours: de faire toujours approuver au Public les fentimens de fa maitreffe; & de donner à la tendreffe tout l'intérêt de la ver-

tu : au lieu qu'il faudroit apprendre aux jeunes gens à se défier des illusions de l'amour, à fuir l'erreur d'un penchant aveugle qui croit toujours se fonder sur l'estime, & à craindre quelquefois de livrer un cœur vertueux à un objet indigne de ses soins. je ne sçache gueres que le Misanthrope, ou le héros de la piece ait fait un mauvais choix. Rendre le Misanthrope amoureux, n'étoit rien; le coup de génie est de l'avoir fait amoureux d'une coquette. Tout le reste du Théâtre est un trésor de femmes parfaites. On diroit qu'elles s'y sont toutes réfugiées. Est-ce-là l'image fidelle de la société ? Est-ce ainsi qu'on nous rend suspecte une passion qui perd tant de gens bien nés ? Il s'en faut peu qu'on ne nous fasse croire qu'un honnête-homme est obligé d'être amoureux, & qu'une amante aimée ne sçauroit n'être pas vertueuse. Nous voilà fort bien instruits !

Encore une fois, je n'entreprends point de juger si c'est bien ou mal fait de fonder sur l'amour le principal intérêt du Théâtre; mais je dis que, si ces peintures sont quelquefois dangereuses, elles le seront toujours, quoi qu'on fasse pour les

déguiſer. Je dis que c'eſt en parler de mauvaiſe foi, ou ſans le connoître, de vouloir en rectifier les impreſſions par d'autres impreſſions étrangeres qui ne les accompagnent point juſqu'au cœur, ou que le cœur en a bientôt ſéparées; impreſſions qui même en déguiſent les dangers, & donnent à ce ſentiment trompeur un nouvel attrait par lequel il perd ceux qui s'y livrent.

Soit qu'on déduiſe de la nature des Spectacles, en général, les meilleures formes dont ils ſont ſuſceptibles; ſoit qu'on examine tout ce que les lumieres d'un ſiecle & d'un peuple éclairés ont fait pour la perfection des nôtres, je crois qu'on peut conclure de ces conſidérations diverſes, que l'effet moral du Spectacle & des Théâtres ne ſçauroit jamais être bon ni ſalutaire en lui-même: puiſqu'à ne compter que leurs avantages, on n'y trouve aucune ſorte d'utilité réelle, ſans inconvéniens qui la ſurpaſſent. Or, par une ſuite de ſon utilité même, le Théâtre, qui ne peut rien pour corriger les mœurs, peut beaucoup pour les altérer. En favoriſant tous nos penchans, il donne un nouvel aſcendant à ceux qui nous dominent; les

continuelles émotions qu'on y reſſent nous énervent, nous affoibliſſent, nous rendent plus incapables de réſiſter à nos paſſions; & le ſtérile intérêt qu'on prend à la vertu ne ſert qu'à contenter notre amour-propre, ſans nous contraindre à la pratiquer. Ceux de mes compatriotes qui ne déſapprouvent pas les Spectacles en eux-mêmes, ont donc tort.

Outre ces effets du Théâtre, relatifs aux choſes repréſentées, il y en a d'autres non moins néceſſaires, qui ſe rapportent directement à la ſcène & aux perſonnages repréſentans; & c'eſt à ceux-là que les Genevois déja cités attribuent le goût de luxe, de parure & de diſſipation dont ils craignent avec raiſon l'introduction parmi nous. Ce n'eſt pas ſeulement la fréquentation des Comédiens, mais celle du Théâtre, qui peut amener ce goût par ſon appareil & la parure des Acteurs. N'eût-il d'autre effet que d'interrompre à certaines heures le cours des affaires civiles & domeſtiques, & d'offrir une reſſource aſſurée à l'oiſiveté, il n'eſt pas poſſible que la commodité d'aller tous les jours régulierement au même lieu s'oublier ſoi-même & s'oc-

cuper d'objets étrangers, ne donne au Citoyen d'autres habitudes & ne lui forme de nouvelles mœurs ; mais ces changemens feront-ils avantageux ou nuisibles ? C'est une question qui dépend moins de l'examen du Spectacle que de celui des Spectateurs. Il est sûr que ces changemens les ameneront tous à-peu-près au même point ; c'est donc par l'état où chacun étoit d'abord, qu'il faut estimer les différences.

Quand les amusemens sont indifférens par leur nature, (& je veux bien pour un moment considérer les Spectacles comme tels,) c'est la nature des occupations qu'ils interrompent qui les fait juger bons ou mauvais : sur-tout lorsqu'ils sont assez vifs pour devenir des occupations eux-mêmes, & substituer leur goût à celui du travail. La raison veut qu'on favorise les amusemens des gens dont les occupations sont nuisibles, & qu'on détourne des mêmes amusemens ceux dont les occupations sont utiles. Une autre considération générale est qu'il n'est pas bon de laisser à des hommes oisifs & corrompus le choix de leurs amusemens, de peur qu'ils ne les imaginent conformes à

leurs inclinations vicieuſes, & ne deviennent auſſi malfaiſans dans leurs plaiſirs que dans leurs affaires. Mais laiſſez un peuple ſimple & laborieux ſe délaſſer de ſes travaux, quand & comme il lui plaît ; jamais il n'eſt à craindre qu'il abuſe de cette liberté, & l'on ne doit point ſe tourmenter à lui chercher des divertiſſemens agréables : car, comme il faut peu d'apprêts aux mets que l'abſtinence & la faim aſſaiſonnent, il n'en faut pas, non plus, beaucoup aux plaiſirs de gens épuiſés de fatigue, pour qui le repos ſeul en eſt un très-doux. Dans une grande ville, pleine de gens intrigants, déſœuvrés, ſans Religion, ſans principes, dont l'imagination dépravée par l'oiſiveté, la fainéantiſe, par l'amour du plaiſir & par de grands beſoins, n'engendre que des monſtres & n'inſpire que des forfaits ; dans une grande ville où les mœurs & l'honneur ne ſont rien, parce que chacun, dérobant aiſément ſa conduite aux yeux du Public, ne ſe montre que par ſon crédit & n'eſt eſtimé que par ſes richeſſes, la Police ne ſçauroit trop multiplier les plaiſirs permis, ni trop s'appliquer à les rendre agréables, pour ôter aux particuliers la tentation

d'en chercher de plus dangereux. Comme les empêcher de s'occuper, c'eſt les empêcher de mal faire, deux heures par jour dérobées à l'activité du vice ſauvent la douzieme partie des crimes qui ſe commettroient; & tout ce que les Spectacles vus ou à voir cauſent d'entretiens dans les Caffés & autres refuges de fainéans & frippons du pays, eſt encore autant de gagné pour les peres de familles, ſoit ſur l'honneur de leurs filles ou de leurs femmes, ſoit ſur leur bourſe ou ſur celle de leurs fils.

Mais dans les petites villes, dans les lieux moins peuplés, où les particuliers, toujours ſous les yeux du Public, ſont cenſeurs nés les uns des autres, & où la Police a ſur tous une inſpection facile, il faut ſuivre des maximes toutes contraires. S'il y a de l'induſtrie, des arts, des manufactures, on doit ſe garder d'offrir des diſtractions relâchantes à l'âpre intérêt qui fait ſes plaiſirs de ſes ſoins, & enrichit le Prince de l'avarice des ſujets. Si le pays ſans commerce nourrit les habitans dans l'inaction, loin de fomenter en eux l'oiſiveté à laquelle une vie ſimple & facile ne les porte déjà que trop, il faut

la leur rendre insupportable, en les contraignant, à force d'ennui, d'employer utilement un temps dont ils ne sauroient abuser. Je vois qu'à Paris; où l'on juge de tout sur les apparences, parce qu'on n'a le loisir de rien examiner, on croit, à l'air de désœuvrement & de langueur dont frappent au premier coup-d'œil la plupart des villes de Province, que les habitans, plongés dans une stupide inaction, n'y font que végéter, ou tracasser & se brouiller ensemble. C'est une erreur dont on reviendroit aisément, si l'on songeoit que la plupart des gens de Lettres qui brillent à Paris, la plupart des découvertes utiles & des inventions nouvelles y viennent de ces provinces si méprisées. Restez quelque temps dans une petite ville, où vous aurez cru d'abord ne trouver que des automates; non seulement vous y verrez bientôt des gens beaucoup plus sensés que vos singes des grandes villes; mais vous manquerez rarement d'y découvrir dans l'obscurité quelque homme ingénieux qui vous surprendra par ses talens, par ses ouvrages; que vous surprendrez encore plus en les admirant, & qui, vous montrant des prodiges de travail, de patience & d'industrie, croira ne vous montrer que des

choses communes à Paris. Telle est la simplicité du vraie génie: il n'est ni intrigant, ni actif; il ignore le chemin des honneurs & de la fortune, & ne songe point à le chercher; il ne se compare à personne: toutes ses ressources sont en lui seul; insensible aux outrages, & peu sensible aux louanges, s'il se connoît, il ne s'assigne point sa place, & jouit de lui-même sans s'apprécier.

Dans une petite ville, on trouve, proportion gardée, moins d'activité, sans doute, que dans une capitale; parce que les passions sont moins vives & les besoins moins pressans: mais plus d'esprits originaux, plus d'industrie inventive, plus de choses vraiment neuves; parce qu'on y est moins imitateur, qu'ayant peu de modeles, chacun tire plus de lui-même, & met plus du sien dans tout ce qu'il fait; parce que l'esprit humain, moins étendu, moins noyé parmi les opinions vulgaires, s'élabore & fermente mieux dans la tranquille solitude; parce qu'en voyant moins, on imagine davantage; enfin, parce que, moins pressé du temps, on a plus le loisir d'étendre & digérer ses idées.

Je me souviens d'avoir vu dans ma jeunesse

neſſe, aux environs de Neufchâtel, un ſpectacle aſſez agréable & peut-être unique ſur la terre. Une montagne entiere couverte d'habitations dont chacune fait le centre des terres qui en dépendent ; en ſorte que ces maiſons, à diſtances auſſi égales que les fortunes des propriétaires, offrent à la fois aux nombreux habitans de cette montagne, le recueillement de la retraite & les douceurs de la ſociété. Ces heureux payſans, tous à leur aiſe, francs de tailles, d'impôts, de ſubdélégués, de corvées, cultivent, avec tout le ſoin poſſible, des biens dont le produit eſt pour eux, & emploient le loiſir que cette culture leur laiſſe à faire mille ouvrages de leurs mains, & à mettre à profit le génie inventif que leur donna la Nature. L'hiver ſur-tout, temps où la hauteur des neiges leur ôte une communication facile, chacun renfermé bien chaudement, avec ſa nombreuſe famille, dans ſa jolie & propre maiſon de bois (*a*) qu'il a bâtie lui-

(*a*) Je crois entendre un bel-eſprit de Paris ſe récrier, pourvu qu'il ne liſe pas lui-même, à cet endroit comme à bien d'autres, & démontrer doctement aux Dames, (car c'eſt ſur-tout aux Dames que ces Meſſieurs démontrent), qu'il eſt impoſſible qu'une maiſon de

même, s'occupe de mille travaux amusans, qui chaſſent l'ennui de ſon aſyle, & ajoûtent à ſon bien-être. Jamais Menuiſier, Serrurier, Vitrier, Tourneur de Profeſſion n'entra dans le pays; tous le ſont pour eux-mêmes, aucun ne l'eſt pour autrui; dans la multitude de meubles commodes & même élégans qui compoſent leur ménage & parent leur logement, on n'en voit pas un qui n'ait été fait de la main du maître. Il leur reſte encore du loiſir pour inventer & faire mille inſtrumens divers, d'acier, de bois, de carton, qu'ils vendent aux Etrangers, dont pluſieurs même parviennent juſqu'à Paris; entre autres, ces petites horloges de bois qu'on y voit depuis quelques années. Ils en font auſſi de fer, ils font même des montres; &, ce qui paroît incroyable, chacun réunit à lui ſeul toutes les profeſſions diverſes dans leſquelles ſe ſubdiviſe l'horlogerie, & fait tous ſes outils lui-même.

---

bois ſoit chaude. Groſſier menſonge! Erreur de Phyſique! Ah, pauvre Auteur! Quant à moi, je crois la démonſtration ſans réplique. Tout ce que je ſçais, c'eſt que les Suiſſes paſſent chaudement leur hyver au milieu des neiges, dans des maiſons de bois.

Ce n'eſt pas tout : ils ont des livres utiles & ſont paſſablement inſtruits ; ils raiſonnent ſenſément de toutes choſes, & de pluſieurs avec eſprit (*b*). Ils font des ſyphons, des aimants, des lunettes, des pompes, des barometres, des chambres noires; leurs tapiſſeries ſont des multitudes d'inſtrumens de toute eſpece ; vous prendriez le poële d'un payſan pour un attelier de méchanique & pour un cabinet de phyſique expérimentale. Tous ſçavent un peu deſſiner, peindre, chiffrer ; la plupart jouent de la flûte, pluſieurs ont un peu de muſique & chantent juſte. Ces arts ne leur ſont point enſeignés par des maîtres, mais leur paſſent, pour ainſi dire, par tradition. De ceux que j'ai vu ſçavoir la muſique, l'un me diſoit l'avoir appriſe de ſon pere, un autre de ſa tante, un autre de ſon couſin, quelques-uns croyoient l'avoir toujours ſçue. Un de leurs plus fréquens

(*b*) Je puis citer en exemple un homme de mérite, bien connu dans Paris, & plus d'une fois honoré des ſuffrages de l'Académie des Sciences. C'eſt M. Rivaz, célèbre Valaiſan. Je ſçais bien qu'il n'a pas beaucoup d'égaux parmi ſes compatriotes : mais enfin, c'eſt en vivant comme eux, qu'il apprit à les ſurpaſſer.

amuſemens eſt de chanter avec leurs femmes & leurs enfans les pſeaumes à quatre parties; & l'on eſt tout étonné d'entendre ſortir de ces cabanes champêtres, l'harmonie forte & mâle de Goudimel, depuis ſi long-temps oubliée de nos ſavans Artiſtes.

Je ne pouvois non plus me laſſer de parcourir ces charmantes demeures, que les habitans de m'y témoigner la plus franche hoſpitalité. Malheureuſement j'étois jeune : ma curioſité n'étoit que celle d'un enfant, & je ſongeois plus à m'amuſer qu'à m'inſtruire. Depuis trente ans, le peu d'obſervations que je fis ſe ſont effacées de ma mémoire. Je me ſouviens ſeulement que j'admirois ſans ceſſe en ces hommes ſinguliers un mélange étonnant de fineſſe & de ſimplicité qu'on croiroit preſque incompatibles, & que je n'ai plus obſervé nulle part. Du reſte, je n'ai rien retenu de leurs mœurs, de leur ſociété, de leur caractere. Aujourd'hui que j'y porterois d'autres yeux, faut-il ne revoir plus cet heureux pays? Helas! il eſt ſur la route du mien!

Après cette légere idée, ſuppoſons

qu'au ſommet de la montagne dont je viens de parler, au centre des habitations, on établiſſe un ſpectacle fixe & peu coûteux, ſous prétexte, par exemple, d'offrir une honnête récréation à des gens continuellement occupés, & en état de ſupporter cette petite dépenſe; ſuppoſons encore qu'ils prennent du goût pour ce même ſpectacle; & cherchons ce qui doit réſulter de ſon établiſſement.

Je vois d'abord que, leurs travaux ceſſant d'être leurs amuſemens, auſſitôt qu'ils en auront un autre, celui-ci les dégoûtera des premiers; le zele ne fournira plus tant de loiſir ni les mêmes inventions. D'ailleurs, il y aura chaque jour un temps réel de perdu pour ceux qui aſſiſteront au Spectacle; & l'on ne ſe remet pas à l'ouvrage, l'eſprit rempli de ce qu'on vient de voir: on en parle ou l'on y ſonge. Par conſéquent, relâchement de travail: premier préjudice.

Quelque peu qu'on paye à la porte, on paye enfin; c'eſt toujours une dépenſe qu'on ne faiſoit pas. Il en coûte pour ſoi, pour ſa femme, pour ſes enfans,

quand on les y mene & il les y faut mener quelquefois. De plus, un ouvrier ne va point dans une aſſemblée ſe montrer en habit de travail : il faut prendre plus ſouvent ſes habits des Dimanches, changer de linge plus ſouvent, ſe poudrer, ſe raſer ; tout cela coûte du temps & de l'argent. Augmentation de dépenſe : deuxieme préjudice.

Un travail moins aſſidu & une dépenſe plus forte exigent un dédommagement. On le trouvera ſur le prix des ouvrages qu'on ſera forcé de renchérir. Pluſieurs Marchands, rebutés de cette augmentation, quitteront les *Montagnons* (*c*), & ſe pourvoiront chez les autres Suiſſes leurs voiſins, qui, ſans être moins induſtrieux, n'auront point de Spectacles, & n'augmenteront point leur prix. Diminution de débit : troiſieme préjudice.

Dans les mauvais temps, les chemins ne ſont pas praticables ; &, comme il

(*c*) C'eſt le nom qu'on donne dans le pays aux habitans de cette montagne.

faudra toujours, dans ces temps-là, que la troupe vive, elle n'interrompra pas ses représentations. On ne pourra donc éviter de rendre le Spectacle abordable en tout temps. L'hyver, il faudra faire des chemins dans la neige, peut-être les paver; & Dieu veuille qu'on n'y mette pas des lanternes. Voilà des dépenses publiques; par conséquent des contributions de la part des particuliers. Etablissement d'impôts : quatrieme préjudice.

Les femmes des Montagnons allant, d'abord pour voir, & ensuite pour être vues, voudront être parées; elles voudront l'être avec distinction. La femme de M. le Châtelain ne voudra pas se montrer au Spectacle, mise comme celle du maître d'école; la femme du maître d'école s'éfforcera de se mettre comme celle du Châtelain. De-là naîtra bientôt une émulation de parure qui ruinera les maris, les gagnera peut-être, & qui trouvera, sans cesse, mille nouveaux moyens d'éluder les loix somptuaires. Introduction du luxe : cinquieme préjudice.

Tout le reſte eſt facile à concevoir. Sans metre en ligne de compte les autres inconvéniens, dont j'ai parlé, ou dont je parlerai dans la ſuite; ſans avoir égard à l'eſpece du Spectacle & à ſes effets moraux, je m'en tiens uniquement à ce qui regarde le travail & le gain, & je crois montrer par une conſéquence évidente, comment un peuple aiſé, mais qui doit ſon bien-être à ſon induſtrie, changeant la réalité contre l'apparence, ſe ruine à l'inſtant qu'il veut briller.

Au reſte, il ne faut point ſe récrier contre la chimere de ma ſuppoſition; je ne la donne que pour telle, & ne veux que rendre ſenſibles, du plus au moins, ſes ſuites inévitables. Otez quelques circonſtances, vous retrouverez ailleurs d'autres *Montagnons*; &, *mutatis mutandis*, l'exemple a ſon application.

Ainſi, quand il feroit vrai que les Spectacles ne ſont pas mauvais en eux-mêmes, on auroit toujours à chercher s'ils ne le deviendront point à l'égard du peuple auquel on les deſtine. En certains lieux, ils feront utiles pour attirer les

étrangers, pour augmenter la circulation des especes, pour exciter les Artistes, pour varier les modes, pour occuper les gens trop riches ou aspirans à l'être, pour les rendre moins malfaisans, pour distraire le peuple de ses miseres; pour lui faire oublier ses chefs, en voyant ses baladins; pour maintenir & perfectionner le goût, quand l'honnêteté est perdue; pour couvrir d'un vernis de procédés la laideur du vice; pour empêcher, en un mot, que les mauvaises mœurs ne dégénerent en brigandage. En d'autres lieux, ils ne serviroient qu'à détruire l'amour du travail, à décourager l'industrie, à ruiner les particuliers, à leur inspirer le goût de l'oisiveté, à leur faire chercher les moyens de subsister, sans rien faire; à rendre un peuple inactif & lâche; à l'empêcher de voir les objets publics & particuliers dont il doit s'occuper, à tourner la sagesse en ridicule, à substituer un jargon de Théâtre à la pratique des vertus, à mettre toute la Morale en Métaphysique, à travestir les citoyens en beaux-esprits, les meres de famille en Petites-Maitresses, & les filles en amoureuses de Comédie. L'ef-

ſet général ſera le même ſur tous les hommes ; mais les hommes ainſi changés conviendront plus ou moins à leur pays. En devenant égaux, les mauvais gagneront, les bons perdront encore davantage ; tous contracteront un caractere de molleſſe, un eſprit d'inaction qui ôtera aux uns de grandes vertus, & préſervera les autres de méditer de grands crimes.

De ces nouvelles reflexions, il réſulte une conſéquence directement contraire à celle que je tirois des premieres ; ſçavoir que, quand le peuple eſt corrompu, les Spectacles lui ſont bons ; & mauvais, quand il eſt bon lui-même. Il ſembleroit donc que ces deux effets contraires devroient s'entre-détruire, & les Spectacles reſter indifférens à tous ; mais il y a cette différence, que l'effet qui renforce le bien & le mal, étant tiré de l'eſprit des pieces, eſt ſujet, comme elles, à mille modifications qui le réduiſent preſque à rien ; au lieu que celui qui change le bien en mal & le mal en bien, réſultant de l'exiſtence même du Spectacle, eſt un effet conſtant, réel, qui revient tous les jours & doit l'emporter à la fin.

Il ſuit de-là que, pour juger s'il eſt à propos, ou non, d'établir un Théâtre en quelque Ville, il faut premierement ſçavoir ſi les mœurs y ſont bonnes ou mauvaiſes : queſtion ſur laquelle il ne m'appartient peut-être pas de prononcer par rapport à nous. Quoi qu'il en ſoit, tout ce que je puis accorder là-deſſus, c'eſt qu'il eſt vrai que la Comédie ne nous fera point de mal, ſi plus rien ne nous en peut faire.

Pour prévenir les inconvéniens qui peuvent naître de l'exemple des Comédiens, vous voudriez qu'on les forçât d'être honnêtes gens. Par ce moyen, dites-vous, on auroit à-la-fois des Spectacles & des mœurs, & l'on réuniroit les avantages des uns & des autres. Des Spectacles & des mœurs ! Voilà qui formeroit vraiment un Spectacle à voir, d'autant plus que ce feroit la premiere fois. Mais quels ſont les moyens que vous nous indiquez pour contenir les Comédiens ? Des loix ſeveres & bien exécutées. C'eſt au moins avouer qu'ils ont beſoin d'être contenus, & que les moyens n'en ſont pas faciles. Des loix ſéveres ! La premiere eſt de n'en point ſouffrir. Si

nous enfreignons celle-là que deviendra la févérité des autres? Des loix bien exécutées! Il s'agit de favoir fi cela fe peut: car la force des loix a fa mefure; celle des vices qu'elles répriment a auffi la fienne. Ce n'eft qu'après avoir comparé ces deux quantités, & trouvé que la premiere furpaffe l'autre, qu'on peut s'affurer de l'exécution des loix. La connoiffance de ces rapports fait la véritable fcience du Légiflateur : car, s'il ne s'agiffoit que de publier édits fur édits, reglemens fur reglemens, pour remédier aux abus, à mefure qu'ils naiffent, on diroit, fans doute, de fort belles chofes, mais qui, pour la plupart, refteroient fans effet, & ferviroient d'indications de ce qu'il faudroit faire, plutôt que de moyens pour l'exécuter. Dans le fond, l'inftitution des loix n'eft pas une chofe fi merveilleufe, qu'avec du fens & de l'équité, tout homme ne pût très-bien trouver de lui-même celles qui, bien obfervées, feroient les plus utiles à la Société. Où eft le plus petit écolier de droit qui ne dreffera pas un code d'une Morale auffi pure que celle des loix de Platon? Mais ce n'eft pas de cela feul qu'il s'agit. C'eft d'approprier tellement

ce code au peuple pour lequel il eſt fait, & aux choſes ſur leſquelles on y ſtatue, que ſon exécution s'en-ſuive du ſeul concours de ces convenances; c'eſt d'impoſer au peuple, à l'exemple de Solon, moins les meilleures loix en elles-mêmes, que les meilleures qu'il puiſſe comporter dans la ſituation donnée. Autrement, il vaut encore mieux laiſſer ſubſiſter les déſordres, que de les prévenir, ou d'y pourvoir par des loix qui ne ſeront point obſervées: car ſans remédier au mal, c'eſt encore avilir les loix.

Une autre obſervation, non moins importante, eſt que les choſes de mœurs & de juſtice univerſelle ne ſe reglent pas comme celles de juſtice particuliere & de droit rigoureux, par des édits & par des loix; ou, ſi quelquefois les loix influent ſur les mœurs, c'eſt quand elles en tirent leur force. Alors elles leur rendent cette même force par une ſorte de réaction bien connue des vrais politiques. La premiere fonction des Éphores de Sparte, en entrant en charge, étoit une proclamation publique par laquelle ils enjoignoient aux citoyens, non pas d'obſer-ſerver les loix, mais de les aimer, afin que

l'obſervation ne leur en fût point dure. Cette proclamation, qui n'étoit pas un vain formulaire, montre parfaitement l'eſprit de l'inſtitution de Sparte, par laquelle les loix & les mœurs, intimement unies dans les cœurs des citoyens, n'y faiſoient, pour ainſi dire, qu'un même corps. Mais ne nous flattons pas de voir Sparte renaître au ſein du commerce & de l'amour du gain. Si nous avions les mêmes maximes, on pourroit établir à Genève un ſpectacle ſans aucun riſque: car jamais citoyen, ni bourgeois n'y mettroit le pied.

Par où le gouvernement peut-il donc avoir priſe ſur les mœurs? Je réponds que c'eſt par l'opinion publique. Si nos habitudes naiſſent de nos propres ſentimens dans la retraite, elles naiſſent de l'opinion d'autrui dans la Société. Quand on ne vit pas en ſoi, mais dans les autres, ce ſont leurs jugemens qui reglent tout; rien ne paroît bon ni déſirable aux particuliers que ce que le public a jugé tel; & le ſeul bonheur que la plupart des hommes connoiſſent, eſt d'être eſtimés heureux.

Quant au choix des inſtrumens pro-

pres à diriger l'opinion publique, c'eſt une autre queſtion qu'il ſeroit ſuperflu de réſoudre pour vous, & que ce n'eſt pas ici le lieu de réſoudre pour la multitude. Je me contenterai de montrer par un exemple ſenſible que ces inſtrumens ne ſont ni des peines, ni nulle eſpece de moyens coactifs. Cet exemple eſt ſous vos yeux : je le tire de votre patrie ; c'eſt celui du tribunal des Maréchaux de France, établis juges ſuprêmes du point-d'honneur.

De quoi s'agiſſoit-il dans cette inſtitution ? De changer l'opinion publique ſur les duels, ſur la réparation des offenſes, & ſur les occaſions où un brave homme eſt obligé, ſous peine d'infamie, de tirer raiſon d'un affront l'épée à la main. Il s'en-ſuit de-là ;

Premierement, que, la force n'ayant aucun pouvoir ſur les eſprits, il falloit écarter avec le plus grand ſoin tout veſtige de violence du Tribunal établi pour opérer ce changement. Ce mot même de *Tribunal* étoit mal imaginé : j'aimerois mieux celui de *Cour-d'honneur*. Ses ſeules armes devoient être l'hon-

neur & l'infamie : jamais de récompenſe utile, jamais de punition corporelle, point de priſon, point d'arrêts, point de gardes armés. Simplement un appariteur qui auroit fait ſes citations en touchant l'accuſé d'une baguette blanche, ſans qu'il s'en-ſuivît aucune autre contrainte pour le faire comparoître. Il eſt vrai que ne pas comparoître au terme fixé par devant les Juges de l'honneur, c'étoit s'en confeſſer dépourvu, c'étoit ſe condamner ſoi-même. De-là réſultoit naturellement note d'infamie, dégradation de nobleſſe, incapacité de ſervir le Roi dans ſes Tribunaux, dans ſes armées, & autres punitions de ce genre qui tiennent immédiatement à l'opinion, ou en ſont un effet néceſſaire.

Il s'en-ſuit, en ſecond lieu, que, pour déraciner le préjugé public, il falloit des Juges d'une grande autorité ſur la matiere en queſtion ; & quant à ce point, l'inſtituteur entra parfaitement dans l'eſprit de l'établiſſement : car, dans une nation toute guerriere, qui peut mieux juger des juſtes occaſions de montrer ſon courage & de celles où l'honneur offenſé demande ſatisfaction, que d'anciens mi-

litaires chargés de titres d'honneur, qui ont blanchi ſous les lauriers, & prouvé cent fois au prix de leur ſang, qu'ils n'ignorent pas quand le devoir veut qu'on en répande?

Il ſuit, en troiſieme lieu, que, rien n'étant plus indépendant du pouvoir ſuprême que le jugement du public, le Souverain devoit ſe garder, ſur toutes choſes, de mêler ſes déciſions arbitraires parmi des arrêts faits pour repréſenter ce jugement, &, qui plus eſt, pour le déterminer. Il devoit s'efforcer au contraire de mettre la Cour-d'honneur au-deſſus de lui, comme ſoumis lui-même à ſes décrets reſpectables. Il ne falloit donc pas commencer par condamner à mort tous les duéliſtes indiſtinctement; ce qui étoit mettre d'emblée une oppoſition choquante entre l'honneur & la loi: car la loi même ne peut obliger perſonne à ſe déshonorer. Si tout le peuple a jugé qu'un homme eſt poltron, le Roi, malgré toute ſa puiſſance, aura beau le déclarer brave, perſonne n'en croira rien; & cet homme, paſſant alors pour un poltron qui veut être honoré par force, n'en ſera que plus mé-

priſé. Quant à ce que diſent les édits, que c'eſt offenſer Dieu de ſe battre, c'eſt un avis fort pieux ſans doute ; mais la loi civile n'eſt point juge des péchés ; &, toutes les fois que l'autorité ſouveraine voudra s'interpoſer dans les conflits de l'honneur & de la religion, elle ſera compromiſe des deux côtés. Les mêmes édits ne raiſonnent pas mieux, quand ils diſent qu'au lieu de ſe battre, il faut s'adreſſer aux Maréchaux : condamner ainſi le combat ſans diſtinction, ſans réſerve, c'eſt commencer par juger ſoi-même ce qu'on renvoie à leur jugement. On ſçait bien qu'il ne leur eſt pas permis d'accorder le duel, même quand l'honneur outragé n'a plus d'autres reſſources ; &, ſelon les préjugés du monde, il y a beaucoup de ſemblables cas : car, quant aux ſatisfactions cérémonieuſes, dont on a voulu payer l'offenſé, ce ſont de véritables jeux d'enfant.

Qu'un homme ait le droit d'accepter une réparation pour lui-même & de pardonner à ſon ennemi, en ménageant cette maxime avec art, on la peut ſubſtituer inſenſiblement au féroce préjugé qu'elle attaque ; mais il n'en eſt pas de même,

quand l'honneur de gens auxquels le nôtre eſt lié ſe trouve attaqué; dès-lors il n'y a plus d'accommodement poſſible. Si mon pere a reçu un ſoufflet, ſi ma ſœur, ma femme, ou ma maitreſſe eſt inſultée, conſerverai-je mon honneur en faiſant bon marché du leur ? Il n'y a ni Maréchaux, ni ſatisfactions qui ſuffiſent: il faut que je les venge ou que je me déshonore; les édits ne me laiſſent que le choix du ſupplice ou de l'infamie. Pour citer un exemple qui ſe rapporte à mon ſujet, n'eſt-ce pas un concert bien entendu entre l'eſprit de la Scene & celui des loix, qu'on aille applaudir au Théâtre ce même Cid qu'on iroit voir pendre à la Grève ?

Ainſi l'on a beau faire; ni la raiſon, ni la vertu, ni les loix ne vaincront l'opinion publique, tant qu'on ne trouvera pas l'art de la changer. Encore une fois cet art ne tient point à la violence. Les moyens établis ne ſerviroient, s'ils étoient pratiqués, qu'à punir les braves gens & ſauver les lâches; mais heureuſement ils ſont trop abſurdes pour pouvoir être employés, & n'ont ſervi qu'à faire changer de nom aux duels. Comment fal-

loit-il donc s'y prendre ? Il falloit, ce me ſemble, ſoumettre abſolument les combats particuliers à la juriſdiction des Maréchaux, ſoit pour les juger, ſoit pour les prévenir, ſoit même pour les permettre. Non-ſeulement il falloit leur laiſſer le droit d'accorder le champ, quand ils le jugeroient à propos; mais il étoit important qu'ils uſaſſent quelquefois de ce droit, ne fût-ce que pour ôter au public une idée aſſez difficile à détruire & qui ſeule annulle toute leur autorité, ſçavoir que, dans les affaires qui paſſent par-devant eux, ils jugent moins ſur leur propre ſentiment que ſur la volonté du Prince. Alors il n'y avoit point de honte à leur demander le combat dans une occaſion néceſſaire; il n'y en avoit pas même à s'en abſtenir, quand les raiſons de l'accorder n'étoient pas jugées ſuffiſantes; mais il y en aura toujours à leur dire: je ſuis offenſé, faites en ſorte que je ſois diſpenſé de me battre.

Par ce moyen, tous les appels ſecrets ſeroient infailliblement tombés dans le décri, quand, l'honneur offenſé pouvant ſe défendre, & le courage ſe montrer au champ d'honneur, on eût très-

juftement fufpecté ceux qui fe feroient cachés pour fe battre, & quand ceux que la Cour-d'honneur eût jugé s'être mal (*d*) battus, feroient, en qualité de vils affaffins, reftés foumis aux Tribunaux criminels. Je conviens que plufieurs duels n'étant jugés qu'après coup, & d'autres même étant folemnellement autorifés, il en auroit d'abord coûté la vie à quelques braves gens; mais ç'eût été pour la fauver dans la fuite à des infinités d'autres; au lieu que, du fang qui fe verfe malgré les édits, naît une raifon d'en verfer davantage.

Que feroit-il arrivé dans la fuite? A mefure que la Cour - d'honneur auroit acquis de l'autorité fur l'opinion du peuple, par la fageffe & le poids de fes décifions, elle feroit devenue peu-à-peu plus févere, jufqu'à ce que, les occafions légitimes fe réduifant tout à-fait à rien, le point-d'honneur eût changé de principes, & que les duels fuffent entiere-

(*d*) Mal, c'eft-à-dire, non-feulement en lâche & avec fraude, mais injuftement & fans raifon fuffifante; ce qui fe fût naturellement préfumé de toute affaire non portée au tribunal.

ment abolis. On n'a pas eu tous ces embarras, à la vérité ; mais aussi l'on a fait un établissement inutile. Si les duels aujourd'hui sont plus rares, ce n'est pas qu'ils soient méprisés ni punis; c'est parce que les mœurs ont changé (*e*) : & la preuve que ce changement vient de causes toutes différentes auxquelles le gouvernement n'a point de part ; la preuve que l'opinion publique n'a nullement changé sur ce point, c'est qu'après tant de soins mal entendus, tout Gentilhomme qui ne tire pas raison d'un affront, l'épée à la main, n'est pas moins déshonoré qu'auparavant.

(*e*) Autrefois les hommes prenoient querelle au cabaret ; on les a dégoûtés de ce plaisir grossier en leur faisant bon marché des autres. Autrefois ils s'égorgeoient pour une maitresse : en vivant plus familierement avec les femmes, ils ont trouvé que ce n'étoit pas la peine de se battre pour elles. L'ivresse & l'amour ôtés, il reste peu d'importans sujets de dispute. Dans le monde on ne se bat plus que pour le jeu. Les militaires ne se battent plus que pour des passe-droits, ou pour n'être pas forcés de quitter le service. Dans ce siecle éclairé chacun sçait calculer, à un écu près, ce que valent son honheur & sa vie.

Une quatrieme conséquence de l'objet du même établissement, est que, nul homme ne pouvant vivre civilement sans honneur, tous les états où l'on porte une épée, depuis le Prince jusqu'au soldat, & tous les états même où l'on n'en porte point doivent ressortir à cette Cour d'honneur ; les uns pour rendre compte de leur conduite & de leurs actions ; les autres, de leurs discours & de leurs maximes : tous également sujets à être honorés ou flétris selon la conformité ou l'opposition de leur vie ou de leurs sentimens aux principes de l'honneur établis dans la nation, & réformés insensiblement par le Tribunal, sur ceux de la justice & de la raison. Borner cette compétence aux nobles & aux militaires, c'est couper les rejettons & laisser la racine : car si le point-d'honneur fait agir la noblesse, il fait parler le peuple ; les uns ne se battent que parce que les autres les jugent ; & pour changer les actions dont l'estime publique est l'objet, il faut auparavant changer les jugemens qu'on en porte. Je suis convaincu qu'on ne viendra jamais à bout d'opérer ces changemens sans y faire intervenir les femmes mêmes, de qui dépend en grande par-

tie la maniere de penſer des hommes.

De ce principe, il ſuit encore que le Tribunal doit être plus ou moins redouté dans les diverſes conditions, à proportion qu'elles ont plus ou moins d'honneur à perdre, ſelon les idées vulgaires qu'il faut toujours prendre ici pour regles. Si l'établiſſement eſt bien fait, les Grands & les Princes doivent trembler au ſeul nom de la Cour-d'honneur. Il auroit fallu qu'en l'inſtituant on y eût porté tous les démêlés perſonnels, exiſtans alors entre les premiers du Royaume; que le Tribunal les eût jugés définitivement autant qu'ils pouvoient l'être par les ſeules loix de l'honneur; que ces jugemens euſſent été ſévères; qu'il y eût eu des ceſſions de pas & de rang, perſonnelles & indépendantes du droit des places, des interdictions du port des armes, ou de paroître devant la face du Prince, ou d'autres punitions ſemblables, nulles par elles-mêmes, grieves par l'opinion, juſqu'à l'infamie incluſivement qu'on auroit pu regarder comme la peine capitale décernée par la Cour-d'honneur; que toutes ces peines euſſent eu, par le concours de l'autorité ſuprême, les mêmes

effets

effets qu'a naturellement le jugement public, quand la force n'annulle point ses décisions; que le Tribunal n'eût point statué sur des bagatelles, mais qu'il n'eût jamais rien fait à demi; que le Roi même y eût été cité, quand il jetta sa canne par la fénêtre, de peur, dit-il, de frapper un Gentilhomme (*a*); qu'il eût comparu en accusé avec sa partie; qu'il eût été jugé solemnellement, comdamné à faire réparation au Gentilhomme, pour l'affront indirect qu'il lui avoit fait, & que le Tribunal lui eût en même temps décerné un prix d'honneur, pour la modération du Monarque dans la colere. Ce prix, qui devoit être un signe très simple, mais visible, porté par le Roi durant toute sa vie, lui eût été, ce me semble, un ornement plus honorable que ceux de la royauté; & je ne doute pas qu'il ne fût devenu le sujet des chants de plus d'un Poëte. Il est certain que, quant à l'honneur, les Rois eux-mêmes sont soumis plus que personne au juge-

---

(*a*) M. de Lauzun. Voilà, selon moi, des coups de canne bien noblement appliqués.

ment du Public, & peuvent, par conſéquent, ſans s'abbaiſſer, comparoître au Tribunal qui le repréſente. Louis XIV étoit digne de faire de ces choſes-là, & je crois qu'il les eût faites, ſi quelqu'un les lui eût ſuggérées.

Avec toutes ces précautions & d'autres ſemblables, il eſt fort douteux qu'on eût réuſſi ; parce qu'une pareille inſtitution eſt entierement contraire à l'eſprit de la Monarchie : mais il eſt très-ſûr que, pour les avoir négligées, pour avoir voulu mêler la force & les loix dans des matieres de préjugés, & changer le point-d'honneur par la violence, on a compromis l'autorité royale & rendu mépriſables des loix qui paſſoient leur pouvoir.

Cependant, en quoi conſiſtoit ce préjugé qu'il s'agiſſoit de détruire? Dans l'opinion la plus extravagante & la plus barbare qui jamais entra dans l'eſprit humain ; ſçavoir, que tous les devoirs de la Société ſont ſuppléés par la bravoure ; qu'un homme n'eſt plus fourbe, fripon, calomniateur, qu'il eſt civil, humain,

poli, quand il ſçait ſe battre ; que le menſonge ſe change en vérité, que le vol devient légitime, la perfidie honnête, l'infidélité louable, ſi-tôt qu'on ſoutient tout cela le fer à la main ; qu'un affront eſt toujours bien réparé par un coup d'épée ; & qu'on n'a jamais tort avec un homme, pourvu qu'on le tue. Il y a, je l'avoue, une autre ſorte d'affaire où la gentilleſſe ſe mêle à la cruauté, & où l'on ne tue les gens que par hazard ; c'eſt celle où l'on ſe bat au premier ſang. Au premier ſang, Grand Dieu! Et qu'en veux-tu faire de ce ſang, Bête féroce ? Le veux-tu boire ? Le moyen de ſonger à ces horreurs ſans émotion ! Tels ſont les préjugés que les Rois de France, armés de toute la force publique, ont vainement attaqués. L'opinion, Reine du Monde, n'eſt point ſoumiſe au pouvoir des Rois ; ils ſont eux-mêmes ſes premiers eſclaves.

Je finis cette longue digreſſion, qui malheureuſement ne ſera pas la derniere ; & de cet exemple, trop brillant peut-être, *ſi parva licet componere magnis*, je reviens à des applications plus ſimples.

Un des infaillibles effets d'un Théâtre établi dans une aussi petite ville que la nôtre, sera de changer nos maximes, ou, si l'on veut, nos préjugés & nos opinions publiques; ce qui changera nécessairement nos mœurs contre d'autres, meilleures ou pires, je n'en dis rien encore, mais sûrement moins convenables à notre constitution. Je demande, Monsieur, par quelles loix efficaces vous remédierez à cela? Si le gouvernement peut beaucoup sur les mœurs, c'est seulement par son institution primitive : quand une fois il les a déterminées, non-seulement il n'a plus le pouvoir de les changer, à moins qu'il ne change : il a même bien de la peine à les maintenir contre les accidens inévitables qui les attaquent & contre la pente naturelle qui les altere. Les opinions publiques, quoique si difficiles a gouverner, sont pourtant par elles-mêmes très-mobiles & changeantes. Le hazard, mille causes fortuites, mille circonstances imprévues font ce que la force & la raison ne sçauroient faire; ou plutôt, c'est précisément parce que le hazard les dirige, que la force n'y peut rien : comme les dés qui partent de la

main, quelque impulsion qu'on leur donne, n'en amenent pas plus aisément le point qu'on désire.

Tout ce que la sagesse humaine peut faire est de prévenir les changemens, d'arrêter de loin tout ce qui les amene; mais si-tôt qu'on les souffre & qu'on les autorise, on est rarement maître de leurs effets, & l'on ne peut jamais se répondre de l'être. Comment donc préviendrons-nous ceux dont nous aurons volontairement introduit la cause? A l'imitation de l'établissement dont je viens de parler, nous proposerez-vous d'instituer des Censeurs? Nous en avons déjà (*b*); & si toute la force de ce Tribunal suffit à peine pour nous maintenir tels que nous sommes, quand nous aurons ajoûté une nouvelle inclinaison à la pente des mœurs, que fera-t-il pour arrêter ce progrès? Il est clair qu'il n'y pourra plus suffire. La premiere marque de son impuissance à prévenir les abus de la Comédie, sera de la laisser établir. Car il est aisé de

(*b*) Le Consistoire & la Chambre de la réforme.

prévoir que ces deux établiſſemens ne ſçauroient ſubſiſter long-temps enſemble, & que la Comédie tournera les Cenſeurs en ridicule, ou que les Cenſeurs feront chaſſer les Comédiens.

Mais il ne s'agit pas ſeulement ici de l'inſuffiſance des loix pour réprimer de mauvaiſes mœurs, en laiſſant ſubſiſter leur cauſe. On trouvera, je le prévois, que, l'eſprit rempli des abus qu'engendre néceſſairement le Théâtre, & de l'impoſſibilité générale de prévenir ces abus, je ne réponds pas aſſez préciſément à l'expédient propoſé, qui eſt d'avoir des Comédiens honnêtes-gens, c'eſt-à-dire, de les rendre tels. Au fond cette diſcuſſion particuliere n'eſt plus fort néceſſaire : tout ce que j'ai dit juſqu'ici des effets de la Comédie, étant indépendant des mœurs des Comédiens, n'en auroit pas moins lieu, quand ils auroient bien profité des leçons que vous nous exhortez à leur donner, & qu'ils deviendroient par nos ſoins autant de modeles de vertu. Cependant par égard au ſentiment de ceux de mes compatriotes qui ne voient d'autre danger dans la Comédie, que le mauvais exemple des Comé-

diens, je veux bien rechercher encore ſi, même dans leur ſuppoſition, cet expédient eſt praticable avec quelque eſpoir de ſuccès, & s'il doit ſuffire pour les tranquilliſer.

En commençant par obſerver les faits avant de raiſonner ſur les cauſes, je vois en général que l'état de Comédien eſt un état de licence & de mauvaiſes mœurs; que les hommes y ſont livrés au déſordre; que les femmes y menent une vie ſcandaleuſe; que les uns & les autres, avares & prodigues tout-à-la fois, toujours accablés de dettes & toujours verſant l'argent à pleines mains, ſont auſſi peu retenus ſur leurs diſſipations, que peu ſcrupuleux ſur les moyens d'y pourvoir. Je vois encore que, par tout pays, leur profeſſion eſt déshonorante; que ceux qui l'exercent, excommuniés ou non, ſont partout mépriſés (c), & qu'à Paris

(c) Si les Anglois ont inhumé la célebre Oldfield à côté de leurs Rois, ce n'étoit pas ſon métier, mais ſon talent qu'ils vouloient honorer. Chez eux les grands talens annobliſſent dans les moindres états; les petits aviliſſent dans les plus illuſtres. Et quant à la

même où ils ont plus de conſidération & une meilleure conduite que partout ailleurs, un Bourgeois craindroit de fréquenter ces mêmes Comédiens qu'on voit tous les jours à la table des Grands. Une troiſieme obſervation, non moins importante, eſt que ce dédain eſt plus fort partout où les mœurs ſont plus pures, & qu'il y a des pays d'innocence & de ſimplicité où le métier de Comédien eſt preſque en horreur. Voilà des faits inconteſtables. Vous me direz qu'il n'en réſulte que des préjugés. J'en conviens : mais ces préjugés étant univerſels, il faut leur chercher une cauſe univerſelle, & je ne vois pas qu'on la puiſſe trouver ailleurs que dans la profeſſion même à laquelle ils ſe rapportent. A cela vous répondez que les Comédiens ne ſe rendent mépriſables que parce qu'on les mépriſe ; mais pourquoi les eût-on mépriſés, s'ils n'euſſent été mépriſables ? Pourquoi penſeroit-on plus mal de leur état que des autres, s'il n'avoit rien qui l'en diſ-

---

profeſſion des Comédiens, les mauvais & les médiocres ſont mépriſés à Londres, autant ou plus que partout ailleurs.

t inguât ? Voilà ce qu'il faudroit examiner, peut-être, avant de les justifier aux dépens du Public.

Je pourrois imputer ces préjugés aux déclamations des Prêtres, si je ne les trouvois établis chez les Romains avant la naissance du Christianisme, &, non-seulement courans vaguement dans l'esprit du peuple, mais autorisés par des loix expresses qui déclaroient les Acteurs infâmes, leur ôtoient le titre & les droits de Citoyens Romains, & mettoient les Actrices au rang des prostituées. Ici toute autre raison manque, hors celle qui se tire de la nature de la chose. Les Prêtres payens & les dévots, plus favorables que contraires à des Spectacles qui faisoient partie des jeux consacrés à la Religion (*d*), n'avoient aucun intérêt à les décrier, & ne les décrioient pas en effet. Cependant, on pouvoit dès-

(*d*) Tite-Live dit que les jeux scéniques furent introduits à Rome, l'an 390, à l'occasion d'une peste qu'il s'agissoit d'y faire cesser. Aujourd'hui, l'on fermeroit les Théâtres pour le même sujet; & sûrement cela seroit plus raisonnable.

lors ſe récrier, comme vous faites, ſur l'inconſéquence de déshonorer des gens qu'on protège, qu'on paie, qu'on pen ſionne ; ce qui, à vrai dire, ne me paroît pas ſi étrange qu'à vous : car il eſt à propos quelquefois que l'Etat encourage & protège des profeſſions déshonorantes, mais utiles, ſans que ceux qui les exercent en doivent être plus conſidérés pour cela.

J'ai lu quelque part que ces flétriſſûres étoient moins impoſées à de vrais Comédiens qu'à des Hiſtrions & Farceurs qui ſouilloient leurs jeux d'indécence & d'obſcénités ; mais cette diſtinction eſt inſoutenable : car les mots de *Comédien* & d'*Hiſtrion* étoient parfaitement ſynonymes, & n'avoient d'autre différence, ſinon que l'un étoit Grec & l'autre Etruſque. Ciceron, dans le livre de l'Orateur, appelle Hiſtrions les deux plus grands Acteurs qu'ait jamais eu Rome, Eſope & Roſcius ; dans ſon plaidoyer pour ce dernier, il plaint un ſi honnête-homme d'exercer un métier ſi peu honnête. Loin de diſtinguer entre les Comédiens, Hiſtrions & Farceurs, ni entre les Acteurs des Tragédies & ceux

des Comédies, la loi couvre indiſtinctement du même opprobre tous ceux qui montent ſur le Théâtre. *Quiſquis in Scenam prodierit, ait Prætor, infamis eſt.* Il eſt vrai ſeulement, que cet opprobre tomboit moins ſur la repréſentation même, que ſur l'état où l'on en faiſoit métier : puiſque la Jeuneſſe de Rome repréſentoit publiquement, à la fin des grandes pieces, les Attellanes ou Exodes, ſans déshonneur. A cela près, on voit dans mille endroits que tous les Comédiens indifféremment étoient eſclaves, & traités comme tels, quand le Public n'étoit pas content d'eux.

Je ne ſçache qu'un ſeul Peuple qui n'ait pas eu là-deſſus les maximes de tous les autres ; ce ſont les Grecs. Il eſt certain que, chez eux, la profeſſion du Théâtre étoit ſi peu déshonnête, que la Grece fournit des exemples d'Acteurs chargés de certaines fonctions publiques, ſoit dans l'Etat, ſoit en Ambaſſades. Mais on pourroit trouver aiſément les raiſons de cette exception. 1°. La Tragédie ayant été inventée chez les Grecs, auſſi-bien que la Comédie, ils ne pouvoient jetter d'avance une impreſſion de mépris ſur

un état dont on ne connoissoit pas encore les effets ; &, quand on commença de les connoître, l'opinion publique avoit déjà pris son pli. 2°. Comme la Tragédie avoit quelque chose de sacré dans son origine, d'abord ses Acteurs furent plutôt regardés comme des Prêtres que comme des baladins. 3°. Tous les sujets des pieces n'étant tirés que des antiquités nationales, dont les Grecs étoient idolâtres, ils voyoient dans ces mêmes Acteurs, moins des gens qui jouoient des fables, que des citoyens instruits qui représentoient aux yeux de leurs compatriotes l'histoire de leur pays. 4°. Ce Peuple, enthousiaste de sa liberté jusqu'à croire que les Grecs étoient les seuls hommes libres par nature, se rappelloit avec un vif sentiment de plaisir ses anciens malheurs & les crimes de ses maîtres. Ces grands tableaux l'instruisoient sans cesse, & il ne pouvoit se défendre d'un peu de respect pour les organes de cette instruction. 5°. La Tragédie n'étant d'abord jouée que par des hommes, on ne voyoit point, sur leur Théâtre, ce mélange scandaleux d'hommes & de femmes qui fait des nôtres autant d'écoles de mauvaises mœurs. 6°. Enfin leurs Spec-

tacles n'avoient rien de la mesquinerie de ceux d'aujourd'hui. Leurs Théâtres n'étoient point élevés par l'intérêt & par l'avarice ; ils n'étoient point renfermés dans d'obscures prisons ; leurs Acteurs n'avoient pas besoin de mettre à contribution les Spectateurs, ni de compter du coin de l'œil les gens qu'ils voyoient passer la porte, pour être sûrs de leur souper.

Ces grands & superbes Spectacles donnés sous le Ciel, à la face de toute une nation, n'offroient, de toutes parts, que des combats, des victoires, des prix, des objets capables d'inspirer aux Grecs une ardente émulation, & d'échauffer leurs cœurs de sentimens d'honneur & de gloire. C'est au milieu de cet imposant appareil, si propre à élever & remuer l'ame, que les Acteurs, animés du même zèle, partageoient, selon leurs talens, les honneurs rendus aux vainqueurs des jeux, souvent aux premiers hommes de la nation. Je ne suis pas surpris que, loin de les avilir, leur métier, exercé de cette maniere, leur donnât cette fierté de courage & ce noble désintéressement qui sembloit quelquefois élever l'Acteur à son personnage. Avec

tout cela, jamais la Grece, excepté Sparte, ne fut citée en exemple de bonnes mœurs; & Sparte, qui ne souffroit point de Théâtre, n'avoit garde d'honorer ceux qui s'y montrent.

Revenons aux Romains, qui, loin de suivre à cet égard l'exemple des Grecs, en donnerent un tout contraire. Quand leurs loix déclaroient les Comédiens infâmes, étoit-ce dans le dessein d'en déshonorer la profession? Quelle eût été l'utilité d'une disposition si cruelle? Elles ne la déshonoroient point, elles rendoient seulement authentique le déshonneur qui en est inséparable: car jamais les bonnes loix ne changent la nature des choses, elles ne font que la suivre, & celles-là seules sont observées. Il ne s'agit donc pas de crier d'abord contre les préjugés, mais de sçavoir premierement si ce ne sont que des préjugés; si la profession de Comédien n'est point, en effet, déshonorante en elle-même: car, si, par malheur, elle l'est, nous aurons beau statuer qu'elle ne l'est pas, au lieu de la réhabiliter, nous ne ferons que nous avilir nous-mêmes.

Qu'est-ce que le talent du Comédien?

L'art de ſe contrefaire, de revêtir un autre caractere que le ſien, de paroître différent de ce qu'on eſt, de ſe paſſionner de ſang-froid, de dire autre choſe que ce qu'on penſe, auſſi naturellement que ſi l'on le penſoit réellement, & d'oublier enfin ſa propre place à force de prendre celle d'autrui. Qu'eſt-ce que la profeſſion du Comédien? Un métier par lequel il ſe donne en repréſentation pour de l'argent, ſe ſoumet à l'ignominie & aux affronts qu'on achete le droit de lui faire, & met publiquement ſa perſonne en vente. J'adjure tout homme ſincere de dire s'il ne ſent pas au fond de ſon ame qu'il y a dans ce trafic de ſoi-même quelque choſe de ſervile & de bas. Vous autres Philoſophes, qui vous prétendez ſi fort au-deſſus des préjugés, ne mourriez-vous pas tous de honte ſi, lâchement traveſtis en Rois, il vous falloit aller faire aux yeux du public un rôle différent du vôtre, & expoſer vos Majeſtés aux huées de la populace? Quel eſt donc, au fond, l'eſprit que le Comédien reçoit de ſon état? Un mélange de baſſeſſe, de fauſſeté, de ridicule orgueil, & d'indigne aviliſſement, qui le rend propre à toutes ſortes de perſonnages,

hors le plus noble de tous, celui d'homme qu'il abandonne.

Je ſçais que le jeu du Comédien n'eſt pas celui d'un fourbe qui veut en impoſer, qu'il ne prétend pas qu'on le prenne en effet pour la perſonne qu'il repréſente, ni qu'on le croye affecté des paſſions qu'il imite, & qu'en donnant cette imitation pour ce qu'elle eſt, il la rend tout-à-fait innocente. Auſſi ne l'accuſé-je pas d'être préciſément un trompeur, mais de cultiver pour tout métier le talent de tromper les hommes, & de s'exercer à des habitudes qui, ne pouvant être innocentes qu'au Théâtre, ne ſervent par-tout ailleurs qu'à mal faire. Ces hommes ſi bien parés, ſi bien exercés au ton de la galanterie & aux accens de la paſſion, n'abuſeront-ils jamais de cet art pour ſéduire de jeunes perſonnes? Ces valets filoux, ſi ſubtils de la langue & de la main ſur la Scène, dans les beſoins d'un métier plus diſpendieux que lucratif, n'auront-ils jamais de diſtractions utiles? Ne prendront-ils jamais la bourſe d'un fils prodigue ou d'un pere avare pour celle de Léandre ou d'Argant? Par-tout la tentation de mal faire aug-

mente avec la facilité : & il faut que les Comédiens ſoient plus vertueux que les autres hommes, s'ils ne ſont pas plus corrompus.

L'Orateur, le Prédicateur, pourra-t-on me dire encore, paient de leur perſonne ainſi que le Comédien. La différence eſt très-grande. Quand l'Orateur ſe montre, c'eſt pour parler & non pour ſe donner en ſpectacle : il ne repréſente que lui-même, il ne fait que ſon propre rôle, ne parle qu'en ſon propre nom; ne dit ou ne doit dire que ce qu'il penſe; l'homme & le perſonnage étant le même être, il eſt à ſa place; il eſt dans le cas de tout autre Citoyen qui remplit les fonctions de ſon état. Mais un Comédien ſur la Scène, étalant d'autres ſentimens que les ſiens, ne diſant que ce qu'on lui fait dire, repréſentant ſouvent un être chimérique, s'anéantit, pour ainſi dire, s'annulle avec ſon héros; &, dans cet oubli de l'homme, s'il en reſte quelque choſe, c'eſt pour être le jouet des Spectateurs. Que dirai-je de ceux qui ſemblent avoir peur de valoir trop par eux-mêmes, & ſe dégradent juſqu'à repréſenter des perſonnages auxquels ils ſe-

roient bien fâchés de reſſembler ? C'eſt un grand mal, ſans doute, de voir tant de ſcélérats dans le monde faire des rôles d'honnêtes gens ; mais y a-t-il rien de plus odieux, de plus choquant, de plus lâche, qu'un honnête-homme à la Comédie faiſant le rôle d'un ſcélérat, & déployant tout ſon talent pour faire valoir de criminelles maximes, dont lui-même eſt pénétré d'horreur.

Si l'on ne voit en tout ceci qu'une profeſſion peu honnête, on doit voir encore une ſource de mauvaiſes mœurs dans le déſordre des Actrices, qui force & entraîne celui des Acteurs. Mais pourquoi ce déſordre eſt-il inévitable ? Ah ! pourquoi ? Dans tout autre temps on n'auroit pas beſoin de le demander ; mais dans ce ſiecle où regnent ſi fierement les préjugés & l'erreur ſous le nom de philoſophie, les hommes, abrutis par leur vain ſçavoir, ont fermé leur eſprit à la voix de la raiſon, & leur cœur à celle de la nature.

Dans tout état, dans tout pays, dans toute condition, les deux ſexes ont entr'eux une liaiſon ſi forte & ſi naturelle ;

que les mœurs de l'un décident toujours de celles de l'autre. Non que ces mœurs ſoient toujours les mêmes ; mais elles ont toujours le même degré de bonté, modifié dans chaque ſexe par les penchans qui lui ſont propres. Les Angloiſes ſont douces & timides. Les Anglois ſont durs & féroces. D'où vient cette apparente oppoſition ? De ce que le caractere de chaque ſexe eſt ainſi renforcé, & que c'eſt auſſi le caractere national de porter tout à l'extrême. A cela près, tout eſt ſemblable. Les deux ſexes aiment à vivre à part ; tous deux font cas des plaiſirs de la table, tous deux ſe raſſemblent pour boire après le repas ; les hommes, du vin ; les femmes, du thé : tous deux ſe livrent au jeu ſans fureur & s'en font un métier plutôt qu'une paſſion ; tous deux ont un grand reſpect pour les choſes honnêtes ; tous deux aiment la patrie & les loix ; tous deux honorent la foi conjugale ; & , s'ils la violent, ils ne ſe font point un honneur de la violer ; la paix domeſtique plaît à tous deux ; tous deux ſont ſilencieux & taciturnes ; tous deux difficiles à émouvoir ; tous deux emportés dans leurs paſſions ; pour tous deux l'amour eſt terrible &

tragique, il décide du ſort de leurs jours : il ne s'agit pas de moins, dit Muralt, que d'y laiſſer la raiſon ou la vie ; enfin tous deux ſe plaiſent à la campagne, & les Dames Angloiſes errent auſſi volontiers dans leurs parcs ſolitaires, qu'elles vont ſe montrer à Vauxhall. De ce goût commun pour la ſolitude, naît auſſi celui des lectures contemplatives, & des romans dont l'Angleterre eſt inondée (*e*). Ainſi tous deux, plus recueillis avec eux-mêmes, ſe livrent moins à des imitations frivoles, prennent mieux le goût des vrais plaiſirs de la vie, & ſongent moins à paroître heureux qu'à l'être.

J'ai cité les Anglois par préférence, parce qu'ils ſont de toutes les nations du Monde, celle où les mœurs des deux ſexes paroiſſent d'abord le plus contraires. De leur rapport dans ce pays-là nous pouvons conclure pour les autres. Toute la différence conſiſte en ce que la vie des femmes eſt un développement con-

(*e*) Ils y ſont, comme les hommes, ſublimes ou déteſtables. On n'a jamais fait encore, en quelque langue que ce ſoit, de roman égal à *Clariſſe*, ni même approchant.

tinuel de leurs mœurs, au lieu que, celle des hommes s'effaçant davantage dans l'uniformité des affaires, il faut attendre, pour en juger, de les voir dans les plaisirs. Voulez-vous donc connoître les hommes? Etudiez les femmes. Cette maxime est générale, & jusques-là tout le monde sera d'accord avec moi. Mais si j'ajoûte qu'il n'y a point de bonnes mœurs pour les femmes hors d'une vie retirée & domestique; si je dis que les paisibles soins de la famille & du ménage sont leur partage; que la dignité de leur sexe est dans sa modestie; que la honte & la pudeur sont en elles inséparables de l'honnêteté; que rechercher les regards des hommes, c'est déjà s'en laisser corrompre, & que toute femme qui se montre, se déshonore : à l'instant va s'élever contre moi cette Philosophie d'un jour qui naît & meurt dans le coin d'une grande ville, & veut étouffer de-là le cri de la nature & la voix unanime du genre humain.

Préjugés populaires! me crie-t-on. Petites erreurs de l'enfance! Tromperie des loix & de l'éducation! La pudeur n'est rien. Elle n'est qu'une invention

des loix sociales pour mettre à couvert les droits des peres & des époux, & maintenir quelque ordre dans les familles. Pourquoi rougirions-nous des besoins que nous donna la nature? Pourquoi trouverions-nous un motif de honte dans un acte aussi indifférent en soi, & aussi utile dans ses effets que celui qui concourt à perpétuer l'espece? Pourquoi, les desirs étant égaux des deux parts, les démonstrations en seroient-elles différentes? Pourquoi l'un des sexes se refuseroit-il plus que l'autre aux penchans qui leur sont communs? Pourquoi l'homme auroit-il sur ce point d'autres loix que les animaux?

Tes pourquoi, dit le Dieu, ne finiroient jamais.

Mais ce n'est pas à l'homme, c'est à son Auteur qu'il les faut adresser. N'est-il pas plaisant qu'il faille dire pourquoi j'ai honte d'un sentiment naturel, si cette honte ne m'est pas moins naturelle que ce sentiment même? Autant vaudroit me demander aussi pourquoi j'ai ce sentiment. Est-ce à moi de rendre compte de ce qu'a fait la nature? Par cette maniere de raisonner, ceux qui ne voient pas pourquoi l'homme est existant, devroient nier qu'il existe.

J'ai peur que ces grands ſcrutateurs des conſeils de Dieu n'aient un peu légérement peſé ſes raiſons. Moi qui ne me pique pas de les connoître, j'en crois voir qui leur ont échappé. Quoi qu'ils en diſent, la honte qui voile aux yeux d'autrui les plaiſirs de l'amour, eſt quelque choſe. Elle eſt la ſauve-garde commune que la nature a donnée aux deux ſexes dans un état de foibleſſe & d'oubli d'eux-mêmes qui les livre à la merci du premier venu; c'eſt ainſi qu'elle couvre leur ſommeil des ombres de la nuit, afin que, durant ce temps de ténebres, ils ſoient moins expoſés aux attaques les uns des autres; c'eſt ainſi qu'elle fait chercher à tout animal ſouffrant la retraite & les lieux déſerts, afin qu'il ſouffre & meure en paix, hors des atteintes qu'il ne peut plus repouſſer.

A l'égard de la pudeur du ſexe en particulier, quelle arme plus douce eût pû donner cette même nature à celui qu'elle deſtinoit à ſe défendre? Les deſirs ſont égaux! Qu'eſt-ce à dire? Y a-t-il, de part & d'autre, mêmes facultés de les ſatisfaire? Que deviendroit l'eſpece humaine, ſi l'ordre de l'attaque & de la défenſe étoit

changé? L'aſſaillant choiſiroit au hazard des temps où la victoire ſeroit impoſſible; l'aſſailli ſeroit laiſſé en paix, quand il auroit beſoin de ſe rendre; & pourſuivi ſans relâche, quand il ſeroit trop foible pour ſuccomber: enfin le pouvoir & la volonté toujours en diſcorde ne laiſſant jamais partager les deſirs, l'amour ne ſeroit plus le ſoutien de la nature, il en ſeroit le deſtructeur & le fléau.

Si les deux ſexes avoient également fait & reçu les avances, la vaine importunité n'eût point été ſauvée; des feux toujours languiſſans dans une ennuyeuſe liberté ne ſe fuſſent jamais irrités; le plus doux de tous les ſentimens eût à peine effleuré le cœur humain, & ſon objet eût été mal rempli. L'obſtacle apparent qui ſemble éloigner cet objet, eſt, au fond, ce qui le rapproche. Les deſirs voilés par la honte n'en deviennent que plus ſéduiſans: en les gênant, la pudeur les enflamme; ſes craintes, ſes détours, ſes réſerves, ſes timides aveux, ſa tendre & naïve fineſſe, diſent mieux ce qu'elle croit taire, que la paſſion ne l'eût dit ſans elle: c'eſt elle qui donne du prix aux faveurs & de la douceur aux

refus.

refus. Le véritable amour possede en effet ce que la seule pudeur lui dispute ; ce mélange de foiblesse & de modestie le rend plus touchant & plus tendre ; moins il obtient, plus la valeur de ce qu'il obtient en augmente ; & c'est ainsi qu'il jouit à la fois de ses privations & des ses plaisirs.

Pourquoi disent-ils, ce qui n'est pas honteux à l'homme, le seroit-il à la femme ? Pourquoi l'un des sexes se feroit-il un crime de ce que l'autre se croit permis ?... Comme si les conséquences étoient les mêmes des deux côtés ! Comme si tous les austeres devoirs de la femme ne dérivoient pas de cela seul qu'un enfant doit avoir un pere ! quand ces importantes considérations nous manqueroient, nous aurions toujours la même réponse à faire, & toujours elle seroit sans replique. Ainsi l'a voulu la nature ; c'est un crime d'étouffer sa voix. L'homme peut être audacieux ; telle est sa destination (*a*) : il faut bien que

(*a*) Distinguons cette audace de l'insolence & de la brutalité : car rien ne part de sentimens plus opposés, & n'a d'effets plus con-

quelqu'un se déclare. Mais toute femme sans pudeur est coupable, & dépravée; parce qu'elle foule aux pieds un sentiment naturel à son sexe.

Comment peut-on disputer la vérité

---

taires. Je suppose l'amour innocent & libre, ne recevant de loix que de lui-même; c'est à lui seul qu'il appartient de présider à ses mysteres, & de former l'union des personnes, ainsi que celle des cœurs. Qu'un homme insulte à la pudeur du sexe, & attente avec violence aux charmes d'un jeune objet qui ne sent rien pour lui; sa grossiereté n'est point passionnée, elle est outrageante; elle annonce une ame sans mœurs, sans délicatesse, incapable à la fois d'amour & d'honnêteté. Le plus grand prix des plaisirs est dans le cœur qui les donne: un véritable amant ne trouveroit que douleur, rage & désespoir dans la possession même de ce qu'il aime, s'il croyoit n'en point être aimé.

Vouloir contenter insolemment ses desirs sans l'aveu de celle qui les fait naître, est l'audace d'un Satyre; celle d'un homme est de sçavoir les témoigner sans déplaire, de les rendre intéressans, de faire en sorte qu'on les partage, d'asservir les sentimens avant d'attaquer la personne. Ce n'est pas encore assez d'être aimé, les desirs partagés ne donnent pas seuls le droit de les satisfaire, il faut de plus le con-

de ce ſentiment ? Toute la terre n'en rendît-elle pas l'éclatant témoignage, la ſeule comparaiſon des ſexes ſuffiroit pour la conſtater. N'eſt-ce pas la nature qui pare les jeunes perſonnes de ces traits ſi doux qu'un peu de honte rend plus touchans encore ? N'eſt-ce pas elle qui met dans leurs yeux ce regard timide & tendre auquel on réſiſte avec tant de peine ? N'eſt-ce pas elle qui donne à leur teint plus d'éclat, & à leur peau plus de fineſſe, afin qu'une modeſte rougeur s'y laiſſe mieux appercevoir ? N'eſt-ce pas elle qui les rend craintives, afin qu'elles fuyent ; & foibles, afin qu'elles cedent ? A quoi bon leur donner

---

ſentement de la volonté. Le cœur accorde en vain ce que la volonté refuſe. L'honnête-homme & l'amant s'en abſtient, même quand il pourroit l'obtenir. Arracher ce conſentement tacite, c'eſt uſer de toute la violence permiſe en amour. Le lire dans les yeux, le voir dans les manieres, malgré le refus de la bouche, c'eſt l'art de celui qui ſçait aimer ; s'il acheve alors d'être heureux, il n'eſt point brutal, il eſt honnête ; il n'outrage point la pudeur, il la reſpecte, il la ſert ; il lui laiſſe l'honneur de défendre encore ce qu'elle eût peut-être abandonné.

un cœur plus ſenſible à la pitié, moins de viteſſe à la courſe, un corps moins robuſte, une ſtature moins haute, des muſcles plus délicats, ſi elle ne les eût deſtinées à ſe laiſſer vaincre? Aſſujetties aux incommodités de la groſſeſſe, & aux douleurs de l'enfantement, ce ſurcroît de travail exigeoit-il une diminution de force? Mais pour les réduire à cet état pénible, il les falloit aſſez fortes pour ne ſuccomber qu'à leur volonté, & aſſez foibles pour avoir toujours un prétexte de ſe rendre. Voilà préciſément le point où les a placé la nature.

Paſſons du raiſonnement à l'expérience. Si la pudeur étoit un préjugé de la Société & de l'éducation, ce ſentiment devroit augmenter dans les lieux où l'éducation eſt plus ſoignée, & où l'on rafine inceſſamment ſur les loix ſociales; il devroit être plus foible par-tout où l'on eſt reſté plus près de l'état primitif. C'eſt tout le contraire (*b*). Dans

(*b*) Je m'attends à l'objection. Les femmes ſauvages n'ont point de pudeur: car elles vont nues. Je réponds que les nôtres en ont encore

nos montagnes les femmes ſont timides & modeſtes, un mot les fait rougir; elles n'oſent lever les yeux ſur les hommes, & gardent le ſilence devant eux. Dans les grandes villes la pudeur eſt ignoble & baſſe; c'eſt la ſeule choſe dont une femme bien élevée auroit honte; & l'honneur d'avoir fait rougir un honnête-homme n'appartient qu'aux femmes du meilleur air.

L'argument tiré de l'exemple des bêtes, ne conclut point & n'eſt pas vrai. L'homme n'eſt point un chien ni un loup. Il ne faut qu'établir dans ſon eſpèce les premiers rapports de la Société pour donner à ſes ſentimens une moralité toujours inconnue aux bêtes. Les animaux ont un cœur & des paſſions; mais la ſainte image de l'honnête & du beau n'entra jamais que dans le cœur de l'homme.

Malgré cela, où a-t-on pris que l'inſtinct ne produit jamais dans les animaux des effets ſemblables à ceux que la honte produit parmi les hommes? Je

---

moins: car elles s'habillent. Voyez la fin de cet eſſai, au ſujet des filles de Lacédémone.

vois tous les jours des preuves du contraire. J'en vois ſe cacher dans certains beſoins, pour dérober aux ſens un objet de dégoût : je les vois enſuite, au lieu de fuir, s'empreſſer d'en couvrir les veſtiges. Que manque-t-il à ces ſoins pour avoir un air de décence & d'honnêteté, ſinon d'être pris par des hommes ? Dans leurs amours, je vois des caprices, des choix, des refus concertés, qui tiennent de bien près à la maxime d'irriter la paſſion par des obſtacles. A l'inſtant même où j'écris ceci, j'ai ſous les yeux un exemple qui le confirme. Deux jeunes pigeons, dans l'heureux temps de leurs premieres amours, m'offrent un tableau bien différent de la ſotte brutalité que leur prêtent nos prétendus ſages. La blanche colombe va ſuivant pas à pas ſon bien aimé, & prend chaſſe elle-même auſſi-tôt qu'il ſe retourne. Reſte-t-il dans l'inaction : de légers coups de bec le réveillent ; s'il ſe retire, on le pourſuit ; s'il ſe défend, un petit vol de ſix pas l'attire encore ; l'innocence de la nature ménage les agaceries & la molle réſiſtance, avec un art qu'auroit à peine la plus habile coquette. Non, la folâtre Galatée ne faiſoit pas

mieux; & Virgile eût pu tirer d'un colombier l'une de ses plus charmantes images.

Quand on pourroit nier qu'un sentiment particulier de pudeur fût naturel aux femmes, en seroit-il moins vrai que, dans la Société, leur partage doit être une vie domestique & retirée, & qu'on doit les élever dans des principes qui s'y rapportent? Si la timidité, la pudeur, la modestie qui leur sont propres sont des inventions sociales, il importe à la Société que les femmes acquierent ces qualités; il importe de les cultiver en elles, & toute femme qui les dédaigne, offense les bonnes mœurs. Y a-t-il au monde un spectacle aussi touchant, aussi respectable que celui d'une mere de famille entourée de ses enfans, réglant les travaux de ses domestiques, procurant à son mari une vie heureuse, & gouvernant sagement sa maison? C'est-là qu'elle se montre dans toute la dignité d'une honnête femme; c'est-là qu'elle impose vraiment du respect & que la beauté partage avec honneur les hommages rendus à la vertu. Une maison dont la maitresse est absente est un corps sans ame, qui bientôt tombe en corruption; une femme hors de sa

maiſon, perd ſon plus grand luſtre ; & dépouillée de ſes vrais ornemens, elle ſe montre avec indécence. Si elle a un mari, que cherche-t-elle parmi les hommes ? Si elle n'en a pas, comment s'expoſe-t-elle à rebuter, par un maintien peu modeſte, celui qui ſeroit tenté de le devenir ? Quoi qu'elle puiſſe faire, on ſent qu'elle n'eſt pas à ſa place en public; & ſa beauté même, qui plaît ſans intéreſſer, n'eſt qu'un tort de plus que le cœur lui reproche. Que cette impreſſion nous vienne de la nature ou de l'éducation, elle eſt commune à tous les peuples du monde ; par-tout on conſidere les femmes à proportion de leur modeſtie ; par-tout on eſt convaincu qu'en négligeant les manieres de leur ſexe, elles en négligent les devoirs ; par-tout on voit qu'alors tournant en effronterie la mâle & ferme aſſurance de l'homme, elles s'aviliſſent par cette odieuſe imitation, & déshonorent à la fois leur ſexe & le nôtre.

Je ſçais qu'il regne en quelques pays des coutumes contraires ; mais voyez auſſi quelles mœurs elles ont fait naître ! Je ne voudrois pas d'autre exemple pour confirmer mes maximes. Appliquons aux

mœurs des femmes ce que j'ai dit ci-devant de l'honneur qu'on leur porte. Chez tous les anciens peuples policés, elles vivoient très-renfermées ; elles se montroient rarement en public, jamais avec des hommes ; elles ne se promenoient point avec eux ; elles n'avoient point la meilleure place au spectacle ; elles ne s'y mettoient point en montre (*c*) ; il ne leur étoit pas même permis d'assister à tous ; & l'on sçait qu'il y avoit peine de mort contre celles qui s'oseroient montrer aux jeux olympiques.

Dans la maison, elles avoient un appartement particulier où les hommes n'entroient point. Quand leurs maris donnoient à manger, elles se présentoient rarement à table ; les honnêtes femmes en sortoient avant la fin du repas, & les autres n'y paroissoient point au commencement. Il n'y avoit aucune assem-

(*c*) Au Théâtre d'Athènes, les femmes occupoient une gallerie haute, appellée *Cercis*, peu commode pour voir & pour être vues ; mais il paroît, par l'aventure de Valérie & de Sylla, qu'au Cirque de Rome, elles étoient mêlées avec les hommes.

blée commune pour les deux ſexes ; ils ne paſſoient point la journée enſemble. Ce ſoin de ne pas ſe raſſaſier les uns des autres, faiſoit qu'on s'en revoyoit avec plus de plaiſir; il eſt ſûr qu'en général la paix domeſtique étoit mieux affermie, & qu'il régnoit plus d'union entre les époux (*d*) qu'il n'en regne aujourd'hui.

Tels étoient les uſages des Perſes, des Grecs, des Romains, & même des Egyptiens, malgré les mauvaiſes plaiſanteries d'Hérodote qui ſe réfutent d'elles-mêmes. Si quelquefois les femmes ſortoient des bornes de cette modeſtie, le cri public montroit que c'étoit une exception. Que n'a-t-on pas dit de la liberté du ſexe à Sparte? On peut comprendre auſſi par la *Liſiſtrata* d'Ariſtophane, combien l'imprudence des Athéniennes étoit choquante aux yeux des Grecs; & dans Rome déja corrompue, avec quel ſcandale ne vit on point enco-

(*d*) On en pourroit attribuer la cauſe à la facilité du divorce; mais les Grecs en faiſoient peu d'uſage, & Rome ſubſiſta cinq cents ans avant que perſonne s'y prévalût de la loi qui le permettoit.

re les Dames Romaines ſe préſenter au Tribunal des Triumvirs !

Tout eſt changé. Depuis que des foules de Barbares, traînant avec eux leurs femmes dans leurs armées, eurent inondé l'Europe, la licence des camps, jointe à la froideur naturelle des climats ſeptentrionaux, qui rend la réſerve moins néceſſaire, introduiſit une autre maniere de vivre que favoriſerent les livres de chevalerie, où les belles Dames paſſoient leur vie à ſe faire enlever par des hommes, en tout bien & en tout honneur. Comme ces livres étoient les écoles de galanterie du temps, les idées de liberté qu'ils inſpirent, s'introduiſirent ſur-tout dans les cours & les grandes villes, où l'on ſe pique davantage de politeſſe : par le progrès même de cette politeſſe, elle dut enfin dégénérer en groſſiereté. C'eſt ainſi que la modeſtie naturelle au ſexe eſt peu-à-peu diſparue, & que les mœurs des vivandieres ſe ſont tranſmiſes aux femmes de qualité.

Mais voulez-vous ſçavoir combien ces uſages contraires aux idées naturelles, ſont choquans pour qui n'en a pas

l'habitude? Jugez-en par la ſurpriſe & l'embarras des étrangers & des provinciaux à l'aſpect de ces manieres ſi nouvelles pour eux. Cet embarras fait l'éloge des femmes de leurs pays ; & il eſt à croire que celles qui le cauſent en feroient moins fieres, ſi la ſource leur en étoit mieux connue. Ce n'eſt point qu'elles en impoſent, c'eſt plutôt qu'elles font rougir, & que la pudeur, chaſſée par la femme de ſes diſcours & de ſon maintien, ſe réfugie dans le cœur de l'homme.

Revenant maintenant à nos Comédiennes, je demande comment un état dont l'unique objet eſt de ſe montrer au public, & qui pis eſt, de ſe montrer pour de l'argent, conviendroit à d'honnêtes femmes, & pourroit compatir en elles avec la modeſtie & les bonnes mœurs ? A-t-on beſoin même de diſputer ſur les différences morales des ſexes, pour ſentir combien il eſt difficile que celle qui ſe met à prix en repréſentation, ne s'y mette bientôt en perſonne, & ne ſe laiſſe jamais tenter de ſatisfaire des deſirs qu'elle prend tant de ſoin d'exciter ? Quoi ! malgré mille timides précautions, une femme honnête & ſage, expoſée au moindre

danger, a bien de la peine encore à ſe conſerver un cœur à l'épreuve ; & ces jeunes perſonnes audacieuſes, ſans autre éducation qu'un ſyſtême de coquetterie & des rôles amoureux, dans une parure très-peu modeſte (e), ſans ceſſe entourées d'une Jeuneſſe ardente & téméraire, au milieu des douces voix de l'amour & du plaiſir, réſiſteront à leur âge, à leur cœur, aux objets qui les environnent, aux diſcours qu'on leur tient, aux occaſions toujours renaiſſantes, & à l'or auquel elles ſont d'avance à demi vendues! Il faudroit nous croire une ſimplicité d'enfant pour vouloir nous en impoſer à ce point. Le vice a beau ſe cacher dans l'obſcurité, ſon empreinte eſt ſur les fronts coupables : l'audace d'une femme eſt le ſigne aſſuré de ſa honte ; c'eſt pour avoir trop à rougir qu'elle ne rougit plus; & ſi quelquefois la pudeur ſurvit à la chaſteté, que doit-on penſer de la chaſteté, quand la pudeur même eſt éteinte?

(e) Que ſera-ce en leur ſuppoſant la beauté qu'on a raiſon d'exiger d'elles? Voyez les Entretiens ſur *le Fils naturel*, pag. 183.

Suppoſons, ſi l'on veut, qu'il y ait eu quelques exceptions ; ſuppoſons

Qu'il en ſoit juſqu'à trois que l'on pourroit nommer.

Je veux bien croire là-deſſus ce que je n'ai jamais ni vu ni ouï dire. Appellerons-nous un métier honnête celui qui fait d'une honnête femme un prodige, & qui nous porte à mépriſer celles qui l'éxercent, à moins de compter ſur un miracle continuel ? L'immodeſtie tient ſi bien à leur état ; & elles le ſentent ſi bien elles-mêmes, qu'il n'y en a pas une qui ne ſe crût ridicule de feindre au moins de prendre pour elle les diſcours de ſageſſe & d'honneur qu'elle débite au Public. De peur que ces maximes ſéveres ne fiſſent un progrès nuiſible à ſon intérêt, l'Actrice eſt toujours la premiere à parodier ſon rôle & à détruire ſon propre ouvrage. Elle quitte, en atteignant la couliſſe, la morale du Théâtre auſſi bien que ſa dignité ; & ſi l'on prend des leçons de vertu ſur la ſcene, on les va bien vîte oublier dans les foyers.

Après ce que j'ai dit ci-devant, je

n'ai pas beſoin, je crois, d'expliquer encore comment le déſordre des Actrices entraîne celui des Acteurs, ſur-tout dans un métier qui les force à vivre entr'eux dans la plus grande familiarité. Je n'ai pas beſoin de montrer comment d'un état déshonorant naiſſent des ſentimens déſhonnêtes, ni comment les vices diviſent ceux que l'intérêt commun devroit réunir. Je ne m'étendrai pas ſur mille ſujets de diſcorde & de querelle que la diſtribution des rôles, le partage de la recette, le choix des pieces, la jalouſie des applaudiſſemens doivent exciter ſans ceſſe, principalement entre les Actrices, ſans parler des intrigues de galanterie. Il eſt plus inutile encore que j'expoſe les effets que l'aſſociation du luxe & de la miſere, inévitable entre ces gens-là, doit naturellement produire. J'en ai déjà trop dit pour vous & pour les hommes raiſonnables; je n'en dirois jamais aſſez pour les gens prévenus, qui ne veulent pas voir ce que la raiſon leur montre, mais ſeulement ce qui convient à leurs paſſions ou à leurs préjugés.

Si tout cela tient à la profeſſion du Comédien, que ferons-nous, Monſieur,

pour prévenir des effets inévitables? Pour moi, je ne vois qu'un ſeul moyen; c'eſt d'ôter la cauſe. Quand les maux de l'homme lui viennent de ſa nature ou d'une maniere de vivre qu'il ne peut changer, les Médecins les préviennent-ils? Défendre au Comédien d'être vicieux, c'eſt défendre à l'homme d'être malade.

S'enſuit-il de-là qu'il faille mépriſer tous les Comédiens? Il s'enſuit, au contraire, qu'un Comédien qui a de la modeſtie, des mœurs, de l'honnêteté, eſt, comme vous l'avez très-bien dit, doublement eſtimable; puiſqu'il montre par-là que l'amour de la vertu l'emporte en lui ſur les paſſions de l'homme & ſur l'aſcendant de ſa profeſſion. Le ſeul tort qu'on lui peut imputer eſt de l'avoir embraſſée; mais trop ſouvent un écart de jeuneſſe décide du ſort de la vie; & quand on ſe ſent un vrai talent, qui peut réſiſter à ſon attrait? Les grands Acteurs portent avec eux leur excuſe; ce ſont les mauvais qu'il faut mépriſer.

Si j'ai reſté ſi longtemps dans les termes de la propoſition générale, ce n'eſt pas que je n'euſſe eu plus d'avantage en-

core à l'appliquer précifément à la ville de Genève ; mais la répugnance de mettre mes Citoyens fur la fcène m'a fait différer, autant que je l'ai pu, de parler de nous. Il y faut pourtant venir à la fin ; & je n'aurois rempli qu'imparfaitement ma tâche, fi je ne cherchois, fur notre fituation particuliere, ce qui réfultera de l'établiffement d'un Théâtre dans notre ville, au cas que votre avis & vos raifons déterminent le gouvernement à l'y fouffrir. Je me bornerai à des effets fi fenfibles, qu'ils ne puiffent être conteftés de perfonne qui connoiffe un peu notre conftitution.

Genève eft riche, il eft vrai ; mais, quoiqu'on n'y voye point ces énormes difproportions de fortune qui appauvriffent tout un pays pour enrichir quelques habitans, & fement la mifere autour de l'opulence, il eft certain que, fi quelques Génevois poffédent d'affez grands biens, plufieurs vivent dans une difette affez dure, & que l'aifance du plus grand nombre vient d'un travail affidu, d'économie & de modération, plutôt que d'une richeffe pofitive. Il y a bien des villes plus

pauvres que la nôtre, où le bourgeois peut donner beaucoup plus à ses plaisirs, parce que le territoire qui le nourrit ne s'épuise pas, & que, son temps n'étant d'aucun prix, il peut le perdre sans préjudice. Il n'en va pas ainsi parmi nous, qui, sans terres pour subsister, n'avons tous que notre industrie. Le peuple Génevois ne se soutient qu'à force de travail, & n'a le nécessaire qu'autant qu'il se refuse tout superflu : c'est une des raisons de nos loix somptuaires. Il me semble que ce qui doit d'abord frapper tout Étranger entrant dans Genève, c'est l'air de vie & d'activité qu'il y voit regner. Tout s'occupe, tout est en mouvement, tout s'empresse à son travail & à ses affaires. Je ne crois pas que nulle autre aussi petite ville au monde offre un pareil spectacle. Visitez le quartier S.-Gervais : toute l'horlogerie de l'Europe y paroît rassemblée. Parcourez le Molard & les rues basses, un appareil de commerce en grand, des monceaux de ballots, de tonneaux confusément jettés, une odeur d'Inde & de droguerie vous font imaginer un port de mer. Aux Pâquis, aux Eaux-vives, le bruit & l'aspect des fabriques d'indienne & de

toiles peintes semblent vous transporter à Zurich. La ville se multiplie en quelque sorte par les travaux qui s'y font; & j'ai vu des gens, sur ce premier coup-d'œil, en estimer le peuple à cent mille ames. Les bras, l'emploi du temps, la vigilance, l'austere parcimonie; voilà les trésors du Genevois; voilà avec quoi nous attendons un amusement de gens oisifs, qui, nous ôtant à la fois le temps & l'argent, doublera réellement notre perte.

Genève ne contient pas vingt-quatre mille ames, vous en convenez. Je vois que Lyon, bien plus riche à proportion, & du moins cinq ou six fois plus peuplé, entretient exactement un Théâtre, & que, quand ce Théâtre est un opéra, la ville n'y sçauroit suffire. Je vois que Paris, la Capitale de la France & le gouffre des richesses de ce grand Royaume, en entretient trois assez médiocrement, & un quatrieme en certains temps de l'année. Supposons ce quatrieme (*f*) perma-

---

(*f*) Si je ne compte point le Concert spirituel, c'est qu'au lieu d'être un Spectacle ajoû-

nent. Je vois que, dans plus de ſix cents mille habitans, ce rendez-vous de l'opulence & de l'oiſiveté fournit à peine journellement au Spectacle mille ou douze cents Spectateurs, tout compenſé. Dans le reſte du Royaume, je vois Bordeaux, Rouen, grands ports de mer : je vois Lille, Strasbourg, grandes villes de guerre, pleines d'Officiers oiſifs qui paſſent leur vie à attendre qu'il ſoit midi & huit heures, avoir un Théâtre de Comédie : encore faut-il des taxes involontaires pour le ſoutenir. Mais combien d'autres villes incomparablement plus grandes que la nôtre, combien de ſiéges de Parlemens & de Cours ſouveraines ne peuvent entretenir une Comédie à demeure !

Pour juger ſi nous ſommes en état de mieux faire, prenons un terme de com-

---

té aux autres, il n'en eſt que le ſupplément. Je ne compte pas non plus les petits Spectacles de la Foire; mais auſſi je la compte toute l'année, au lieu qu'elle ne dure pas ſix mois. En recherchant, par comparaiſon, s'il eſt poſſible qu'une troupe ſubſiſte à Genève, je ſuppoſe par-tout des rapports plus favorables à l'affirmative que ne le donnent les faits connus.

paraiſon bien connu, tel, par exemple, que la ville de Paris. Je dis donc que, ſi plus de ſix cents mille habitans ne fourniſſent journellement, & l'un dans l'autre, aux Théâtres de Paris que douze cents Spectateurs, moins de vingt-quatre mille habitans n'en fourniront certainement pas plus de quarante huit à Genève. Encore faut-il déduire les *gratis* de ce nombre, & ſuppoſer qu'il n'y a pas proportionnellement moins de déſœuvrés à Genève qu'à Paris ; ſuppoſition qui me paroît inſoutenable.

Or, ſi les Comédiens François, penſionnés du Roi, & propriétaires de leur Théâtre, ont bien de la peine à ſe ſoutenir à Paris avec une aſſemblée de trois centsSpectateurs par repréſentation(g),je

(g) Ceux qui ne vont aux Spectacles que les beaux jours où l'aſſemblée eſt nombreuſe, trouveront cette eſtimation trop foible; mais ceux qui, pendant dix ans, les auront ſuivis, comme moi, bons & mauvais jours, la trouveront ſûrement trop forte. S'il faut donc diminuer le nombre journalier de 300 Spectateurs à Paris, il faut diminuer proportionnellement celui de 48 à Genève; ce qui renforce mes objections.

demande comment les Comédiens de Genève se soutiendront avec une assemblée de quarante huit Spectateurs pour toute ressource ? Vous me direz qu'on vit à meilleur compte à Genève qu'à Paris. Oui ; mais les billets d'entrée coûteront aussi moins à proportion ; & puis, la dépense de la table n'est rien pour des Comédiens. Ce sont les habits, c'est la parure qui leur coûte ; il faudra faire venir tout cela de Paris, ou dresser des ouvriers mal-adroits. C'est dans les lieux où toutes ces choses sont communes qu'on les fait à meilleur marché. Vous direz encore qu'on les assujettira à nos loix somptuaires. Mais c'est en vain qu'on voudroit porter la réforme sur le Théâtre; jamais Cléopâtre & Xercès ne goûteront notre simplicité. L'état des Comédiens étant de paroître, c'est leur ôter le goût de leur métier de les en empêcher, & je doute que jamais bon Acteur consente à se faire Quakre. Enfin, l'on peut m'objecter que la troupe de Genève, étant bien moins nombreuse que celle de Paris, pourra subsister à bien moindres frais. D'accord : mais cette différence sera-t-elle en raison de celle de 48 à 300? Ajoûtez qu'une troupe plus nombreuse a aussi

l'avantage de pouvoir jouer plus ſouvent; au lieu que, dans une petite troupe où les doubles manquent, tous ne ſçauroient jouer tous les jours; la maladie, l'abſence d'un ſeul Comédien fait manquer une repréſentation, & c'eſt autant de perdu pour la recette.

Le Genevois aime exceſſivement la campagne: on en peut juger par la quantité de maiſons répandues autour de la ville. L'attrait de la chaſſe & la beauté des environs entretiennent ce goût ſalutaire. Les portes, fermées avant la nuit, ôtant la liberté de la promenade au dehors, & les maiſons de campagne étant ſi près, fort peu de gens aiſés couchent en ville durant l'été. Chacun ayant paſſé la journée à ſes affaires, part le ſoir à portes fermantes, & va dans ſa petite retraite reſpirer l'air le plus pur, & jouir du plus charmant payſage qui ſoit ſous le Ciel. Il y a même beaucoup de Citoyens & de Bourgeois qui y réſident toute l'année, & n'ont point d'habitation dans Genève. Tout cela eſt autant de perdu pour la Comédie; &, pendant toute la belle ſaiſon, il ne reſtera preſque, pour l'entretenir, que des gens qui n'y vont jamais. A Pa-

ris, c'eſt toute autre choſe : on allie fort bien la Comédie avec la campagne ; &, tout l'été, l'on ne voit à l'heure où finiſſent les ſpectacles, que carroſſes ſortir des portes. Quant aux gens qui couchent en ville, la liberté d'en ſortir à toute heure les tente moins, que les incommodités qui l'accompagnent ne les rebutent. On s'ennuie ſi-tôt des promenades publiques, il faut aller chercher ſi loin la campagne, l'air eſt ſi empeſté d'immondices, & la vue ſi peu attrayante, qu'on aime mieux aller s'enfermer au Spectacle. Voilà donc encore une différence au déſavantage de nos Comédiens, & une moitié de l'année perdue pour eux. Penſez-vous, Monſieur, qu'ils trouveront aiſément ſur le reſte à remplir un ſi grand vuide ? Pour moi, je ne vois aucun autre remede à cela, que de changer l'heure où l'on ferme les portes, d'immoler notre ſûreté à nos plaiſirs, & de laiſſer une Place-forte ouverte pendant la nuit (*h*),

---

(*h*) Je ſçais que toutes nos grandes fortifications ſont la choſe du monde la plus inutile, & que, quand nous aurions aſſez de troupes pour les défendre, cela ſeroit fort inutile encore : car ſûrement on ne viendra pas nous au

au milieu de trois Puiſſances dont la plus éloignée n'a pas demi-lieue à faire pour arriver à nos glacis.

Ce n'eſt pas tout : il eſt impoſſible qu'un établiſſement ſi contraire à nos anciennes maximes ſoit généralement applaudi. Combien de généreux Citoyens verront avec indignation ce monument du luxe & de la molleſſe s'élever ſur les ruines de notre antique ſimplicité, & menacer de loin la liberté publique ? Penſez-vous qu'ils iront autoriſer cette innovation de leur préſence, après l'avoir hautement improuvée ? Soyez ſûr que pluſieurs vont ſans ſcrupule au Spectacle à Paris, qui n'y mettront jamais les pieds à Genève : parce que le bien de la Patrie leur eſt plus cher que leur amuſement. Où ſera l'imprudente mere qui oſera mener ſa fille à cette dangereuſe école ; & com-

aſſiéger. Mais pour n'avoir point de ſiége à craindre, nous n'en devons pas moins veiller à nous garantir de toute ſurpriſe : rien n'eſt ſi facile que d'aſſembler des gens de guerre à notre voiſinage. Nous avons trop appris l'uſage qu'on en peut faire, & nous devons ſonger que les plus mauvais droits hors d'une place, ſe trouvent excellens, quand on eſt dedans.

bien de femmes reſpectables croiroient ſe déshonorer en y allant elles-mêmes ? Si quelques perſonnes s'abſtiennent à Paris d'aller au Spectacle, c'eſt uniquement par un principe de Religion, qui sûrement ne ſera pas moins fort parmi nous; & nous aurons de plus les motifs de mœurs, de vertu, de patriotiſme qui retiendront encore ceux que la Religion ne retiendroit pas (*a*).

J'ai fait voir qu'il eſt abſolument impoſſible qu'un Théâtre de Comédie ſe ſoutienne à Genève par le ſeul concours des Spectateurs. Il faudra donc de deux choſes l'une; ou que les riches ſe cotiſent pour le ſoutenir, charge onéreuſe qu'aſſurément ils ne ſeront pas d'humeur à ſupporter long-temps; ou que l'Etat s'en mêle & le ſoutienne à ſes propres fraix. Mais com-

[*a*] Je n'entends point par-là, qu'on puiſſe être vertueux ſans Religion; j'eus long-temps cette opinion trompeuſe, dont je ſuis trop déſabuſé. Mais j'entends qu'un Croyant peut s'abſtenir quelquefois, par des motifs de vertus purement ſociales, de certaines actions indifférentes par elles-mêmes & qui n'intéreſſent point immédiatement la conſcience, comme eſt celle d'aller aux Spectacles, dans un lieu où il n'eſt pas bon qu'on les ſouffre.

ment le ſoutiendra-t-il ? Sera-ce en retranchant ſur les dépenſes néceſſaires, auxquelles ſuffit à peine ſon modique revenu, de quoi pourvoir à celle-là? Ou bien deſtinera-t-il à cet uſage important les ſommes que l'économie & l'intégrité de l'adminiſtration permettent quelquefois de mettre en réſerve pour les plus preſſans beſoins? Faudra-t-il réformer notre petite garniſon & garder nous-mêmes nos portes? Faudra-t-il réduire les foibles honoraires de nos Magiſtrats, ou nous ôterons-nous pour cela toute reſſource, au moindre accident imprévu? Au défaut de ces expédiens, je n'en vois plus qu'un qui ſoit praticable, c'eſt la voie des taxes & impoſitions; c'eſt d'aſſembler nos Citoyens & Bourgeois en conſeil général dans le temple de Saint-Pierre, & là de leur propoſer gravement d'accorder un impôt pour l'établiſſement de la Comédie. A Dieu ne plaiſe que je croye nos ſages & dignes Magiſtrats capables de faire jamais une propoſition ſemblable; &, ſur votre propre Article, on peut juger aſſez comment elle ſeroit reçue.

Si nous avions le malheur de trouver quelque expédient propre à lever ces dif-

ficultés, ce feroit tant pis pour nous ; car cela ne pourroit fe faire qu'à la faveur de quelque vice fecret qui, nous affoibliffant encore dans notre petiteffe, nous perdroit enfin tôt ou tard. Suppofons, pourtant, qu'un beau zele du Théâtre nous fît faire un pareil miracle; fuppofons les Comédiens bien établis dans Genève, bien contenus par nos loix, la Comédie floriffante & fréquentée ; fuppofons enfin notre ville dans l'état où vous dites qu'ayant des mœurs & des Spectacles, elle réuniroit les avantages des uns & des autres : avantages au-refte qui me femblent peu compatibles; car celui des Spectacles n'étant que de fuppléer aux mœurs, eft nul par-tout où les mœurs exiftent.

Le premier effet fenfible de cet établiffement fera, comme je l'ai déjà dit, une révolution dans nos ufages, qui en produira néceffairement une dans nos mœurs. Cette révolution fera-t-elle bonne ou mauvaife ? C'eft ce qu'il eft temps d'examiner.

Il n'y a point d'Etat bien conftitué où l'on ne trouve des ufages qui tiennent

à la forme du gouvernement & servent à la maintenir. Tel étoit, par exemple, autrefois à Londres celui des coteries, si mal-à-propos tournées en dérision par les Auteurs du Spectateur: à ces coteries ainsi devenues ridicules, ont succédé les caffés & les mauvais lieux. Je doute que le peuple Angois ait beaucoup gagné au change. Des coteries semblables sont maintenant établies à Génève, sous le nom de *cercles*; & j'ai lieu, Monsieur, de juger par votre Article, que vous n'avez point observé sans estime le ton de sens & de raison qu'elles y font régner. Cet usage est ancien parmi nous, quoique son nom ne le soit pas. Les coteries existoient dans mon enfance sous le nom de *sociétés*; mais la forme en étoit moins bonne & moins réguliere. L'exercice des armes qui nous rassemble tous les printemps, les divers prix qu'on tire une partie de l'année, les fêtes militaires que ces prix occasionnent, le goût de la chasse commun à tous les Genevois, réunissant fréquemment les hommes, leur donnoient occasion de former entr'eux des sociétés de table, des parties de campagne, & enfin des liaisons d'amitié; mais ces assemblées, n'ayant pour objet que le plaisir & la joie, ne

ſe formoient guères qu'au cabaret. Nos diſcordes civiles, où la néceſſité des affaires obligeoit de s'aſſembler plus ſouvent & de délibérer de ſang-froid, firent changer ces ſociétés tumultueuſes en des rendez-vous plus honnêtes. Ces rendez-vous prirent le nom de cercles; & d'une fort triſte cauſe ſont ſortis de très-bons effets (*b*).

Ces cercles ſont des ſociétés de douze ou quinze perſonnes qui louent un appartement commode qu'on pourvoit à fraix communs de meubles & de proviſions néceſſaires. C'eſt dans cet appartement que ſe rendent, tous les après-midi, ceux des aſſociés que leurs affaires ou leurs plaiſirs ne retiennent point ailleurs. On s'y raſſemble; & là, chacun ſe livrant ſans gêne aux amuſemens de ſon goût, on joue, on cauſe, on lit, on boit, on fume. Quelquefois on y ſoupe, mais rarement, parce que le Genevois eſt rangé & ſe plaît à vivre avec ſa famille. Souvent auſſi l'on va ſe promener enſemble, & les amuſemens qu'on ſe donne ſont des

---

[*b*] Je parle ici d'après des inconvéniens,

exercices propres à rendre & à maintenir le corps robuſte. Les femmes & les filles, de leur côté, ſe raſſemblent par ſociétés tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre. L'objet de cette réunion eſt un petit jeu de commerce, un goûter, &, comme on peut bien croire, un intariſſable babil. Les hommes, ſans être fort ſéverement exclus de ces ſociétés, s'y mêlent aſſez rarement; & je penſerois plus mal encore de ceux qu'on y voit toujours, que de ceux qu'on n'y voit jamais.

Tels ſont les amuſemens journaliers de la bourgeoiſie de Genève. Sans être dépourvus de plaiſirs & de gaieté, ces amuſemens ont quelque choſe de ſimple & d'innocent qui convient à des mœurs républicaines : mais dès l'inſtant qu'il y aura Comédie, adieu les cercles, adieu les ſociétés ! Voilà la révolution que j'ai prédite, tout cela tombe néceſſairement; & ſi vous m'objectez l'exemple de Londres cité par moi-même, où les Spectacles établis n'empêchoient point les coteries, je répondrai qu'il y a, par rapport à nous une différence extrême : c'eſt qu'un Théâtre, qui n'eſt qu'un point dans cette ville immenſe,

ſera dans la nôtre un grand objet qui abſorbera tout.

Si vous me demandez enſuite où eſt le mal que les cercles ſoient abolis ...... Non, Monſieur, cette queſtion ne viendra pas d'un Philoſophe. C'eſt un diſcours de femme ou de jeune-homme qui traitera nos cercles de corps-de-garde, & croira ſentir l'odeur du tabac. Il faut pourtant répondre : car, pour cette fois, quoique je m'adreſſe à vous, j'écris pour le peuple, & ſans doute il y paroît; mais vous m'y avez forcé.

Je dis premierement que, ſi c'eſt une mauvaiſe choſe que l'odeur du tabac, c'en eſt une fort bonne de reſter maître de ſon bien, & d'être ſûr de coucher chez ſoi. Mais j'oublie déjà que je n'écris pas pour des d'Alembert. Il faut m'expliquer d'une autre maniere.

Suivons les indications de la Nature, conſultons le bien de la Société; nous trouverons que les deux ſexes doivent ſe raſſembler quelquefois, & vivre ordinairement ſéparés. Je l'ai dit tantôt par rapport aux femmes, je le dis maintenant par rapport aux hommes. Ils ſe ſentent

autant & plus qu'elles de leur trop intime commerce ; elles n'y perdent que leurs mœurs, & nous y perdons à la fois nos mœurs & notre constitution : car ce sexe plus foible, hors d'état de prendre notre maniere de vivre trop pénible pour lui, nous force de prendre la sienne trop molle pour nous; &, ne voulant plus souffrir de séparation, faute de pouvoir se rendre hommes, les femmes nous rendent femmes.

Cet inconvénient qui dégrade l'homme, est très-grand par-tout; mais c'est sur-tout dans les Etats comme le nôtre qu'il importe de le prévenir. Qu'un Monarque gouverne des hommes ou des femmes, cela lui doit être assez indifférent pourvu qu'il soit obéi ; mais dans une République, il faut des hommes (*c*).

---

[c] On me dira qu'il en faut aux Rois pour la guerre. Point du tout. Au lieu de trente mille hommes, ils n'ont, par exemple, qu'à lever cent mille femmes. Les femmes ne manquent pas de courage: elles préferent l'honneur à la vie; quand elles se battent, elles se battent bien. L'inconvénient de leur sexe est de ne pouvoir supporter les fatigues

Les Anciens paſſoient preſque leur vie en plein air, ou vaquant à leurs affaires, ou réglant celles de l'Etat ſur la place publique, ou ſe promenant à la campagne, dans des jardins, au bord de la mer, à la pluie, au ſoleil, & preſque toujours tête nue (*d*). A tout cela, point de femmes ; mais on ſçavoit bien les trouver au beſoin ; & nous ne voyons point par leurs écrits & par les échantillons de leurs converſations qui nous reſtent, que l'eſprit, ni le goût, ni l'amour même, perdiſſent rien à cette réſerve. Pour nous, nous avons pris des manieres toutes contraires : lâchement dévoués aux volontés du ſexe que nous devrions protéger & non ſervir, nous avons appris à le mépri-

---

de la guerre & l'intempérie des ſaiſons. Le ſecret eſt donc d'en avoir toujours le triple de ce qu'il en faut pour ſe battre, afin de ſacrifier les deux autres tiers aux maladies & à la mortalité.

[*d*] Après la bataille gagnée par Cambiſe ſur Pſammétique, on diſtinguoit, parmi les morts, les Egyptiens, qui avoient toujours la tête nue, à l'extrême dureté de leurs crânes; au lieu que les Perſes, toujours coëffés de leurs groſſes tiares, avoient les crânes ſi tendres, qu'on les briſoit ſans effort. Hérodote lui-même fut, long-temps après, témoin de cette différence.

fer en lui obéiſſant, à l'outrager par nos ſoins railleurs ; & chaque femme de Paris raſſemble dans ſon appartement un ſerrail d'hommes plus femmes qu'elle, qui ſçavent rendre à la beauté toutes ſortes d'hommages, hors celui du cœur, dont elle eſt digne. Mais voyez ces mêmes hommes toujours contraints dans ces priſons volontaires, ſe lever, ſe raſſeoir, aller & venir ſans ceſſe à la cheminée, à la fenêtre, prendre & poſer cent fois un écran, feuilleter des livres, parcourir des tableaux, tourner, pirouetter par la chambre, tandis que l'idole étendue ſans mouvement dans ſa chaiſe longue, n'a d'actif que la langue & les yeux. D'où vient cette différence, ſi ce n'eſt que la Nature, qui impoſe aux femmes cette vie ſédentaire & caſaniere, en preſcrit aux hommes une toute oppoſée, & que cette inquiétude indique en eux un vrai beſoin? Si les Orientaux, que la chaleur du climat fait aſſez tranſpirer, font peu d'éxercice & ne ſe promenent point, au moins ils vont s'aſſeoir en plein air & reſpirer à leur aiſe ; au lieu qu'ici les femmes ont grand ſoin d'étouffer leurs amis dans de bonnes chambres bien fermées.

Si l'on compare la force des hommes anciens à celle des hommes d'aujourd'hui, on n'y trouve aucune eſpece d'égalité. Nos exercices de l'Académie ſont des jeux d'enfans auprès de ceux de l'ancienne Gymnaſtique : on a quitté la paume, comme trop fatiguante ; on ne peut plus voyager à cheval. Je ne dis rien de nos troupes. On ne conçoit plus les marches des armées Grecques & Romaines : le chemin, le travail, le fardeau du ſoldat Romain fatigue ſeulement à le lire, & accable l'imagination. Le cheval n'étoit pas permis aux Officiers d'infanterie. Souvent les Généraux faiſoient à pied les mêmes journées que leurs Troupes. Jamais les deux Catons n'ont autrement voyagé, ni ſeuls ni avec leurs armées. Othon lui même, l'efféminé Othon marchoit armé de fer à la tête de la ſienne, allant au-devant de Vitellius. Qu'on trouve à préſent un ſeul homme de guerre capable d'en faire autant. Nous ſommes déchus en tout. Nos Peintres & nos Sculpteurs ſe plaignent de ne plus trouver de modeles comparables à ceux de l'antique. Pourquoi cela ? L'homme a-t-il dégénéré ? L'eſpece a-t-elle une décrépitude phyſique, ainſi que l'individu ?

Au-contraire : les Barbares du Nord qui ont, pour ainſi dire, peuplé l'Europe d'une nouvelle race, étoient plus grands & plus forts que les Romains qu'ils ont vaincus & ſubjugués. Nous devrions donc être plus forts nous-mêmes qui, pour la plupart, deſcendons de ces nouveaux venus; mais les premiers Romains vivoient en hommes (*e*), & trouvoient dans leurs continuels exercices la vigueur que la Nature leur avoit refuſée, au-lieu que nous perdons la nôtre dans la vie indolente & lâche où nous réduit la dépendance du Sexe. Si les Barbares dont je viens de parler, vivoient avec les femmes, ils ne vivoient pas pour cela comme elles ; c'étoient elles qui avoient le courage de vivre comme eux, ainſi que faiſoient auſſi celles de Sparte. La femme ſe rendoit robuſte, & l'homme ne s'énervoit pas.

(*e*) Les Romains étoient les hommes les plus petits & les plus foibles de tous les peuples de l'Italie ; & cette différence étoit ſi grande, dit Tite-Live, qu'elle s'appercevoit au premier coup-d'œil dans les troupes des uns & des autres. Cependant l'exercice & la diſcipline prévalurent tellement ſur la Nature, que les foibles firent ce que ne pouvoient faire les forts, & les vainquirent.

Si ce soin de contrarier la Nature est nuisible au corps, il l'est encore plus à l'esprit. Imaginez quelle peut être la trempe de l'ame d'un homme uniquement occupé de l'importante affaire d'amuser les femmes, & qui passe sa vie entiere à faire pour elles, ce qu'elles devroient faire pour nous, quand, épuisés de travaux dont elles sont incapables, nos esprit ont besoin de délassement. Livrés à ces puériles habitudes, à quoi pourrions-nous jamais nous élever de grand ? Nos talens, nos écrits se sentent de nos frivoles occupations (*f*) : agréables, si l'on

---

(*f*) Les femmes, en général, n'aiment aucun art, ne se connoissent à aucun, & n'ont aucun génie. Elles peuvent réussir aux petits ouvrages qui ne demandent que de la légereté d'esprit, du goût, de la grace, & quelquefois même de la Philosophie & du raisonnement. Elles peuvent acquérir de la science, de l'érudition, des talens, & tout ce qui s'acquiert à force de travail. Mais ce feu céleste qui échauffe & embrâse l'ame, ce génie qui consume & dévore, cette brûlante éloquence, ces transports sublimes qui portent leurs ravissemens jusqu'au fond des cœurs, manqueront toujours aux écrits des femmes : ils sont tous froids & jolis comme elles; ils auront tant d'esprit que vous voudrez, jamais d'ame : ils

veut ; mais petits & froids comme nos ſentimens, ils ont pour tout mérite ce tour facile qu'on n'a pas grande peine à donner à des riens. Ces foules d'ouvrages éphémeres qui naiſſent journellement n'étant faits que pour amuſer des femmes, & n'ayant ni force ni profondeur, volent tous de la toilette au comptoir. C'eſt le moyen de récrire inceſſamment les mêmes, & de les rendre toujours nouveaux. On m'en citera deux ou trois qui ſerviront d'exceptions : mais moi j'en citerai cent mille qui confirmeront la regle. C'eſt pour cela que la plûpart des productions de notre âge paſſeront avec lui, & la poſtérité croira qu'on fit bien peu de livres dans ce même ſiecle où l'on en fait tant.

Il ne ſeroit pas difficile de montrer

ſeroient cent fois plutôt ſenſés que paſſionnés. Elles ne ſçavent ni décrire, ni ſentir l'amour même. La ſeule Sapho, que je ſçache, & une autre, mériterent d'être exceptées. Je parierois tout au monde que les Lettres Portugaiſes ont été écrites par un homme. Or, partout où dominent les femmes, leur goût doit auſſi dominer; & voilà ce qui détermine celui de notre ſiecle.

qu'au lieu de gagner à ces usages, les femmes y perdent. On les flatte sans les aimer : on les sert sans les honorer ; elles sont entourées d'agréables, mais elles n'ont plus d'amans ; & le pis est que les premiers, sans avoir les sentimens des autres, n'en usurpent pas moins tous les droits. La société des deux sexes, devenue trop commune & trop facile, a produit ces deux effets ; & c'est ainsi que l'esprit général de la galanterie étouffe à la fois le génie & l'amour.

Pour moi, j'ai peine à concevoir comment on rend assez peu d'honneur aux femmes, pour leur oser adresser sans cesse ces fades propos galants, ces complimens insultans & moqueurs, auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne-foi. Les outrager par ces évidens mensonges, n'est-ce pas leur déclarer assez nettement qu'on ne trouve aucune vérité obligeante à leur dire ? Que l'amour se fasse illusion sur les qualités de ce qu'on aime, cela n'arrive que trop souvent ; mais est-il question d'amour dans tout ce maussade jargon ? Ceux-mêmes qui s'en servent, ne s'en servent-ils, pas également pour toutes les femmes, & ne se-

roient-ils pas au déſeſpoir qu'on les crût ſérieuſement amoureux d'une ſeule ? Qu'ils ne s'en inquiettent pas. Il faudroit avoir d'étranges idées de l'amour pour les en croire capables, & rien n'eſt plus éloigné de ſon ton que celui de la galanterie. De la maniere que je conçois cette paſſion terrible, ſon trouble, ſes égaremens, ſes palpitations, ſes tranſports, ſes brûlantes expreſſions, ſon ſilence plus énergique, ſes inexprimables regards que leur timidité rend téméraires & qui montrent les deſirs par la crainte, il me ſemble qu'après un langage auſſi véhément, ſi l'amant venoit à dire une ſeule fois, *Je vous aime*, l'amante indignée lui diroit, *Vous ne m'aimez plus*, & ne le reverroit de ſa vie.

Nos cercles conſervent encore parmi nous quelques images des mœurs antiques. Les hommes entr'eux, diſpenſés de rabaiſſer leurs idées à la portée des femmes & d'habiller galamment la raiſon, peuvent ſe livrer à des diſcours graves & ſérieux ſans crainte du ridicule. On oſe parler de patrie & de vertu ſans paſſer pour rabâcheur ; on oſe être ſoi-même, ſans s'aſſervir aux maximes d'une

caillette. Si le tour de la converſation devient moins poli, les raiſons prennent plus de poids ; on ne ſe paie point de plaiſanterie, ni de gentilleſſe. On ne ſe tire point d'affaire par de bons mots. On ne ſe ménage point dans la diſpute : chacun, ſe ſentant attaqué de toutes les forces de ſon adverſaire, eſt obligé d'employer toutes les ſiennes pour ſe défendre ; c'eſt ainſi que l'eſprit acquiert de la juſteſſe & de la vigueur. S'il ſe mêle à tout cela quelque propos licencieux, il ne faut point trop s'en effaroucher : les moins groſſiers ne ſont pas toujours les plus honnêtes, & ce langage un peu ruſtaud eſt préférable encore à ce ſtyle plus recherché dans lequel les deux ſexes ſe ſéduiſent mutuellement & ſe familiariſent décemment avec le vice. La maniere de vivre plus conforme aux inclinations de l'homme, eſt auſſi mieux aſſortie à ſon tempérament. On ne reſte point toute la journée établi ſur une chaiſe. On ſe livre à des jeux d'exercice, on va, on vient ; pluſieurs cercles ſe tiennent à la campagne, d'autres s'y rendent. On a des jardins pour la promenade, des cours ſpacieuſes pour s'exercer, un grand lac pour nager, tout le pays ouvert pour la chaſſe ; & il

ne faut pas croire que cete chaſſe ſe faſſe auſſi commodément qu'aux environs de Paris, où l'on trouve le gibier ſous ſes pieds & où l'on tire à cheval. Enfin ces honnêtes & innocentes inſtitutions raſſemblent tout ce qui peut contribuer à former, dans les mêmes hommes, des amis, des citoyens, des ſoldats, & par conſéquent tout ce qui convient le mieux à un peuple libre.

On accuſe d'un défaut les ſociétés des femmes, c'eſt de les rendre médiſantes & ſatyriques; & l'on peut bien comprendre, en effet, que les anecdotes d'une petite ville n'échappent pas à ces comités féminins; on penſe bien auſſi que les maris abſens y ſont peu ménagés, & que toute femme jolie & fêtée n'a pas beau jeu dans le cercle de ſa voiſine. Mais peut-être y a-t-il dans cet inconvénient plus de bien que de mal, & toujours eſt-il inconteſtablement moindre que ceux dont il tient la place: car lequel vaut le mieux qu'une femme diſe avec ſes amies du mal de ſon mari, ou que tête-à-tête avec un homme, elle lui en faſſe; qu'elle critique le déſordre de ſa voiſine, ou qu'elle l'imite? Quoique les Genevoiſes

difent affez librement ce qu'elles fçavent, & quelquefois ce qu'elles conjecturent, elles ont une véritable horreur de la calomnie, & l'on ne leur entendra jamais intenter contre autrui des accufations qu'elles croient fauffes; tandis qu'en d'autres pays les femmes, également coupapables par le filence & par leurs difcours, cachent, de peur de repréfailles, le mal qu'elles fçavent, & publient, par vengeance, celui qu'elles ont inventé.

Combien de fcandales publics ne retient pas la crainte de ces féveres obfervatrices? Elles font prefque dans notre ville la fonction de Cenfeurs. C'eft ainfi que dans les beaux temps de Rome, les Citoyens, furveillans les uns des autres, s'accufoient publiquement par zele pour la juftice; mais quand Rome fut corrompue & qu'il ne refta plus rien à faire pour les bonnes mœurs que de cacher les mauvaifes, la haîne des vices qui les démafque en devint un. Aux Citoyens zelés fuccéderent des délateurs infâmes, & aulieu qu'autrefois les bons accufoient les méchans, ils en furent accufés à leur tour. Grace au Ciel, nous fommes loin d'un terme fi funefte. Nous ne fommes

point réduits à nous cacher à nos propres yeux de peur de nous faire horreur. Pour moi, je n'en aurai pas meilleure opinion des femmes, quand elles feront plus circonfpectes : on fe ménagera davantage, quand on aura plus de raifon de fe ménager, & quand chacune aura befoin pour elle-même de la difcrétion dont elle donnera l'exemple aux autres.

Qu'on ne s'allarme donc point tant du caquet des fociétés des femmes. Qu'elles médifent tant qu'elles voudront, pourvu qu'elles médifent entr'elles. Des femmes véritablement corrompues ne fçauroient fupporter long-temps cette maniere de vivre; & quelque chere que leur pût être la médifance, elles voudroient médire avec des hommes. Quoi qu'on m'ait pu dire à cet égard, je n'ai jamais vu aucune de ces fociétés, fans un fecret mouvement d'eftime & de refpect pour celles qui la compofoient. Telle eft, me difois-je, la deftination de la Nature, qui donne différens goûts aux deux fexes, afin qu'ils vivent féparés & chacun à fa maniere (g).

(g) Ce principe auquel tiennent toutes bonnes mœurs, eft développé d'une maniere plus claire & plus étendue dans un manufcrit dont

Ces aimables perſonnes paſſent ainſi leurs jours, livrées aux occupations qui leur conviennent, ou à des amuſemens innocens & ſimples, très-propres à toucher un cœur honnête & à donner bonne opinion d'elles. Je ne ſçais ce qu'elles ont dit, mais elles ont vécu enſemble; elles ont pu parler des hommes, mais elles ſe ſont paſſées d'eux; & tandis qu'elles critiquoient ſi ſévérement la conduite des autres, au-moins la leur étoit irréprochable.

Les cercles d'hommes ont auſſi leurs inconvéniens, ſans doute; quoi d'humain n'a pas les ſiens? On joue, on boit, on s'enivre, on paſſe les nuits: tout cela peut être vrai, tout cela peut être exagéré. Il y a par-tout mélange de bien & de mal, mais à diverſes meſures. On abuſe de tout: axiome trivial, ſur lequel on ne doit ni tout rejetter, ni tout admettre. La regle pour choiſir eſt ſimple. Quand le bien ſurpaſſe le mal, la choſe doit être admiſe malgré ſes inconvéniens; quand le mal ſurpaſſe le bien, il la faut

---

je ſuis dépoſitaire & que je me propoſe de publier, s'il me reſte aſſez de temps pour cela, quoique cette annonce ne ſoit gueres propre à lui concilier d'avance la faveur des Dames.

rejetter même avec ſes avantages. Quand la choſe eſt bonne en elle-même & n'eſt mauvaiſe que dans ſes abus, quand les abus peuvent être prévenus ſans beaucoup de peine, ou tolérés ſans grand préjudice, ils peuvent ſervir de prétexte & non de raiſon pour abolir un uſage utile; mais ce qui eſt mauvais en ſoi ſera toujours mauvais (*h*), quoi qu'on faſſe pour en tirer un bon uſage. Telle eſt la différence eſſentielle des cercles aux Spectacles.

Les Citoyens d'un même État, les habitans d'une même ville ne ſont point des Anachoretes, ils ne ſçauroient vivre toujours ſeuls & ſéparés; quand ils le pourroient, il ne faudroit pas les y contraindre. Il n'y a que le plus farouche deſpotiſme qui s'allarme à la vue de ſept ou huit hommes aſſemblés, craignant toujours que leurs entretiens ne roulent ſur leurs miſeres.

Or de toutes les ſortes de liaiſons qui

(*h*) Je parle dans l'ordre moral: car dans l'ordre phyſique il n'y a rien d'abſolument mauvais. Le tout eſt bien.

peuvent rassembler les particuliers dans une ville comme la nôtre, les cercles forment, sans contredit, la plus raisonnable, la plus honnête, & la moins dangereuse : parce qu'elle ne veut ni ne peut se cacher, qu'elle est publique, permise, & que l'ordre & la regle y regnent. Il est même facile à démontrer que les abus qui peuvent en résulter, naîtroient également de toutes les autres, ou qu'elles en produiroient de plus grands encore. Avant de songer à détruire un usage établi, on doit avoir bien pesé ceux qui s'introduiront à sa place. Quiconque en pourra proposer un qui soit praticable & duquel ne résulte aucun abus, qu'il le propose, & qu'ensuite les cercles soient abolis : à la bonne heure En attendant, laissons, s'il le faut, passer la nuit à boire, ceux qui, sans cela, la passeroient peut-être à faire pis.

Toute intempérance est vicieuse, & sur-tout celle qui nous ôte la plus noble de nos facultés. L'excès du vin dégrade l'homme, aliene au-moins sa raison pour un temps & l'abrutit à la longue. Mais enfin le goût du vin n'est pas un crime ; il en fait rarement commettre : il

rend

rend l'homme ſtupide & non pas méchant (*a*). Pour une querelle paſſagere qu'il cauſe, il forme cent attachemens durables. Généralement parlant, les buveurs ont de la cordialité, de la franchiſe; ils ſont preſque tous bons, droits, juſtes, fideles, braves & honnêtes gens, à leur défaut près. En oſera-t-on dire autant des vices qu'on ſubſtitue à celui-là, ou bien prétend-on faire de toute une ville un peuple d'hommes ſans défauts & retenus en toute choſe? Combien de vertus apparentes cachent ſouvent des vices réels! Le ſage eſt ſobre par tempérance; le fourbe l'eſt par fauſſeté. Dans les pays de mauvaiſes mœurs, d'intrigues, de trahiſons, d'adulteres, on redoute un état

(*a*) Ne calomnions pas le vice même; n'a-t-il pas aſſez de ſa laideur? Le vin ne donne pas de la méchanceté, il la décele. Celui qui tua Clitus dans l'ivreſſe, fit mourir Philotas de ſang-froid. Si l'ivreſſe a ſes fureurs, quelle paſſion n'a pas les ſiennes? La différence eſt que les autres reſtent au fond de l'ame, & que celle-là s'allume & s'éteint à l'inſtant. A cet emportement près, qui paſſe & qu'on évite aiſément, ſoyons sûrs que quiconque fait dans le vin de méchantes actions, couve à jeun de méchans deſſeins.

d'indiſcrétion où le cœur ſe montre ſans qu'on y ſonge. Par-tout les gens qui abhorrent le plus l'ivreſſe ſont ceux qui ont le plus d'intérêt à s'en garantir. En Suiſſe elle eſt preſque en eſtime, à Naples elle eſt en horreur ; mais, au fond, laquelle eſt le plus à craindre, de l'intempérance du Suiſſe, ou de la réſerve de l'Italien ?

Je le répete, il vaudroit mieux être ſobre & vrai, non-ſeulement pour ſoi, même pour la Société ; car tout ce qui eſt mal en morale, eſt mal encore en politique. Mais le Prédicateur s'arrête au mal perſonnel ; le Magiſtrat ne voit que les conſéquences publiques : l'un n'a pour objet que la perfection de l'homme où l'homme n'atteint point ; l'autre, que le bien de l'Etat autant qu'il y peut atteindre : ainſi tout ce qu'on a raiſon de blâmer en chaire, ne doit pas être puni par les loix. Jamais peuple n'a péri par l'excès du vin, tous périſſent par le déſordre des femmes. La raiſon de cette différence eſt claire : le premier de ces deux vices détourne des autres, le ſecond les engendre tous. La diverſité des âges y fait encore. Le vin tente moins la jeuneſſe, & l'abbat moins aiſément ; un ſang ardent lui don-

ne d'autre desirs. Dans l'âge des passions toutes s'enflamment au feu d'une seule; la raison s'altere en naissant; & l'homme encore indompté devient indisciplinable avant que d'avoir porté le joug des loix. Mais qu'un sang à demi-glacé cherche un secours qui le ranime, qu'une liqueur bienfaisante supplée aux esprits qu'il n'a plus (*b*); quand un vieillard abuse de ce doux remede, il a déjà rempli ses devoirs envers sa patrie, il ne la prive que du rebut de ses ans. Il a tort sans doute: il cesse, avant la mort, d'être Citoyen. Mais l'autre ne commence pas même à l'être: il se rend plutôt l'ennemi public, par la séduction de ses complices, par l'exemple & l'effet de ses mœurs corrompues, sur-tout par la morale pernicieuse qu'il ne manque pas de repandre pour les autoriser. Il vaudroit mieux quil n'eût point existé.

De la passion du jeu naît un plus dangereux abus, mais qu'on prévient ou

[*b*] Platon, dans ses loix, permet aux seuls vieillards l'usage du vin, & même il leur en permet quelquefois l'excès.

qu'on réprime aiſément. C'eſt une affaire de police, dont l'inſpection devient plus facile & mieux ſéante dans les cercles que dans les maiſons particulieres. L'opinion peut beaucoup encore en ce point; & ſitôtqu'on voudra mettre en honneur les jeux d'exercice & d'adreſſe, les cartes, les dés, les jeux de hazard tomberont infailliblement. Je ne crois pas même, quoi qu'on en diſe, que ces moyens oiſifs & trompeurs de remplir ſa bourſe, prennent jamais grand crédit chez un peuple raiſonneur & laborieux, qui connoît trop le prix du temps & de l'argent pour aimer à les perdre enſemble.

Conſervons donc les cercles, même avec leurs défauts : car ces défauts ne ſont pas dans les cercles, mais dans les hommes qui les compoſent; & il n'y a point dans la vie ſociale de forme imaginable ſous laquelle ces mêmes défauts ne produiſent de plus nuiſibles effets. Encore un coup, ne cherchons point la chimere de la perfection, mais le mieux poſſible ſelon la nature de l'homme & la conſtitution de la Société. Il y a tel peuple à qui je dirois : détruiſez cercles & coteries, ôtez toute barriere de bien-

ſéance entre les ſexes ; remontez, s'il eſt poſſible, juſqu'à n'être que corrompus ; mais vous, Genevois, évitez de le devenir, s'il eſt temps encore ; craignez le premier pas qu'on ne fait jamais ſeul, & ſongez qu'il eſt plus aiſé de garder de bonnes mœurs que de mettre un terme aux mauvaiſes.

Deux ans ſeulement de Comédie, & tout eſt boulverſé. L'on ne ſçauroit ſe partager entre tant d'amuſemens : l'heure des Spectacles, étant celle des cercles, les fera diſſoudre ; il s'en détachera trop de membres, ceux qui reſteront ſeront trop peu aſſidus pour être d'une grande reſſource les uns aux autres & laiſſer ſubſiſter long-temps les aſſociations. Les deux ſexes réunis journellement dans un même lieu ; les parties qui ſe lieront pour s'y rendre ; les manieres de vivre qu'on y verra dépeintes & qu'on s'empreſſera d'imiter ; l'expoſition des Dames & Demoiſelles parées tout de leur mieux & miſes en étalage dans des loges comme ſur le devant d'une boutique, en attendant les acheteurs ; l'affluence de la belle Jeuneſſe qui viendra de ſon côté s'offrir en montre, & trouvera bien plus beau de

faire des entrechats au Théâtre que l'éxercice à Plein-Palais ; les petits ſoupers de femmes qui s'arrangeront en ſortant, ne fût-ce qu'avec les Actrices ; enfin le mépris des anciens uſages qui réſultera de l'adoption des nouveaux ; tout cela ſubſtituera bientôt l'agréable vie de Paris & les bons airs de France à notre ancienne ſimplicité ; & je doute un peu que des Pariſiens à Geneve y conſervent longtemps le goût de notre gouvernement.

Il ne faut point le diſſimuler, les intentions ſont droites encore ; mais les mœurs inclinent déjà viſiblement vers la décadence, & nous ſuivons de loin les traces des mêmes peuples dont nous ne laiſſons pas de craindre le ſort. Par exemple, on m'aſſure que l'éducation de la Jeuneſſe eſt généralement beaucoup meilleure qu'elle n'étoit autrefois ; ce qui pourtant ne peut guères ſe prouver qu'en montrant qu'elle fait de meilleurs citoyens. Il eſt certain que les enfans font mieux la révérence ; qu'ils ſçavent plus galamment donner la main aux Dames, & leur dire une infinité de gentilleſſes pour leſquelles je leur ferois, moi, donner le fouët ; qu'ils ſçavent décider, tran-

cher, interroger, couper la parole aux hommes, importuner tout le monde ſans modeſtie & ſans diſcrétion. On me dit que cela les forme; je conviens que cela les forme à être impertinens; & c'eſt, de toutes les choſes qu'ils apprennent par cette méthode, la ſeule qu'ils n'oublient point. Ce n'eſt pas tout. Pour les retenir auprès des femmes qu'ils ſont deſtinés à déſennuyer, on a ſoin de les élever préciſément comme elles: on les garantit du ſoleil, du vent, de la pluie, de la pouſſiere, afin qu'ils ne puiſſent jamais rien ſupporter de tout cela. Ne pouvant les préſerver entierement du contact de l'air, on fait du moins qu'il ne leur arrive qu'après avoir perdu la moitié de ſon reſſort. On les prive de tout exercice, on leur ôte toutes leurs facultés, on les rend ineptes à tout autre uſage qu'aux ſoins auxquels ils ſont deſtinés; & la ſeule choſe que les femmes n'exigent pas de ces vils eſclaves eſt de ſe conſacrer à leur ſervice à la façon des Orientaux. A cela près, tout ce qui les diſtingue d'elles, c'eſt que, la Nature leur en ayant réfuſé les graces, ils y ſubſtituent des ridicules. A mon dernier voyage à Genève, j'ai déjà vu pluſieurs de ces jeunes Demoiſelles en

juſte-au-corps, les dents blanches, la main potelée, la voix flûtée, un joliz paraſol vert à la main, contrefaire aſſe mal-adroitement les hommes.

On étoit plus groſſier de mon temps. Les enfans ruſtiquement élevés n'avoient point de teint à conſerver, & ne craignoient point les injures de l'air auxquelles ils s'étoient aguerris de bonne heure. Les peres les menoient avec eux à la chaſſe, en campagne, à tous leurs exercices, dans toutes les Sociétés. Timides & modeſtes devant les gens âgés, ils étoient hardis, fiers, querelleurs entr'eux; ils n'avoient point de friſure à conſerver; ils ſe défioient à la lutte, à la courſe, aux coups; ils ſe battoient à bon eſcient, ſe bleſſoient quelquefois, & puis s'embraſſoient en pleurant. Ils revenoient au logis, ſuans, eſſoufflés, déchirés: c'étoient de vrais poliçons; mais ces poliçons ont fait des hommes qui ont dans le cœur du zele pour ſervir la patrie, & du ſang à verſer pour elle. Plaiſe à Dieu qu'on en puiſſe dire autant un jour de nos beaux petits Meſſieurs requinqués, & que ces hommes de quinze ans ne ſoient pas des enfans à trente!

Heureusement ils ne sont point tous ainsi. Le plus grand nombre encore a gardé cette antique rudesse, conservatrice de la bonne constitution, ainsi que des bonnes mœurs. Ceux mêmes qu'une éducation trop délicate amollit pour un temps, seront contraints, étant grands, de se plier aux habitudes de leurs compatriotes. Les uns perdront leur âpreté dans le commerce du monde ; les autres gagneront des forces en les exerçant ; tous deviendront, je l'espere, ce que furent leurs ancêtres, ou du moins ce que leurs peres sont aujourd'hui. Mais ne nous flattons pas de conserver notre liberté en renonçant aux mœurs qui nous l'ont acquise.

Je reviens à nos Comédiens ; &, toujours en leur supposant un succès qui me paroît impossible, je trouve que ce succès attaquera notre constitution, non-seulement d'une maniere indirecte, en attaquant nos mœurs, mais immédiatement, en rompant l'équilibre qui doit régner entre les diverses parties de l'Etat, pour conserver le corps entier dans son assiette.

Parmi plusieurs raisons que j'en pour-

rois donner, je me contenterai d'en choiſir une qui convient mieux au plus grand nombre, parce qu'elle ſe borne à des conſidérations d'intérêt & d'argent, toujours plus ſenſibles au Vulgaire, que des effets moraux dont il n'eſt pas en état de voir les liaiſons avec leurs cauſes, ni l'influence ſur le deſtin de l'Etat.

On peut conſidérer les Spectacles, quand ils réuſſiſſent, comme une eſpece de taxe qui, bien que volontaire, n'en eſt pas moins onéreuſe au peuple : en ce qu'elle lui fournit une continuelle occaſion de dépenſe à laquelle il ne réſiſte pas. Cette taxe eſt mauvaiſe, non-ſeulement parce qu'il n'en revient rien au Souverain, mais ſur-tout parce que la répartition, loin d'être proportionnelle, charge le pauvre au-delà de ſes forces, & ſoulage le riche en ſuppléant aux amuſemens plus coûteux qu'il ſe donneroit au défaut de celui-là. Il ſuffit, pour en convenir, de faire attention que la différence du prix des places n'eſt, ni ne peut être en proportion de celle des fortunes des gens qui les rempliſſent. A la Comédie Françoiſe, les premieres loges & le Théâtre ſont à

quatre francs pour l'ordinaire, & à six quand on tierce; le parterre est à vingt sols, on a même tenté plusieurs fois de l'augmenter. Or on ne dira pas que le bien des plus riches qui vont au Théâtre n'est que le quadruple du bien des pauvres qui vont au parterre. Généralement parlant, les premiers sont d'une opulence excessive, & la plupart des autres n'ont rien (c). Il en est de ceci comme des impôts sur le bled, sur le vin, sur le sel, sur toute chose nécessaire à la vie, qui ont un air de justice au premier coup-d'œil, & sont, au fond, très-iniques:

(c) Quand on augmenteroit la différence du prix des places en proportion de celle des fortunes, on ne rétabliroit point pour cela l'équilibre. Les places inférieures, mises à trop bas prix, seroient abandonnées à la populace; & chacun, pour en occuper de plus honorables, dépenseroit toujours au-delà de ses moyens. C'est une observation qu'on peut faire aux Spectacles de la Foire. La raison de ce désordre est que les premiers rangs sont alors un terme fixe dont les autres se rapprochent toujours, sans qu'on le puisse éloigner. Le pauvre tend sans cesse à s'élever au-dessus de ses vingt sols; mais le riche, pour le fuir, n'a plus d'asyle au-delà de ses quatre francs: il faut, malgré lui, qu'il se laisse accoster, &, si son orgueil en souffre, sa bourse en profite.

car le pauvre, qui ne peut dépenser que pour son nécessaire, est forcé de jetter les trois quarts de ce qu'il dépense en impôts; tandis que, ce même nécessaire n'étant que la moindre partie de la dépense du riche, l'impôt lui est presque insensible (*d*). De cette maniere, celui qui a peu, paye beaucoup; & celui qui a beaucoup, paye peu. Je ne vois pas quelle grande justice on trouve à cela.

On me demandera qui force le pauvre d'aller aux Spectacles? Je répondrai, premierement, ceux qui les établissent & lui en donnent la tentation; en second lieu, sa pauvreté même, qui, le condamnant à des travaux continuels, sans espoir de les voir finir, lui rend quelque délassement plus nécessaire pour les supporter. Il ne se tient point malheureux de travailler sans relâche, quand tout le mon-

---

[*d*] Voilà pourquoi les *imposteurs* de Bodin & autres frippons publics établissent toujours leurs monopoles sur les choses nécessaires à la vie, afin d'affamer doucement le peuple, sans que le riche en murmure. Si le moindre objet de luxe ou de faste étoit attaqué, tout seroit perdu; mais, pourvu que les grands soient contens, qu'importe que le pauvre vive?

de en fait de même ; mais n'eſt-il pas cruel à celui qui travaille de ſe priver des récréations des gens oiſifs ? Il les partage donc ; & ce même amuſement, qui fournit un moyen d'économie au riche, affoiblit doublement le pauvre, ſoit par un ſurcroît réel de dépenſes, ſoit par moins de zele au travail, comme je l'ai ci-devant expliqué.

De ces nouvelles réflexions, il ſuit évidemment, ce me ſemble, que les Spectacles modernes, où l'on n'aſſiſte qu'à prix d'argent, tendent par-tout à favoriſer & augmenter l'inégalité des fortunes, moins ſenſiblement, il eſt vrai, dans les capitales que dans une petite ville comme la nôtre. Si j'accorde que cette inégalité, portée juſqu'à certain point, peut avoir ſes avantages, certainement vous m'acorderez auſſi qu'elle doit avoir des bornes, ſur-tout dans un petit État, & ſur-tout dans une République. Dans une Monarchie où tous les ordres ſont intermédiaires entre le Prince & le Peuple, il peut-être aſſez indifférent que certains hommes paſſent de l'un à l'autre : car, comme d'autres les remplacent, ce changement n'interrompt point la pro-

greſſion. Mais dans une Démocratie où les Sujets & le Souverain ne ſont que les mêmes hommes conſidérés ſous differens rapports, ſi-tôt que le plus petit nombre l'emporte en richeſſes ſur le plus grand, il faut que l'État périſſe ou change de forme. Soit que le riche devienne plus riche ou le pauvre plus indigent, la différence des fortunes n'en augmente pas moins d'une maniere que de l'autre ; & cette différence portée au-delà de ſa meſure, eſt ce qui détruit l'équilibre dont j'ai parlé.

Jamais dans une Monarchie l'opulence d'un particulier ne peut le mettre au-deſſus du Prince ; mais dans une République elle peut aiſément le mettre au-deſſus des loix. Alors le gouvernement n'a plus de force, & le riche eſt toujours le vrai Souverain. Sur ces maximes inconteſtables, il reſte à conſidérer ſi l'inégalité n'a pas atteint parmi nous le dernier terme où elle peut parvenir ſans ébranler la République. Je m'en rapporte là-deſſus à ceux qui connoiſſent mieux que moi notre conſtitution & la répartition de nos richeſſes. Ce que je ſçais, c'eſt que, le temps ſeul donnant à

l'ordre des chofes une pente naturelle vers cette inégalité & un progrés fucceffif jufqu'à fon dernier terme, c'eft une grande imprudence de l'accélérer encore par des établiffemens qui la favorifent. Le grand Sulli, qui nous aimoit, nous l'eût bien fçu dire : *Spectacles & Comédies dans toute petite République, & furtout dans Genève, affoibliffement d'Etat.*

Si le feul établiffement du Théâtre nous eft fi nuifible, quel fruit tirerons-nous des pieces qu'on y repréfente? Les avantages mêmes qu'elles peuvent procurer aux peuples pour lefquels elles ont été compofées nous tourneront à préjudice, en nous donnant pour inftruction ce qu'on leur a donné pour cenfure, ou du moins en dirigeant nos goûts & nos inclinations fur les chofes du monde qui nous conviennent le moins. La Tragédie nous repréfentera des tyrans & des héros. Qu'en avons-nous à faire? Sommes-nous faits pour en avoir ou le devenir? Elle nous donnera une vaine admiration de la puiffance & de la grandeur. De quoi nous fervira-t-elle? Serons-nous plus grands ou plus puiffans pour cela? Que nous importe d'aller étudier fur la fcène

les devoirs des Rois, en négligeant de remplir les nôtres? La ſtérile admiration des vertus de Théâtre nous dédommagera-t-elle des vertus ſimples & modeſtes qui font le bon citoyen? Au lieu de nous guérir de nos ridicules, la Comédie nous portera ceux d'autrui : elle nous perſuadera que nous avons tort de mépriſer des vices qu'on eſtime ſi fort ailleurs. Quelque extravagant que ſoit un Marquis, c'eſt un Marquis enfin. Concevez combien ce titre ſonne dans un pays aſſez heureux pour n'en point avoir ; & qui ſçait combien de courtauts croiront ſe mettre à la mode, en imitant les Marquis du ſiecle dernier? Je ne répéterai point ce que j'ai déjà dit de la bonne-foi toujours raillée, du vice adroit toujours triomphant, & de l'exemple continuel des forfaits mis en plaiſanterie. Quelles leçons pour un peuple dont tous les ſentimens ont encore leur droiture naturelle, qui croit qu'un ſcélérat eſt toujours mépriſable, & qu'un homme de bien ne peut être ridicule! Quoi! Platon banniſſoit Homere de ſa République, & nous ſouffririons Moliere dans la nôtre! Que pourroit-il nous arriver de pis que de reſſembler aux gens qu'il

nous peint, même à ceux qu'il nous fait aimer?

J'en ai dit aſſez, je crois, ſur leur chapitre, & je ne penſe guerès mieux des héros de Racine, de ces héros ſi parés, ſi doucereux, ſi tendres, qui, ſous un air de courage & de vertu, ne nous montrent que les modeles des jeunes gens dont j'ai parlé, livrés à la galanterie, à la molleſſe, à l'amour, à tout ce qui peut efféminer l'homme & l'attiédir ſur le goût de ſes véritables devoirs. Tout le Théâtre François ne reſpire que la tendreſſe : c'eſt la grande vertu à laquelle on y ſacrifie toutes les autres, ou du moins qu'on y rend la plus chere aux ſpectateurs. Je ne dis pas qu'on ait tort en cela, quant à l'objet du Poëte : je ſçais que l'homme ſans paſſions eſt une chimere; que l'intérêt du Théâtre n'eſt fondé que ſur les paſſions; que le cœur ne s'intéreſſe point à celles qui lui ſont étrangeres, ni à celles qu'on n'aime pas à voir en autrui, quoiqu'on y ſoit ſujet ſoi-même. L'amour de l'humanité, celui de la patrie, ſont les ſentimens dont les peintures touchent le plus ceux qui en ſont pénétrés; mais quand ces deux paſſions

ſont éteintes, il ne reſte que l'amour proprement dit, pour leur ſuppléer ; parce que ſon charme eſt plus naturel & s'efface plus difficilement du cœur que celui de toutes les autres. Cependant il n'eſt pas également convenable à tous les hommes : c'eſt plutôt comme ſupplément des bons ſentimens, que comme bon ſentiment lui-même, qu'on peut l'admettre ; non qu'il ne ſoit louable en ſoi, comme toute paſſion bien reglée, mais parce que les excès en ſont dangereux & inévitables.

Le plus méchant des hommes eſt celui qui s'iſole le plus, qui concentre le plus ſon cœur en lui-même ; le meilleur eſt celui qui partage également ſes affections à tous ſes ſemblables. Il vaut beaucoup mieux aimer une maitreſſe que de s'aimer ſeul au monde. Mais quiconque aime tendrement ſes parens, ſes amis, ſa patrie, & le genre humain, ſe dégrade par un attachement déſordonné qui nuit bientôt à tous les autres & leur eſt infailliblement préféré. Sur ce principe, je dis qu'il y a des pays où les mœurs ſont ſi mauvaiſes, qu'on ſeroit trop heureux d'y pouvoir remonter à l'amour ; d'autres où

elles ſont aſſez bonnes pour qu'il ſoit fâcheux d'y deſcendre, & j'oſe croire le mien dans ce dernier cas. J'ajoûterai que les objets trop paſſionnés ſont plus dangereux à nous montrer qu'à perſonne; parce que nous n'avons naturellement que trop de penchant à les aimer. Sous un air flegmatique & froid, le Genevois cache une ame ardente & ſenſible, plus facile à émouvoir qu'à retenir. Dans ce ſéjour de la Raiſon, la Beauté n'eſt pas étrangere, ni ſans empire; le levain de la mélancolie y fait ſouvent fermenter l'amour; les hommes n'y ſont que trop capables de ſentir des paſſions violentes; les femmes, de les inſpirer; & les triſtes effets qu'elles y ont quelquefois produits ne montrent que trop le danger de les exciter par des Spectacles touchans & tendres. Si les héros de quelques pieces ſoumettent l'amour au devoir, en admirant leur force, le cœur ſe prête à leur foibleſſe; on apprend moins à ſe donner leur courage qu'à ſe mettre dans le cas d'en avoir beſoin. C'eſt plus d'exercice pour la vertu: mais qui l'oſe expoſer à ces combats, mérite d'y ſuccomber. L'amour, l'amour même prend ſon maſque pour la ſurprendre; il ſe pare de ſon

enthousiasme ; il usurpe sa force ; il affecte son langage ; & quand on s'apperçoit de l'erreur, qu'il est tard pour en revenir ! que d'hommes bien nés séduits par ces apparences, d'amans tendres & généreux qu'ils étoient d'abord, sont devenus, par degrés, de vils corrupteurs, sans mœurs, sans respect pour la foi conjugale, sans égards pour les droits de la confiance & de l'amitié ! Heureux qui sçait se connoître au bord du précipice & s'empêcher d'y tomber ! Est-ce au milieu d'une course rapide qu'on doit espérer de s'arrêter ? Est-ce en s'attendrissant tous les jours qu'on apprend à surmonter la tendresse ? On triomphe aisément d'un foible penchant ; mais celui qui connut le véritable amour & l'a sçu vaincre, ah ! pardonnons à ce mortel, s'il existe, d'oser prétendre à la vertu !

Ainsi, de quelque maniere qu'on envisage les choses, la même vérité nous frappe toujours. Tout ce que les pieces de Théâtre peuvent avoir d'utile à ceux pour qui elles ont été faites, nous deviendra préjudiciable, jusqu'au goût que nous croirons avoir acquis par elles, & qui ne sera qu'un faux goût, sans tact,

ſans délicateſſe, ſubſtitué mal à propos parmi nous à la ſolidité de la raiſon. Le goût tient à pluſieurs choſes : les recherches d'imitation qu'on voit au Théâtre, les comparaiſons qu'on a lieu d'y faire, les réflexions ſur l'art de plaire aux Spectateurs, peuvent le faire germer, mais non ſuffire à ſon développement. Il faut de grandes villes, il faut des beaux-arts & du luxe, il faut un commerce intime entre les citoyens, il faut une étroite dépendance les uns des autres, il faut de la galanterie & même de la débauche, il faut des vices qu'on ſoit forcé d'embellir, pour faire chercher à tout des formes agréables, & réuſſir à les trouver. Une partie de ces choſes nous manquera toujours, & nous devons trembler d'acquérir l'autre.

Nous aurons des Comédiens, mais quels? Une bonne Troupe viendra-t-elle de but-en blanc s'établir dans une ville de vingt-quatre mille ames? Nous en aurons donc d'abord de mauvais, & nous ferons d'abord de mauvais juges. Les formerons nous, ou s'ils nous formeront? Nous aurons de bonnes pieces; mais les recevant pour telles ſur la parole d'au-

trui, nous ſerons diſpenſés de les examiner, & ne gagnerons pas plus à les voir jouer qu'à les lire. Nous n'en ſerons pas moins les connoiſſeurs, les arbitres du Théâtre ; nous n'en voudrons pas moins décider pour notre argent, & n'en ſerons que plus ridicules. On ne l'eſt point pour manquer de goût, quand on le mépriſe ; mais c'eſt l'être que de s'en piquer & n'en avoir qu'un mauvais. Et qu'eſt-ce, au fond, que ce goût ſi vanté? L'art de ſe connoître en petites choſes. En vérité, quand on en a une auſſi grande à conſerver que la liberté, tout le reſte eſt bien puérile.

Je ne vois qu'un remede à tant d'inconvéniens : c'eſt que, pour nous approprier les Drames de notre Théâtre, nous les compoſions nous-mêmes, & que nous ayons des Auteurs avant des Comédiens. Car il n'eſt pas bon qu'on nous montre toutes ſortes d'imitations, mais ſeulement celle des choſes honnêtes & qui conviennent à des hommes libres (e).

(e) Si quis ergò in noſtram urbem venerit qui animi ſapientiâ in omnes poſſit ſeſe vertere formas, & omnia imitari, volueritque poemata ſua oſtentare, venerabimur quidem ipſum, ut ſacrum, admirabilem, & jucundum : dice-

Il est sûr que des pieces tirées, comme celles des Grecs, des malheurs passés de la Patrie ou des défauts présens du peuple, pourroient offrir aux spectateurs des leçons utiles. Alors, quels seront les héros de nos Tragédies. Des Berthelier ? des Lévrery ? Ah ! dignes Citoyens ! Vous fûtes des héros, sans doute ; mais votre obscurité vous avilit, vos noms communs déshonorent vos grandes ames (*f*), &

---

mus autem non esse ejusmodi hominem in Republicâ nostrâ, neque fas esse ut insit ; mittemusque in aliam urbem, unguento caput ejus perungentes, lanâque coronantes. Nos autem austeriori minusque jucundo utemur Poetâ, fabularumque fictore, utilitatis gratiâ, qui decoris nobis rationem exprimat, & quæ dici debent dicat in his formulis quas à principio pro legibus tulimus, quando cives erudire aggressi sumus. *Plat. de Rep. Lib. III.*

(*f*) Philibert Berthelier fut le Caton de notre patrie, avec cette différence que la liberté publique finit par l'un & commença par l'autre. Il tenoit une belette privée quand il fut arrêté ; il rendit son épée avec cette fierté qui sied si bien à la vertu malheureuse ; puis il continua de jouer avec sa belette, sans daigner répondre aux outrages de ses gardes. Il mourut comme doit mourir un martyr de la liberté.

Jean Lévrery fut le Favonius de Berthelier ; non pas en imitant puérilement ses discours

nous ne ſommes plus aſſez grands nous-mêmes pour vous ſçavoir admirer. Quels ſeront nos tyrans ? des Gentils hommes de la cuillier (*g*), des Evêques de Genève, des Comtes de Savoie, des ancêtres d'une maiſon avec laquelle nous venons de traiter, & à qui nous devons du reſpect ? Cinquante ans plutôt, je ne répondrois pas que le Diable (*h*) & l'An-

---

& ſes manieres, mais en mourant volontairement comme lui ; ſçachant bien que l'exemple de ſa mort ſeroit plus utile à ſon pays, que ſa vie. Avant d'aller à l'échaffaud, il écrivit ſur le mur de ſa priſon cette épitaphe qu'on avoit faite à ſon prédéceſſeur :

Quid mihi mors nocuit? Virtus poſt fata vireſcit:
Nec cruce, nec ſævi gladio perit illa tyranni.

(*g*) C'étoit une confrérie de Gentils-hommes Savoyards qui avoient fait vœu de brigandage contre la ville de Genève, & qui, pour marque de leur aſſociation, portoient une cuillier pendue au cou.

(*h*) J'ai lu dans ma jeuneſſe une Tragédie de l'Eſcalade, où le Diable étoit en effet un des Acteurs. On me diſoit que cette piece ayant une fois été repréſentée, ce perſonnage, en entrant ſur la ſcène, ſe trouva double, comme ſi l'original eût été jaloux qu'on eût l'au-techriſt

techrist n'y eussent aussi fait leur rôle. Chez les Grecs, peuple d'ailleurs assez badin, tout étoit grave & sérieux, si-tôt qu'il s'agissoit de la patrie; mais dans ce siecle plaisant où rien n'échappe au ridicule, hormis la puissance, on n'ose parler d'héroïsme que dans les grands Etats, quoiqu'on n'en trouve que dans les petits.

Quant à la Comédie, il n'y faut pas songer. Elle causeroit chez nous les plus affreux désordres; elle serviroit d'instrument aux factions, aux partis, aux

---

dace de le contrefaire, & qu'à l'instant l'effroi fit fuir tout le monde, & finir la représentation. Ce conte est burlesque, & le paroîtra bien plus à Paris qu'à Genève: cependant, qu'on se prête aux suppositions, on trouvera dans cette double apparition un effet théâtral & vraiment effrayant. Je n'imagine qu'un spectacle plus simple & plus terrible encore; c'est celui de la main sortant du mur & traçant des mots inconnus, au festin de Balthazar. Cette seule idée fait frissonner. Il me semble que nos Poëtes Lyriques sont loin de ces inventions sublimes; ils font, pour épouvanter, un fracas de décorations sans effet. Sur la Scène même il ne faut pas tout dire à la vue, mais ébranler l'imagination.

vengeances particulieres. Notre ville est si petite, que les peintures de mœurs les plus générales y dégénéreroient bientôt en satyres & personnalités. L'exemple de l'ancienne Athenes, ville incomparablement plus peuplée que Genève, nous offre une leçon frappante: c'est au Théâtre qu'on y prépara l'exil de plusieurs grands hommes & la mort de Socrate: c'est par la fureur du Théâtre qu'Athenes périt, & ses désastres ne justifierent que trop le chagrin qu'avoit témoigné Solon, aux premieres réprésentations de Thespis. Ce qu'il y a de bien sûr pour nous, c'est qu'il faudra mal augurer de la République, quand on verra les citoyens travestis en beaux-esprits, s'occuper à faire des vers François & des pieces de Théâtre, talens qui ne sont point les nôtres & que nous ne posséderons jamais. Mais que Monsieur de Voltaire daigne nous composer des Tragédies sur le modele de la mort de César, du premier acte de Brutus; &, s'il nous faut absolument un Théâtre, qu'il s'engage à le remplir toujours de son génie, & à vivre autant que ses pieces.

Je serois d'avis qu'on pesât mûrement toutes ces réflexions, avant de mettre en

ligne de compte le goût de parure & de diſſipation que doit produire parmi notre Jeuneſſe l'exemple des Comédiens ; mais enfin cet exemple aura ſon effet encore ; & , ſi généralement par-tout les loix ſont inſuffiſantes pour réprimer des vices qui naiſſent de la nature des choſes, comme je crois l'avoir montré, combien plus le ſeront-elles parmi nous où le premier ſigne de leur foibleſſe ſera l'établiſſement des Comédiens ? Car ce ne ſeront point eux proprement qui auront introduit ce goût de diſſipation : au-contraire, ce même goût les aura prévenus, les aura introduits eux-mêmes ; & ils ne feront que fortifier un penchant déjà tout formé, qui, les ayant fait admettre, à plus forte raiſon les fera maintenir avec leurs défauts.

Je m'appuie toujours ſur la ſuppoſition qu'ils ſubſiſteront commodément dans une auſſi petite ville, & je dis que, ſi nous les honorons, comme vous le prétendez, dans un pays où tous ſont à-peu-près égaux, il ſeront les égaux de tout le monde, & auront de plus la faveur publique qui leur eſt naturellement acquiſe. Ils ne ſe-

ront point, comme ailleurs, tenus en ref-pect par les grands dont ils recherchent la bienveuillance & dont ils craignent la dif-grace. Les Magiftrats leur en impoferont: foit. Mais ces Magiftrats auront été parti-culiers; ils auront pu être familiers avec eux; ils auront des enfans qui le feront encore, des femmes qui aimeront le plai-fir. Toutes ces liaifons feront des moyens d'indulgence & de protection, auxquels il fera impoffible de réfifter toujours. Bien-tôt les Comédiens, fûrs de l'impuni-té, la procureront encore à leurs imita-teurs: c'eft par eux qu'aura commencé le défordre; mais on ne voit plus où il pour-ra s'arrêter. Les femmes, la Jeuneffe, les riches, les gens oififs, tout fera pour eux; tout éludera des loix qui les gê-nent, tout favorifera leur licence: cha-cun, cherchant à les fatisfaire, croira travailler pour fes plaifirs. Quel homme pourra s'oppofer à ce torrent, fi ce n'eft peut-être quelqu'ancien Pafteur rigide qu'on n'écoutera point, & dont le fens & la gravité pafferont pour pédanterie chez une Jeuneffe inconfidérée? Enfin pour peu qu'ils joignent d'art & de ma-nége à leurs fuccès, je ne leur donne pas

trente ans pour être les arbitres de l'État (*a*). On verra les aſpirans aux charges briguer leur faveur pour obtenir les ſuffrages; les élections ſe feront dans les loges des Actrices & les chefs d'un peuple libre feront les créatures d'une bande d'Hiſtrions. La plume tombe des mains à cette idée. Qu'on l'écarte tant qu'on voudra, qu'on m'accuſe d'outrer la prévoyance; je n'ai plus qu'un mot à dire. Quoi qu'il arrive, il faudra que ces gens-là réforment leurs mœurs parmi nous, ou qu'ils corrompent les nôtres. Quand cette alternative aura ceſſé de nous effrayer, les Comédiens pourront venir; ils n'auront plus de mal à nous faire.

Voilà, Monſieur, les conſidérations que j'avois à propoſer au Public & à vous ſur la queſtion qu'il vous a plu d'agiter dans un article où elle étoit, à mon avis, tout-à-fait étrangere. Quand mes rai-

(*a*) On doit toujours ſe ſouvenir que, pour que la Comédie ſe ſoutienne à Genève, il faut que ce goût y devienne une fureur; s'il n'eſt que modéré, il faudra qu'elle tombe. La raiſon veut donc qu'en examinant les effets du Théâtre, on les meſure ſur une cauſe capable de le ſoutenir.

ſons, moins fortes qu'elles ne me paroiſſent, n'auroient pas un poids ſuffiſant pour contre-balancer les vôtres, vous conviendrez au-moins que, dans un auſſi petit État que la République de Genève, toutes innovations ſont dangereuſes, & qu'il n'en faut jamais faire ſans des motifs urgens & graves. Qu'on nous montre donc la preſſante néceſſité de celle-ci. Où ſont les déſordres qui nous forcent de recourir à un expédient ſi ſuſpect? Tout eſt-il perdu ſans cela? Notre ville eſt-elle ſi grande; le vice & l'oiſiveté y ont ils déjà fait un tel progrés, qu'elle ne puiſſe plus déſormais ſubſiſter ſans Spectacles? Vous nous dites qu'elle en ſouffre de plus mauvais qui choquent également le goût & les mœurs; mais il y a bien de la différence entre montrer de mauvaiſes mœurs & attaquer les bonnes; car ce dernier effet dépend moins des qualités du Spectacle que de l'impreſſion qu'il cauſe. En ce ſens, quel rapport entre quelques farces paſſageres, & une Comédie à demeure; entre les poliçonneries d'un Charlatan, & les repréſentations régulieres des ouvrages Dramatiques; entre des tréteaux de Foire élevés pour réjouir la populace, & un Théâtre eſtimé où les honnêtes gens pen-

feront s'inftruire? L'un de ces amufemens eft fans conféquence & refte oublié dès le lendemain ; mais l'autre eft une affaire importante qui mérite toute l'attention du gouvernement. Par tout pays il eft permis d'amufer les enfans, & peut être enfant qui veut, fans beaucoup d'inconvéniens. Si ces fades Spectacles manquent de goût, tant mieux : on s'en rebutera plus vîte ; s'ils font groffiers, ils feront moins féduifans. Le vice ne s'infinue guere en choquant l'honnêteté, mais en prenant fon image ; & les mots fales font plus contraires à la politeffe qu'aux bonnes mœurs. Voilà pourquoi les expreffions font toujours plus recherchées, & les oreilles plus fcrupuleufes dans les pays plus corrompus. S'apperçoit-on que les entretiens de la halle échauffent beaucoup la Jeuneffe qui les écoute? Si font bien les difcrets propos du Théâtre ; & il vaudroit mieux qu'une jeune fille vît cent parades qu'une feule repréfentation de l'Oracle.

Au refte, j'avoue que j'aimerois mieux, quant à moi, que nous puffions nous paffer entierement de tous ces tréteaux, & que, petits & grands, nous fçuffions tirer nos plaifirs & nos devoirs de notre état

& de nous-mêmes ; mais de ce qu'on devroit peut-être chaſſer les bateleurs, il ne s'enſuit pas qu'il faille appeller les Comédiens. Vous avez vu, dans votre propre pays, la ville de Marſeille ſe défendre long-temps d'une pareille innovation, réſiſter même aux ordres réitérés du Miniſtre, & garder encore, dans ce mépris d'un amuſement frivole, une image honorable de ſon ancienne liberté. Quel exemple pour une ville qui n'a point encore perdu la ſienne !

Qu'on ne penſe pas, ſur-tout, faire un pareil établiſſement par maniere d'eſſai, ſauf à l'abolir, quand on en ſentira les inconvéniens : car ces inconvéniens ne ſe détruiſent pas avec le Théâtre qui les produit : ils reſtent, quand leur cauſe eſt ôtée : &, dès qu'on commence à les ſentir, ils ſont irremédiables. Nos mœurs altérées, nos goûts changés ne ſe rétabliront pas comme ils ſe ſeront corrompus ; nos plaiſirs mêmes, nos innocens plaiſirs auront perdu leurs charmes ; le Spectacle nous en aura dégoûtés pour toujours. L'oiſiveté devenue néceſſaire, les vuides du temps que nous ne ſçaurons plus remplir, nous rendront à charge à nous-mê-

mes; les Comédiens, en partant, nous laiſſeront l'ennui pour arrhes de leur retour; il nous forcera bien tôt à les rappeller ou à faire pis : nous aurons mal fait d'établir la Comédie; nous ferons mal de la laiſſer ſubſiſter, nous ferons mal de la détruire : après la premiere faute, nous n'aurons plus que le choix de nos maux.

Quoi! ne faut-il donc aucun Spectacle dans une République? Au contraire, il en faut beaucoup. C'eſt dans les Républiques qu'ils ſont nés, c'eſt dans leur ſein qu'on les voit briller avec un véritable air de fête. A quels peuples convient-il mieux de s'aſſembler ſouvent & de former entr'eux les doux liens du plaiſir & de la joie, qu'à ceux qui ont tant de raiſons de s'aimer & de reſter à jamais unis? Nous avons déja pluſieurs des ces fêtes publiques; ayons-en davantage encore, je n'en ſerai que plus charmé. Mais n'adoptons point ces Spectacles excluſifs qui renferment triſtement un petit nombre de gens dans un antre obſcur; qui les tiennent craintifs & immobiles dans le ſilence & l'inaction; qui n'offrent aux yeux que cloiſons, que pointes de fer, que ſoldats, qu'affligeantes images de la ſervitu-

de & de l'inégalité, Non, peuples heureux, ce ne ſont pas là vos fêtes. C'eſt en plein air, c'eſt ſous le ciel qu'il faut vous raſſembler & vous livrer au doux ſentiment de votre bonheur. Que vos plaiſirs ne ſoient efféminés ni mercénaires, que rien de ce qui ſent la contrainte & l'intérêt ne les empoiſonne, qu'ils ſoient libres & généreux comme vous, que le ſoleil éclaire vos innocens Spectacles; vous en formerez un vous-même, le plus digne qu'il puiſſe éclairer.

Mais quels ſeront enfin les objets de ces Spectacles? Qu'y montrera-t-on? Rien, ſi l'on veut. Avec la liberté, partout où regne l'affluence, le bien-être y regne auſſi. Plantez au milieu d'une place un piquet couronné de fleurs, raſſemblez-y le peuple, & vous aurez une fête. Faites mieux encore: donnez les Spectateurs en Spectacle; rendez-les Acteurs eux-mêmes; faites que chacun ſe voye & s'aime dans les autres, afin que tous en ſoient mieux unis. Je n'ai pas beſoin de renvoyer aux jeux des anciens Grecs: il en eſt de plus modernes, il en eſt d'exiſtans encore, & je les trouve préciſément parmi nous.

Nous avons tous les ans des revûes, des prix publics, des Rois de l'arquebuſe, du canon, de la navigation. On ne peut trop multiplier des établiſſemens ſi utiles (b) & ſi agréables : on ne peut trop avoir de ſemblables Rois. Pourquoi ne ferions-nous pas, pour nous rendre diſpos & robuſtes, ce que nous faiſons pour nous exercer aux armes ? La République a-t-elle moins beſoin d'ouvriers que de ſol-

(b) Il ne ſuffit pas que le peuple ait du pain & vive dans ſa condition. Il faut qu'il y vive agréablement, afin qu'il en rempliſſe mieux les devoirs ; qu'il ſe tourmente moins pour en ſortir, & que l'ordre public ſoit mieux établi. Les bonnes mœurs tiennent plus qu'on ne penſe à ce que chacun ſe plaiſe dans ſon état. Le manège & l'eſprit d'intrigue viennent d'inquiétude & de mécontentement : tout va mal, quand l'un aſpire à l'emploi d'un autre. Il faut aimer ſon métier pour le bien faire. L'aſſiette de l'État n'eſt bonne & ſolide que quand, tous ſe ſentant à leur place, les forces particulieres ſe réuniſſent & concourent au bien public, au lieu de s'uſer l'une contre l'autre, comme elles font dans tout État mal conſtitué. Cela poſé, que doit-on penſer de ceux qui voudroient ôter au peuple les fêtes, les plaiſirs & toute eſpèce d'amuſement, comme autant de diſtractions qui le détournent de ſon travail ? Cette maxime eſt barbare & fauſſe.

dats? Pourquoi, ſur le modele des prix militaires, ne fonderions-nous pas d'autres prix de Gymnaſtique, pour la lutte, pour la courſe, pour le diſque, pour divers exercices du corps? Pourquoi n'animerions-nous pas nos Bateliers par des joûtes ſur le Lac? Y auroit-il au monde un plus brillant Spectacle que de voir, ſur ce vaſte & ſuperbe baſſin, des centaines de bateaux élégamment équipés, partir à la fois au ſignal donné, pour aller enlever un drapeau arboré au but, puis ſervir de cortége au vainqueur revenant

---

Tant pis, ſi le peuple n'a de tems que pour gagner ſon pain, il lui en faut encore pour le manger avec joie: autrement il ne le gagnera pas long-temps. Ce Dieu juſte & bienfaiſant, qui veut qu'il s'occupe, veut auſſi qu'il ſe délaſſe: la nature lui impoſe également l'exercice & le repos, le plaiſir & la peine. Le dégoût du travail accable plus les malheureux que le travail même. Voulez-vous donc rendre un peuple actif & laborieux? Donnez-lui des fêtes, offrez-lui des amuſement qui lui faſſent aimer ſon état & l'empêchent d'en envier un plus doux. Des jours ainſi perdus feront mieux valoir tous les autres. Préſidez à ſes plaiſirs pour les rendre honnêtes; c'eſt le vrai moyen d'animer ſes travaux.

en triomphe recevoir le prix mérité. Toutes ces ſortes de fêtes ne ſont diſpendieuſes, qu'autant qu'on le veut bien, & le ſeul concours les rend aſſez magnifiques. Cependant il faut y avoir aſſiſté chez le Genevois, pour comprendre avec quelle ardeur il s'y livre. On ne le reconnoît plus : ce n'eſt plus ce peuple ſi rangé qui ne ſe départ point de ſes regles économiques ; ce n'eſt plus ce long raiſonneur qui peſe tout, juſqu'à la plaiſanterie, à la balance du jugement. Il eſt vif, gai, careſſant ; ſon cœur eſt alors dans ſes yeux, comme il eſt toujours ſur ſes levres ; il cherche à communiquer ſa joie & ſes plaiſirs ; il invite, il preſſe, il force, il ſe diſpute les ſurvenans. Toutes les ſociétés n'en font qu'une, tout devient commun à tous. Il eſt preſque indifférent à quelle table on ſe mette : ce ſeroit l'image de celles de Lacédémone, s'il n'y régnoit un peu plus de profuſion ; mais cette profuſion même eſt alors bien placée, & l'aſpect de l'abondance rend plus touchant celui de la liberté qui la produit.

L'hiver, temps conſacré au commerce privé des amis, convient moins aux fêtes

publiques. Il en eſt pourtant une eſpece dont je voudrois bien qu'on ſe fit moins de ſcrupule, ſçavoir les bals entre de jeunes perſonnes à marier. Je n'ai jamais bien conçu pourquoi l'on s'éffarouche ſi fort de la danſe & des aſſemblées qu'elle occaſionne : comme s'il y avoit plus de mal à danſer qu'à chanter ; que l'un & l'autre de ces amuſemens ne fût pas également une inſpiration de la Nature, & que ce fût un crime à ceux qui ſont deſtinés à s'unir, de s'égayer en commun par une honnête récréation. L'homme & la femme ont été formés l'un pour l'autre. Dieu veut qu'ils ſuivent leur deſtination, & certainement le premier & le plus ſaint de tous les liens de la Société eſt le mariage. Toutes les fauſſes Religions combattent la Nature ; la nôtre ſeule, qui la ſuit & la regle, annonce une inſtitution divine & convenable à l'homme. Elle ne doit point ajoûter, ſur le mariage, aux embarras de l'ordre civil, des difficultés que l'Evangile ne preſcrit pas & que tout bon gouvernement condamne ; mais qu'on me diſe où de jeunes perſonnes à marier auront occaſion de prendre du goût l'une pour l'autre, & de ſe voir avec plus de décence & de circonſpection que

dans une aſſemblée où les yeux du Public inceſſamment ouverts ſur elles les forcent à la réſerve, à la modeſtie, à s'obſerver avec le plus grand ſoin? En quoi Dieu eſt il offenſé par un exercice agréable, ſalutaire, propre à la vivacité des jeunes gens, qui conſiſte à ſe préſenter l'un à l'autre avec grace & bienſéance, auquel le Spectateur impoſe une gravité dont on n'oſeroit ſortir un inſtant? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne point tromper autrui, du moins, quant à la figure, & de ſe montrer avec les agrémens & les défauts qu'on peut avoir, aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de s'obliger à nous aimer? Le devoir de ſe chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de ſe plaire? & n'eſt-ce pas un ſoin digne de deux perſonnes vertueuſes & chrétiennes qui cherchent à s'unir, de préparer ainſi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impoſe.

Qu'arrive t-il dans ces lieux où regne une contrainte éternelle, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaieté, où les jeunes gens des deux ſexes n'oſent jamai s'aſſembler en public, &

où l'indiſcrette ſévérité d'un Paſteur ne ſçait prêcher au nom de Dieu qu'une gêne ſervile, & la triſteſſe, & l'ennui? On élude une tyrannie inſupportable que la Nature & la raiſon déſavouent. Aux plaiſirs permis dont on prive une Jeuneſſe enjouée & folâtre, elle en ſubſtitue de plus dangereux. Les tête-à-tête adroitement concertés prennent la place des aſſemblées publiques. A force de ſe cacher comme ſi l'on étoit coupable, on eſt tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour; mais le vice eſt ami des ténebres, & jamais l'innocence & le myſtere n'habiterent longtemps enſemble.

Pour moi, loin de blâmer de ſi ſimples amuſemens, je voudrois, au contraire, qu'ils fuſſent publiquement autoriſés, & qu'on y prévînt tout déſordre particulier en les convertiſſant en bals ſolemnels & périodiques ouverts indiſtinctement à toute la Jeuneſſe à marier. Je voudrois qu'un Magiſtrat (c), nommé par le

(c) A chaque corps de métier, à chacune des ſociétés publiques dont eſt compoſé notre État, préſide un de ces Magiſtrats, ſous le nom de *Seigneur-Commis*. Ils aſſiſtent à toutes

Conſeil, ne dédaignât pas de préſider à ces bals. Je voudrois que les peres & meres y aſſiſtaſſent, pour veiller ſur leurs enfans, pour être témoins de leur grace & de leur adreſſe, des applaudiſſemens qu'ils auroient mérités, & jouir ainſi du plus doux ſpectacle qui puiſſe toucher un cœur paternel. Je voudrois qu'en général toute perſonne mariée y fût admiſe au nombre des Spectateurs & des Juges, ſans qu'il fût permis à aucune de profaner la dignité conjugale en danſant elle-même : car à quelle fin honnête pourroit-elle ſe donner ainſi en montre au Public ? Je voudrois qu'on formât dans la ſalle une enceinte commode & honorable, deſtinée aux gens âgés de l'un & de l'autre ſexe, qui, ayant déjà donné des citoyens à la patrie, verroient encore leurs petits-en-

---

les aſſemblées & même aux feſtins. Leur préſence n'empêche point une honnête familiarité entre les membres de l'aſſociation ; mais elle maintient tout le monde dans le reſpect qu'on doit porter aux loix, aux mœurs, à la décence, même au ſein de la joie & du plaiſir. Cette inſtitution eſt très-belle & forme un des grands liens qui uniſſent le peuple à ſes chefs.

ſans ſe préparer à le devenir. Je voudrois que nul n'entrât ni ne ſortît ſans ſaluer ce parquet, & que tous les couples de jeunes gens vinſſent, avant de commencer leur danſe & aprés l'avoir finie, y faire une profonde révérence, pour s'accoutumer de bonne heure à reſpecter la Vieilleſſe. Je ne doute pas que cette agréable réunion des deux termes de la vie humaine ne donnât à cette aſſemblée un certain coup-d'œil attendriſſant, & qu'on ne vît quelquefois couler dans le parquet des larmes de joie & de ſouvenir, capables, peut-être, d'en arracher à un Spectateur ſenſible. Je voudrois que tous les ans, au dernier bal, la jeune perſonne qui, durant les précédens, ſe ſeroit comportée le plus honnêtement, le plus modeſtement, & auroit plû davantage à tout le monde, au jugement du parquet, fut honorée d'une couronne par la main du *Seigneur-Commis* (*i*), & du titre de Reine du bal qu'elle porteroit toute l'année. Je voudrois qu'à la clôture de la même aſſemblée on la reconduiſît en cortége, que le pere & la mere fuſſent félicités

(*d*) Voyez la note précédente.

& remerciés d'avoir une fille ſi bien née & de l'élever ſi bien. Enfin je voudrois que, ſi elle venoit à ſe marier dans le cours de l'an, la Seigneurie lui fît un préſent, ou lui accordât quelque diſtinction publique, afin que cet honneur fût une choſe aſſez ſérieuſe pour ne pouvoir jamais devenir un ſujet de plaiſanterie.

Il eſt vrai qu'on auroit ſouvent à craindre un peu de partialité, ſi l âge des Juges ne laiſſoit toute la préférence au mérite; & quand la beauté modeſte ſeroit quelquefois favoriſée, quel en ſeroit le grand inconvénient? Ayant plus d'aſſauts à ſoutenir, n'a t-elle pas beſoin d'être plus encouragée? N'eſt-elle pas un don de la Nature, ainſi que les talens? Où eſt le mal qu'elle obtienne quelques honneurs qui l'excitent à s'en rendre digne & puiſſent contenter l'amour-propre, ſans offenſer la vertu.

En perfectionnant ce projet dans les mêmes vûes, ſous un air de galanterie & d'amuſement, on donneroit à ces fêtes pluſieurs fins utiles qui en feroient un objet important de police & de bonnes mœurs. La Jeuneſſe, ayant des rendez-

vous sûrs & honnêtes, seroit moins tentée d'en chercher de plus dangereux. Chaque sexe se livreroit plus patiemment, dans les intervalles, aux occupations & aux plaisirs qui lui sont propres & s'en consoleroit plus aisément d'être privé du commerce continuel de l'autre. Les particuliers de tout état auroient la ressource d'un Spectacle agréable, sur-tout aux peres & meres. Les soins pour la parure de leurs filles seroient pour les femmes un objet d'amusement qui feroit diversion à beaucoup d'autres ; & cette parure, ayant un objet innocent & louable, seroit-là tout-à-fait à sa place. Ces occasions de s'assembler pour s'unir, & d'arranger des établissemens, seroient des moyens fréquens de rapprocher des familles divisées & d'affermir la paix, si nécessaire dans notre Etat. Sans altérer l'autorité des peres les inclinations des enfans seroient un peu plus en liberté ; le premier choix dépendroit un peu plus de leur cœur ; les convenances d'âge, d'humeur, de goût, de caractere seroient un peu plus consultées ; on donneroit moins à celles d'état & de biens qui font des nœuds mal assortis, quand on les suit aux dépens des autres. Les liaisons deve-

nant plus faciles, les mariages feroient plus fréquens; ces mariages, moins circonfcrits par les mêmes conditions, préviendroient les partis, tempéreroient l'exceffive inégalité, maintiendroient mieux le corps du peuple dans l'efprit de fa conftitution; ces bals ainfi dirigés reffembleroient moins à un Spectacle public, qu'à l'affemblée d'une grande famille; & du fein de la joie & des plaifirs naîtroient la confervation, la concorde & la profpérité de la République (*e*).

Sur ces idées, il feroit aifé d'établir à peu de fraix, & fans danger, plus de Spec-

(*e*) Il me paroît plaifant d'imaginer quelquefois les jugemens que plufieurs porteront de mes goûts fur mes écrits. Sur celui-ci, l'on ne manquera pas de dire : cet homme eft fou de la danfe; je m'ennuie à voir danfer.... il ne peut fouffrir la Comédie; j'aime la Comédie à la paffion.... il a de l'averfion pour les femmes; je ne ferai que trop bien juftifié là-deffus.... il eft mécontent des Comédiens; j'ai tout fujet de m'en louer, & l'amitié du feul d'entr'eux que j'ai connu particulierement ne peut qu'honorer un honnête-homme. Même jugement fur les Poëtes dont je fuis forcé de cenfurer les pieces : ceux qui font morts ne feront pas de mon goût, & je ferai piqué contre

tacles qu'il n'en faudroit pour rendre le ſéjour de notre ville agréable & riant, même aux étrangers, qui, ne trouvant rien de pareil ailleurs, y viendroient

---

les vivans. La vérité eſt que Racine me charme, & que je n'ai jamais manqué volontairement une repréſentation de Moliere Si j'ai moins parlé de Corneille, c'eſt qu'ayant peu fréquenté ſes pieces, & manquant de livres, il ne m'eſt pas aſſez reſté dans la mémoire pour le citer. Quant à l'Auteur d'Atrée & de Catilina, je ne l'ai jamais vu qu'une fois, & ce fut pour en recevoir un ſervice. J'eſtime ſon génie & reſpecte ſa vieilleſſe; mais, quelque honneur que je porte à ſa perſonne, je ne dois que juſtice à ſes pieces, & je ne ſçais point acquitter mes dettes aux dépens du bien public & de la vérité. Si mes écrits m'inſpirent quelque fierté, c'eſt par la pureté d'intention qui les dicte, c'eſt par un déſintéreſſement dont peu d'Auteurs m'ont donné l'exemple, & que fort peu voudront imiter. Jamais vue particuliere ne ſouilla le deſir d'être utile aux autres qui m'a mis la plume à la main, & j'ai preſque toujours écrit contre mon propre intérêt. *Vitam impendere vero* : voilà la deviſe que j'ai choiſie & dont je me ſens digne. Lecteurs, je puis me tromper moi-même, mais non pas vous tromper volontairement; craignez mes erreurs & non ma mauvaiſe foi. L'amour du bien public eſt la ſeule paſſion qui me fait parler au Public : je ſçais alors m'oublier moi-même; &, ſi

au-moins pour y voir une chose unique : quoi qu'à dire le vrai, sur beaucoup de fortes raisons, je regarde ce concours comme un inconvénient bien plus que comme un avantage; & je suis persuadé, quant à moi, que jamais étranger n'entra dans Genève, qu'il n'y ait fait plus de mal que de bien.

Mais sçavez-vous, Monsieur, qui l'on devroit s'éfforcer d'attirer & de retenir dans nos murs ? Les Genevois mêmes, qui, avec un sincere amour pour leur pays, ont tous une si grande inclination

---

quelqu'un m'offense, je me tais sur son compte, de peur que la colere ne me rende injuste. Cette maxime est bonne à mes ennemis, en ce qu'ils me nuisent à leur aise & sans crainte de répréfailles; aux Lecteurs, qui ne craignent pas que ma haîne leur en impose; & sur-tout à moi qui, restant en paix, tandis qu'on m'outrage, n'ai du moins que le mal qu'on me fait, & non celui que j'éprouverois encore à le rendre. Sainte & pure vérité, à qui j'ai consacré ma vie, non jamais mes passions ne souilleront le sincere amour que j'ai pour toi; l'intérêt ni la crainte ne sçauroient altérer l'hommage que j'aime à t'offrir; & ma plume ne te refusera jamais rien que ce qu'elle craint d'accorder à la vengeance.

pour les voyages, qu'il n'y a point de contrée où l'on n'en trouve de répandus. La moitié de nos Citoyens épars dans le reste de l'Europe & du monde, vivent & meurent loin de la patrie ; & je me citerois moi-même avec plus de douleur, si j'y étois moins inutile. Je sçais que nous sommes forcés d'aller chercher au loin les ressources que notre terrein nous refuse, & que nous pourrions difficilement subsister, si nous nous y tenions renfermés ; mais au moins que ce bannissement ne soit pas éternel pour tous. Que ceux dont le Ciel a béni les travaux viennent, comme l'abeille, en rapporter le fruit dans la ruche ; réjouir leurs concitoyens du spectacle de leur fortune ; animer l'émulation des jeunes gens ; enrichir leur pays de leur richesse ; & jouir modestement chez eux des biens honnêtement acquis chez les autres. Sera-ce avec des Théâtres, toujous moins parfaits chez nous qu'ailleurs, qu'on les y fera revenir ? Quitteront-ils la Comédie de Paris ou de Londres pour aller revoir celle de Geneve ? Non, non, Monsieur ; ce n'est pas ainsi qu'on les peut ramener. Il faut que chacun sente qu'il ne sçauroit trouver ailleurs ce qu'il a laissé dans son pays ; il faut

faut qu'un charme invincible le rappelle au séjour qu'il n'auroit point dû quitter; il faut que le souvenir de leurs premiers exercices, de leurs premiers Spectacles, de leurs premiers plaisirs, reste profondément gravé dans leurs cœurs; il faut que les douces impressions faites durant la jeunesse demeurent & se renforcent dans un âge avancé, tandis que mille autres s'effacent; il faut qu'au milieu de la pompe des grands États & de leur triste magnificence une voix secrette leur crie incessamment au fond de l'ame: Ah! où sont les jeux & les fêtes de ma jeunesse? Où est la concorde des citoyens? Où est la fraternité publique? Où est la pure joie & la véritable allégresse? Où sont la paix, la liberté, l'équité, l'innocence? Allons rechercher tout cela. Mon Dieu! avec le cœur du Genevois, avec une ville aussi riante, un pays aussi charmant, un gouvernement aussi juste, des plaisirs si vrais & si purs, & tout ce qu'il faut pour sçavoir les goûter, à quoi tient-il que nous n'adorions tous la patrie?

Ainsi rappelloit ses citoyens, par des fêtes modestes & des jeux sans éclat, cette Sparte que je n'aurai jamais assez citée pour l'exemple que nous devrions

en tirer ; ainsi dans Athenes parmi les beaux arts, ainsi dans Suse au sein du luxe & de la molesse, le Spartiate ennuyé soupiroit après ses grossiers festins & ses fatigans exercices. C'est à Sparte que, dans une laborieuse oisiveté, tout étoit plaisir & Spectacle ; c'est-là que les plus rudes travaux passoient pour des récréations, & que les moindres délassemens formoient une instruction publique; c'est-là que les citoyens, continuellement assemblés, consacroient la vie entiere à des amusemens qui faisoient la grande affaire de l'Etat, & à des jeux dont on ne se délassoit qu'à la guerre.

J'entends déjà les plaisans me demander si, parmi tant de merveilleuses instructions, je ne veux point aussi, dans nos Fêtes Genevoises, introduire les danses des jeunes Lacédémoniennes? Je réponds que je voudrois bien nous croire les yeux & le cœur assez chastes pour supporter un tel Spectacle, & que de jeunes personnes dans cet état fussent à Genève, comme à Sparte, couvertes de l'honnêteté publique; mais, quelque estime que je fasse de mes compatriotes, je sçais trop combien il y a loin d'eux aux Lacédémoniens, & je ne leur propose ;

des inſtitutions de ceux-ci, que celles dont ils ne ſont pas encore incapables. Si le ſage Plutarque s'eſt chargé de juſtifier l'uſage en queſtion, pourquoi faut-il que je m'en charge après lui ? Tout eſt dit, en avouant que cet uſage ne convenoit qu'aux éleves de Lycurgue; que leur vie frugale & laborieuſe, leurs mœurs pures & ſéveres, la force d'ame qui leur étoit propre, pouvoient ſeules rendre innocent, ſous leurs yeux, un Spectacle ſi choquant pour tout peuple qui n'eſt qu'honnête.

Mais penſe-t-on qu'au fond l'adroite parure de nos femmes ait moins ſon danger qu'une nudité abſolue, dont l'habitude tourneroit bientôt les premiers effets en indifférence & peut-être en dégoût ? Ne ſçait on pas que les ſtatues & les tableaux n'offenſent les yeux que quand un mélange de vêtemens rend les nudités obſcènes ? Le pouvoir immédiat des ſens eſt foible & borné : c'eſt par l'entremiſe de l'imagination qu'ils font leurs plus grands ravages ; c'eſt elle qui prend ſoin d'irriter les deſirs, en prêtant à leurs objets encore plus d'attraits que ne leur en donna la Nature; c'eſt elle qui découvre à l'œil avec ſcandale ce qu'il ne voit pas ſeulement comme nud, mais comme de-

vant être habillé. Il n'y a point de vêtement ſi modeſte, au travers duquel un regard enflammé par l'imagination n'aille porter les deſirs. Une jeune Chinoiſe, avançant un bout du pied couvert & chauſſé, fera plus de ravage à Pékin que n'eût fait la plus belle fille du monde danſant toute nue au bas du Taÿgete. Mais quand on s'habille avec autant d'art & ſi peu d'exactitude que les femmes font aujourd'hui, quand on ne montre moins que pour faire déſirer davantage, quand l'obſtacle qu'on oppoſe aux yeux ne ſert qu'à mieux irriter l'imagination, quand on ne cache une partie de l'objet que pour parer celle qu'on expoſe;

Heu! malè tùm mites defendit pampinus uvas.

Terminons ces nombreuſes digreſſions. Grace au Ciel, voici la derniere : je ſuis à la fin de cet écrit. Je donnois les fêtes de Lacédémone pour modele de celles que je voudrois voir parmi nous. Ce n'eſt pas ſeulement par leur objet, mais auſſi par leur ſimplicité que je les trouve recommandables : ſans pompe, ſans luxe, ſans appareil, tout y reſpiroit, avec un charme ſecret de patriotiſme qui les rendoit intéreſſantes, un

certain esprit martial convenable à des hommes libres (*a*). Sans affaires & sans plaisirs, au moins de ce qui porte ces noms parmi nous, ils passoient, dans

(*a*) Je me souviens d'avoir été frappé dans mon enfance d'un Spectacle assez simple, & dont pourtant l'impression m'est toujours restée, malgré le temps & la diversité des objets. Le Régiment de S.-Gervais avoit fait l'exercice, &, selon la coutume, on avoit soupé par compagnies; la plupart de ceux qui les composoient se rassemblerent après le souper dans la place de S.-Gervais & se mirent à danser tous ensemble, Officiers & soldats, autour de la fontaine, sur le bassin de laquelle étoient montés les tambours, les fifres, & ceux qui portoient les flambeaux. Une danse de gens égayés par un long repas sembleroit n'offrir rien de fort intéressant à voir; cependant l'accord de cinq ou six cents hommes en uniforme, se tenant tous par la main, & formant une longue bande qui serpentoit en cadence & sans confusion, avec mille tours & retours, mille espèces d'évolutions figurées, le choix des airs qui les animoient, le bruit des tambours, l'éclat des flambeaux, un certain appareil militaire au sein du plaisir, tout cela formoit une sensation très-vive qu'on ne pouvoit supporter de sang-froid. Il étoit tard, les femmes étoient couchées, toutes se releverent. Bientôt les fenêtres furent pleines de spectatrices qui donnoient un nouveau zèle aux Acteurs; elles ne purent tenir long-

cette douce uniformité, la journée ſans la trouver trop longue ; & la vie, ſans la trouver trop courte. Ils s'en retournoient chaque ſoir, gais & diſpos, prendre leur

---

temps à leurs fenêtres, elles deſcendirent; les maitreſſes venoient voir leurs maris, les ſervantes apportoient du vin, les enfans mêmes, éveillés par le bruit, accoururent demi-vêtus entre les peres & les meres. La danſe fut ſuſpendue ; ce ne furent qu'embraſſemens, ris, ſantés, careſſes. Il réſulta de tout cela un attendriſſement général que je ne ſçaurois peindre, mais que, dans l'allégreſſe univerſelle, on éprouve aſſez naturellement au milieu de tout ce qui nous eſt cher. Mon pere, en m'embraſſant, fut ſaiſi d'un treſſaillement que je crois ſentir & partager encore. Jean-Jacques, me diſoit-il, aime ton pays. Vois-tu ces bons Genevois ? ils ſont tous amis, ils ſont tous freres; la joie & la concorde regnent au milieu d'eux. Tu es Genevois : tu verras un jour d'autres peuples; mais quand tu voyagerois autant que ton pere, tu ne trouveras jamais leur pareil.

On voulut recommencer la danſe, il n'y eut plus moyen : on ne ſçavoit plus ce qu'on faiſoit, toutes les têtes étoient tournées d'une ivreſſe plus douce que celle du vin. Après avoir reſté quelque temps encore à rire & à cauſer ſur la place, il fallut ſe ſéparer, chacun ſe retira paiſiblement avec ſa famille; & voilà comment ces aimables & prudentes femmes ramenerent leurs maris, non pas en troublant leurs plaiſirs, mais en allant les partager. Je

frugal repas, contens de leur patrie, de leurs concitoyens & d'eux-mêmes. Si l'on demande quelque exemple de ces divertiſſemens publics, en voici un rapporté par Plutarque. Il y avoit, dit-il, toujours trois danſes en autant de bandes, ſelon la différence des âges; & ces danſes ſe faiſoient au chant de chaque bande. Celle des vieillards commençoit la premiere, en chantant le couplet ſuivant :

Nous avons été jadis,
Jeunes, vaillans & hardis.

Suivoit celle des hommes qui chantoient à leur tour, en frappant de leurs armes en cadence :

Nous le ſommes maintenant,
A l'épreuve à tout venant.

Enſuite venoient les enfans, qui leur répon-

ſens bien que ce ſpectacle dont je fus ſi touché, ſeroit ſans attrait pour mille autres: il faut des yeux faits pour le voir, & un cœur fait pour le ſentir. Non; il n'y a de pure joie que la joie publique, & les vrais ſentimens de la nature ne regnent que ſur le peuple. Ah! Dignité, fille de l'Orgueil & mere de l'Ennui, jamais tes triſtes eſclaves eurent-ils un pareil moment en leur vie?

doient, en chantant de toute leur force:

Et nous bientôt le ſerons,
Qui tous vous ſurpaſſerons.

Voilà, Monſieur, les ſpectacles qu'il faut à des Républiques. Quant à celui dont votre article *Geneve* m'a forcé de traiter dans cet eſſai, ſi jamais l'intérêt particulier vient à bout de l'établir dans nos murs, j'en prévois les triſtes effets; j'en ai montré quelques-uns, j'en pourrois montrer davantage; mais c'eſt trop craindre un malheur imaginaire que la vigilance de nos Magiſtrats ſçaura prévenir. Je ne prétends point inſtruire des hommes plus ſages que moi. Il me ſuffit d'en avoir dit aſſez pour conſoler la Jeuneſſe de mon pays, d'être privée d'un amuſement qui coûteroit ſi cher à la patrie. J'exhorte cette heureuſe Jeuneſſe à profiter de l'avis qui termine votre article. Puiſſe-t elle connoître & mériter ſon ſort! Puiſſe-t-elle ſentir toujours combien le ſolide bonheur eſt préférable aux vains plaiſirs qui le détruiſent! Puiſſe-t-elle tranſmettre à ſes deſcendans les vertus, la liberté, la paix qu'elle tient de ſes peres! C'eſt le dernier vœu par lequel je finis mes écrits; c'eſt celui par lequel finira ma vie.

LETTRE

A M. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENEVE;

Par M. D'ALEMBERT, *de l'Académie Françoiſe, en réponſe à la précédente.*

Quittez-moi votre ſerpe, inſtrument
de dommage.

La Font. L. XII. Fab. XX.



LETTRE A M. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE.

LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adreſſer, MONSIEUR, ſur l'article *Genève* de l'Encyclopédie, a eu tout le ſuccès que vous deviez en attendre. En intéreſſant les Philoſophes par les vérités répandues dans votre ouvrage, & les gens de goût par l'éloquence & la chaleur de votre ſtyle, vous avez encore ſçu plaire à la multitude par le mépris même que vous témoignez pour elle, & que vous euſſiez peut-être marqué davantage, en affectant moins de le montrer.

Je ne me propoſe pas de répondre préciſément à votre Lettre, mais de m'entretenir avec vous ſur ce qui en fait le

ſujet, & de vous communiquer mes réflexions bonnes ou mauvaiſes ; il ſeroit trop dangereux de lutter contre une plume telle que la vôtre, & je ne cherche point à écrire des choſes brillantes, mais des choſes vraies.

Une autre raiſon m'engage à ne pas demeurer dans le ſilence ; c'eſt la reconnoiſſance que je vous dois des égards avec leſquels vous m'avez combattu. Sur ce point ſeul je me flatte de ne vous point céder. Vous avez donné aux Gens de Lettres un exemple digne de vous, & qu'ils imiteront peut-être enfin, quand ils connoîtront mieux leurs vrais intérêts. Si la ſatyre & l'injure n'étoient pas aujourd'hui le ton favori de la critique, elle ſeroit plus honorable à ceux qui l'exercent, & plus utile à ceux qui en ſont l'objet. On ne craindroit point de s'avilir en y répondant ; on ne ſongeroit qu'à s'éclairer avec une candeur & une eſtime réciproques ; la vérité ſeroit connue, & perſonne ne ſeroit offenſé ; car c'eſt moins la vérité qui bleſſe, que la maniere de la dire.

Vous avez eu dans votre lettre trois

objets principaux; d'attaquer les Spectacles pris en eux-mêmes; de montrer que, quand la Morale pourroit les tolérer, la constitution de Genève ne lui permettroit pas d'en avoir; de justifier enfin les Pasteurs de votre Eglise sur les sentimens que je leur ai attribués en matiere de religion. Je suivrai ces trois objets avec vous, & je m'arrêterai d'abord sur le premier, comme sur celui qui intéresse le plus grand nombre des Lecteurs. Malgré l'étendue de la matiere, je tâcherai d'être le plus court qu'il me sera possible; il n'appartient qu'à vous d'être long & d'être lu, & je ne dois pas me flatter d'être aussi heureux en écarts.

Le caractere de votre Philosophie, Monsieur, est d'être ferme & inexorable dans sa marche. Vos principes posés, les conséquences sont ce qu'elles peuvent; tant pis pour nous, si elles sont fâcheuses; mais, à quelque point qu'elles le soient, elles ne vous le paroissent jamais assez pour vous forcer à revenir sur les principes. Bien loin de craindre les objections qu'on peut faire contre vos paradoxes, vous prévenez ces objections

en y répondant par des paradoxes nouveaux. Il me ſemble voir en vous (la comparaiſon ne vous offenſera pas ſans doute) ce chef intrépide des Réformateurs, qui, pour ſe défendre d'une héréſie, en avançoit une plus grave ; qui commença par attaquer les Indulgences, & finit par abolir la Meſſe. Vous avez prétendu que la culture des Sciences & des Arts eſt nuiſible aux mœurs ; on pouvoit vous objecter que dans une ſociété policée cette culture eſt du moins néceſſaire juſqu'à un certain point, & vous prier d'en fixer les bornes : vous vous êtes tiré d'embarras en coupant le nœud, & vous n'avez cru pouvoir nous rendre heureux & parfaits, qu'en nous réduiſant à l'état des bêtes. Pour prouver ce que tant d'Opéra François avoient ſi bien prouvé avant vous, que nous n'avons point de muſique, vous avez déclaré *que nous ne pouvions en avoir, & que, ſi nous en avions une, ce ſeroit tant pis pour nous.* Enfin dans la vue d'inſpirer plus efficacement à vos compatriotes l'horreur de la Comédie, vous la repréſentez comme une des plus pernicieuſes inventions des hommes, &, pour me

ſervir de vos propres termes, comme un divertiſſement *plus barbare que les combats des gladiateurs.*

Vous procédez avec ordre, & ne portez pas d'abord les grands coups. A ne regarder les Spectacles que comme un amuſement, cette raiſon ſeule vous paroît ſuffire pour les condamner. *La vie eſt ſi courte*, dites-vous, *& le temps ſi précieux* ! Qui en doute, Monſieur ? Mais en même temps la vie eſt ſi malheureuſe, & le plaiſir ſi rare ! Pourquoi envier aux hommes, deſtinés preſque uniquement par la Nature à pleurer & à mourir, quelques délaſſemens paſſagers, qui les aident à ſupporter l'amertume ou l'inſipidité de leur exiſtence ? Si les Spectacles, conſidérés ſous ce point de vue, ont un défaut à mes yeux, c'eſt d'être pour nous une diſtraction trop légere & un amuſement trop foible, préciſément par cette raiſon qu'ils ſe préſentent trop à nous ſous la ſeule idée d'amuſement, & d'amuſement néceſſaire à notre oiſiveté. L'illuſion ſe trouvant rarement dans les repréſentations théâtrales, nous ne les voyons que comme un jeu qui nous laiſſe preſque entierement à nous. D'ailleurs, le plaiſir

ſuperficiel & momentané qu'elles peuvent produire, eſt encore affoibli par la nature de ce plaiſir même, qui, tout imparfait qu'il eſt, a l'inconvénient d'être trop recherché, &, ſi on peut parler de la ſorte, appellé de trop loin. Il a fallu, ce me ſemble, pour imaginer un pareil genre de divertiſſement, que les hommes en euſſent auparavant eſſayé & uſé de bien des eſpeces. Quelqu'un qui s'ennuyoit cruellement (c'étoit vraiſemblablement un Prince) doit avoir eu la premiere idée de cet amuſement rafiné, qui conſiſte à repréſenter ſur des planches les infortunes & les travers de nos ſemblables pour nous conſoler ou nous guérir des nôtres, & à nous rendre Spectateurs de la vie, d'Acteurs que nous y ſommes, pour nous en adoucir le poids & les malheurs. Cette réflexion triſte vient quelquefois troubler le plaiſir que je goûte au Théâtre. A travers les impreſſions agréables de la ſcène, j'apperçois de temps en temps, malgré moi, & avec une ſorte de chagrin, l'empreinte fâcheuſe de ſon origine; ſurtout dans ces momens de repos, où l'action ſuſpendue refroidie, laiſſant l'imagination tranquille, ne montre plus que la repréſentation au lieu de la choſe, &

l'Acteur au lieu du perſonnage. Telle eſt, Monſieur, la triſte deſtinée de l'homme juſques dans les plaiſirs mêmes; moins il peut s'en paſſer, moins il les goûte; & plus il y met de ſoins & d'étude, moins leur impreſſion eſt ſenſible. Pour nous en convaincre par un exemple encore plus frappant que celui du Théâtre, jettons les yeux ſur ces maiſons décorées par la vanité & par l'opulence, que le Vulgaire croit un ſéjour de délices; & où les rafinemens d'un luxe recherché brillent de toutes parts; elles ne rappellent que trop ſouvent au riche blaſé qui les a fait conſtruire, l'image importune de l'ennui qui lui a rendu ces rafinemens néceſſaires.

Quoi qu'il en ſoit, Monſieur, nous avons trop beſoin de plaiſirs, pour nous rendre difficiles ſur le nombre ou ſur le choix. Sans doute tous nos divertiſſemens forcés & factices, inventés & mis en uſage par l'oiſiveté, ſont bien au-deſſous des plaiſirs ſi purs & ſi ſimples que devroient nous offrir les devoirs du Citoyen, d'ami, d'époux, de fils, & de pere: mais rendez nous donc, ſi vous le pouvez, ces devoirs moins pénibles & moins

triſtes : ou ſouffrez qu'après les avoir remplis de notre mieux, nous nous conſolions, de nôtre mieux auſſi, des chagrins qui les accompagnent. Rendez les peuples plus heureux, & par conſéquent les Citoyens moins rares, les amis plus ſenſibles & plus conſtans, les peres plus juſtes, les enfans plus tendres, les femmes plus fidelles & plus vraies; nous ne chercherons point alors d'autres plaiſirs que ceux qu'on goûte au ſein de l'amitié, de la patrie, de la Nature & de l'amour. Mais il y a long-temps, vous le ſçavez, que le ſiecle d'Aſtrée n'exiſte plus que dans les fables, ſi même il a jamais exiſté ailleurs. Solon diſoit qu'il avoit donné aux Athéniens, non les meilleures loix en elles-mêmes, mais les meilleures qu'ils puſſent obſerver. Il en eſt ainſi des devoirs qu'une ſaine Philoſophie preſcrit aux hommes, & des plaiſirs qu'elle leur permet. Elle doit nous ſuppoſer & nous prendre tels que nous ſommes, pleins de paſſions & de foibleſſes, mécontens de nous-mêmes & des autres, réuniſſant à un penchant naturel pour l'oiſiveté, l'inquiétude & l'activité dans les deſirs. Que reſte-t-il à faire à la Philoſophie, que de pallier à nos yeux, par les diſtractions

qu'elle nous offre, l'agitation qui nous tourmente ou la langueur qui nous consume ? Peu de personnes ont, comme vous, Monsieur, la force de chercher leur bonheur dans la triste & uniforme tranquillité de la solitude. Mais cette ressource ne vous manque-t-elle jamais à vous même ? N'éprouvez-vous jamais au sein du repos, & quelquefois du travail, ces momens de dégoût & d'ennui qui rendent nécessaires les délassemens ou les distractions ? La Société seroit d'ailleurs trop malheureuse, si tous ceux qui peuvent se suffire ainsi que vous, s'en bannissoient par un exil volontaire. Le sage, en fuyant les hommes, c'est-à-dire, en évitant de s'y livrer ; (car c'est la seule maniere dont il doit les fuir), leur est au moins redevable de ses instructions & de son exemple ; c'est au milieu de ses semblables que l'Etre suprême lui a marqué son séjour, & il n'est pas plus permis aux Philosophes qu'aux Rois d'être hors de chez eux.

Je reviens aux plaisirs du Théâtre. Vous avez laissé avec raison aux déclamateurs de la Chaire, cet argument si rebattu contre les Spectacles : qu'ils sont

contraires à l'eſprit du Chriſtianiſme, qui nous oblige de nous mortifier ſans ceſſe. On s'interdiroit, ſur ce principe, les délaſſemens que la Religion condamne le moins. Les Soli aires auſteres de Port-Royal, grands Prédicateurs de la mortification chrétienne, &, par cette raiſon, grands adverſaires de la Comédie, ne ſe refuſoient pas dans leur ſolitude, comme l'a remarqué Racine, le plaiſir de faire des ſabots, & celui de tourner les Jéſuites en ridicule.

Il ſemble donc que les Spectacles, à ne les conſidérer encore que du côté de l'amuſement, peuvent être accordés aux hommes, du moins comme un jouet qu'on donne à des enfans qui ſouffrent. Mais ce n'eſt pas ſeulement un jouet qu'on a prétendu leur donner, ce ſont des leçons utiles, déguiſées ſous l'apparence du plaiſir. Non-ſeulement on a voulu diſtraire de leurs peines ces enfans adultes; on a voulu que ce Théâtre où ils ne vont en apparence que pour rire ou pour pleurer, devînt pour eux, preſque ſans qu'ils s'en apperçuſſent, une école de mœurs & de vertu. Voilà, Monſieur, de quoi vous croyez le Théâtre incapable; vous lui

attribuez même un effet abſolument contraire, & vous prétendez le prouver.

Je conviens d'abord avec vous, que les Ecrivains dramatiques ont pour but principal de plaire, & que celui d'être utiles eſt tout au plus le ſecond; mais qu'importe, s'ils ſont en effet utiles, que ce ſoit leur premier ou leur ſecond objet? Soyons de bonne-foi, Monſieur, avec nous-mêmes, & convenons que les Auteurs de Théâtre n'ont rien en cela qui les diſtingue des autres. L'eſtime publique eſt le but principal de tout Ecrivain; & la premiere vérité qu'il veut apprendre à ſes Lecteurs, c'eſt qu'il eſt digne de cette eſtime. En vain affecteroit-il de la dédaigner dans ſes ouvrages; l'indifférence ſe taît, & ne fait point tant de bruit; les injures même dites à une Nation ne ſont quelquefois qu'un moyen plus piquant de ſe rappeller à ſon ſouvenir; & le fameux Cynique de la Grece eût bientôt quitté ce tonneau d'où il bravoit les préjugés & les Rois, ſi les Athéniens euſſent paſſé leur chemin ſans le regarder & ſans l'entendre. La vraie Philoſophie ne conſiſte point à fouler aux pieds la gloire, & encore moins à le dire; mais à n'en pas faire dépendre ſon bonheur,

même en tâchant de la mériter. On n'écrit donc, Monſieur, que pour être lu, & on ne veut être lu que pour être eſtimé; j'ajoûte, pour être eſtimé de la multitude, de cette multitude même, dont on fait d'ailleurs (& avec raiſon) ſi peu de cas. Une voix ſecrette & importune nous crie, que ce qui eſt beau, grand & vrai plaît à tout le monde, & que ce qui n'obtient pas le ſuffrage general, manque apparemment de quelqu'une de ces qualités. Ainſi, quand on cherche les éloges du Vulgaire, c'eſt moins comme une récompenſe flatteuſe en elle-même, que comme le gage le plus ſûr de la bonté d'un ouvrage. L'amour-propre qui n'annonce que des prétentions modérées, en déclarant qu'il ſe borne à l'approbation du petit nombre, eſt un amour-propre timide qui ſe conſole d'avance, ou un amour-propre mécontent qui ſe conſole après coup. Mais quel que ſoit le but d'un Ecrivain, ſoit d'être loué, ſoit d'être utile, ce but n'importe guere au Public: ce n'eſt point là ce qui regle ſon jugement, c'eſt uniquement le degré de plaiſir ou de lumiere qu'on lui a donné. Il honore ceux qui l'inſtruiſent, il encourage ceux qui l'amuſent, il applaudit

ceux qui l'inſtruiſent en l'amuſant. Or les bonnes pieces de Théâtre me paroiſſent réunir ces deux derniers avantages. C'eſt la Morale miſe en action ; ce ſont les préceptes réduits en exemples ; la Tragédie nous offre les malheurs produits par les vices des hommes ; la Comédie, les ridicules attachés à leurs défauts ; l'une & l'autre mettent ſous les yeux ce que la Morale ne montre que d'une maniere abſtraite & dans une eſpece de lointain. Elles développent & fortifient par les mouvemens qu'elles excitent en nous les ſentimens dont la Nature a mis le germe dans nos ames.

On va, ſelon vous, s'iſoler au Spectacle, on y va oublier ſes proches, ſes concitoyens & ſes amis. Le Spectacle eſt, au contraire, celui de tous nos plaiſirs qui nous rappelle le plus aux autres hommes, par l'image qu'il nous préſente de la vie humaine, & par les impreſſions qu'il nous donne & qu'il nous laiſſe. Un Poëte dans ſon enthouſiaſme, un Géometre dans ſes méditations profondes, ſont bien plus iſolés qu'on ne l'eſt au Théâtre. Mais quand les plaiſirs de la ſcène nous feroient perdre pour un moment le ſouvenir de

nos ſemblables, n'eſt-ce pas l'effet naturel de toute occupation qui nous attache, de tout amuſement qui nous entraine? Combien de momens dans la vie où l'homme le plus vertueux oublie ſes compatriotes & ſes amis ſans les aimer moins; & vous-même, Monſieur, n'auriez-vous renoncé à vivre avec les vôtres que pour y penſer toujours?

Vous avez bien de la peine, ajoûtez-vous, à concevoir cette regle de la Poétique des Anciens, que le Théâtre purge les paſſions en les excitant. La regle, ce me ſemble, eſt vraie; mais elle a le défaut d'être mal énoncée; & c'eſt ſans doute par cette raiſon qu'elle a produit tant de diſputes, qu'on ſe ſeroit épargnées, ſi on avoit voulu s'entendre. Les paſſions dont le Théâtre tend à nous garantir ne ſont pas celles qu'il excite; mais il nous en garantit en excitant en nous les paſſions contraires; j'entends ici par *paſſion*, avec la plupart des Ecrivains de Morale, toute affection vive & profonde, qui nous attache fortement à ſon objet. En ce ſens, la Tragédie ſe ſert des paſſions utiles & louables, pour réprimer les paſſions blâmables & nuiſibles; elle emploie,

emploie, par exemple, les larmes & la compaſſion dans Zaïre, pour nous précautionner contre l'amour violent & jaloux ; l'amour de la patrie dans Brutus, pour nous guérir de l'ambition; la terreur & la crainte de la vengeance céleſte dans Sémiramis, pour nous faire haïr & éviter le crime. Mais ſi, avec quelques Philoſophes, on n'attache l'idée de paſſion qu'aux affections criminelles, il faudra pour lors ſe borner à dire, que le Théâtre les corrige en nous rappellant aux affections naturelles ou vertueuſes, que le Créateur nous a données pour combattre ces mêmes paſſions.

« Voilà, objectez-vous, un remede » bien foible & recherché bien loin : » l'homme eſt naturellement bon ; l'a» mour de la vertu, quoi qu'en diſent » les Philoſophes, eſt inné dans nous ; » il n'y a perſonne, excepté les ſcélérats » de profeſſion, qui, avant d'entendte » une Tragédie, ne ſoit déjà perſuadé » des vérités dont elle va nous inſtruire ; » & à l'égard des hommes plongés dans » le crime, ces vérités ſont bien inutiles » à leur faire entendre, & leur cœur n'a point d'oreilles ». L'homme eſt naturel-

lement bon, je le veux ; cette queſtion demanderoit un trop long examen ; mais vous conviendrez du moins que la ſociété, l'intérêt, l'exemple, peuvent faire de l'homme un être méchant. J'avoue que, quand il voudra conſulter ſa raiſon, il trouvera qu'il ne peut être heureux que par la vertu : & c'eſt en ce ſeul ſens que vous pouvez regarder l'amour de la vertu comme inné dans nous ; car vous ne croyez pas apparemment que le *fœtus* & les enfans à la mammelle aient aucune notion du juſte & de l'injuſte. Mais la raiſon ayant à combattre en nous des paſſions, qui étouffent ſa voix, emprunte le ſecours du Théâtre pour imprimer plus profondément dans notre ame les vérités que nous avons beſoin d'apprendre. Si ces vérités gliſſent ſur les ſcélérats décidés, elles trouvent dans le cœur des autres une entrée plus facile ; elles s'y fortifient, quand elles y étoient déjà gravées ; incapables peut-être de ramener les hommes perdus, elles ſont au moins propres à empêcher les autres de ſe perdre. Car la morale eſt comme la médecine ; beaucoup plus ſûre dans ce qu'elle fait pour prévenir les maux, que dans ce qu'elle tente pour les guérir.

L'effet de la morale du Théâtre eſt donc moins d'opérer un changement ſubit dans les cœurs corrompus, que de prémunir contre le vice les ames foibles par l'exercice des ſentimens honnêtes, & d'affermir dans ces mêmes ſentimens les ames vertueuſes. Vous appellez paſſagers & ſtériles les mouvemens que le Théâtre excite, parce que la vivacité de ces mouvemens ſemble ne durer que le temps de la piece; mais leur effet, pour être lent & comme inſenſible, n'en eſt pas moins réel aux yeux du Philoſophe. Ces mouvemens ſont des ſecouſſes par leſquelles le ſentiment de la vertu a beſoin d'être réveillé dans nous; c'eſt un feu qu'il faut de temps en temps ranimer & nourrir pour l'empêcher de s'éteindre.

Voilà, Monſieur, les fruits naturels de la morale miſe en action ſur le Théâtre; voilà les ſeuls qu'on en puiſſe attendre. Si elle n'en a pas de plus marqués, croyez vous que la morale réduite aux préceptes en produiſe beaucoup davantage? Il eſt bien rare que les meilleurs livres de morale rendent vertueux ceux qui n'y ſont pas diſpoſés d'avance; eſt-ce une raiſon pour proſcrire ces livres?

Demandez à nos Prédicateurs les plus fameux combien ils font de converfions par an; ils vous répondront qu'on en fait une ou deux par fiecle, encore faut-il que le fiecle foit bon; fur cette réponfe leur défendrez-vous de prêcher, & à nous de les entendre?

« Belle comparaifon! direz-vous; » je veux que nos Prédicateurs & nos » Moraliftes n'aient pas des fuccès bril- » lans; au moins ne font-ils pas grand » mal, fi ce n'eft peut-être celui d'en- » nuyer quelquefois; mais c'eft précifé- » ment parce que les Auteurs de Théâtre » nous ennuient moins, qu'ils nous nuifent » davantage. Quelle morale que celle » qui préfente fi fouvent aux yeux des » Spectateurs des monftres impunis & des » crimes heureux: un Atrée qui s'ap- » plaudit des horreurs qu'il a exercées » contre fon frere; un Néron qui em- » poifonne Britannicus pour regner en » paix; une Médée qui égorge fes enfans, » & qui part en infultant au défefpoir de » leur pere; un Mahomet qui féduit & » qui entraîne tout un peuple, victime » & inftrument de fes fureurs! Quel » affreux fpectacle à montrer aux hom-

» mes, que des ſcélérats triomphans » ! Pourquoi non, Monſieur, ſi on leur rend ces ſcélérats odieux dans leur triomphe même ? Peut-on mieux nous inſtruire à la vertu, qu'en nous montrant, d'un côté, les ſuccès du crime, & en nous faiſant envier, de l'autre, le ſort de la vertu malheureuſe ? Ce n'eſt pas dans la proſpérité ni dans l'élévation qu'on a beſoin d'apprendre à l'aimer, c'eſt dans l'abjection & dans l'infortune. Or, ſur cet effet du Théâtre, j'en appelle avec confiance à votre propre témoignage ; interrogez les Spectateurs l'un après l'autre au ſortir de ces Tragédies que vous croyez une école de vice & de crime : demandez-leur lequel ils aimeroient mieux être, de Britannicus, ou de Néron ; d'Atrée, ou de Thyeſte ; de Zopire, ou de Mahomet. Héſiteront-ils ſur la réponſe ? Et comment héſiteroient-ils ? Pour nous borner à un ſeul exemple, quelle leçon plus propre à rendre le fanatiſme exécrable, & à faire regarder comme des monſtres, ceux qui l'inſpirent, que cet horible tableau du quatrieme Acte de Mahomet, où l'on voit Séïde, égaré par un zele affreux, enfoncer le poignard dans le ſein de ſon pere ? Vous voudriez, Monſieur, bannir

cette Tragédie de notre Théâtre? Plût à Dieu qu'elle y fût plus ancienne de deux cents ans! L'efprit philofophique qui l'a dictée feroit de même date parmi nous, & peut-être eût épargné à la nation Françoife, d'ailleurs fi paifible & fi douce, les horreurs & les atrocités religieufes auxquelles elle s'eft livrée. Si cette Tragédie laiffe quelque chofe à regretter aux Sages, c'eft de n'y voir que les forfaits caufés par le zele d'une fauffe Religion, & non les malheurs encore plus déplorables, où le zele aveugle pour une religion vraie peut quelquefois entraîner les hommes.

Ce que je dis ici de Mahomet, je crois pouvoir le dire de même des autres Tragédies qui vous paroiffent fi dangereufes. Il n'en eft, ce me femble, aucune qui ne laiffe dans notre ame, après la repréfentation, quelque grande & utile leçon de morale plus ou moins développée. Je vois dans Œdipe un prince fort à plaindre fans doute, mais toujours coupable, puifqu'il a voulu, contre l'avis même des Dieux braver fa deftinée; dans Phédre, une femme que la violence de fa paffion peut rendre malheureufe, mais non pas excufable, puifqu'elle travaille à perdre

un Prince vertueux dont elle n'a pu se faire aimer ; dans Catilina, le mal que l'abus des grands talens peut faire au genre humain ; dans Médée & dans Atrée les effets abominables de l'amour criminel & irrité, de la vengeance & de la haîne. D'ailleurs, quand ces pieces ne nous enseigneroient directement aucune vérité morale, seroient-elles pour cela blâmables ou pernicieuses ? Il suffiroit, pour les justifier de ce reproche, de faire attention aux sentimens louables, ou tout au moins naturels, qu'elles excitent en nous; Œdipe & Phédre, l'attendrissement sur nos semblables ; Atrée & Médée, le frémissement & l'horreur. Quand nous irions à ces Tragédies, moins pour être instruits que pour être remués, quel seroit en cela notre crime & le leur ? Elles seroient pour les honnêtes gens, s'il est permis d'employer cette comparaison, ce que les supplices sont pour le peuple ; un spectacle où ils assisteroient par le seul besoin que tous les hommes ont d'être émus. C'est en effet ce besoin, & non pas, comme on le croit communément, un sentiment d'inhumanité qui fait courir le peuple aux exécutions des criminels. Il voit, au contraire, ces exécutions avec

un mouvement de trouble & de pitié, qui va quelquefois jufqu'à l'horreur & aux larmes. Il faut à ces ames rudes, concentrées & groffieres, des fecouffes fortes pour les ébranler. La Tragédie fuffit aux ames plus délicates & plus fenfibles ; quelquefois même, comme dans Médée & dans Atrée, l'impreffion eft trop violente pour elles. Mais, bien loin d'être alors dangereufe, elle eft, au contraire, importune ; & un fentiment de cette efpece peut-il être une fource de vices & de forfaits ? Si, dans les pieces où l'on expofe le crime à nos yeux, les fcélérats ne font pas toujours punis, le Spectateur eft affligé qu'ils ne le foient pas : quand il ne peut en accufer le Poëte, toujours obligé de fe conformer à l'Hiftoire, c'eft alors, fi je puis parler ainfi, l'Hiftoire elle même qu'il accufe ; & il fe dit en fortant :

Faifons notre devoir, & laiffons faire aux Dieux.

Auffi dans un Spectacle qui laifferoit plus de liberté au Poëte ; dans notre Opéra, par exemple, qui n'eft d'ailleurs ni le Spectacle de la vérité, ni celui des mœurs, je doute qu'on pardonnât à l Au-

teur de laiſſer jamais le crime impuni. Je me ſouviens d'avoir vu autrefois en manuſcrit un Opéra d'Atrée, où ce monſtre périſſoit écraſé de la foudre, en criant avec une ſatisfaction barbare:

Tonnez, Dieux impuiſſans; frappez: je ſuis vengé.

Cette ſituation vraiment théâtrale, ſecondée par une muſique effrayante, eût produit, ce me ſemble, un des plus heureux dénouemens qu'on puiſſe imaginer au Théâtre lyrique.

Si dans quelques Tragédies on a voulu nous intéreſſer pour des ſcélérats, ces Tragédies ont manqué leur objet; c'eſt la faute du Poëte & non du genre; vous trouverez des Hiſtoriens mêmes qui ne ſont pas exempts de ce reproche; en accuſerez-vous l'Hiſtoire? Rappellez vous, Monſieur un de nos chef-d'œuvres en ce genre, la conjuration de Veniſe de l'Abbé de Saint-Réal, & l'eſpece d'intérêt qu'il nous inſpire, ſans l'avoir peut-être voulu, pour ces hommes qui ont juré la ruine de leur patrie; on s'afflige preſque après cette lecture de voir tant de courage & d'habileté devenus inutiles: on ſe reproche ce ſentiment, mais il nous ſaiſit

malgré nous, & ce n'eſt que par réflexion qu'on prend part au ſalut de Veniſe. Je vous avouerai à cette occaſion (contre l'opinion aſſez généralement établie) que le ſujet de *Veniſe ſauvée* me paroît bien plus propre au Théâtre que celui de Manlius Capitolinus, quoique ces deux pièces ne different guere que par les noms & l état des perſonnages. Des malheureux qui conſpirent pour ſe rendre libres, ſont moins odieux que des Sénateurs qui cabalent pour ſe rendre maîtres.

Mais ce qui paroît, Monſieur, vous avoir choqué le plus dans nos pieces, c'eſt le rôle qu'on y fait jouer à l'amour. Cette paſſion, le grand mobile des actions des hommes, eſt en effet le reſſort preſque unique du Théâtre François; & rien ne vous paroît plus contraire à la ſaine morale que de réveiller par des peintures & des ſituations ſéduiſantes un ſentiment ſi dangereux. Permettez-moi de vous faire une queſtion avant que de vous répondre. Voudriez-vous bannir l'amour de la Société? Ce ſeroit, je crois, pour elle un grand bien & un grand mal. Mais vous chercheriez en vain à détruire cette paſſion dans les hommes; il ne pa-

roit pas, d'ailleurs, que votre dessein soit de la leur interdire, du moins si on en juge par les descriptions intéressantes que vous en faites, & auxquelles toute l'austérité de votre Philosophie n'a pu se refuser. Or si on ne peut, & si on ne doit peut-être pas étouffer l'amour dans le cœur des hommes, que reste-t-il à faire, sinon de le diriger vers une fin honnête, & de nous montrer dans des exemples illustres ses fureurs & ses foiblesses, pour nous en défendre ou nous en guérir? Vous convenez que c'est l'objet de nos Tragédies; mais vous prétendez que l'objet est manqué par les efforts mêmes que l'on fait pour le remplir; que l'impression du sentiment reste, & que la morale est bien-tôt oubliée. Je prendrai, Monsieur, pour vous répondre, l'exemple même que vous apportez de la Tragédie de Bérénice, où Racine à trouvé l'art de nous intéresser pendant cinq actes avec ces seuls mots: *Je vous aime, vous êtes Empereur, & je pars;* & où ce grand Poëte a sçu réparer par les charmes de son style le défaut d'action & la monotonie de son sujet. Tout Spectateur sensible, je l'avoue, sort de cette Tragédie le cœur affligé, partageant en quelque maniere lé

ſacrifice qui coûte ſi cher à Titus, & le déſeſpoir de Bérénice abandonnée. Mais quand ce ſpectateur regarde au fond de ſon ame, & approfondit le ſentiment triſte qui l'occupe, qu'y apperçoit il, Monſieur ? Un retour affligeant ſur le malheur de la condition humaine qui nous oblige preſque toujours de faire céder nos paſſions à nos devoirs. Cela eſt ſi vrai, qu'au milieu des pleurs que nous donnons à Bérénice, le bonheur du monde attaché au ſacrifice de Titus nous rend inexorables ſur la néceſſité de ce ſacrifice même dont nous le plaignons ; l'intérêt que nous prenons à ſa douleur, en admirant ſa vertu, ſe changeroit en indignation, s'il ſuccomboit à ſa foibleſſe. En vain Racine même, tout habile qu'il étoit dans l'éloquence du cœur, eût eſſayé de nous repréſenter ce Prince, entre Bérénice d'un côté & Rome de l'autre, ſenſible aux prieres d'un peuple qui embraſſe ſes genoux pour le retenir, mais cédant aux larmes de ſa maitreſſe ; les adieux les plus touchans de ce Prince à ſes ſujets ne le rendroient que plus mépriſable à nos yeux ; nous n'y verrions qu'un Monarque vil qui, pour ſatisfaire une paſſion obſcure, renonce à faire du bien aux hommes, & qui va

dans les bras d'une femme oublier leurs pleurs. Si quelque chose, au contraire, adoucit à nos yeux la peine de Titus, c'est le spectacle de tout un peuple devenu heureux par le courage du Prince : rien n'est plus propre à consoler de l'infortune, que le bien qu'on fait à ceux qui souffrent, & l'homme vertueux suspend le cours de ses larmes en essuyant celles des autres. Cette Tragédie, Monsieur, a, d'ailleurs, un autre avantage ; c'est de nous rendre plus grands à nos propres yeux en nous montrant de quels efforts la vertu nous rend capables. Elle ne réveille en nous la plus puissante & la plus douce de toutes les passions, que pour nous apprendre à la vaincre, en la faisant céder, quand le devoir l'exige, à des intérêts plus pressans & plus chers. Ainsi elle nous flatte & nous éleve tout à la fois, par l'expérience douce qu'elle nous fait faire de la tendresse de notre ame, & par le courage qu'elle nous inspire pour réprimer ce sentiment dans ses effets, en conservant le sentiment même.

Si donc les peintures qu'on fait de l'amour sur nos Théâtres étoient dangereu-

ſes, ce ne pourroit être tout au plus que chez une Nation déjà corrompue, à qui les remedes mêmes ſerviroient de poiſon; auſſi ſuis-je perſuadé, malgré l'opinion contraire où vous êtes, que les repréſentations théâtrales ſont plus utiles à un peuple qui a conſervé ſes mœurs qu'à celui qui auroit perdu les ſiennes. Mais quand l'état préſent de nos mœurs pourroit nous faire regarder la Tragédie comme un nouveau moyen de corruption, la plupart de nos pieces me paroiſſent bien propres à nous raſſurer à cet égard. Ce qui devroit, ce me ſemble, vous déplaire le plus dans l'amour que nous mettons ſi fréquemment ſur nos Théâtres, ce n'eſt pas la vivacité avec laquelle il eſt peint, c'eſt le rôle froid & ſubalterne qu'il y joue preſque toujours. L'amour, ſi on en croit la multitude, eſt l'ame de nos Tragédies; pour moi, il m'y paroît preſque auſſi rare que dans le monde. La plupart des perſonnages de Racine même ont à mes yeux moins de paſſion que de métaphyſique, moins de chaleur que de galanterie. Qu'eſt-ce que l'amour dans Mithridate, dans Iphigénie, dans Britannicus, dans Bajazet même & dans Andromaque, ſi on en excep-

te quelques traits des roles de Roxane & d'Hermione? Phédre eſt peut-être le ſeul ouvrage de ce grand homme, où l'amour ſoit vraiment terrible & tragique; encore y eſt-il défiguré par l'intrigue obſcure d'Hippolite & d'Aricie. Arnaud l'avoit bien ſenti, quand il diſoit à Racine : *Pourquoi cet Hippolite amoureux*? Le reproche étoit moins d'un caſuiſte que d'un homme de goût; on ſçait la réponſe que Racine lui fit : *Eh! Monſieur, ſans cela, qu'auroient dit les petits-Maîtres?* Ainſi c'eſt à la frivolité de la Nation que Racine a ſacrifié la perfection de ſa piece. L'amour, dans Corneille eſt encore plus languiſſant & plus déplacé : ſon génie ſemble s'être épuiſé dans le Cid à peindre cette paſſion, & il faut avouer qu'il l'a peinte en maître; mais il n'y a preſqu'aucune de ſes autres Tragédies que l'amour ne dépare & ne refroidiſſe. Ce ſentiment excluſif & impérieux, ſi propre à nous conſoler de tout ou à nous rendre tout inſupportable, à nous faire jouir de notre exiſtence ou à nous la faire déteſter, veut être ſur le Théâtre comme dans nos cœurs, y régner ſeul & ſans partage. Par-tout où il ne joue pas le premier rôle, il eſt dégra-

dé par le ſecond. Le ſeul caractere qui lui convienne dans la Tragédie, eſt celui de la véhémence, du trouble & du déſeſpoir : ôtez-lui ces qualités, ce n'eſt plus, ſi j'oſe parler ainſi, qu'une paſſion commune & bourgeoiſe. Mais, dira-t-on, en peignant l'amour de la ſorte, il deviendra monotone, & toutes nos pieces ſe reſſembleront. Et pourquoi s'imaginer, comme ont fait preſque tous nos Auteurs, qu'une piece ne puiſſe nous intéreſſer ſans amour ? Sommes-nous plus difficiles ou plus inſenſibles que les Athéniens ? & ne pouvons-nous pas trouver, à leur exemple, une infinité d'autres ſujets capables de remplir dignement le Théâtre ; les malheurs de l'ambition, le Spectacle d'un héros dans l'infortune, la haîne de la ſuperſtition & des tyrans, l'amour de la patrie, la tendreſſe maternelle ? Ne faiſons point à nos Françoiſes l'injure de penſer que l'amour ſeul puiſſe les émouvoir, comme ſi elles n'étoient ni ci oyennes ni meres. Ne les avons-nous pas vu s'intéreſſer à la mort de Céſar, & verſer des larmes à Mérope ?

Je viens, Monſieur, à vos objections ſur la Comédie. Vous n'y voyez qu'un

exemple continuel de libertinage, de perfidie & de mauvaises mœurs ; des femmes qui trompent leurs maris, des enfans qui volent leurs peres, d'honnêtes bourgeois dupés par des frippons de Cour. Mais je vous prie de considérer un moment sous quel point de vue tous ces vices nous sont représentés sur le Théâtre. Est-ce pour les mettre en honneur ? Nullement ; il n'est point de Spectateur qui s'y méprenne : c'est pour nous ouvrir les yeux sur la source de ces vices ; pour nous faire voir dans nos propres défauts (dans des défauts qui en eux-mêmes ne blessent point l'honnêteté) une des causes les plus communes des actions criminelles que nous reprochons aux autres. Qu'apprenons-nous dans *George-Dandin* ? que le déreglement des femmes est la suite ordinaire des mariages mal assortis où la vanité a présidé : dans *le Bourgeois Gentilhomme* ? qu'un bourgeois qui veut sortir de son état, avoir une femme de la Cour pour maitresse, & un grand Seigneur pour ami, n'aura pour maitresse qu'une femme perdue, & pour ami qu'un honnête voleur : dans les scenes d'*Harpagon* & de son fils ? que l'avarice des peres produit la mauvaise conduite des enfans :

enfin dans toutes ? cette vérité ſi utile, *que les ridicules de la Société y ſont une ſource* de déſordres. Et quelle maniere plus efficace d'attaquer nos ridicules, que de nous montrer qu'ils rendent les autres méchans à nos dépens? En vain diriez-vous que dans la Comédie nous ſommes plus frappés du ridicule qu'elle joue, que des vices dont ce ridicule eſt la ſource. Cela doit être, puiſque l'objet naturel de la Comédie eſt la correction de nos défauts, par le ridicule, leur antidote le plus puiſſant ; & non la correction de nos vices, qui demande des remedes d'un autre genre. Mais ſon effet n'eſt pas pour cela de nous faire préferer le vice au ridicule ; elle nous ſuppoſe pour le vice cette horreur qu'il inſpire à toute ame bien née ; elle ſe ſert même de cette horreur pour combattre nos travers : & il eſt tout ſimple que le ſentiment qu'elle ſuppoſe nous affecte moins (dans le moment de la repréſentation) que celui qu'elle cherche à exciter en nous ; ſans que pour cela elle nous faſſe prendre le change ſur celui de ces deux ſentimens qui doit dominer dans notre ame. Si quelques Comédies en petit nombre s'écartent de cet objet louable, & ſont preſque unique-

ment une école de mauvaiſes mœurs, on peut comparer leurs Auteurs à ces hérétiques, qui, pour débiter le menſonge, ont abuſé quelquefois de la chaire de vérité.

Vous ne vous en tenez pas à des imputations générales. Vous attaquez, comme une ſatyre cruelle de la vertu, le *Miſanthrope* de Moliere, ce chef-d'œuvre de notre Théâtre comique, ſi néanmoins le *Tartuffe* ne lui eſt pas encore ſupérieur, ſoit par la vivacité de l'action, ſoit par les ſituations théâtrales, ſoit enfin par la variété & la vérité des caracteres. Je ne ſçais, Monſieur, ce que vous penſez de cette derniere piece: elle étoit bien faite pour trouver grace devant vous; ne fût-ce que par l'averſion dont on ne peut ſe défendre pour l'eſpece d'hommes ſi odieuſe que Moliere y a jouée & démaſquée. Mais je viens au Miſanthrope. Moliere, ſelon vous, a eu deſſein dans cette Comédie de rendre la vertu ridicule. Il me ſemble que le ſujet & les détails de la piece, que le ſentiment même qu'elle produit en nous, prouvent le contraire. Moliere a voulu nous apprendre, que l'eſprit & la vertu ne ſuffiſent pas pour la Société, ſi nous ne ſçavons compatir

aux foibleſſes de nos ſemblables, & ſupporter leurs vices mêmes ; que les hommes ſont encore plus bornés que méchans, & qu'il faut les mépriſer ſans le leur dire. Quoique le Miſanthrope divertiſſe les Spectateurs, il n'eſt pas pour cela ridicule à leurs yeux : il n'eſt perſonne, au contraire, qui ne l'eſtime, qui ne ſoit porté même à l'aimer & à le plaindre. On rit de ſa mauvaiſe humeur, comme de celle d'un enfant bien né, & de beaucoup d'eſprit. La ſeule choſe que j'oſerois blâmer dans le rôle du Miſanthrope, c'eſt qu'Alceſte n'a pas toujours tort d'être en colere contre l'ami raiſonnable & philoſophe que Moliere a voulu lui oppoſer comme un modele de la conduite qu'on doit tenir avec les hommes. Philinte m'a toujours paru, non pas abſolument, comme vous le prétendez, un caractere odieux, mais un caractere mal décidé, plein de ſageſſe dans ſes maximes & de fauſſeté dans ſa conduite. Rien de plus ſenſé que ce qu'il dit au Miſanthrope dans la premiere ſcène ſur la néceſſité de s'accommoder aux travers des hommes; rien de plus foible que ſa réponſe aux reproches dont le Miſanthrope l'accable ſur l'accueil affecté qu'il vient de faire à un

homme dont il ne ſçait pas le nom. Il ne diſconvient pas de l'exagération qu'il a miſe dans cet accueil, & donne par-là beaucoup davantage au Miſanthrope. Il devoit répondre, au contraire, que ce qu'Alceſte avoit pris pour un accueil exagéré, n'étoit qu'un compliment ordinaire & froid, une de ces formules de politeſſe dont les hommes ſont convenus de ſe payer réciproquement, lorſqu'ils n'ont rien à ſe dire. Le Miſanthrope a encore plus beau jeu dans la ſcène du ſonnet. Ce n'eſt point Philinte qu'Oronte vient conſulter, c'eſt Alceſte; & rien n'oblige Philinte de louer comme il fait le ſonnet d'Oronte à tort & à travers, & d'interrompre même la lecture par ſes fades éloges. Il devoit attendre qu'Oronte lui demandât ſon avis, & ſe borner alors à des diſcours généraux, & à une approbation foible, parce qu'il ſent qu'Oronte veut être loué, & que, dans des bagatelles de ce genre, on ne doit la vérité qu'à ſes amis; encore faut-il qu'ils aient grande envie ou grand beſoin qu'on la leur diſe. L'approbation foible de Philinte n'en eût pas moins produit ce que vouloit Moliere, l'emportement d'Alceſte, qui ſe pique de vérité dans les cho-

ſes les plus indifférentes, au riſque de bleſſer ceux à qui il la dit. Cette colere du Miſanthrope ſur la complaiſance de Philinte n'en eût été que plus plaiſante, parce qu'elle eût été moins fondée ; & la ſituation des perſonnages eût produit un jeu de Théâtre d'autant plus grand, que Philinte eut été partagé entre l'embarras & la crainte de choquer Oronte. Mais je m'apperçois, Monſieur, que je donne des leçons à Moliere.

Vous prétendez que dans cette ſcène du ſonnet, le Miſanthrope eſt preſque un Philinte, & ſes *je ne dis pas cela* répétés avant que de déclarer franchement ſon avis, vous paroiſſent hors de ſon caractere. Permettez-moi de n'être pas de votre ſentiment. Le Miſanthrope de Moliere n'eſt pas un homme groſſier, mais un homme vrai : ſes *je ne dis pas cela*, ſur-tout de l'air dont il les doit prononcer, font ſuffiſamment entendre qu'il trouve le ſonnet déteſtable ; ce n'eſt que quand Oronte le preſſe & le pouſſe à bout, qu'il doit lever le maſque & lui rompre en viſiere. Rien n'eſt, ce me ſemble, mieux ménagé & gradué plus adroitement que cette ſcène ; & je dois rendre cette juſtice à nos Spectateurs modernes,

qu'il en eſt peu qu'ils écoutent avec plus de plaiſir. Auſſi je ne crois pas que ce chef-d'œuvre de Moliere (ſupérieur peut-être de quelques années à ſon ſiècle) dût craindre aujourd'hui le ſort équivoque qu'il eut à ſa naiſſance ; notre Parterre, plus fin & plus éclairé qu'il ne l'étoit il y a ſoixante ans, n'auroit plus beſoin du Médecin malgré lui, pour aller au Miſanthrope. Mais je crois en même temps avec vous que d'autres chef-d'œuvres du même Poëte & de quelques autres, autrefois juſtement applaudis, auroient aujourd'hui plus d'eſtime que de ſuccès ; notre changement de goût en eſt la cauſe ; nous voulons dans la Tragédie plus d'action, & dans la Comédie plus de fineſſe. La raiſon en eſt, ſi je ne me trompe, que les ſujets communs ſont preſqu'entierement épuiſés ſur les deux Théâtres ; & qu'il faut, d'un côté, plus de mouvement pour nous intéreſſer à des héros moins connus ; &, de l'autre, plus de recherche & plus de nuances pour faire ſentir des ridicules moins apparens.

Le zele dont vous êtes animé contre la Comédie, ne vous permet pas de faire grace à aucun genre, même à celui où

l'on ſe propoſe de faire couler nos larmes par des ſituations intéreſſantes, & de nous offrir dans la vie commune des modeles de courage & de vertu; *autant voudroit*, dites-vous, *aller au ſermon.* Ce diſcours me ſurprend dans votre bouche. Vous prétendiez, un moment auparavant, que les leçons de la Tragédie nous ſont inutiles, parce qu'on n'y met ſur le Théâtre que des héros, auxquels nous ne pouvons nous flatter de reſſembler; & vous blâmez à préſent les pieces où l'on n'expoſe à nos yeux que nos citoyens & nos ſemblables; ce n'eſt plus comme pernicieux aux bonnes mœurs, mais comme inſipide & ennuyeux que vous attaquez ce genre. Dites, Monſieur, ſi vous le voulez, qu'il eſt le plus facile de tous; mais ne cherchez pas à lui enlever le droit de nous attendrir; il me ſemble, au contraire, qu'aucun genre de piece n'y eſt plus propre; &, s'il m'eſt permis de juger de l'impreſſion des autres par la mienne, j'avoue que je ſuis encore plus touché des ſcènes pathétiques de l'*Enfant prodigue*, que des pleurs d'*Andromaque* & d'*Iphigénie*. Les Princes & les Grands ſont trop loin de nous, pour que nous prenions à leurs revers le même intérêt qu'aux

qu'aux nôtres. Nous ne voyons, pour ainsi dire, les infortunes des Rois qu'en perspective; & dans le temps même où nous les plaignons, un sentiment confus semble nous dire, pour nous consoler, que ces infortunes sont le prix de la grandeur suprême, & comme les degrés par lesquels la Nature rapproche les Princes des autres hommes. Mais les malheurs de la vie privée n'ont point cette ressource à nous offrir; ils sont l'image fidelle des peines qui nous afflgent ou qui nous menacent: un Roi n'est presque pas notre semblable; & le sort de nos pareils a bien plus de droits à nos larmes.

Ce qui me paroît blâmable dans ce genre, ou plutôt dans la maniere dont l'ont traité nos Poëtes, est le mélange bizarre qu'ils y ont presque toujours fait du pathétique & du plaisant: deux sentimens si tranchans & si disparates ne sont pas faits pour être voisins; &, quoiqu'il y ait dans la vie quelques circonstances bizarres où l'on rit & où l'on pleure à la fois, je demande si toutes les circonstances de la vie sont propres à être représentées sur le Théâtre, & si le sentiment *trouble* & mal décidé qui résulte de cet allia-

ge des ris avec les pleurs, eſt préférable au plaiſir ſeul de pleurer, ou même au plaiſir ſeul de rire ? *Les hommes ſont tous de fer* ! s'écrie l'Enfant prodigue après avoir fait à ſon valet la peinture odieuſe de l'ingratitude & de la dureté de ſes anciens amis. *Et les femmes* ? lui répond le valet, qui ne veut que faire rire le parterre. J'oſe inviter l'illuſtre Auteur de cette piece à retrancher ces trois mots, qui ne ſont là que pour défigurer un chef-d'œuvre. Il me ſemble qu'ils doivent produire ſur tous les gens de goût le même effet qu'un ſon aigre & diſcordant qui ſe feroit entendre tout-à-coup au milieu d'une muſique touchante.

Après avoir dit tant de mal des Spectacles, il ne vous reſtoit plus, Monſieur, qu'à vous déclarer auſſi contre les perſonnes qui les repréſentent & contre celles qui, ſelon vous, nous y attirent ; & c'eſt de quoi vous vous êtes pleinement acquitté par la maniere dont vous traitez les Comédiens & les femmes. Votre Philoſophie n'épargne perſonne, & on pourroit lui appliquer ce paſſage de l'Ecriture, *& manus ejus contra omnes*. Selon vous, l'habitude où ſont les Comédiens de re-

vêtir un caractere qui n'eſt pas le leur, les accoutume à la fauſſeté. Je ne ſçaurois croire que ce reproche ſoit ſérieux. Vous feriez le procès, ſur le même principe, à tous les Auteurs de pieces de Théâtre, bien plus obligés encore que les Comédiens, de ſe transformer dans les perſonnages qu'ils ont à faire parler ſur la ſçene. Vous ajoûtez qu'il eſt vil de s'expoſer aux ſifflets pour de l'argent; qu'en faut-il conclure? Que l'état de Comédien eſt celui de tous où il eſt le moins permis d'être médiocre. Mais en récompenſe, quels applaudiſſemens plus flatteurs que ceux du Théâtre? C'eſt-là où l'amour-propre ne peut ſe faire illuſion, ni ſur les ſuccès, ni ſur les chûtes; & pourquoi refuſerions-nous à un Acteur accueilli & déſiré du public, le droit ſi juſte & ſi noble de tirer de ſon talent ſa ſubſiſtance? Je ne dis rien de ce que vous ajoûtez (pour plaiſanter ſans doute) que les valets en s'exerçant à voler adroitement ſur le Théâtre, s'inſtruiſent à voler dans les maiſons & dans les rues.

Supérieur, comme vous l'êtes, par votre caractere, & par vos réflexions, à toute eſpece de préjugés, étoit-ce-là, Monſieur, celui que vous deviez préférer

pour vous y ſoumettre & pour le défendre ? Comment n'avez-vous pas ſenti que, ſi ceux qui repréſentent nos pieces méritent d'être déshonorés, ceux qui les compoſent mériteroient auſſi de l'être; & qu'ainſi, en élevant les uns & en aviliſſant les autres, nous avons été tout à la fois bien inconſéquens & bien barbares ? Les Grecs l'ont été moins que nous, & il ne faut point chercher d'autres cauſes de l'eſtime où les bons Comédiens étoient parmi eux. Ils conſidéroient Eſopus par la même raiſon qu'ils admiroient Euripide & Sophocle. Les Romains, il eſt vrai, ont penſé différemment; mais chez eux la Comédie étoit jouée par des eſclaves; occupés de grands objets, ils ne vouloient employer que des eſclaves à leurs plaiſirs.

La chaſteté des Comédiennes, j'en conviens avec vous, eſt plus expoſée que celle des femmes du monde; mais auſſi la gloire de vaincre en doit être plus grande; il n'eſt pas rare d'en voir qui réſiſtent long temps, & il ſeroit plus commun d'en trouver qui réſiſtaſſent toujours, ſi elles n'étoient comme découragées de la continence par le peu de conſidé-

ration réelle qu'elles en retirent. Le plus sûr moyen de vaincre les passions, est de les combattre par la vanité; qu'on accorde des distinctions aux Comédiennes sages; & ce sera, j'ose le prédire, l'ordre de l'État le plus sévere dans ses mœurs. Mais quand elles voient que, d'un côté, on ne leur sçait aucun gré de se priver d'amans, & que, de l'autre, il est permis aux femmes du monde d'en avoir, sans en être moins considérées, comment ne chercheroient-elles pas leur consolation dans des plaisirs qu'elles s'interdiroient en pure perte?

Vous êtes du moins, Monsieur, plus juste ou plus conséquent que le Public; votre sortie sur nos Actrices en a valu une très-violente aux autres femmes. Je ne sçais si vous êtes du petit nombre des sages qu'elles ont sçu quelquefois rendre malheureux, & si, par le mal que vous en dites, vous avez voulu leur restituer celui qu'elles vous ont fait. Cependant je doute que votre éloquente censure vous fasse parmi elles beaucoup d'ennemies; on voit percer à travers vos reproches le goût très-pardonnable que vous avez conservé pour elles, peut être

même quelque chofe de plus vif ; ce mélange de févérité & de foibleffe (pardonnez-moi ce dernier mot) vous fera aifément obtenir grace; elles fentiront du moins, (& elles vous en fçauront gré) qu'il vous en a moins coûté pour déclamer contre elles avec chaleur, que pour les voir & les juger avec une indifférence Philofophique. Mais comment allier cette indifférence avec le fentiment fi féduifant qu'elles infpirent? Qui peut avoir le bonheur ou le malheur de parler d'elles fans intérêt? Effayons néanmoins, pour les apprécier avec juftice, fans adulation comme fans humeur, d'oublier en ce moment, combien leur fociété eft aimable & dangereufe ; relifons Epictete avant que d'écrire, & tenons-nous fermes pour être aufteres & graves.

Je n'examinerai point, Monfieur, fi vous avez raifon de vous récrier : *Où trouvera-t-on une femme aimable & vertueufe?* comme le fage s'écrioit autrefois : *Où trouvera-t on une femme forte* ? Le genre humain feroit bien à plaindre, fi l'objet le plus digne de nos hommages étoit en effet auffi rare que vous le dites. Mais fi, par malheur, vous aviez raifon,

quelle en ſeroit la triſte cauſe ? L'eſclavage & l'eſpece d'aviliſſement où nous avons mis les femmes ; les entraves que nous donnons à leur eſprit & à leur ame ; le jargon futile, & humiliant pour elles & pour nous, auquel nous avons réduit notre commerce avec elles, comme ſi elles n'avoient pas une raiſon à cultiver, ou n'en étoient pas dignes ; enfin l'éducation funeſte, je dirois preſque meurtriere, que nous leur preſcrivons, ſans leur permettre d'en avoir d'autre ; éducation où elles apprennent preſque uniquement à ſe contrefaire ſans ceſſe, à n'avoir pas un ſentiment qu'elles n'étouffent, une opinion qu'elles ne cachent, une penſée qu'elles ne déguiſent. Nous traitons la Nature en elles, comme nous la traitons dans nos jardins, nous cherchons à l'orner en l'étouffant. Si la plupart des Nations ont agi comme nous à leur égard, c'eſt que par-tout les hommes ont été les plus forts, & que par-tout le plus fort eſt l'oppreſſeur & le tyran du plus foible. Je ne ſçais ſi je me trompe ; mais il me ſemble que l'éloignement où nous tenons les femmes de tout ce qui peut les éclairer & leur élever l'ame, eſt bien capable, en mettant leur vanité à la gêne,

de flatter leur amour-propre. On diroit que nous ſentons leurs avantages, & que nous voulons les empêcher d'en profiter. Nous ne pouvons nous diſſimuler que dans les ouvrages de goût & d'agrément, elles réuſſiroient mieux que nous, ſurtout dans ceux dont le ſentiment & la tendreſſe doivent être l'ame; car quand vous dites qu'*elles ne ſçavent ni décrire, ni ſentir l'amour même*, il faut que vous n'ayez jamais lu les Lettres d'Héloïſe, ou que vous ne les ayez lues que dans quelque Poëte qui les aura gâtées. J'avoue que ce talent de peindre l'amour au naturel, talent propre à un temps d'ignorance, où la Nature ſeule donnoit des leçons, peut s'être affoibli dans notre ſiecle, & que les femmes, devenues à notre exemple plus coquettes que paſſionnées, ſçauront bientôt aimer auſſi peu que nous & le dire auſſi mal; mais ſera-ce la faute de la Nature? A l'égard des ouvrages de génie & de ſagacité, mille exemples nous prouvent que la foibleſſe du corps n'y eſt pas un obſtacle dans les hommes; pourquoi donc une éducation plus ſolide & plus mâle ne mettroit-elle pas les femmes à portée d'y réuſſir? Deſcartes les jugeoit plus propres que nous à

la Philoſophie, & une Princeſſe malheureuſe a été ſon plus illuſtre diſciple. Plus inexorable pour elles, vous les traiterez, Monſieur, comme ces peuples vaincus, mais redoutables, que leurs conquérans déſarment; & après avoir ſoutenu que la culture de l'eſprit eſt pernicieuſe à la vertu des hommes, vous en conclurez qu'elle le feroit encore plus à celle des femmes. Il me ſemble, au contraire, que, les hommes devant être plus vertueux à proportion qu'ils connoîtront mieux les véritables ſources de leur bonheur, le genre humain doit gagner à s'inſtruire. Si les ſiecles éclairés ne ſont pas moins corrompus que les autres, c'eſt que la lumiere y eſt trop inégalement répandue; qu'elle eſt reſſerrée & concentrée dans un trop petit nombre d'eſprits; que les rayons qui s'en échappent dans le peuple ont aſſez de force pour découvrir aux ames communes l'attrait & les avantages du vice, & non pour leur en faire voir les dangers & l'horreur: le grand défaut de ce ſiecle philoſophe eſt de ne l'être pas encore aſſez. Mais quand la lumiere ſera plus libre de ſe répandre, plus étendue & plus égale, nous en ſentirons alors les effets bienfaiſans; nous ceſſerons de

tenir les femmes ſous le joug & dans l'ignorance, & elles de ſéduire, de tromper & de gouverner leurs maîtres. L'amour ſera pour lors entre les deux ſexes ce que l'amitié la plus douce & la plus vraie eſt entre les hommes vertueux ; ou plutôt ce ſera un ſentiment plus délicieux encore, le complément & la perfection de l'amitié ; ſentiment qui, dans l'intention de la Nature, devoit nous rendre heureux, & que, pour notre malheur, nous avons ſçu altérer & corrompre.

Enfin, ne nous arrêtons pas ſeulement, Monſieur, aux avantages que la Société pourroit tirer de l'éducation des femmes ; ayons de plus l'humanité & la juſtice de ne pas leur refuſer ce qui peut leur adoucir la vie comme à nous. Nous avons éprouvé tant de fois combien la culture de l'eſprit & l'exercice des talens ſont propres à nous diſtraire de nos maux, & à nous conſoler dans nos peines : pourquoi refuſer à la plus aimable moitié du genre humain, deſtiné à partager avec nous le malheur d'être, le ſoulagement le plus propre à le lui faire ſupporter ? Philoſophes que la Nature a répandus ſur la

ſurface de la terre, c'eſt à vous à détruire, s'il vous eſt poſſible, un préjugé ſi funeſte; c'eſt à ceux d'entre vous qui éprouvent la douceur ou le chagrin d'être peres, d'oſer les premiers ſecouer le joug d'un barbare uſage, en donnant à leurs filles la même éducation qu'à leurs autres enfans. Qu'elles apprennent ſeulement de vous, en recevant cette éducation précieuſe, à la regarder uniquement comme un préſervatif contre l'oiſiveté, un rempart contre les malheurs, & non comme l'aliment d'une curioſité vaine, & le ſujet d'une oſtentation frivole. Voilà tout ce que vous devez & tout ce qu'elles doivent à l'opinion publique, qui peut les condamner à paroître ignorantes, mais non pas les forcer à l'être. On vous a vu ſi ſouvent, pour des motifs très-légers, par vanité ou par humeur, heurter de front les idées de votre ſiécle; pour quel intérêt plus grand pouvez-vous le braver, que pour l'avantage de ce que vous devez avoir de plus cher au monde, pour rendre la vie moins amere à ceux qui la tiennent de vous, & que la Nature a deſtinés à vous ſurvivre & à ſouffrir; pour leur procurer dans l'infortune, dans les maladies, dans la pauvreté, dans la vieilleſſe,

des reſſources dont notre injuſtice les a privés ? On regarde communément, Monſieur, les femmes comme très-ſenſibles & très-foibles ; je les crois, au contraire, ou moins ſenſibles, ou moins foibles que nous. Sans force de corps, ſans talens, ſans étude qui puiſſe les arracher à leurs peines, & les leur faire oublier quelques momens, elles les ſupportent néanmoins, elles les dévorent & ſçavent quelquefois les cacher mieux que nous ; cette fermeté ſuppoſe en elles, ou une ame peu ſuſceptible d'impreſſions profondes, ou un courage dont nous n'avons pas l'idée. Combien de ſituations cruelles auxquelles les hommes ne réſiſtent que par le tourbillon d'occupations qui les entraîne ? Les chagrins des femmes ſeroient-ils moins pénétrans & moins vifs que les nôtres ? Ils ne le devroient pas être. Leurs peines viennent ordinairement du cœur ; les nôtres n'ont ſouvent pour principe que la vanité & l'ambition. Mais ces ſentimens étrangers que l'éducation a portés dans notre ame, que l'habitude y a gravés & que l'exemple y fortifie, deviennent, à la honte de l'Humanité, plus puiſſans ſur nous que les ſentimens naturels ; la douleur fait plus périr

de Miniſtres déplacés, que d'amans malheureux.

Voilà, Monſieur, ſi j'avois à plaider la cauſe des femmes, ce que j'oſerois dire en leur faveur; je les défendrois moins ſur ce qu'elles ſont que ſur ce quelles pourroient être. Je ne les louerois point en ſoutenant avec vous que la pudeur leur eſt naturelle ; ce ſeroit prétendre que la Nature ne leur a donné ni beſoins, ni paſſions; la réflexion peut réprimer les deſirs: mais le premier mouvement (qui eſt celui de la Nature) porte toujours à s'y livrer. Je me bornerai donc à convénir que la ſociété & les loix ont rendu la pudeur néceſſaire aux femmes ; &, ſi je fais jamais un livre ſur le pouvoir de l'éducation, cette pudeur en ſera le premier chapitre. Mais en paroiſſant moins prévenu que vous pour la modeſtie de leur ſexe, je ſerai plus favorable à leur conſervation ; &, malgré la bonne opinion que vous avez de la bravoure d'un régiment de femmes, je ne croirai pas que le principal moyen de les rendre utiles, ſoit de les deſtiner à recruter nos troupes.

Mais je m'apperçois, Monſieur, & je

crains bien de m'en appercevoir trop tard, que le plaisir de m'entretenir avec vous, l'apologie des femmes, & peut-être cet intérêt secret qui nous seduit toujours pour elles, m'ont entraîné trop loin & trop long-temps hors de mon sujet. En voilà donc assez, & peut-être trop, sur la partie de votre lettre qui concerne les Spectacles en eux-mêmes, & les dangers de toute espece dont vous les rendez responsables. Rien ne pourra plus leur nuire, si votre écrit n'y réussit pas; car il faut avouer qu'aucun de nos Prédicateurs ne les a combattus avec autant de force & de subtilité que vous. Il est vrai que la supériorité de vos talens ne doit pas seule en avoir l'honneur. La plupart de nos Orateurs Chrétiens, en attaquant la Comédie, condamnent ce qu'ils ne connoissent pas; vous avez, au contraire, étudié, analysé, composé vous-même, pour en mieux juger les effets, le poison dangereux dont vous cherchez à nous préserver; & vous décriez nos pieces de Théâtre avec l'avantage non-seulement d'en avoir vu, mais d'en avoir fait. Néanmoins, cet avantage même forme contre vous une objection incommode que vous paroissez avoir sentie, en n'osant

vous la faire, & à laquelle vous avez indirectement tâché de répondre. Les Spectacles, ſelon vous, ſont néceſſaires dans une ville auſſi corrompue que celle que vous avez habitée long-temps; & c'eſt apparemment pour ſes habitans pervers, (car ce n'eſt pas certainement pour votre patrie) que vos pieces ont été compoſées: c'eſt-à-dire, Monſieur, que vous nous avez traités comme des animaux expirans, qu'on acheve dans leurs maladies, de peur de les voir trop long-temps ſouffrir. Aſſez d'autres ſans vous auroient pris ce ſoin; & votre délicateſſe n'aura-t-elle rien à ſe reprocher à notre égard? Je le crains d'autant plus, que le talent dont vous avez montré au Théâtre lyrique de ſi heureux eſſais, comme Muſicien & comme Poëte, eſt du moins auſſi propre à faire aux Spectacles des partiſans, que votre éloquence à leur en enlever. Le plaiſir de vous lire ne nuira point à celui de vous entendre; & vous aurez long-temps la douleur de voir le *Devin du village* détruire tout le bien que vos écrits contre la Comédie auroient pu nous faire.

Il me reſte à vous dire un mot ſur les

deux autres articles de votre Lettre, & en premier lieu ſur les raiſons que vous apportez contre l'établiſſement d'un Théâtre de Comédie à Genève. Cette partie de votre Ouvrage, (je dois l'avouer) eſt celle qui a trouvé à Paris le moins de contradicteurs. Très-indulgens envers nous-mêmes, nous regardons les Spectacles comme un aliment néceſſaire à notre frivolité; mais nous décidons volontiers que Genève ne doit point en avoir. Pourvu que nos riches oiſifs aillent tous les jours, pendant trois heures, ſe ſoulager, au Théâtre, du poids du temps qui les accable, peu leur importe qu'on s'amuſe ailleurs; parce que Dieu, pour me ſervir d'une de vos plus heureuſes expreſſions, les a doués d'une douceur très-méritoire à ſupporter l'ennui des autres. Mais je doute que les Genevois, qui s'intéreſſent un peu plus que nous à ce qui les regarde, applaudiſſent de même à votre ſévérité. C'eſt d'après un deſir qui m'a paru preſque général dans vos concitoyens, que j'ai propoſé l'établiſſement d'un Théâtre dans leur ville; & j'ai peine à croire qu'ils ſe livrent avec autant de plaiſir aux amuſemens que vous y ſubſtituez. On m'aſſure même que pluſieurs de

ces amuſemens, quoiqu'en ſimple projet, allarment déjà vos graves Miniſtres; qu'ils ſe récrient ſur-tout contre les danſes que vous voulez mettre à la place de la Comédie ; & qu'il leur paroît plus dangereux encore de ſe donner en Spectacle, que d'y aſſiſter.

Au reſte, c'eſt à vos compatriotes ſeuls à juger de ce qui peut, en ce genre, leur être utile ou nuiſible. S'ils craignent pour leurs mœurs les effets & les ſuites de la Comédie, ce que j'ai déjà dit en ſa faveur ne les déterminera point à la recevoir ; comme tout ce que vous dites contr'elle ne la leur fera pas rejetter, s'ils imaginent qu'elle puiſſe leur être de quelque avantage. Je me contenterai donc d'examiner en peu de mots les raiſons que vous apportez contre l'établiſſement d'un Théâtre à Genève, & je ſoumets cet examen au jugement & à la déciſion des Genevois.

Vous nous tranſportez d'abord dans les montagnes du Valais, au centre d'un petit pays dont vous faites une deſcription charmante ; vous nous montrez ce qui ne ſe trouve peut-être que dans ce ſeul coin

de l'Univers, des peuples tranquilles & ſatisfaits au ſein de leur famille & de leur travail ; & vous prouvez que la Comédie ne ſeroit propre qu'à troubler le bonheur dont ils jouiſſent. Perſonne, Monſieur, ne prétendra le contraire ; des hommes aſſez heureux pour ſe contenter des plaiſirs offerts par la Nature, ne doivent point en ſubſtituer d'autres ; les amuſemens qu'on cherche ſont le poiſon lent des amuſemens ſimples ; & c'eſt une loi générale de ne pas entreprendre de changer le bien en mieux : qu'en conclurez-vous pour Genève ? L'état préſent de cette République eſt il ſuſceptible de l'application de ces regles ? Je veux croire qu'il n'y a rien d'exagéré ni de romaneſque dans la deſcription de ce canton fortuné du Valais ; où il n'y a ni haîne, ni jalouſie, ni querelles, & où il y a pourtant des hommes. Mais ſi l'âge d'or s'eſt refugié dans les rochers voiſins de Genève, vos Citoyens en ſont pour le moins à l'âge d'argent ; &, dans le peu de temps que j'ai paſſé parmi eux, ils m'ont paru aſſez avancés, ou, ſi vous voulez, aſſez pervertis, pour pouvoir entendre *Brutus* & *Rome ſauvée*, ſans avoir à craindre d'en devenir pires.

La plus forte de toutes vos objections contre l'établissement d'un Théâtre à Genève, c'est l'impossibilité de supporter cette dépense dans une petite ville. Vous pouvez néanmoins vous souvenir que, des circonstances particulieres ayant obligé vos Magistrats, il y a quelques années, de permettre dans la ville même de Genève un Spectacle public, on ne s'apperçut point de l'inconvénient dont il s'agit, ni de tous ceux que vous faites craindre. Cependant, quand il seroit vrai que la recette journaliere ne suffiroit pas à l'entretien du Spectacle, je vous prie d'observer que la ville de Genève est, à proportion de son étendue, une des plus riches de l'Europe; & j'ai lieu de croire que plusieurs citoyens opulens de cette ville, qui désireroient d'y avoir un Théâtre, fourniroient sans peine à une partie de la dépense; c'est du moins la disposition où plusieurs d'entr'eux m'ont paru être, & c'est en conséquence que j'ai hazardé la proposition qui vous allarme. Cela supposé, il seroit aisé de répondre en deux mots à vos autres objections. Je n'ai point prétendu qu'il y eût à Genève un Spectacle tous les jours; un ou deux jours de la semaine suffiroient à cet amu-

ſement, & on pourroit prendre pour un de ces jours celui où le peuple ſe repoſe ; ainſi, d'un côté, le travail ne ſeroit point ralenti ; de l'autre, la troupe pourroit être moins nombreuſe, & par conſéquent, moins à charge à la ville ; on donneroit l'hiver ſeul à la Comédie, l'été aux plaiſirs de la campagne, & aux exercices militaires dont vous parlez. J'ai peine à croire auſſi qu'on ne pût remédier par des loix ſéveres aux allarmes de vos Miniſtres ſur la conduite des Comédiens, dans un État auſſi petit que celui de Genève, où l'œil vigilant des Magiſtrats peut s'étendre au même inſtant d'une frontiere à l'autre, où la légiſlation embraſſe à la fois toutes les parties, où elle eſt enfin ſi rigoureuſe & ſi bien exécutée contre les déſordres des femmes publiques, & même contre les déſordres ſecrets. J'en dis autant des loix ſomptuaires, dont il eſt toujours facile de maintenir l'exécution dans un petit État : d'ailleurs, la vanité même ne ſera guère intéreſſée à les violer, parce qu'elles obligent également tous les citoyens, & qu'à Genève les hommes ne ſont jugés ni par les richeſſes, ni par les habits. Enfin rien, ce me ſemble, ne ſouffriroit dans votre patrie de l'établiſſement d'un

Théâtre, pas même l'ivrognerie des hommes & la médiſance des femmes, qui trouvent l'un & l'autre tant de faveur auprès de vous. Mais quand la ſuppreſſion de ces deux derniers articles produiroit, pour parler votre langage, *un affoibliſſement d'État*, je ſerois d'avis qu'on ſe conſolât de ce malheur. Il ne falloit pas moins qu'un Philoſophe exercé comme vous aux paradoxes, pour nous ſoutenir qu'il y a moins de mal à s'enivrer & à médire, qu'à voir repréſenter Cinna & Polieucte. Je parle ici d'après la peinture que vous avez faite vous-même de la vie journaliere de vos citoyens; & je n'ignore pas qu'ils ſe récrient fort contre cette peinture; le peu de ſéjour, diſent ils, que vous avez fait parmi eux, ne vous a pas laiſſé le temps de les connoître, ni d'en fréquenter aſſez les différens états; & vous avez repréſenté comme l'eſprit général de cette ſage République, ce qui n'eſt, tout au plus, que le vice obſcur & mépriſé de quelques ſociétés particulieres.

Au reſte vous ne devez pas ignorer, Monſieur, que, depuis deux ans, une troupe de Comédiens s'eſt établie aux

portes de Genève, & que Genève & les Comédiens s'en trouvent à merveille. Prenez votre parti avec courage; la circonſtance eſt urgente & le cas difficile. Corruption pour corruption, celle qui laiſſera aux Génevois leur argent dont ils ont beſoin, eſt préférable à celle qui le fait ſortir de chez eux.

Je me hâte de finir ſur cet article dont la plupart de nos Lecteurs ne s'embarraſſent gueres, pour en venir à un autre qui les intéreſſe encore moins, & ſur lequel, par cette raiſon, je m'arrêterai moins encore. Ce ſont les ſentimens que j'attribue à vos Miniſtres en matiere de Religion. Vous ſçavez, (& ils le ſçavent encore mieux que vous) que mon deſſein n'a point été de les offenſer; & ce motif ſeul ſuffiroit aujourd'hui pour me rendre ſenſible à leurs plaintes, & circonſpect dans ma juſtification. Je ſerois très-affligé du ſoupçon d'avoir *violé leur ſecret*; ſurtout ſi ce ſoupçon venoit de votre part; permettez-moi de vous faire remarquer que l'énumération des moyens par leſquels vous ſuppoſez que j'ai pu juger de leur doctrine, n'eſt pas complette. Si je me ſuis trompé dans l'expoſition que

j'ai faite de leurs ſentimens (d'après leurs ouvrages, d'après des converſations *publiques*, où ils ne m'ont pas paru prendre beaucoup d'intérêt à la *Trinité* ni à l'*Enfer*, enfin d'après l'opinion de leurs concitoyens, & des autres Egliſes réformées) tout autre que moi, j'oſe le dire, eût été trompé de même. Ces ſentimens ſont, d'ailleurs, une ſuite néceſſaire des principes de la Religion Proteſtante; &, ſi vos Miniſtres ne jugent pas à propos de les adopter ou de les avouer aujourd'hui, la Logique que je leur connois doit naturellement les y conduire, ou les laiſſera à moitié chemin. Quand ils ne ſeroient pas *Sociniens*, il faudroit qu'ils le deviſſent, non pour l'honneur de leur Religion, mais pour celui de leur Philoſophie. Ce mot de *Sociniens* ne doit pas vous effrayer: mon deſſein n'a point été de donner un *nom de parti* à des hommes dont j'ai, d'ailleurs, fait un juſte éloge; mais d'expoſer par un ſeul mot ce que j'ai cru être leur doctrine, & ce qui ſera infailliblement dans quelques années leur doctrine *publique*. A l'égard de leur profeſſion de Foi, je me borne à vous y renvoyer & à vous en faire juge; vous avouez que vous ne l'avez pas lue: c'étoit peut-être le moyen

le plus sûr d'en être aussi satisfait que vous me le paroissez. Ne prenez point cette invitation pour un trait de satyre contre vos Ministres ; eux-mêmes ne doivent pas s'en offenser. En matiere de profession de Foi, il est permis à un Catholique de se montrer difficile, sans que des Chrétiens d'une Communion contraire puissent légitimement en être blessés. L'Eglise Romaine a un langage consacré sur la divinité du verbe, & nous oblige à regarder impitoyablement comme Ariens tous ceux qui n'emploient pas ce langage. Vos Pasteurs diront qu'ils ne reconnoissent pas l'Eglise Romaine pour leur juge ; mais ils souffriront apparemment que je la regarde comme le mien. Par cet accommodement nous serons reconciliés les uns avec les autres, & j'aurai dit vrai sans les offenser. Ce qui m'étonne, Monsieur, c'est que des hommes qui se donnent pour zèlés défenseurs des vérités de la Religion *Catholique*, qui voient souvent l'impiété & le scandale où il n'y en a pas même l'apparence, qui se piquent sur ces matieres d'entendre finesse & de n'entendre point raison, & qui ont *lu* cette Profession de Foi de Genève, en aient été aussi

aussi satisfaits que vous, jusqu'à se croire même obligés d'en faire l'éloge. Mais il s'agissoit de rendre tout à la fois ma probité & ma Religion suspectes ; tout leur a été bon dans ce dessein ; & ce n'étoit pas aux Ministres de Genève qu'ils vouloient nuire. Quoi qu'il en soit, je ne sçais si les Ecclésiastiques Génevois que vous avez voulu justifier sur leur croyance, seront beaucoup plus contens de vous qu'ils l'ont été de moi, & si votre mollesse à les défendre leur plaira plus que ma franchise. Vous semblez m'accuser presque uniquement d'*imprudence* à leur égard ; vous me reprochez de ne les avoir point loués à leur maniere, mais à la mienne, & vous marquez, d'ailleurs, assez d'indifférence sur ce Socinianisme dont ils craignent tant d'être soupçonnés. Permettez-moi de douter que cette maniere de plaider leur cause les satisfasse. Je n'en serois pourtant point étonné, quand je vois l'accueil extraordinaire que les dévots ont fait à votre ouvrage. La rigueur de la Morale que vous prêchez les a rendu indulgens sur la tolérance que vous professez avec courage & sans détour. Est-ce à eux qu'il faut en faire honneur, ou à vous, ou peut-être aux pro-

grès inattendus de la Philosophie dans les esprits mêmes qui en paroissent les moins susceptibles? Mon Article *Genève* n'a pas reçu de leur part le même accueil que votre Lettre ; nos Prêtres m'ont presque fait un crime des sentimens hétérodoxes que j'attribuois à leurs ennemis. Voilà ce que ni vous, ni moi n'aurions prévu ; mais quiconque écrit, doit s'attendre à ces légeres injustices : heureux quand il n'en essuie point de plus graves !

Je suis, avec tout le respect que méritent votre vertu & vos talens, & avec plus de vérité que le Philinte de Moliere,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

D'ALEMBERT.

APOLOGIE

DU THÉÂTRE,

OU

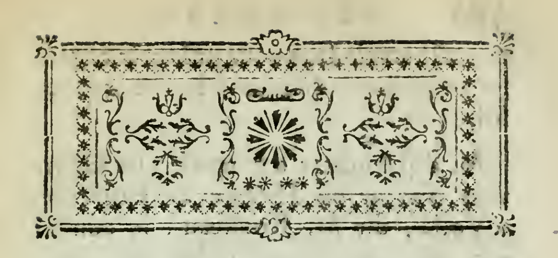
ANALYSE DE LA LETTRE

DE M. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENEVE,

A M. D'ALEMBERT, *au ſujet des Spectacles.*

Par M. de MARMONTEL.



APOLOGIE DU THÉÂTRE,

OU ANALYSE DE LA LETTRE DE M. ROUSSEAU, CITOYEN DE GENEVE,

A M. D'ALEMBERT, *au ſujet des Spectacles.*

CELUI qui a regardé les Belles-Lettres comme une cauſe de la corruption des mœurs ; celui qui, pour notre bien, eût voulu nous mener paître, n'a pas dû approuver qu'on envoyât ſes concitoyens à une école de politeſſe &

de goût : mais ſans nous prévenir contre ſes principes, diſcutons-les de bonne-foi.

M. d'Alembert a propoſé aux Génevois d'avoir un Théâtre de Comédie. « Voilà, dit M. Rouſſeau, le conſeil » le plus dangereux qu'on pût nous » donner ».

« Vous ſerez (dit-il à M. d'Alembert) » le premier Philoſophe qui ait jamais » excité un peuple libre, un petite ville » & un État pauvre à ſe charger d'un » ſpectacle public ».

Il fait voir que Genève eſt hors d'état de ſoutenir un ſpectacle ſans un préjudice réel : 1°. Par le petit nombre de ſes habitans. 2°. Par la modicité de leur fortune. 3°. Par la nature de leurs richeſſes, qui n'étant pas le produit des biens fonds, mais de l'induſtrie & du commerce, exige d'eux une application continuelle. 4°. Par le goût exceſſif des Génevois pour la campagne, où ils paſſent ſix mois de l'année. Il ajoûte qu'il eſt impoſſible qu'un établiſſement, ſi contraire aux anciennes maximes de ſa patrie, y ſoit généralement applaudi.

« Supposons cependant (poursuit-il)
» supposons les Comédiens bien éta-
» blis dans Genève, bien contenus par
» nos loix, la Comédie florissante & fré-
» quentée ; le premier effet sensible de
» cet établissement sera, comme je l'ai dé-
» ja dit, une révolution dans nos usages,
» qui en produira nécessairement une
» dans nos mœurs ».

Au lieu de spectacles, Genève a des cercles ou sociétés de douze ou quinze personnes qui louent, à fraix communs, un appartement commode & où les associés se rendent. « Là, chacun se livrant
» aux amusemens de son goût, on joue,
» on cause, on lit, on boit, on fume;
» les femmes & les filles se rassemblent
» de leur côté, tantôt chez l'une, tantôt
» chez l'autre; les hommes, sans être sé-
» verement exclus de ces sociétés, s'y
» mêlent assez rarement..... Mais, dès
» l'instant qu'il y aura une Comédie,
» adieu les cercles, adieu les sociétés ».
Voilà, dit M. Rousseau, la révolution que j'ai prédite.

Il avoue que l'on boit beaucoup & que l'on joue trop dans les cercles; mais

il ſoutient avec ſon éloquence ordinaire, qu'il vaut mieux être ivrogne que galant, & croit l'excès du jeu très-facile à réprimer, ſi le Gouvernement s'en mêle. Il convient auſſi que les femmes, dans leur ſociété, ſe livrent volontiers au plaiſir de médire; mais par-là même elles tiennent lieu de cenſeurs à la République. « Combien de ſcandales publics ne re- » tient pas la crainte de ces ſéveres ob- » ſervatrices »! Tout cela peut paroître ridicule à Paris, quoique très-ſenſé pour Genève; & M. Rouſſeau a ſur nous l'avantage de mieux connoître ſa patrie.

Il eſt vraiſemblable qu'en deux ans de Comédie tout ſeroit bouleverſé : c'eſt-à-dire, qu'on n'iroit plus, à l'heure du ſpectacle, fumer, s'enivrer & médire dans les cercles; & que l'agréable vie de Paris prendroit à Genève la place de l'ancienne ſimplicité. M. Rouſſeau ſe plaint déjà qu'on y éleve les jeunes gens à la françoiſe.

« On étoit plus groſſier de mon temps, dit-il, » les enfans étoient de vrais po- » liçons; mais ces poliçons ont fait des » hommes qui ont dans le cœur du zèle

» pour ſervir la patrie & du ſang à ver-
» ſer pour elle ».

M. Rouſſeau croit être à Lacédémone. Mais Genève, ne lui déplaiſe, a de meilleurs garans de ſa liberté que les mœurs de ſes citoyens ; &, grace à la conſtitution de l'Europe, elle n'a pas beſoin d'élever des dogues pour ſa garde.

Cependant, que le goût du luxe, inſéparable de celui du ſpectacle, que les maximes de nos Tragédies, la peinture comique de nos mœurs, le ſilence même & la gêne qui regnent dans nos aſſemblées & qu'il regarde comme indignes de l'eſprit républicain, que tous ces inconvéniens ſoient tels qu'il les enviſage par rapport à Genève, il eſt plus en état que nous d'en juger. Qu'il choiſiſſe à ſa patrie les fêtes, les jeux, les ſpectacles qui lui conviennent; c'eſt un ſoin que nous lui laiſſons. Nous applaudiſſons à ſon zèle, nous admirons ce patriotiſme éclairé, vigilant & courageux; cette éloquence noble & ſimple qui n'a rien d'inculte & rien d'étudié, où la douceur & la véhémence, les images & les ſentimens, le ton philo-

ſophique & le langage populaire ſont mêlés avec d'autant plus d'art, que l'art ne s'y fait point ſentir. Telle eſt la juſtice que j'aime à rendre aux intentions & aux talens de M. Rouſſeau. Mais que, pour détourner les Génevois de l'établiſſement propoſé, il leur repréſente le théâtre le plus décent de l'Univers, comme l'école du vice, les Poëtes comme des corrupteurs, les Acteurs comme des gens non-ſeulement infâmes, mais vicieux par état; les Spectateurs comme un peuple perdu, & à qui le ſpectacle n'eſt utile que pour dérober au crime quelques heures de leur temps; c'eſt ce que l'évidence de la vérité peut ſeule rendre pardonnable. Je crains bien que M. Rouſſeau n'ait écrit toutes ces choſes dans cette *fermentation* qu'il croit appaiſée, & qui peut-être ne l'eſt pas aſſez. Quoi qu'il en ſoit, d'autres imiteront, en lui répondant, l'amertume de ſon ſtyle, & croiront être auſſi éloquens que lui, quand ils lui auront dit des injures.

Pour moi, je ſuppoſe qu'il a voulu effrayer ſes concitoyens, & qu'il a oublié Paris pour ne s'occuper que de Ge-

nève. Je vais donc le ſuivre pas à pas, ſans humeur & ſans invective.

Il conſidere d'abord le Spectacle comme un amuſement. « Or, dit-il, tout » amuſement inutile eſt un mal pour un » être dont la vie eſt ſi courte & le » temps ſi précieux ».

1°. Il avouera que ce mal exiſte à Genève ſans le Spectacle, à moins que boire, jouer & fumer, ne lui ſemblent des occupations utiles. 2°. Un amuſement qui délaſſe & conſole la vie laborieuſe, qui occupe & détourne du mal la vie oiſive & diſſipée, n'eſt pas ſans quelque utilité. 3°. Peut-être y a-t-il des devoirs pour tous les inſtans de la vie; peut-être une heure de diſſipation eſt-elle un larcin fait à la ſociété. Mais à qui le perſuaderez-vous? Et ſi la ſociété ſe relâche elle-même de ſes droits; ſi elle vous dit: j'exige moins, pour obtenir plus ſûrement, plus librement ce que j'exige; ſi les hommes, pour n'être ni tyrans, ni eſclaves les uns des autres, ſe permettent par intervalle cet oubli mutuel & paſſager; s'ils vous répondent enfin qu'ils ne vivent enſemble que pour

être heureux, & que le délassement est un besoin de leur foiblesse; avez-vous à leur repliquer que vous êtes homme comme eux, & que tous vos momens sont pleins? Je sais qu'il n'y a que l'homme qui broute dont la société n'ait rien à exiger; mais elle n'attend de personne une servitude assidue. Promenez-vous donc sans remords deux heures du jour à la campagne, tandis qu'à Paris nous les passons à entendre Athalie ou Cinna, le Misanthrope ou le Tartuffe.

« Un Barbare à qui l'on vantoit la » magnificence du cirque & des jeux » établis à Rome, demanda · les Ro» mains n'ont-ils ni femmes, ni enfans? » Le Barbare avoit raison .

Ce Barbare ne sçavoit pas que le premier besoin d'une société est d'être en paix avec elle-même; qu'il y avoit à Rome dans les esprits un principe de sédition, qui ne se dissipoit que dans les fêtes; & que, lorsqu'un peuple n'est pas content, il faut tâcher de le rendre joyeux. Ce Barbare auroit condamné les cercles de Genève comme les Spectacles de Rome, & il auroit eu tort.

« Je n'aime point qu'on ait besoin » d'attacher son cœur sur la scène, com- » me s'il étoit mal au-dedans de nous ».

Une bonne conscience fait qu'on ne craint pas la solitude, mais ne fait pas qu'on s'y plaise toujours. Il est peu d'hommes qui s'aiment assez pour jouir continuellement d'eux-mêmes sans langueur & sans ennui. L'on a beau être à son aise au-dedans de soi, l'on y fait souvent de la bile. Il n'y a que Dieu dont on puisse dire : *se suo intuitu beat* ; encore, selon notre foible maniere de concevoir, a-t-il pris plaisir à se répandre.

« Les Spectacles sont faits pour le » peuple, & c'est par leurs effets sur lui » qu'on peut déterminer leurs qualités » absolues.... Quant à l'espèce des Spec- » tacles, c'est nécessairement le plaisir » qu'ils donnent, & non leur utilité qui » la déterminent ».

C'est au Poëte à rendre l'utile agréable, & tous les bons Poëtes y ont réussi : les détails en vont être la preuve. Mais c'est de quoi M. Rousseau est très-éloigné de convenir.

« La ſcène en général eſt (dit-il)
» un tableau des paſſions humaines,
» dont l'original eſt dans tous les cœurs :
» mais ſi le Peintre n'avoit ſoin de flat-
» ter ces paſſions, les ſpectateurs ſe-
» roient bientôt rebutés, & ne vou-
» droient plus ſe voir ſous un aſpect qui
» les fît mépriſer d'eux-mêmes. Que s'il
» donne à quelques-unes des couleurs
» odieuſes, c'eſt ſeulement à celles qui
» ne ſont point générales, & qu'on hait
» naturellement. . . . Et alors ces paſ-
» ſions de rebut ſont employées à en
» faire valoir d'autres, ſinon plus légi-
» times, du moins plus au gré des ſpec-
» tateurs. Il n'y a que la raiſon qui ne
» ſoit bonne à rien ſur la ſcène. Un hom-
» me ſans paſſions, ou qui les domine-
» roit toujours, n'y ſçauroit intéreſſer
» perſonne.... Qu'on n'attribue donc pas
» au Théâtre le pouvoir de changer des
» ſentimens ni des mœurs, qu'il ne peut
» que ſuivre & embellir ».

La ſcène eſt un tableau des paſſions dont le germe eſt dans notre cœur : voilà le vrai ; mais l'original du tableau eſt dans le cœur de peu de perſonnes. S'il n'y avoit à la Cour que des Narciſ-

ſes, Britannicus n'y ſeroit point ſouffert; s'il n'y avoit que des Burrhus, Britannicus y ſeroit inutile : mais il y a des hommes vaguement ambitieux & irréſolus encore ou mal affermis dans la route qu'ils doivent ſuivre; c'eſt pour ceux-là que Britannicus eſt une leçon, & n'eſt point une inſulte.

Il y a par-tout des paſſions nationales & conſtitutives de la Société; tel étoit l'amour de la domination chez les Romains, l'amour de la liberté chez les Grecs, l'amour du gain chez les Carthaginois; tel eſt parmi-nous l'amour de la gloire, ou du moins celui de l'honneur. Il eſt certain que le Théâtre doit ménager, flatter même ces paſſions, s'il veut gagner la faveur du public; rien n'eſt plus naturel ni plus juſte. L'apôtre d'une morale oppoſée au génie, au caractère, au gouvernement d'une nation, en eſt communément, ou le jouet, ou le martyr. Il eſt cenſé que ce qui conſtitue les mœurs nationales d'un peuple, convient à ce peuple : nul homme privé n'a droit de lui en demander compte. Mais toute paſſion qui ne tient point à ce caractère général, eſt livrée à la cenſure

du Théâtre. La haîne, la vengeance, l'ambition perſonnelle, la baſſe envie, l'amour effrené, l'orgueil tyrannique, tout ce qui attente à la Société, tout ce qui lui nuit, tout ce qui peut lui nuire; les vices les plus répandus, les travers les plus à la mode, tout cela peut être attaqué ſans ménagement. Plus la peinture en eſt vive & la ſatyre accablante, plus le Spectacle eſt applaudi.

Il eſt une paſſion contre laquelle il ſeroit abſurde de ſe déchaîner ſans réſerve, c'eſt la paſſion de l'amour; & c'eſt la ſeule dont M. Rouſſeau ait pu dire qu'on la fait valoir au Théâtre aux dépens de celles qu'on y peint avec des couleurs odieuſes. Nous aurons lieu d'examiner dans la ſuite quand & comment l'amour eſt intéreſſant ſur la ſcène, & pourquoi il y eſt protégé.

Il en eſt des goûts, des opinions, des ridicules nationaux, qui ne ſont, en eux-mêmes, ni bien, ni mal, comme des paſſions nationales dont je viens de parler. La Société qui les adopte ſe les rend perſonnels, & il n'eſt pas raiſonnable de vouloir qu'elle ſoit la

fable d'elle-même. Ainſi, par exemple, celui qui, au milieu de Pékin, iroit ſe moquer de l'Architecture Chinoiſe, & traiter d'imbéciles tous ceux qui habitent ſous ces toîts ſans ſymmétrie & ſans proportion; celui-là, dis-je, ne ſeroit pas ſage: il auroit peut-être raiſon par-tout ailleurs; mais à Pékin, il auroit tort.

Ainſi tout n'eſt pas du reſſort du Théâtre; c'eſt l'Ecole des citoyens, & non celle de la République. Voilà, ce me ſemble, quelle eſt la diſtinction réelle entre les mœurs que l'on doit ménager ſur la ſcène, & celles qu'on y peut cenſurer. Si la conſtitution politique eſt mauvaiſe, ſi les mœurs fondamentales ſont altérées ou corrompues dans leur maſſe, le Théâtre n'y peut rien, je l'avoue; mais en attaquant les vices épars & les paſſions naiſſantes, le Théâtre ne peut-il pas affoiblir le poiſon dans ſa ſource? Ne peut-il pas arrêter ou ralentir la contagion de l'exemple? C'eſt ce qui reſte à examiner.

M. Rouſſeau attribue à Moliere & à Corneille des ménagemens auxquels je ſuis bien convaincu que ni l'un, ni

l'autre n'avoient pensé. Ils ont écrit pour leur siecle, sans doute ; ils en ont consulté les mœurs & le goût : c'est-à-dire qu'ils ont pris dans l'opinion de leur siecle les moyens de l'affecter, de l'intéresser à leur gré. Mais quel est le vice qu'ils ont ménagé? Quelle est la passion qu'ils ont flattée? Si Moliere avoit eu la timide circonspection qu'on lui attribue, auroit-il jamais démasqué l'hypocrite? Dans le Cid, Corneille autorise le duel ; mais dans quelle circonstance? C'est un fils qui venge son pere, & qui, réduit à l'alternative de deux devoirs opposés, préfere le plus inviolable. Ce n'est pas la vengeance, c'est la piété qui se signale dans le Cid, & qui enleve les applaudissemens.

Le duel est un usage barbare ; mais, l'usage établi, l'honneur de Dom Diegue mortellement offensé, il n'étoit pas plus permis au Cid de pardonner l'insulte faite à son pere, que de lui enfoncer lui-même le poignard dans le sein. C'est donc un acte de vertu, & le devoir le plus sacré de la nature qui est recommandé dans cette Tragédie, l'une des plus morales & des plus in-

téreſſantes qui aient paru ſur aucun Théâtre du monde.

Si quelque choſe peut faire ſentir la barbarie du point-d'honneur, c'eſt l'affreuſe néceſſité où ce préjugé réduit le Cid : mais il eſt aiſé de voir pourquoi Corneille a reſpecté dans les Eſpagnols, & devant les François, une opinion adhérente au principe fondamental de la Monarchie.

« Si les chef-d'œuvres de ces Au-» teurs (Corneille & Moliere) étoient » encore à paroître, ils tomberoient in-» failliblement aujourd'hui, dit M. Rouſ-» ſeau; & ſi le public les admire en-» core, c'eſt plus par honte de s'en dé-» dire, que par un vrai ſentiment de leurs » beautés ».

M. Rouſſeau a-t-il pu croire, a-t-il voulu nous perſuader que nous faiſions ſemblant de rire, de pleurer, de frémir à ces Spectacles? Et le public, pour ſavoir s'il s'amuſe ou s'il eſt ému, ſera-t-il obligé de demander, comme ce jeune étranger à ſon Mentor : *Mon Gouverneur, ai-je bien du plaiſir?* M. Rouſſeau mérite qu'on lui réponde plus

férieufement ; mais faut-il nous réduire à prouver que Cinna, Polieucte, le Mifanthrope, & le Tartuffe, &c, nous intéreffent & nous enchantent ? Quand même l'impreffion en feroit affoiblie, combien de caufes peuvent y contribuer, qui n'ont rien de commun avec les mœurs ? L'affertion eft laconique ; la difcuffion ne le feroit pas.

S'il eft vrai que, fur nos Théâtres, la meilleure piece de Sophocle tomberoit *tout à plat*, ce n'eft point par la raifon qu'on ne fçauroit fe mettre à la place de gens qui ne nous reffemblent point. Car au fond toutes les meres reffemblent à Jocafte, tous les enfans reffemblent à Œdipe, en ce qui fait l'intérêt & le pathétique de la Tragédie de Sophocle ; & je ne penfe pas qu'on nous foupçonne d'avoir moins d'horreur que les Grecs pour le parricide & l'incefte.

Ce n'eft donc pas le fond, mais la fuperficie des mœurs qui a changé, & c'eft en quoi le Poëte eft obligé de confulter le goût de fon fiecle : mais ceci demanderoit un long détail pour être expliqué.

« Il s'enfuit de ces premieres obfer-

» vations, dit Monſieur Rouſſeau, que
» l'effet général du Spectacle eſt de
» renforcer le caractere national, d'aug-
» menter les inclinations naturelles, &
» de donner une nouvelle énergie aux
» paſſions ».

Cette concluſion a trois parties; la premiere eſt vraie dans un ſens: le Théâtre ménage, favoriſe les mœurs nationales, les fortifie; & c'eſt un bien : car les mœurs nationales tiennent à la conſtitution politique; & celle-ci fût-elle mauvaiſe, tout citoyen doit concourir à en étayer l'édifice, en attendant qu'il ſoit reconſtruit. Si Tunis ne pouvoit ſubſiſter que par le pillage, la piraterie devroit être en honneur ſur le Théâtre de Tunis. Mais ſi par les mœurs nationales on entend des habitudes étrangeres ou nuiſibles au génie du gouvernement & au maintien de la ſociété, je n'en vois point, comme je l'ai dit, que le Théâtre favoriſe; je n'en vois point que le public ne permette de cenſurer. Toutes les inclinations pernicieuſes ſont condamnées au Théâtre, toutes les paſſions funeſtes y inſpirent l'horreur, toutes les foibleſſes malheureuſes y ſont naître la

pitié & la crainte. Les ſentimens qui de leur nature peuvent etre dirigés au bien & au mal, comme l'ambition & l'amour, y ſont peints avec des couleurs intéreſſantes ou odieuſes, ſelon les circonſtances qui les décident ou vertueux, ou criminels. Telle eſt la regle invariable de la ſcène tragique, & le Poëte qui l'auroit violée révolteroit tous les eſprits : c'eſt un fait que je vais rendre ſenſible dans peu par les exemples mêmes que Monſieur Rouſſeau a choiſis.

« Je ſçais, dit-il, que la poëtique du » Théâtre prétend faire tout le contrai» re, & purger les paſſions en les exci» tant; mais j'ai peine à bien concevoir » cette regle. Seroit-ce que, pour deve» nir tempérant & ſage, il faut commen» cer par être furieux & fou »?

M. Rouſſeau étoit de bonne-foi: je n'en doute pas. Mais n'étoit-il pas trop animé du zele patriotique, en écrivant ces choſes étranges? Perſonne ne ſçait mieux que lui, qu'à Sparte, pour préſerver les enfans des excès du vin, on leur faiſoit voir des eſclaves dans l'ivreſſe. L'état honteux de ces eſclaves inſpiroit aux enfans la crainte

ou la pitié, ou l'une & l'autre en même temps ; & ces paſſions étoient les préſervatifs du vice qui les avoit fait naître. L'artifice du Théâtre n'eſt autre choſe, & M. Rouſſeau en eſt bien inſtruit. Dira-t-il que, pour rendre leurs enfans tempérans & ſages, les Spartiates les rendoient furieux & fous?

« Il ne faut, dit il, pour ſentir la » mauvaiſe foi de ces réponſes, que » conſulter l'état de ſon cœur à la fin » d'une Tragédie ».

Hé bien ! je choiſis les trois pieces du Théâtre où la plus ſéduiſante des paſſions eſt exprimée avec le plus de chaleur, & de charmes ; Ariane, Inès & Zaïre : je demande à M. Rouſſeau s'il croit que l'impreſſion qui en reſte ſoit une diſpoſition à ce que l'amour a de vicieux ? Que ſeroit-ce, ſi je parcourois les Tragédies où la jalouſie ſombre & cruelle, où la vengeance atroce, où l'ambition forcenée ne paroiſſent qu'entourées de furies, & dechirées de remords? M. Rouſſeau a-t-il conſulté ſon cœur à la fin de Polieucte, de Cinna, d'Athalie, d'Alzire, de Mérope ? Eſt-ce le

goût du vice, ou l'amour de la vertu, que ces Spectacle y excitent? J'atteste M. Rousseau lui-même, en supposant, comme de raison, qu'il ne se croit pas plus incorruptible que nous.

Mais voici un autre paradoxe. « Tou» tes les passions sont sœurs; une seule » suffit pour en exciter mille, & les » combattre l'une par l'autre n'est qu'un » moyen de rendre le cœur plus sensible » à toutes ».

Observons d'abord qu'il s'agit de la terreur & de la pitié, qui sont les ressorts du pathétique. Ainsi tout ce qui excite en nous la pitié, nous dispose à la vengeance; ainsi la crainte que nous inspirent les forfaits de l'ambition, les lâches complots de l'envie, les projets sanglan de la haine; cette crainte, dis-je, est elle-même le germe des passions qui la font naître. Est-ce dans la tête d'un Philosophe que tombent de pareilles idées? La sensibilité, sans doute, est la base des affections criminelles: mai elle l'est de même des aff ctions vertueuses. Tout ce qui l'excite la reiid féconde; mais elle produit des baumes ou des poisons.

ſons, ſelon les ſemences qu'on jette dans l'ame ; & , s'il eſt des ames qui corrompent tout, ce n'eſt pas la faute du Théâtre.

« Le ſeul inſtrument qui ſert à purger » (les paſſions), c'eſt la raiſon ; & j'ai déjà dit que la raiſon n'avoit nul effet » au Théâtre ».

Voilà deux aſſertions également dénuées de preuves, & qui toutes deux en avoient grand beſoin. Je demande à M. Rouſſeau ſi la raiſon elle-même a quelque moyen plus ſûr de contenir une paſſion que de lui oppoſer pour contre-poids la crainte des dangers & les remords qui l'accompagnent ? Eſt ce par des calculs géométriques ? Eſt-ce par des définitions idéales, que la raiſon corrige les mœurs ?

Quant au fait que M. Rouſſeau avance pour la ſeconde fois, qu'il nous diſe s'il regarde le rôle de Caton, dans la Tragédie d'Addiſſon, comme déplacé au Théâtre ? Ce rôle ſi intéreſſant & ſi beau, eſt la raiſon & la vertu même. Il eſt auſſi calme qu'il eſt pathétique : & , ſi l'héroïſme en étoit moins tranquille, il

seroit beaucoup moins touchant. Mais pourquoi recourir au Théâtre Anglois ? Toutes les vertus, sur la scène Françoise, n'ont-elles pas leurs maximes pour regles ? N'y voit-on que des furieux ou des fanatiques ? L'humanité, la grandeur d'ame, l'amour de la patrie, l'enthousiasme même de la religion, n'y sont-ils pas aussi éclairés, aussi raisonnés qu'ils peuvent l'être sans froideur. M. Rousseau ne se souvient-il plus d'avoir entendu Zopire, Alvarès, Polieucte, Burrhus, *&c.* ?

« Qu'on mette, dit-il, pour voir, sur » la scène Françoise un homme droit & » vertueux, mais simple & grossier .... » qu'on y mette un sage sans préjugés, » qui, ayant reçu un affront d'un Spa» dassin, refuse de s'aller faire égorger » par l'offenseur ; & qu'on employe tout » l'art du Théâtre pour rendre ces per» sonnages intéressans, comme le Cid, » au peuple François ; j'aurai tort, si l'on » réussit ».

On ne réussira point, & vous aurez tort : 1°. La grossiereté n'est bonne à rien, nous la rejettons de la société & du

Théâtre : 2°. Le ſage eſt un perſonnage fort reſpectable, mais la bravoure eſt une de ces qualités nationales que le Théâtre François doit honorer. Si le ſage eſt un Thémiſtocle, nous l'admirerons ; s'il n'eſt que patient ou timide, il n'eſt pas digne d'occuper la ſcène. En un mot, l'homme ſans préjugés attaquera les nôtres ; & il en eſt que l'on doit reſpecter. Mais indépendamment de ces convenances, l'intérêt doit naître de l'émotion : or un caractere que rien n'émeut ne ſçauroit nous émouvoir, à moins qu'il ne ſoit dans une ſituation pareille à celle de Caton, *colluctantem cùm aliquâ calamitate*. D'ailleurs, la pitié, ce ſentiment ſi naturel & ſi tendre, nous touche plus que l'admiration. Ainſi, quelque empire qu'ait ſur nous la raiſon, il ne s'enſuit pas qu'elle doive être auſſi pathétique, auſſi théâtrale que l'amour combattu par l'honneur, tel qu'il nous eſt peint dans le Cid.

« Mais en ſuppoſant les Spectacles » auſſi parfaits, & le peuple auſſi bien » diſpoſé qu'il ſoit poſſible, encore, dit » M. Rouſſeau, ces effets ſe réduiroient- » ils à rien, faute de moyens pour les ren-

» être sensibles. Je ne sçache que trois
» instrumens à l'aide desquels on puisse
» agir sur les mœurs d'un peuple, sçavoir
» la force des loix, l'empire de l'opi-
» nion, & l'attrait du plaisir : or les loix
» n'ont nul accès au Théâtre.... L'o-
» pinion n'en dépend point.... Et
» quant au plaisir qu'on y peut prendre,
» tout son effet est de nous y ramener
» plus souvent ».

Suivons, s'il est possible, le fil de ces idées, & voyons d'abord quelle est la supposition. *Le spectacle aussi parfait qu'il peut l'être* : c'est-à-dire, sans doute, l'innocence & le crime, le vice & la vertu, les bons & les mauvais exemples présentés sous le point de vue le plus moral. *Le peuple aussi bien disposé* : c'est-à-dire, au moins avec ce goût général de la vertu, & cette aversion pour le vice, qui préparent le cœur humain à recevoir les impressions de l'une & à repousser les atteintes de l'autre, quand la vertu lui est présentée avec ses charmes, & le crime avec son horreur. Cela posé, qu'est-il besoin de la force des loix & de l'empire de l'opinion, pour lui faire goûter des peintures consolantes

pour les bons, & effrayantes pour les méchans? L'attrait d'un plaiſir honnête ne lui ſuffit-il pas pour le ramener à un ſpectacle ſelon ſon cœur ; où la vertu qu'il aime, eſt comblée de gloire ; où le vice qu'il hait ne ſe montre que chargé d'opprobre, & malheureux même dans ſes ſuccès.

Parmi les inſtrumens à l'aide deſquels on peut agir ſur les mœurs, M. Rouſſeau a obmis le plus puiſſant, qui eſt l'habitude. Des affections répétées naiſſent les inclinations ; & celles-ci, décidées au bien ou au mal, conſtituent les mœurs bonnes ou mauvaiſes. Tel eſt l'infaillible effet des émotions que le Théâtre nous cauſe : quelque paſſagéres qu'elles ſoient, il en reſte au moins une foible empreinte ; & les mêmes traces approfondies, ſe gravent ſi avant dans l'ame, qu'elles lui deviennent comme naturelles. Mais eſt-il beſoin de prouver quel eſt l'empire de l'habitude, & M. Rouſſeau lui-même peut-il ſe le diſſimuler ?

Il attribue, en paſſant, aux *Acteurs de l'Opéra*, un reſſentiment un peu vif de l'ennui qu'ils lui ont cauſé. « Néron, chan-

» tant au Théâtre, faifoit égorger ceux
» qui s'endormoient .... Nobles Ac-
» teurs de l'Opéra de Paris, ah! fi vous
» aviez joui de la puiffance impériale,
» je ne gémirois pas maintenant d'avoir
» trop vécu ». Il faut que M. Rouffeau attache à fon fommeil une prodigieufe importance, ou qu'il ne lui en coûte gueres pour imaginer des affaffins.

« Le Théâtre rend la vertu aimable
» .... Il opere un grand prodige de faire
» ce que la vertu & la raifon font avant
» lui! Les méchans font haïs fur la
» fcene; font-ils aimés dans la fociété »?

J'obferve, 1°. Que, fi tous les hommes aiment la vertu & déteftent le vice, de cet amour actif & de cette haîne véhémente que l'on refpire au Théâtre, tous les hommes ont de bonnes mœurs; &, fi M. Rouffeau peut me le perfuader, j'aurai autant de plaifir que lui à le croire. 2°. Que, fi cet amour & cette haîne font affoupis dans l'ame, les impreffions du Théâtre font un bien en les réveillant. 3°. Que, fi l'on n'aime la vertu, & fi l'on ne hait le vice que dans autrui, comme il le fait entendre, le grand avantage du

Théâtre eſt de nous ramener en nous-mêmes par la terreur & la pitié; de nous mettre à la place du perſonnage dont les égaremens nous effrayent, ou dont nous plaignons les malheurs : en un mot de nous rendre perſonnels cette haîne & cet amour que le vice & la vertu nous inſpirent, quand nous les voyons dans autrui.

« Je doute que tout homme à qui l'on
» expoſera d'avance les crimes de Phé-
» dre & de Médée, ne les déteſte plus
» encore au commencement qu'à la fin
» de la piece; &, ſi ce doute eſt fondé,
» que faut-il penſer de cet effet ſi vanté
» du Théâtre » ?

Ce ne ſont pas les crimes, ce ſont les criminels que l'on déteſte moins à la fin de la Pièce : l'Art du Théâtre les rapproche de nous, en les conduiſant pas à pas, & par des paſſions qui nous ſont naturelles, aux forfaits monſtrueux dont nous ſommes épouvantés : & c'eſt en cela même que ces exemples du danger des paſſions nous deviennent perſonnels. Une mere qui égorge ſes enfans, une femme inceſtueuſe & adultere, qui rejette

ſur l'objet vertueux de cet amour déteſtable, toute l'horreur qu'elle doit inſpirer ; ces caractères, ſeulement annoncés, ſont auſſi éloignés de nous, que celui d'une lionne ou d'une vipère : il n'eſt point de femme qui appréhende de tomber dans cet excès d'égarement. Mais, quand les gradations en ſont bien ménagées, quand on voit l'ame de Phédre ou de Médée, agitée des mêmes ſentimens qui s'élevent en nous, ſuſceptible des mêmes retours, combattue des mêmes remords, s'engager peu à-peu & ſe précipiter enfin dans des crimes qui révoltent la nature, nous les plaignons comme nos ſemblables : & ce retour ſur nous-mêmes, qui eſt le principe de la pitié, eſt auſſi celui de la crainte.

« La ſource de l'intérêt qui nous at-
» tache à ce qui eſt honnête, &
» nous inſpire de l'averſion pour le mal,
» eſt en nous, & non dans les pièces ».

Oui, ſans doute, la ſource en eſt en nous : mais l'Art du Théatre la purifie.

L'homme eſt né bon : je le crois ; mais à-t il conſervé ce caractere ? Si les traits

en ſont altérés, affoiblis, effacés par des habitudes vicieuſes, quelle morale plus vive, plus ſenſible, plus pénétrante que celle du Théâtre peut en renouveller l'empreinte ? Si cette morale eſt ſaine & pure, elle n'eſt donc pas infructueuſe. *L'homme eſt né bon*; & c'eſt pour cela même que les bons exemples lui ſont utiles : ils n'auroient point de priſe ſur ſon ame, ſi la nature l'avoit fait méchant. En un mot, ou toute inſtruction eſt ſuperflue, ou celle du Théâtre, comme la plus frappante, doit être auſſi la plus ſalutaire : telle étoit du moins la *prétention* de Corneille, toute *vaine* & *puérile* que *M.* Rouſſeau la ſuppoſe : peut-être mieux approfondie, y eût-il trouvé plus *de bon ſens*?

« Le cœur de l'homme eſt toujours » droit ſur ce qui ne ſe rapporte pas » perſonnellement à lui.... C'eſt quand » notre intérêt s'y mêle, que nous pré- » férons le mal qui nous eſt utile au bien » que nous fait aimer la nature. Que va » donc voir le méchant au Spectacle ? » préciſément ce qu'il voudroit trou- » ver par-tout : des leçons de vertu pour » le public, dont il s'excepte, & des

» gens immolant tout à leur devoir,
» tandis qu'on n'exige rien de lui ».

J'avoue que, pour ce méchant déterminé, il n'y a de bonne école que la grève. Mais ce méchant eſt plus juſte que M. Rouſſeau, dans l'opinion qu'il a du public, puiſqu'il jouit au Spectacle du plaiſir de voir former d'honnêtes gens dont la probité lui ſera utile.

Quant à l'intérêt perſonnel, il n'éclipſe jamais totalement les ſaines lumieres de la conſcience; & plus l'homme eſt exercé à diſcerner le juſte & l'injuſte dans la cauſe d'autrui, moins il eſt expoſé à s'y méprendre dans la ſienne. Pour celui qui eſt injuſte avec pleine lumiere, ou ſa corruption eſt ſans remède, ou l'habitude du théâtre doit réveiller dans ſon ame l'effroi, la honte & les remords.

« Quelle eſt cette pitié? dit-il, en
» parlant de celle qu'inſpire la Tragé-
» die: une émotion paſſagere & vaine,
» qui ne dure pas plus que l'illuſion
» qui l'a produite; un reſte de ſentiment
» naturel étouffé bien tôt par les paſ-
» ſions; une pitié ſtérile qui ſe repaît

» de quelques larmes & n'a jamais pro-
» duit le moindre acte d'humanité ».

C'eſt comme ſi je diſois que la diſcipline de Sparte ou de Rome n'a jamais produit aucun acte de valeur. N'eſt-ce pas, dans l'un & dans l'autre cas, une impreſſion habituelle qui modifie l'ame & nous fait contracter inſenſiblement le caractère qui lui eſt analogue ? Si la fréquentation du Théâtre n'influe pas ſur les mœurs, il en doit être de même du commerce des hommes ; & des-lors, que devient tout ce qu'on nous dit de la force de l'exemple ?

« Au fond, quand un homme eſt
» allé admirer de belles actions dans
» des fables, & pleurer des malheurs
» imaginaires, qu'a-t-on encore à exi-
» ger de lui ? N'eſt il pas content de
» lui-même ? Ne s'applaudit-il pas de
» ſa belle ame ? Ne s'eſt-il pas acquitté
» de tout ce qu'il doit à la vertu par
» l'hommage qu'il vient de lui rendre ?
» Que voudroit-on qu'il fît de plus ?
» Qu'il la pratiquât lui-même ? Il n'a
» point de rôle à jouer ; il n'eſt pas
» Comédien ».

Sur qui tombe cette ironie insultante? Est-ce à Paris que M. Rousseau a trouvé tous les devoirs de l'humanité réduits à l'attendrissement qu'on éprouve au Spectacle? Il sçait que le peuple y est doux, humain, secourable, autant qu'en aucun lieu du monde; il doit sçavoir que les honnêtes gens y ont le cœur assez bon pour tolérer, plaindre & soulager ceux même qui les calomnient; & il auroit pu attribuer à la fréquentation du Théâtre quelques nuances de ce caractere généreux & compatissant qu'il a reconnu dans les François.

« On se croiroit, ajoûte-t-il, aussi » ridicule d'adopter les vertus de ses » Héros, que de parler en vers, & d'en- » dosser un habit de Théâtre ».

Encore un coup, où a-t-il vu cela? Se croiroit-on ridicule d'être humain comme Alvarès, & vertueux comme Burrhus? M. Rousseau le pense-t-il? Est-ce à lui de nous croire des monstres? Le gigantesque, qui est ridicule au Théâtre, le seroit dans la société; j'en conviens. Mais ceux qui ont excellé dans la Tra-

gédie, ont peint la Nature dans sa vérité, dans sa beauté simple & touchante; & la réalité en est aussi révérée que la fiction en est applaudie.

« Tout se réduit à nous montrer la » vertu comme un jeu de Théâtre, bon » pour amuser le public, mais qu'il y » auroit de la folie à vouloir transpor- » ter sérieusement dans la société ».

O vous qui regardez la justice & la vérité comme les premiers devoirs de l'homme, étes-vous juste & vrai dans ce moment? Vous, pour qui l'humanité & la patrie sont les premieres affections, oubliez-vous que nous sommes des hommes? Il y auroit de la folie à une mere d'avoir les entrailles de Mérope; à une épouse d'avoir les sentimens d'Inès! De quel public nous parlez-vous? Si je connoissois moins les gens vertueux que vous avez fréquentés, vous m'en donneriez une idée effroyable. Ce sont-là, cependant, les faits d'après lesquels vous décidez que » la plus avantageuse impression des » meilleures Tragédies est de réduire à » quelques affections passageres, stéri-

» les & ſans effet, tous les devoirs de » la vie humaine ».

« On me dira, pourſuit M.R. que, dans » ces pièces, le crime eſt toujours puni, » & la vertu toujours récompenſée ».

On ne lui dira pas cela : mais on lui dira que le crime y eſt toujours peint avec des couleurs odieuſes & effrayantes, la vertu avec des traits reſpectables & intéreſſans. Si quelquefois cette régle a été violée, c'eſt une difformité monſtrueuſe que le public ne pardonne jamais. M. Rouſſeau avoue qu'il n'y a perſonne qui n'aimât mieux être Britannicus que Néron, même après la cataſtrophe. Voilà tout ce qu'exige la bonté des mœurs Théâtrales. Je lui abandonne tous les exemples vicieux & reconnus tels ; mais de cent Tragédies, il n'y en a pas une où l'intérêt ſoit pour le crime. Je dis plus : il n'y en a pas une ſeule au Théâtre qui ait réuſſi avec ce défaut.

« Le *ſçavoir*, *l'eſprit*, le *courage* ont » ſeuls notre admiration ; & toi, douce » & modeſte vertu, tu reſtes toujours » ſans honneur » !

Remarquez que c'eſt après s'être plaint que l'on a avili le perſonnage de *Cicèron* pour flatter le goût du ſiécle, que M. Rouſſeau s'écrie que *l'eſprit* & le *ſcavoir* ont ſeuls notre admiration. Qu'elle ſe préſente, Monſieur, cette vertu douce & modeſte, & ſur le Théâtre & dans la ſociété ; nos hommages iront au devant d'elle : nous la reſpectons dure & farouche ; indulgente & ſociable, elle obtiendra nos adorations.

Les obſervations judicieuſes que fait M. Rouſſeau ſur la Tragédie de Mahomet, devoient ſuffire, ce me ſemble, pour déterminer dans ſon eſprit les vrais principes des mœurs Théâtrales. Mais, comme il n'en veut rien conclure d'oppoſé à ſon ſyſtême, il tâche d'affoiblir l'idée d'utilité qu'elles préſentent naturellement. « Le fanatiſme, dit-» il, n'eſt pas une erreur, mais une fu-» reur aveugle & ſtupide, que la raiſon » ne retient jamais .... Vous avez beau » démontrer à des foux que leurs chefs » les trompent, ils n'en ſont pas moins » ardens à les ſuivre ».

Auſſi le but moral de ce Poëme n'eſt-il pas de guérir les peuples du fana-

tiſme, mais de les en garantir, en leur démontrant, non pas qu'on les trompe, mais comment on peut les tromper. L'erreur eſt mere de cette fureur aveugle ; & c'eſt dans ſa ſource, que l'attaque la Tragédie de Mahomet. En un mot, cet exemple épouvantable des horreurs de la ſuperſtition n'en ſeroit pas le remède, mais peut en être le préſervatif.

« Je crains bien, ajoûte M. Rouſ-
» ſeau, qu'une pareille pièce jouée de-
» vant des gens en état de choiſir ne
» fît plus de Mahomets que de Zo-
» pires ».

Je le crois ; auſſi l'inſtruction n'eſt-elle pas pour le petit nombre de Mahomets, mais pour la foule des Séïdes.

M. Rouſſeau, en louant le goût antique dans le Rôle de Thyeſte, demande avec raiſon que l'on daigne nous attendrir quelquefois pour la ſimple Humanité ſouffrante ; & c'eſt à quoi l'on devroit conſacrer ce genre ſi naturel & ſi touchant, dont l'Enfant Prodigue eſt le modele, & que les gens qui ne réfléchiſſent ſur rien, ont tourné en ridicule.

Mais j'aurai lieu d'examiner dans peu pourquoi les perſonnages comme celui de Thyeſte, ſont ſi rarement employés au Théâtre. Cependant, le goût des Grecs fût-il en cela préférable au nôtre, M. Rouſſeau ne peut-il nous offrir la vérité que ſous une face inſultante? « Les anciens, dit-il, avoient des héros & mettoient des hommes ſur leur » Théâtre; nous, au contraire, nous » n'y mettons que des Héros, & à peine » avons-nous des hommes ». Il rappelle un mot d'un vieillard qui avoit été rebuté au Spectacle par la Jeuneſſe Athénienne, & auquel les Ambaſſadeurs de Sparte avoient donné place auprès d'eux. « Cette action fut remarquée de tout le Spectacle, & applaudie d'un battement de mains univerſel. » *Hé! que de maux*, s'écria le bon vieillard d'un ton de douleur, *les Athéniens ſçavent ce qui eſt honnête; mais* » *les Lacédémoniens le pratiquent.* Voilà » la philoſophie moderne, & les mœurs » anciennes, obſerve M. Rouſſeau ».

Ici je retiens ma plume; il ne ſeroit pas généreux d'oppoſer la perſonnalité à la Satyre. J'avoue donc qu'il y a à

Paris comme à Athènes des étourdis ſans décence & ſans mœurs. Mais la Jeuneſſe Athenienne rebutoit un vieillard qui vraiſemblablement n'inſultoit perſonne ; & M. Rouſſeau ſçait bien que nous n'en ſommes pas encore là.

Il revient à ſon objet : « Qu'ap-» prend-on dans Phédre, & dans Œdi-» pe, ſinon que l'homme n'eſt pas libre, » & que le Ciel le punit des crimes » qu'il lui fait commettre? Qu'apprend-» on dans Médée, ſi ce n'eſt juſqu'où » la fureur de la jalouſie peut rendre » une mere cruelle & dénaturée » ?

Voilà deux exemples fort différens, & qu'il eſt bon de ne pas confondre. La cauſe des événemens Tragiques peut être ou perſonnelle ou étrangere ; & celle-ci, ou naturelle ou ſurnaturelle, c'eſt-à-dire, ou dans l'ordre des choſes, ou dans la volonté immédiate des Dieux.

Les Tragédies de ce dernier genre ſont toutes tirées du Théâtre ancien. Je ne ſçais quel intérêt pouvoient avoir les Grecs à frapper les eſprits du ſyſtê-

me de la fatalité ; mais il eſt certain qu'ils faiſoient de l'homme un inſtrument aveugle dans la main des Deſtinées. J'avoue que tout le fruit de ces Tragédies ſe borne à entretenir en nous une ſenſibilité compatiſſante pour des crimes involontaires & pour des malheurs indépendans de celui qui en eſt accablé, comme dans Œdipe & dans Phédre. On y joint l'avantage de faire ſentir à l'homme ſa dépendance ; mais comme il en réſulte plus d'horreur que de crainte des Dieux, je crois la morale de ces Tragédies pernicieuſe à cet égard. Heureuſement elles ſont en petit nombre, & l'idée de la fatalité s'évanouit avec l'illuſion Théâtrale.

Un autre genre eſt celui où la cauſe des événemens eſt dans l'ordre naturel, mais indépendante du caractère des perſonnes. Par exemple, en ne ſuppoſant à Andromaque & à Mérope que les ſentimens naturels d'une mere, c'en eſt aſſez du danger de leurs fils pour les rendre malheureuſes & intéreſſantes. La ſeule utilité de cette ſorte de Spectacle eſt de nourrir & d'exercer en nous les ſentimens d'humanité qu'il réveille ; car

je compte pour très-peu de chose la prudence qu'il peut inspirer.

Un troisieme genre place dans l'ame des Acteurs tous les ressorts de l'action & du pathétique, & c'est-là, selon moi, le plus moral & le plus utile. Le crime & le malheur y sont les effets des passions ; & plus le crime est odieux, plus le malheur est déplorable, plus aussi la passion qui en est la source, devient effrayante à nos yeux. Tout cela demanderoit à être développé & rendu sensible par des exemples. Mais je ne suis déjà que trop long. Il suffit d'étudier Corneille pour voir la révolution qui s'est faite dans l'art de la Tragédie, lorsqu'abandonnant les deux premiers genres il y a substitué celui qui prend sa force pathétique & morale dans le combat des passions & dans les mœurs des personnages.

« Les actions atroces présentées dans » la Tragédie sont dangereuses, dit M. » Rousseau, en ce qu'elles accoutument » les yeux du peuple à des horreurs » qu'il ne devroit pas même connoître, » & à des forfaits qu'il ne devroit pas » supposer faciles ».

1°. Le fait démontre que, si les yeux du peuple s'y accoutument, son cœur ne s'y accoutume pas. M. Rousseau reconnoît le peuple François pour le plus doux & le plus humain qui soit sur la terre. Il y a cependant bien des années que ce peuple voit Horace poignarder sa sœur, Agamemnon immoler sa fille, Oreste égorger sa mere. 2°. Au lieu de prendre l'inutile soin de cacher au peuple la possibilité des actions atroces, il faut qu'il sache que l'homme, dans l'excès de la passion, est capable de tout, afin de lui faire détester cette passion qui le rend féroce. Voilà quel est le but & l'objet de la Tragédie ; &, quoi qu'en dise M. Rousseau, tous les grands Maîtres l'ont rempli.

« Il n'est pas même vrai, dit-il, que » le meurtre & le parricide y soient tou» jours odieux ; à la faveur de je ne sçais » quelles commodes suppositions, on » les rend permis ou pardonnables ».

Dans les exemples qu'il cite, voici quelles sont ces suppositions. Dans Iphigénie, Agamemnon immole sa fille, pour ne pas désobéir aux Dieux & déshonorer la Grèce ; Oreste égorge sa

mere ſans le ſavoir & en voulant frapper le meurtrier de ſon pere ; Horace poignarde Camille dans un premier mouvement de fureur excitée par les imprécations qu'elle vomit contre ſa patrie. Mais Horace, ivre de ſa victoire, oublie juſqu'aux droits les plus ſaints de la nature & du ſang ; &, dès ce moment, il eſt déteſté. Agamemnon lui-même devient révoltant, dès qu'il s'occupe de ſa grandeur & de ſa gloire. Oreſte ſort du Théâtre, déchiré par les furies pour un crime aveuglément commis. Je demande ſi ſur de tels exemples on eſt fondé à écrire qu'*il n'eſt pas vrai* que ſur notre Théâtre *le meurtre & le parricide ſoient toujours odieux.*

« Ajoûtez que l'Auteur, pour faire » parler chacun ſelon ſon caractère, eſt » forcé de mettre dans la bouche des » méchans leurs maximes & leurs prin- » cipes revêtus de tout l'éclat des beaux » vers, & débités d'un ton impoſant & » ſentencieux, pour l'inſtruction du » parterre ».

Il eſt vrai que l'un dit :

Et pour nous rendre heureux, perdons les miſérables.

L'autre :

Tombe ſur moi le Ciel, pourvu que je me venge.

L'autre :

J'embraſſe mon rival, mais c'eſt pour l'étouffer.

Celui-ci s'endurcit, contre les cris de la nature ; celui-là foule aux pieds tous les droits de l'Humanité. Il n'y a pas un méchant au Théâtre, qui, dans l'intimité d'une confidence, ou dans quelque monologue, ne ſe trahiſſe, ne s'accuſe, ne ſe préſente aux ſpectateurs ſous l'aſpect le plus odieux ; & les Auteurs ont porté cette attention au point de ſacrifier ſouvent la vraiſemblance à l'utilité morale. M. Rouſſeau, qui a vu aſſiduement ſix ans de ſuite ce ſpectacle, devroit ſe rappeller ces faits.

« Non, dit-il ; je le ſoutiens, & j'en » atteſte l'effroi des lecteurs, les maſſa» cres des Gladiateurs n'étoient pas ſi » barbares que ces affreux ſpectacles. » On voyoit du ſang, il eſt vrai ; mais » on ne ſouilloit pas ſon imagination » de crimes qui font frémir la nature ».

Si l'on verſoit réellement une goutte de ſang au Théâtre, la Scene Tragique ſeroit tout au plus le Spectacle de la groſſiere populace. Tel ſe plaît à frémir en voyant Mérope le poignard levé ſur ſon fils, & Oreſte ou Ninias venant d'aſſaſſiner ſa mere ; tel, dis-je, ſoutient ces fictions, qui jetteroit des cris de douleur & d'effroi à la vue d'un malheureux que l'on tueroit ſur ſon paſſage. La Mothe a très-bien obſervé que l'illuſion Théâtrale n'eſt jamais complette, & que le Spectacle ceſſeroit d'être un plaiſir, ſans la réflexion confuſe qui en affoiblit le pathétique, & qui nous conſole intérieurement. Quant à *l'imagination ſouillée* ; c'eſt un mal, ſi le crime y eſt peint avec des couleurs qui nous ſéduiſent : mais c'eſt un bien, & un très-grand bien, ſi les traces qui en reſtent inſpirent l'horreur & l'effroi. Les arrêts qui flétriſſent ou qui condamnent les criminels ſouillent l'imagination du peuple : faut-il ne pas les publier ?

C'en eſt aſſez, je crois, ſur l'article de la Tragédie. Je vais approfondir ce qui regarde la Comédie, les mœurs des Comédiens, & l'amour, ce ſentiment ſi naturel

naturel & ſi dangereux, qui eſt l'ame de nos deux Théâtres. Je l'ai déja dit ; l'aſſertion eſt rapide & tranchante, la diſcuſſion eſt ralentie à chaque inſtant par les détails : mais j'examine & ne plaide point : il ne me ſeroit que trop aiſé d'être moins froid & plus preſſant.

On a vu comment M. Rouſſeau s'y eſt pris pour nous prouver que la Tragédie allume en nous les mêmes paſſions dont elle prétend inſpirer la crainte, & qu'elle nous conduit aux crimes dont elle veut nous éloigner. Les mœurs de la Comédie lui ſemblent encore plus dangereuſes, en ce qu'elles ont avec les nôtres un rapport plus immédiate. « Tout » en eſt mauvais & pernicieux, tout » tire à conſéquence pour les Spectateurs ; &, le plaiſir même du comi» que étant fondé ſur un vice du cœur » humain, c'eſt une ſuite de ce prin» cipe, que plus la Comédie eſt agréa» ble & parfaite, plus ſon effet eſt fu» neſte aux mœurs ».

Pour ſe concilier avec M. Rouſſeau, il ne ſuffit donc pas d'avouer que le Théâtre, quoique purgé de ſon ancienne

indécence, n'eſt pas encore aſſez châtié ; que Dancourt, Montfleuri & leurs ſemblables, devroient en être à jamais bannis ; qu'en un mot le ſeul comique honnête & moral doit être donné en ſpectacle. Si M. Rouſſeau n'eût dit que cela, il eût penſé comme tous les honnêtes gens ; mais ce n'étoit pas aſſez pour lui : tout comique ſans diſtinction eſt, s'il faut l'en croire, une école de vice : il n'en connoît point d'innocent. Il n'eſt donc pas queſtion d'examiner s'il y a des Comédies répréhenſibles du côté des mœurs ; mais s'il y a des Comédies dont les mœurs ſoient bonnes, & les leçons utiles.

M. Rouſſeau commence par vouloir prouver l'inutilité de la Comédie. « Imaginez la Comédie auſſi parfaite qu'il » vous plaira, où eſt celui qui, s'y ren- » dant pour la premiere fois, n'y va pas » déja convaincu de ce qu'on y prouve ?

Celui qui n'eſt pas convaincu, eſt, lui dirai-je, un Orgon aveuglément prévenu pour un Tartuffe ; un jaloux qui ne voit de ſûreté pour ſon honneur que dans une tyrannie odieuſe ; un avare

qui croit trouver l'équivalent de tous les biens dans un trésor qui sera son supplice; un mari livré à une seconde femme qui lui fait haïr ses premiers enfans, & qui le flatte pour le dépouiller. Voilà les gens qui vont au Spectacle le bandeau sur les yeux; & qui en reviennent capables de réflexions salutaires, à moins de les supposer imbéciles.

De ce que la Comédie se rapproche du ton du monde, M. Rousseau conclut qu'elle ne corrige point les mœurs.

« Un laid visage ne paroît point laid » à celui qui le porte ». Quand cela seroit, comme cela n'est pas, de bonne foi cette comparaison peut-elle être posée en principe? La laideur & la beauté sont arbitraires jusqu'à un certain point; il y a du préjugé, de la fantaisie, du caprice même dans l'opinion qu'on en peut avoir. Mais en est-il ainsi des vices, & sur-tout des vices auxquels le public attache le ridicule & le mépris? Si le vicieux se méconnoît au Théâtre, il se méconnoît encore plus dans un discours de morale, & dès-lors

toute instruction générale devient inutile ; ce que M. Rousseau n'a certainement pas prétendu.

A l'égard du Théâtre, rappellons-nous ce qui s'est passé dans la nouveauté du Tartuffe. Croira-t-on que les faux dévots eussent du plaisir à s'y voir peints ? Croira-t-on que l'usurier se complaise dans le miroir de l'avare ? Voilà les vicieux bien à leur aise, s'ils aiment à se voir tels qu'ils sont ! mais du moins n'aiment-ils pas être vus dans cette nudité humiliante. Leur raison a beau être corrompue au point de les justifier à eux-mêmes, ils sçavent, comme l'avare d'Horace, qu'ils sont la fable & la risée du peuple, & ils se cachent pour s'applaudir. D'où il résulte deux sortes de biens ; l'un, qu'au défaut de la vertu, le desir de l'estime publique, la crainte du blâme & du mépris tiennent le vice comme à la gêne ; l'autre, que l'exemple en est moins contagieux : car l'attrait du vice a pour contre-poids la peine de l'humiliation, à laquelle l'orgueil répugne. Est-ce là, me direz-vous, faire à la vertu des amis désintéressés ? Hé! non, Monsieur ;

nous n'en ſommes pas là. Peu de gens aiment la vertu pour elle-même. Il faudroit, s'il étoit permis de le dire, prendre la fleur de l'eſpèce humaine pour en former une République qui ſeroit peu nombreuſe encore.

La Comédie prend les hommes tels qu'ils ſont par-tout, & à Genève comme ici, c'eſt-à-dire, ſenſibles à l'eſtime & au mépris de la Société, n'aimant point du tout à ſe donner en dériſion, & aſſez malins pour ſe plaire à voir répandre ſur autrui le ridicule qu'ils évitent. Si donc les mœurs ſont fidélement peintes ſur le Théâtre comique, ſi les vices & les travers en ſont les véritables jouets, la Comédie peut avoir ſon utilité morale, comme la cenſure des femmes de Genève. Que l'on médiſe ſur le Théâtre ou dans un cercle, c'eſt toujours la malignité humaine qui ſert d'épouvantail au vice, avec cette différence, qu'au Théâtre on peint les vicieux, & que dans un cercle on les nomme. J'avoue que ſans ce fond de malice, qui fait qu'on s'amuſe des ridicules d'autrui, la Comédie ſeroit inſipide, & par conſéquent infructueuſe:

auſſi ne ſeroit-elle pas ſoufferte dans une Société toute composée de vrais amis. Mais tant qu'il y aura dans le monde un amour-propre, envieux & malin, la Comédie aura l'avantage de démaſquer, d'humilier les vices, & de les livrer en plein Théâtre à l'inſulte des ſpectateurs.

« Si l'on veut corriger les mœurs par » leurs charges, on quitte la vraiſem- » blance & la nature, & le tableau ne » fait plus d'effet ».

La peinture du Théâtre eſt une imitation exagérée ; mais voici comment. Moliere veut peindre l'Avare ; chacun des traits doit reſſembler : c'eſt-à-dire que l'Avare ne doit agir & penſer ſur la ſcène, que comme il penſe & agit dant la Société. Mais l'action Théâtrale ne dure que deux heures, & l'art de l'intrigue conſiſte à réunir ſans affectation, dans ce court eſpace de temps, un aſſez grand nombre de ſituations, pour engager naturellement le caractere de l'Avare à ſe développer en deux heures, comme dans la Société il ſe développeroit en ſix mois.

Ce n'eſt-là que rapprocher les traits qui doivent former ſon image. De plus, comme la Comédie n'eſt pas une ſatyre perſonnelle, & que non-ſeulement un vicieux, mais tous les vicieux de la même eſpèce doivent ſe reconnoître dans le tableau, le Peintre y réunit les traits les plus forts du même vice, répandus dans la Société, tous copiés d'après nature.

« Qu'importe la vérité de l'imita-
» tion, dit M. Rouſſeau, pourvû que
» l'illuſion y ſoit »?

L'illuſion n'y ſeroit pas, ſi l'imitation n'étoit pas vraie. Quand eſt-ce, en effet, que ceſſe l'illuſion? Dès qu'il échappe au Poëte ou à l'Acteur quelque trait qui n'eſt pas dans la nature, c'eſt-à dire, quelque trait qui contredit ou qui force le caractère. Ainſi le plaiſir que nous fait la bonne Comédie, dépend de la vérité des peintures; & ſon utilité eſt fondée ſur le mépris qu'elle attache au vice, & ſur la répugnance qu'a le vicieux à ſe voir en bute au mépris.

Si le bien eſt nul, comme le conclut

M. Rouſſeau, ce n'eſt donc pas pour les raiſons qu'il en a données. Voyons à préſent ſi le comique remplit ſon objet ; & d'abord, avec M. Rouſſeau, prenons pour exemple Moliere. « Qui » peut diſconvenir que ce Moliere même, des talens duquel je ſuis plus admirateur que perſonne, ne ſoit une » école de vices & de mauvaiſes mœurs, » plus dangereuſe que les livres mêmes » où l'on fait profeſſion de les enſeigner ».

Il faut avouer que M. Rouſſeau ne nous ménage guères, & je ne crois pas qu'on puiſſe, en termes plus énergiques, faire le procès à notre police & à notre gouvernement. Ce n'eſt donc pa contre un babil Philoſophique, mais contre une imputation très-grave que je m'éleve. Il s'agit de faire voir que depuis cent ans les peres & les meres ne ſont pas aſſez imbéciles ou aſſez pervers, & dans la capitale, & dans toutes les villes du Royaume, & dans toutes celles de l'Europe, où cet excellent comique eſt joué, pour mener leurs enfans à la plus pernicieuſe école du vice.

« Son plus grand ſoin, dit M. Rouſ-

» ſeau, en parlant de Moliere, eſt de » tourner la bonté & la ſimplicité en » ridicule, & de mettre la ruſe & le » menſonge du parti pour lequel on » prend intérêt.... Examinez le comi- » que de cet Auteur, vous trouverez » que les vices de caractère en ſont » l'inſtrument; & les défauts naturels, » le ſujet; que la malice de l'un punit » la ſimplicité de l'autre, & que les » ſots ſont la victime des méchans: ce » qui, pour n'être que trop vrai dans » le monde, n'en vaut pas mieux à met- » tre au Théâtre avec un air d'approba- » tion, comme pour exciter les ames » perfides à punir, ſous le nom de ſottiſe, » la candeur des honnêtes gens ».

Dat veniam corvis, vexat cenſura columbas.

» Voilà l'eſprit général de Moliere & » de ſes imitateurs ».

Cette page d'accuſations exigeroit pour réponſe un volume; je vais abréger ſi je puis.

Il y a deux ſortes de vices dans les hommes: les uns, vices des frippons; & les autres, vices des dupes. Quand les premiers attentent gravement à la ſo-

ciété, ils font odieux & terribles : le ridicule fait place à l'infamie, & la Tragédie s'en empare. Quand ils ne portent au bien public & particulier que de légeres atteintes, la Comédie, qui ne doit pas être plus févere que les loix, fe contente de les châtier. A l'égard des vices des dupes, ils font humiliés au Théâtre, mais ils n'y font jamais flétris : cette diftinction appliquée aux exemples, va, je crois, devenir fenfible : elle contient toute la Philofophie de Moliere, & ma réponfe à M. Rouffeau.

Le but de Moliere a donc été de démafquer les frippons, & de corriger les dupes ; & c'eft l'objet le plus utile qu'il pût jamais fe propofer. En effet, fuppofons qu'il n'eût mis au Théâtre que des gens de bien ; voilà tous les frippons en paix : qu'il n'eût mis au Théâtre que des frippons ; dès-lors la fcène comique n'étoit plus qu'une académie de fourberies : qu'il eût mis au Théâtre des gens de bien & des frippons, mais ceux-ci moins actifs, moins habiles, moins induftrieux que les gens de bien ; la fcène comique n'auroit eu ni vérité, ni utilité morale : qu'enfin Moliere eût fait tromper par

des frippons d'honnêtes gens éclairés, vigilans & ſages; c'étoit donner au vice, ſur la vertu, un avantage qu'il n'a pas. Et que conclure de ces leçons? Que la probité, en vain ſur ſes gardes contre la malice & la fauſſeté, n'en peut être, quoi qu'elle faſſe, que le jouet ou la victime? C'eſt alors que le Théâtre comique ſeroit une école pernicieuſe par le découragement & le dégoût qu'il inſpireroit pour la vertu. De toutes les combinaiſons poſſibles dans le mélange & le contraſte des mœurs, Moliere s'eſt donc attaché à la ſeule qui ſoit utile. Il a pris des gens de bien, foibles, crédules, entêtés, confians, ou ſoupçonneux à l'excès, imprudens même dans leurs précautions, & toujours punis, non pas de leur bonté, mais de leurs travers, ou de leurs foibleſſes: tels ſont le Bourgeois-Gentilhomme, George-Dandin, le Malade Imaginaire, les Tuteurs Jaloux (de l'Ecole des Femmes & de l'Ecole des Maris.) Que l'on me cite un ſeul exemple où l'honnêteté pure & ſimple ſoit tournée en ridicule, & je condamne la pièce au feu. Voyez ſi l'on rit aux dépens de Cléante, dans le Tartuffe; aux dépens de Chryſale,

dans les Femmes Sçavantes; aux dépens d'Angélique, dans le Malade Imaginaire; aux dépens d'Arifte, dans l'Ecole des Maris; aux dépens méme de Madame Jourdain, dans le Bourgeois-Gentilhomme. Qu'eft-ce donc que Moliere a joué dans les honnêtes gens, ou plutôt dans les bonnes gens dont on fe moque à ces fpectacles? L'aveugle prévention d'Orgon & de fa mere pour un fcélérat hypocrite; la manie de l'érudition & du bel efprit dans une fociété d'honnêtes femmes à qui des pédans ont tourné la tête; le foible d'un homme pufillanime pour une marâtre qu'il a donnée à fes enfans, & qui n'attend que fon dernier foupir pour s'enrichir de leurs dépouilles; l'imbécile prétention de deux jaloux à fe faire aimer de leurs pupilles en les tenant dans la captivité; la fotte ambition d'un Bourgeois de paffer pour Gentilhomme en imitant les gens de Cour: voilà fur quoi tombe le ridicule de ces Comédies. Eft ce là jouer la vertu, la fimplicité, la bonté? Je le demande au public qui fçait bien de quoi il s'amufe: je le demande à M. Rouffeau lui-même, qui peut avoir ces tableaux auffi préfens que moi.

Tous les vices que je viens de parcourir ſont, comme l'on voit, ceux des dupes ; il n'eſt donc pas étonnant que Moliere oppoſe à ces perſonnages des frippons adroits & ſouvent heureux ; c'eſt ce qui rend ſes leçons utiles. Mais ces frippons eux-mêmes ont-ils jamais l'eſtime des ſpectateurs ? Je m'en tiens à l'exemple que M. Rouſſeau a choiſi ; c'eſt le Gentilhomme qui dupe M. Jourdain. « Ce perſonnage, dit il, eſt l'honnête-homme de la pièce ». Un homme donné ſans ménagement par Moliere pour un fourbe, pour un eſcroc, pour un flatteur, pour un vil complaiſant, & pour quelque choſe de pis encore, c'eſt l'honnête-homme de la pièce ! Eſt-ce dans l'opinion de Moliere ? Il eſt évident que non. Eſt ce dans l'opinion des ſpectateurs ? En eſt-il un ſeul qui ne conçoive le plus profond mépris pour cet infâme caractère ? Eſt-ce dans l'opinion de M. Rouſſeau lui-même ? Je ne révoque pas en doute ſa ſincérité ; je ne me plains que de ſa mémoire : mais il eût été bon, je crois, d'avoir Moliere ſous les yeux en faiſant le procès à ſes pièces, afin de ne pas altérer la vérité

dans un objet de toute autre conſéquence que le Sonnet du Miſanthrope.

« Quel eſt, ajoûte M. Rouſſeau, quel » eſt le plus criminel d'un payſan aſſez » fou pour épouſer une Demoiſelle, ou » d'une femme qui cherche à déshonorer » ſon époux? Que penſer d'une pièce » où le parterre applaudit à l'infidélité, » au menſonge, à l'impudence de celle-» ci, & rit de la bêtiſe du manant puni?

Que penſer de cette pièce! Que c'eſt le plus terrible coup de fouët qu'on ait jamais donné à la vanité des méſalliances. Ce n'eſt point à l'intention de Moliere que je m'attache : car l'intention pourroit être bonne, & la pièce mauvaiſe; je m'en rapporte à l'impreſſion qu'elle fait. De quoi s'agit-il dans George-Dandin? De faire ſentir les conſéquences de la ſottiſe de ce villageois; Moliere a donc peint ſes perſonnages d'après nature. Mais en expoſant à nos yeux le vice, l'a-t-il rendu intéreſſant? A-t-il donné un coup de pinceau pour l'adoucir & le colorer? Lui, qui ſçavoit ſi bien nuancer les ca-

ractères, a t-il ſeulement pris ſoin de rendre cette coquette ſéduiſante, & ſon complice intéreſſant? Rien n'étoit plus facile ſans doute; mais s'il eût affoibli le mépris qu'il devoit répandre ſur le vice, il ſe fût contredit lui-même, il eût oublié ſon deſſein: c'eſt donc pour rendre ſa pièce morale qu'il a peint de mauvaiſes mœurs; & ceux qui lui en ont fait un reproche, ont confondu la décence avec le fond des mœurs théâtrales. La décence eſt violée dans la Comédie de George-Dandin, comme dans la Tragédie de Théodore; mais ni l'une ni l'autre pièce n'eſt une leçon de mauvaiſes mœurs.

Si quelqu'un nous attache dans cette pièce, c'eſt George-Dandin lui-même, & on le plaint comme un bon-homme, quoiqu'on en rie comme d'un ſot.

Ce qui a fait, je crois, que M. Rouſſeau s'eſt mépris ſur l'impreſſion de ces Comédies, ce ſont les applaudiſſemens. Mais il nous ſuppoſe bien vicieux nous-mêmes, s'il nous accuſe d'approuver tout ce que nous applaudiſſons. Il a entendu applaudir à ces mots d'Atrée:

» reconnois-tu ce ſang »? Et à ce vers de Cléopâtre :

Puiſſe naître de vous un fils qui me reſſemble !

Les ſpectateurs, à ſon avis, adhèrent-ils dans ce moment aux mœurs de Cléopâtre ou d'Atrée? C'eſt le génie, c'eſt l'art du Poëte qu'on admire & qu'on applaudit dans la peinture du crime, comme dans celle de la vertu. Que l'artifice d'un fourbe, que l'habileté d'un méchant, que toute ſituation qui met la ſottiſe & la fripponnerie en évidence, ſoit applaudie au Théâtre ; ce n'eſt pas qu'on aime les frippons, mais c'eſt qu'on aime à les connoître : ce n'eſt pas qu'on mépriſe la bonté, l'honnêteté dans les dupes, mais ſeulement les travers ou les foibleſſes qui les font donner dans le piége, & dont on eſt ſoi-même exempt. La preuve en eſt que, ſi le perſonnage dont on ſe joue eſt eſtimable, & que le tort qu'on lui fait devienne ſérieux, la plaiſanterie ceſſe & l'indignation lui ſuccede. On en voit l'exemple dans le cinquieme acte du Tartuffe, ce chef-d'œuvre du Théâtre comique, dont M. Rouſſeau ne dit pas un mot.

Il eſt vrai que les valets frippons ſont communément du côté des perſonnages auxquels on s'intéreſſe. Il y a nombre de Comédies dont les mœurs ſont répréhenſibles à cet égard ; & quelques-unes même des pièces de Moliere peuvent être miſes dans cette claſſe ; mais ce n'eſt ni le Tartuffe, ni le Miſanthrope, ni les Femmes Sçavantes, ni aucune de ſes bonnes Comédies ; & l'on ne doit pas juger Moliere ſur les fourberies de Scapin. « Il ſeroit d'autant moins juſte, (c'eſt M. Rouſſeau qui parle) « d'imputer » à Moliere les erreurs de ſes modèles » & de ſon ſiecle, qu'il s'en eſt corrigé » lui-même ».

Mais venons au plus ſérieux, & voyons comment *les vices de caractere ſont l'inſtrument de ſon comique, & les défauts naturels, le ſujet.* Dans le Tartuffe, le ſujet du comique eſt la confiance obſtinée d'un honnête-homme pour un ſcélérat. Cette confiance eſt-elle un défaut naturel ? Dans l'Ecole des Femmes & dans l'Ecole des Maris, le ſujet du comique eſt la prétention d'un Tuteur jaloux à s'aſſurer du cœur de ſa pupille par la gêne & la vigilance. Cet

abus de l'autorité confiée eſt-il un défaut naturel ? En eſt-ce un dans l'Avare que la manie de ſe priver ſoi-même & ſes enfans des beſoins d'une vie honnête pour accumuler & enfouir des tréſors ? En eſt-ce un dans les Précieuſes & dans les Femmes Sçavantes, que la folie du bel-eſprit & la négligence des choſes utiles ? En eſt-ce un que l'aveugle prévention du Malade imaginaire pour ſa femme & ſon médecin ; que la ſotte vanité de George-Dandin & du Bourgeois-Gentihomme ; que le foible du Miſanthrope pour une coquette qui le trompe ? & ſi la bonté, la ſimplicité naturelle de quelques-uns de ces perſonnages eſt la cauſe du ridicule qu'ils ſe donnent, eſt-ce à la cauſe que Moliere l'attache ? l'a-t-il confondue avec l'effet ?

M. Rouſſeau peut me répondre que le public ne fait pas ces diſtinctions philoſophiques, & que le mépris attaché à l'effet rejaillit infailliblement ſur la cauſe. C'eſt de quoi je ne conviens point. Que l'on mette au Théâtre un homme vertueux & ſimple ſans aucun de ces vices de dupe dont j'ai parlé, &

que l'auteur s'avise de le rendre le jouet de la scene, on verra si le parterre n'en sera pas indigné. Qu'un valet se joue du vieil Euphémon ou du pere du Glorieux, je passe condamnation, s'il fait rire. Le comique de Moliere n'attaque donc pas des défauts naturels, mais des vices de caractere, la vanité, la crédulité, la foiblesse, les prétentions déplacées; & rien de tout cela n'est incorrigible.

L'examen de l'Avare & du Misanthrope vont rendre plus sensible encore mon opinion sur les mœurs du Théâtre de Moliere.

« C'est un grand vice, dit M. Rousseau, d'être avare & de prêter à usure; » mais n'en est-ce pas un plus grand » encore à un fils de voler son pere, de » lui manquer de respect, de lui faire » mille insultans reproches, &, quand » ce pere irrité lui donne sa malédic- » tion, de répondre d'un air goguenard » qu'il n'a que faire de ses dons? Si la » plaisanterie est excellente, en est-elle » moins punissable, & la piéce où l'on » fait aimer le fils insolent qui l'a faite,

» en eſt elle moins une école de mau-
» vaiſes mœurs » ?

Suppoſons que dans un ſermon l'Orateur dît à l'Avare : Vos enfans ſont vertueux, ſenſibles, reconnoiſſans, nés pour être votre conſolation ; en leur refuſant tout, en vous défiant d'eux, en les faiſant rougir du vice honteux qui vous domine, ſçavez-vous ce que vous faites ? Votre inflexible dureté laſſe & rebute leur tendreſſe. Ils ont beau ſe ſouvenir que vous êtes leur pere ; ſi vous oubliez qu'ils ſont vos enfans, le vice l'emportera ſur la vertu, & le mépris dont vous vous chargez étouffera le reſpect qu'ils vous doivent. Réduits à l'alternative, ou de manquer de tout, ou d'anticiper ſur votre héritage par des reſſources ruineuſes, ils diſſiperont en uſure ce qu'en uſure vous accumulez ; leurs valets ſe ligueront pour dérober à votre avarice les ſecours que vos enfans n'ont pu obtenir de votre amour. La diſſipation & le larcin feront le fruit de vos épargnes, & vos enfans, devenus vicieux par votre faute & pour votre ſupplice, feront encore intéreſſans pour le public que vous révoltez.

Je demande à M. Rouſſeau ſi cette leçon ſeroit ſcandaleuſe ? Hé bien ! ce qu'annonceroit l'Orateur, le Poëte n'a fait que le peindre, & la comédie de Moliere n'eſt autre choſe que cette morale en action. Ni l'Orateur, ni le Poëte ne veulent encourager par-là les enfans à manquer à ce qu'ils doivent à leur pere ; mais tous les deux veulent apprendre aux peres à ne pas mettre à cette cruelle épreuve la vertu de leurs enfans. Paſſons aux mœurs du Miſanthrope, que M. Rouſſeau a choiſi par préférence comme le chef-d'œuvre de Moliere.

« Je trouve, dit-il, que cette piece » nous découvre mieux qu'aucune au- » tre la véritable vue dans laquelle Mo- » liere a compoſé ſon Théâtre, & nous » peut mieux faire juger de ſes vrais » effets. Ayant à plaire au public, il a » conſulté le goût le plus général de » ceux qui le compoſent. Sur ce goût » il s'eſt formé un modele, & ſur ce mo- » dele un tableau des défauts contraires » dans lequel il a pris ſes caracteres co- » miques, & dont il a diſtribué les di- » vers traits dans ſes pièces.

Arrêtons-nous un moment à cette

théorie générale. Moliere, en consultant son siecle, a donc vû qu'un usage honnête de ses biens étoit du goût général, & il a attaqué l'avarice ; qu'on aimoit à voir chacun se tenir dans son état, & il a joué le Bourgeois-Gentilhomme ; qu'une femme occupée modestement de ses devoirs étoit une femme estimée, & il a jetté du mépris sur les Précieuses & les Sçavantes ; qu'une piété simple & sincere inspiroit le respect, & il a démasqué le Tartuffe ; que la gêne & la violence dans le choix d'un époux étoit une tyrannie odieuse, & il a fait de deux Tuteurs les jouets de deux amans. Que M. Rousseau me dise où est le mal, & en quoi le goût du siecle a nui aux mœurs du Théâtre de Moliere ?

Je sens bien que tous les ridicules dont Moliere s'est joué, ne sont pas ce que j'ai entendu par les vices des frippons. Mais il est des vices qui ne nuisent qu'à nous, & que j'appelle les vices des dupes. C'est, comme je l'ai dit, de cette derniere espece de vices que Moliere a voulu nous guérir. Il sçavoit bien, ce Philosophe, qu'on ne corrigeoit pas un

frippon, & que ce n'étoit qu'en le dénonçant qu'on pouvoit le déconcerter. Allez perſuader à un Charlatan de ne pas tromper le peuple, vous y perdrez votre éloquence. C'eſt au peuple qu'il faut apprendre à ſe défier du Charlatan. Voilà, ſelon moi, tout l'art de Moliere, & je ne conçois rien de plus utile aux mœurs.

« Mais, reprend M. Rouſſeau, vou-
» lant expoſer à la riſée publique tous
» les défauts oppoſés aux qualités de
» l'homme aimable, de l'homme de
» ſociété ; après avoir joué tant d'autres
» ridicules, il lui reſtoit à jouer celui
» que le monde pardonne le moins, le
» ridicule de la vertu. C'eſt ce qu'il a
» fait dans le Miſanthrope. Vous ne ſçau-
» riez me nier deux choſes, ajoûte le
» cenſeur du Théâtre : l'une qu'Alceſte
» dans cette pièce eſt un homme droit,
» ſincere, eſtimable, un véritable hom-
» me de bien ; l'autre, que l'Auteur lui
» donne un perſonnage ridicule.

Vous ne ſçauriez me nier deux choſes, dirai-je à mon tour à M. Rouſſeau ; l'une, qu'Alceſte eſt un homme paſſion-

né, violent, insociable; l'autre, que dans sa vertu Moliere n'a repris que l'excès. Vous donnez à Moliere le projet d'un scélérat, & je trouve dans son ouvrage le dessein du plus honnête homme. Il seroit malheureux pour vous que la raison fût de mon côté.

Imaginons pour un moment qu'un Auteur dans un seul ouvrage ait voulu attaquer tous les vices de son siecle, & mettre le fléau de la satyre dans la main de l'un de ses Acteurs. Quel personnage a t-il dû choisir? Un sage accompli? Non : le sage est indulgent & modéré. L'étude qu'il a faite de lui-même l'a rendu modeste & compatissant. Il hait le crime, déplore l'erreur, aime la bonté, respecte la vertu, & regarde les vices répandus dans la société, comme un poison qui circule dans le sein de la nature humaine. S'il y applique quelque remède, ce n'est ni le fer, ni le feu. Il sçait que le malade est foible, inquiet, difficile, & qu'il faut gagner sa confiance pour obtenir sa docilité. Il parle aux hommes comme un pere, & non comme un juge; la douceur se peint dans ses yeux, la persuasion coule de

de ses lèvres ; mais le plaisir délicat de l'entendre n'étoit pas un attrait pour la multitude. Le sage au Théâtre eût paru froid & n'eût point attiré la foule. Un homme vertueux, plus sévere & plus véhément, sans aucun travers, sans aucune foiblesse, eût indisposé tous les esprits. On n'amuse point ceux qu'on humilie. Le Misanthrope, exempt de ridicule, seroit tombé : M Rousseau l'avouera lui-même. Il a donc fallu avoir égard au vice le plus commun, je ne dis pas de son siecle & de son pays, mais de tous les lieux & de tous les tems, c'est-à-dire à la malignité qui prend sa source dans l'amour-propre ; & rendre le censeur ridicule par quelque endroit, pour consoler à ses dépens ceux qu'humilieroit la censure. Mais ce ridicule, en amusant le peuple, ne devoit pas affoiblir l'autorité de la vertu ; & le comble de l'art étoit de composer un caractere à la fois respectable & risible, qualités qui semblent s'exclure & que Moliere a sçu concilier. Tel a été son dessein en composant ce bel ouvrage. Ceci n'est pas une subtilité vaine ; c'est l'effet que tout le monde éprouve. On adore le fond du caractere du Misan-

thrope : ſa droiture, ſa candeur, ſa ſenſibilité inſpirent la vénération. Ah ! Moliere, que n'ai-je le bonheur de reſſembler à cet honnête-homme ! s'écrioit M. le Duc de Montauſier. Moliere auroit donc bien manqué ſon coup, s'il eût voulu rendre la vertu ridicule. Mais cette même probité s'irrite, paſſe les bornes & tombe dans l'excès. Le Miſanthrope déraiſonne & devient ridicule, non pas dans ſa vertu, mais dans l'excès où elle donne. Écoutez ce dialogue :

Vous voulez un grand mal à la nature humaine !....
Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haîne.....
Tous les pauvres mortels, ſans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette averſion ?
Encore en eſt-il bien, dans le ſiecle où nous ſommes...
Non ; elle eſt générale, & je hais tous les hommes.

C'eſt de cet emportement que l'on rit ; le Miſanthrope a beau le motiver, ce ne peut être qu'un accès d'humeur : car, au fond, la haîne qu'il a conçue pour les méchans n'eſt fondée que ſur ſon amour pour les gens de bien, & ſur la ſuppoſition qu'il en reſte encore.

« S'il n'y avoit ni frippons, ni flatteurs,

» dit M. Rouſſeau, le Miſanthrope ai-
» meroit tout le monde ».

Mais s'il n'y avoit pas des gens de bien, des gens ſinceres, il n'auroit plus aucun ſujet de haïr ni les flatteurs, ni les frippons.

On vient de lui lire des vers qu'il a trouvé mauvais; il le fait entendre avec ménagement; il le dit enfin avec pleine franchiſe: ſes amis lui reprochent ſa ſincérité; c'eſt alors qu'il devient extrême.

Je lui ſoutiendrai moi, que ſes vers ſont mauvais;
Et qu'un homme eſt pendable, *aprés les avoir faits.*

Comme on ne s'attend pas à ces traits, & qu'ils conſolent la vanité humiliée, on en rit d'un plaiſir malin cauſé par la ſurpriſe, mais ſans que le mépris s'en méle; & l'on ſemble dire au Miſanthrope: *Hé bien! Cenſeur qui vous croyez ſi ſage, vous vous paſſionnez donc auſſi! vous déraiſonnez comme un autre.*

M. Rouſſeau ſe trompe ſur les circonſtances qui, dans la premiere ſcene peuvent rendre naturel l'emportement

du Misanthrope ; mais il me suffit qu'il avoue que cet emportement fait dire au Misanthrope plus qu'il ne pense de sang-froid ; c'est de cette colere exaltée, de cette humeur qui déborde, de cette impatience poussée à bout par le calme de Philinte, que Moliere a plaisanté. Ce n'est donc pas le ridicule de la vertu qu'il a voulu jouer ; mais un ridicule qui accompagne quelquefois la vertu, & qui naît de la même source ; une fougue qui l emporte au-delà de ses limites, une âpreté qui la rend insociable, une extrême sévérité qui nous fait des crimes de tout, un zèle inflammable que la contradiction & les obstacles font dégénérer en fureur : voilà ce que Moliere attaque dans le Misanthrope ; &, pour le ramener aux sentimens de l'humanité compatissante, il lui fait voir qu'il est homme lui-même, & qu'il peut être, comme nous, le jouet de ses passions.

Mais, pour justifier le dessein de Moliere, j'ai un témoignage auquel M. Rousseau ne peut se refuser : voici ce que je viens de lire.

« Dans toutes les autres pieces de » Moliere, le personnage ridicule est

» toujours haïſſable ou mépriſable ; dans » celle-ci, quoique Alceſte ait des dé- » fauts réels, dont on n'a pas tort de » rire, on ſent pourtant au fond du » cœur un reſpect pour lui, dont on ne » peut ſe défendre. . . . . Moliere étoit » perſonnellement honnête homme, & » jamais le pinceau d'un honnête-homme » ne ſçut couvrir de couleurs odieuſes » les traits de la droiture & de la pro- » bité. Il y a plus : Moliere a mis dans » la bouche d'Alceſte un ſi grand nom- » bre de ſes propres maximes, que plu- » ſieurs ont cru qu'il s'étoit voulu pein- » dre lui-même ».

Confrontons ce témoignage avec le ſentiment de M. Rouſſeau.

« Ayant à plaire au public, Moliere » a conſulté le goût le plus général. . , » après avoir joué tant d'autres ridicu- » les, il lui reſtoit à jouer celui que le » monde pardonne le moins, le ridi- » cule de la vertu : c'eſt ce qu'il a fait » dans le Miſanthrope ».

Il eſt évident que l'une de ces deux opinions eſt fauſſe ; car ſi Moliere, pour plaire à ſon ſiécle, a voulu tourner

la vertu en ridicule, un ſi lâche adulateur du vice n'étoit rien moins qu'un honnête-homme ; s'il a voulu ſe peindre lui-même dans Alceſte, il n'a pas prétendu s'expoſer à la riſée du public ; s'il fait aimer & reſpecter ce caractere ſans le vouloir, & en dépit de ſon art, le ridicule de la vertu n'eſt donc pas celui que le monde pardonne le moins. Que M. Rouſſeau accorde, s'il le peut, ſon opinion avec l'autorité que je lui ai oppoſée ; ſon contradicteur c'eſt lui-même.

Le deſſein de Moliere a donc été, en compoſant le caractere du Miſanthrope, de ſe ſervir de ſa vertu comme d'un exemple, & de ſon humeur comme d'un fléau. Voilà le vrai ; tout le monde le ſent.

« Il lui a donné pour ami, non pas » un de ces honnêtes gens du grand » monde, dont les maximes reſſemblent » beaucoup à celles des frippons ; non pas » un de ces gens ſi doux, ſi modérés, » qui trouvent toujours que tout va » bien, parce qu'ils ont intérêt que rien » n'aille mieux » : mais un de ces gens

qui, aimant le bien, & condamnant le mal, ſe contentent de pratiquer l'un & d'éviter l'autre; qui ne ſe croient ni aſſez de vertu, ni aſſez d'autorité pour s'ériger en cenſeurs publics & faire le procès à la nature humaine; qui, ſans être complices, ni partiſans des vices deſtructeurs de l'ordre, tolerent les défauts, ménagent les foibleſſes, flattent les vaines prétentions, paſſent légérement ſur les épines de la ſociété, & s'épargnent les chagrins & les dégoûts d'un déchaînement inutile.

Un honnête-homme eſt celui qui remplit fidelement les devoirs de ſon état; & ce n'eſt le devoir d'aucun particulier d'exercer la police du monde. Il eſt vrai que Philinte, ſoit manque de goût, ſoit excès de politeſſe, loue des vers qui ne valent rien; mais tout menſonge n'eſt pas un crime; c'eſt l'importance du mal qui en fait la gravité. Je ne ſçais même ſi, dans la morale la plus auſtere, il ne vaut pas mieux flatter un homme ſur une bagatelle, que de s'expoſer, par une ſincérité qui l'offenſe, à ſe couper la gorge avec lui.

Du reſte, ſi Moliere eût fait un vicieux

du Misanthrope, il lui eût donné pour contraste un modele de vertu; mais comme il n'en fait qu'un homme insociable, c'est un modele de complaisance & d'égards qu'il a dû lui opposer. Philinte n'est donc pas le sage de la piece, mais seulement l'homme du monde: son sang-froid donne du relief à la fougue du Misanthrope; &, quoique l'un de ces contrastes fasse rire aux dépens de l'autre, l'avantage & l'ascendant que Moliere donne à Alceste sur Philinte, prouve bien qu'il lui destinoit la premiere place dans l'estime des spectateurs.

« Le tort de Moliere n'est pas, selon » M. Rousseau, d'avoir fait du Misan» thrope un homme colere & bilieux, » mais de lui avoir donné des fureurs » puériles sur des sujets qui ne doivent » pas l'émouvoir. Le caractere du Mi» santhrope n'est pas en la disposition du » Poëte; il est déterminé par la nature » de sa passion dominante: cette passion » est une violente haîne du vice, née » d'un amour ardent pour la vertu, & » aigrie par le spectacle continuel de la » méchanceté des hommes; il n'y a

» donc qu'une ame grande & noble qui » en ſoit ſuſceptible.... Cette contem- » plation continuelle des déſordres de » la ſociété le détache de lui-même pour » fixer ſon attention ſur le genre hu- » main. Qu'il s'emporte ſur tous les dé- » ſordres dont il n'eſt que le témoin.... » Mais qu'il ſoit froid ſur celui qui ne » s'adreſſe qu'à lui; qu'une femme fauſſe » le trahiſſe, que d'indignes amis le dés- » honorent, que de foibles amis l'aban- » donnent, il doit le ſouffrir ſans en mur- » murer; il connoît les hommes. Si ces » diſtinctions ſont juſtes, Moliere a mal » fait le Miſanthrope. Penſe-t-on que ce » ſoit par erreur? Non, ſans doute: » mais voilà par où le deſir de faire rire » aux dépens du perſonnage l'a forcé » de le dégrader contre *la vérité* du ca- » ractere ».

Si M. Rouſſeau parle d'une vérité métaphyſique, je ne lui diſpute rien; chacun ſe fait des idées comme il lui plaît. Le Miſanthrope métaphyſique eſt donc, ſi l'on veut, un être ſurnaturel qui aime tous les hommes, excepté lui ſeul; qui prend feu ſur les injuſtices qu'ils éprouvent, & qui eſt de glace

pour celles qu'il eſſuie lui-même ; qui combat tous les vices, hormis ceux qui lui nuiſent ; auquel un petit mal qui lui eſt étranger peut donner une *très-grande colere*, & qui n'eſt point ému d'un très-grand mal qui lui eſt perſonnel. Mais Moliere n'a pas voulu peindre un perſonnage idéal. Le Miſanthrope, tel qu'il l'a vu dans la nature, ſe comprend au moins dans le nombre des hommes qu'il aime ; il ne donne pas dans l'abſurde inconſéquence de regarder comme *des inclinations baſſes* le ſoin de ſon honneur, de ſa renommée, de ſon repos, de ſa fortune, en un mot de ces mêmes biens auxquels il ne peut ſouffrir que l'on porte atteinte dans ſes ſemblables ; il n'a point une ame ſenſible pour eux, & une ame impaſſible pour lui ; & cette trempe de caractere qui reçoit de ſi vives impreſſions des plaies faites à l'Humanité, n'eſt pas impénétrable aux traits qui ſont lancés contre lui-même. Je crois bien que le courage & la force étouffent ſes plaintes quelquefois ; mais enfin *l'homme eſt toujours homme*. Moliere a donc très bien pris, je ne dis pas le caractere idéal, mais le caractere réel du Miſanthrope, tel qu'il le

voyoit dans le monde, & qu'il vouloit le corriger.

J'avouerai même que je ne conçois pas le Mifanthrope de M. Rouffeau. Si la connoiffance qu'il a des hommes doit l'avoir préparé aux trahifons de fa maitreffe, aux outrages & à l'abandon de fes amis, à l'iniquité de fes juges, il doit donc être férieufement convaincu que tous les hommes font perfides & méchans; &, cela pofé, il doit n'aimer perfonne. Comment eft-il donc fi touché des défordres d'un monde où il n'aime rien? Il hait le vice, il aime la vertu; mais le vice & la vertu ne font rien de réel que relativement aux hommes. Que lui importe la guerre des vautours, fi la fociété n'a plus de colombes?

Dira-t-on que le Mifanthrope aime les hommes quels qu'ils foient, & ne hait en eux que le vice? C'eft le caractere du fage tel que je l'ai peint; mais ce n'eft pas le caractere du Mifanthrope. Celui-ci enveloppe dans fa haîne, & le vice & le vicieux; il détefte dans les méchans les ennemis des gens de bien: mais s'il eft perfuadé qu'il y a des gens

de bien dans le monde, il eſt naturel qu'il ait cette opinion de ſes juges, de ſes amis, de ſa maitreſſe ; & lorſque l'iniquité, la perfidie, la trahiſon qu'il en éprouve, le tirent de cette douce erreur, il doit en être d'autant plus affecté, que ces coups rompent les derniers liens qui l'attachoient à ſes ſemblables.

Le Miſanthrope, que rien de perſonnel ne touche, & qui ſe paſſionne ſur tout ce qui lui eſt étranger, eſt donc, ſelon moi, un être fantaſtique ; & Moliere, pour rendre le ſien d'après nature, a dû le peindre comme il a fait. Du reſte, que l'on ſe rappelle la poſition de ce perſonnage : il accable ſon ami de reproches, humilie Oronte, apoſtrophe les Marquis, & leur impoſe ſilence ; confond & refuſe Célimene, domine d'un bout de la piece à l'autre, efface tout, n'eſt jamais effacé, & ſort du Théâtre, ennemi de la nature entiere, autant admiré qu'applaudi. Voilà donc le perſonnage que Moliere a voulu humilier pour flatter le goût de ſon ſiécle. Si Moliere a prétendu faire briller Philinte aux dépens d'Alceſte, jamais Au-

teur, j'ose le dire, n'a été plus maladroit.

Philinte a loué la chûte du sonnet d'Oronte. Le Misanthrope indigné, lui dit :

La peste de ta chûte, empoisonneur au Diable !
En eusses tu fait une à te casser le nez.

M. Rousseau désapprouve avec raison ce jeu de mots, & il s'écrie : *Et voilà comme on avilit la vertu.* Je n'ai qu'à citer du même rôle cinq cents des plus beaux vers & des plus applaudis qu'on ait jamais faits, & à m'écrier à mon tour : *Et voilà comme on honore la vertu.* Est-il possible que d'un frivole jeu de mots qui, dans la vivacité, peut échapper à tout le monde, on tire une conséquence déshonorante pour la mémoire d'un homme qu'on fait profession d'admirer.

« On voit Alceste tergiverser & user » de détours pour dire son avis à » Oronte. Ce n'est point-là le Misan» thrope, dit M. Rousseau; c'est un hon» nête homme du monde qui se fait » peine de tromper celui qui le con-

» ſulte. La force du caractere vouloit
» qu'il lui dît bruſquement : Votre ſon-
» net ne vaut rien, jettez-le au feu ;
» mais cela auroit ôté le comique qui
» naît de l'embarras du Miſanthrope, &
» de ſes *je ne dis pas cela*, répétés, qui
» pourtant ne ſont, au fond, que des
» menſonges ».

Les *je ne dis pas cela* ſont très-plaiſans ; mais ce n'eſt point aux dépens du Miſanthrope qu'ils font rire : du reſte, il ne faut que ſçavoir diſtinguer la groſſiereté de la franchiſe pour juſtifier cette réticence. M. Rouſſeau ſçait bien que le menſonge n'eſt pas dans les mots ; & il me ſeroit aiſé de lui prouver, par ſon propre exemple, que, ſans déguiſer la vérité, on peut la couvrir d'un voile modeſte. Le Miſanthrope répete à Oronte, *je ne dis pas cela* ; ſi Philinte lui demandoit : *Hé ! que dis-tu donc, traître ?* la réponſe ſeroit facile : *Je ne ſuis point traître, je me fais entendre ; je dis ce qu'exige l'honnêteté, & ce que permet la bienſéance.*

M. Rouſſeau demande *juſqu'où peuvent aller les ménagemens d'un homme*

vrai. Je lui réponds, *exclufivement jufqu'à l'équivoque.* Suivant fes principes, le Mifanthrope doit n'ufer d'aucun détour, & dire crûment tout ce qu'il penfe ; mais fi Moliere eût voulu mettre un tel perfonnage fur la fcene, il l'eût pris au fond des forêts.

Il eft inutile de donner au Théâtre des leçons d'une morale outrée, qu'il ne feroit ni poffible, ni honnête de pratiquer dans le monde, où l'on peut très-bien, quoi qu'en dife M. Rouffeau, n'être ni fourbe, ni brutal. Moliere n'a donc pas prétendu, ni pu prétendre dégrader la vérité & la vertu, en les faifant un peu moins farouches que M. Rouffeau ne l'exige ; & franchement il n'y a qu'un Philofophe qui regrette le temps où l'homme marchoit à quatre pattes, qui puiffe trouver le Mifanthrope de Moliere trop doux & trop civilifé. M. Rouffeau dit lui-même de ce perfonnage : » L'in-« térêt de l'Auteur eft bien de le rendre » ridicule, mais non pas fou ; & c'eft ce » qu'il paroîtroit aux yeux du public, » s'il étoit tout-à-fait fage.

Après l'efquiffe que j'ai tracée du ca-

ractere du ſage tel que je le conçois, il eſt inutile d'ajoûter que le Miſanthrope de M. Rouſſeau n'eſt pas digne à mes yeux de ce titre : il eſt plus inutile encore de réfuter ſa concluſion contre la morale du Miſanthrope & de tout le Théâtre de Moliere. Si les principes ſont détruits, la conſéquence tombe d'elle-même.

Je ſuis convenu avec M. Rouſſean qu'il reſtoit encore au Théâtre François des Comédies répréhenſibles du côté des mœurs ; &, quoiqu'elles ſoient d'un ton ſi bas & d'un ſi mauvais goût, que, n'ayant rien de ſéduiſant, elles me ſemblent peu dangereuſes ; quoique je ſois très-éloigné de regarder tous ceux qui rient du teſtament de Criſpin comme des frippons dans l'ame ; il ſeroit bon, je l'avoue, de bannir ce comique mépriſable d'un Théâtre qui doit être l'école de l'honnêteté.

Mais que ces défauts « ſoient tellement inhérens à ce Théâtre, qu'en » voulant les en ôter, on le défigure », c'eſt de quoi je ne puis convenir ; & je crois avoir bien prouvé que, ſans les Filoux & les Femmes perdues, Moliere

a fait d'excellentes Comédies. Ainſi, quand il ſeroit vrai que les pièces modernes, *plus épurées*, n'auroient plus de vrai Comique, & qu'*en inſtruiſant beaucoup, elles ennuieroient encore davantage*, la pureté des mœurs n'en ſeroit pas la cauſe. Les mœurs du Glorieux, de la Métromanie, de l'Enfant Prodigue, des Dehors trompeurs, du Méchant, ſont épurées; & je ne puis croire que M. Rouſſeau les compare à d'ennuyeux ſermons. Quelles ſont les pieces morales qui nous ennuient Celles dont les peintures ſont froides, les vers lâches, le coloris foible, les ſentimens fades, l'intrigue languiſſante, les caractères mal deſſinés; celles, en deux mots, dont le Comique manque de ſel, ou le ſerieux de pathétique.

Le vice n'eſt donc pas inhérent aux mœurs de la ſcene Comique Françoiſe, à moins que l'amour, comme le prétend M. Rouſſeau, ne ſoit, même dans les perſonnages vertueux, un exemple vicieux au Théâtre.

Que tout ce qui reſpire la licence, que tout ce qui bleſſe l'honnêteté ſoit

condamné dans la peinture de l'amour ; il n'eſt perſonne qui n'y ſouſcrive. Mais ce n'eſt point-là ce que M. Rouſſeau reproche à la ſcene Françoiſe ; c'eſt l'amour décent, l'amour vertueux qu'il y attaque.

« Ce qui acheve de rendre ces images » dangereuſes, c'eſt, dit-il, qu'on ne le » voit jamais regner ſur la ſcene qu'en- » tre des ames honnêtes... Les qualités » de l'objet ne l'accompagnent point » juſqu'au cœur ; ce qui le rend ſenſi- » ble, intéreſſant, s'efface.... Les im- » preſſions vertueuſes en déguiſent le » danger, & donnent à ce ſentiment » trompeur un nouvel attrait, par le- » quel il perd ceux qui s'y livrent.... » En admirant l'amour honnête, on ſe » livre à l'amour criminel.

Telle eſt l'opinion de M. Rouſſeau. Voyons comment il la développe.

» Les Auteurs concourent à l'envi » pour l'utilité publique à donner une » nouvelle énergie & un nouveau co- » loris à cette paſſion dangereuſe ; & » depuis Moliere & Corneille, on ne » voit plus réuſſir au Théâtre que des

» Romans, ſous le nom de pièces dra-
» matiques.

Athalie, Mérope, l'Orphelin de la Chine, Iphigénie en Tauride ont réuſſi. Eſt-ce l'amour qui en a fait le ſuccès ? Mais paſſons ſur ces propoſitions incidentes, & accordons à M. Rouſſeau que Britannicus, Alzire, Inès, & toutes les Tragédies où regne l'amour, ſont des Romans, ſans lui demander ce qu'il entend par des pièces dramatiques, ſi de tels Romans n'en ſont pas. Une action réguliere & intéreſſante, où l'une des plus violentes paſſions de la nature tient ſans ceſſe l'ame des ſpectateurs agitée entre la crainte & la pitié, ſera donc ce qu'il lui plaira. Mais ſi l'amour y eſt peint comme il doit l'être, terrible & funeſte dans ſes excès; reſpectable & touchant dans ce qu'il a d'honnête, de vertueux, d'héroïque ; ce tableau de l'amour ſera une leçon morale, ſans en excepter Zaïre qui meurt, non pas victime de l'amour, mais victime de ſon devoir & des fureurs de la jalouſie : ſans en excepter Bérénice, qui ſeroit tombée, quoi qu'en diſe M. Rouſſeau, ſi Titus ſacrifioit l'orgueil des

Romains, tout injuſte qu'il nous ſemble, au tendre & vertueux amour que nous reſſentons avec lui.

Comme le ſentiment de l'amour n'eſt pas toujours violent & paſſionné, qu'il ſe modifie ſelon les caractères, que les épreuves en ſont plus ou moins pénibles, ſuivant la ſituation des perſonnages, & les intérêts qui lui ſont oppoſés; comme ce ſentiment le plus naturel, le plus familier dans tous les états, eſt auſſi le plus propre à développer les vices, & à mettre le ridicule en jeu; la Comédie l'a pris dans la peinture de la vie commune, tantôt pour objet principal, & tantôt pour premier mobile. Voilà comment & pourquoi l'amour à été introduit ſur nos deux Théâtres: eſt-ce un bien, eſt-ce un mal pour les mœurs ? C'eſt ce qui reſte à examiner.

L'uſage des Anciens eſt un préjugé contre nous; mais par-tout & dans tous les tems le Théâtre a dû ſuivre les conſtitutions nationales. Chez les Grecs, la Tragédie étoit une leçon politique: chez nous elle eſt une leçon morale, & ne peut ni ne doit avoir rapport à l'admi-

niſtration de l'État. Il n'eſt donc pas étonnant que l'amour, qui n'avoit rien de commun avec le gouvernement d'Athenes, n'y fût point admis au Théâtre; & que ce même ſentiment, qui eſt d'un ſi grand poids dans nos mœurs, ſoit devenu le premier reſſort de la ſcene Tragique Françoiſe.

Une différence non moins ſenſible dans les mœurs de la ſociété, dont la Comédie eſt le tableau, y a fait ſubſtituer des femmes libres & honnêtes aux eſclaves & aux courtiſannes des Comiques Grecs & Romains. Mais comment M. Rouſſeau trouveroit il les honnêtes femmes placées au Théâtre ? Il trouve même indécent qu'elles ſoient admiſes dans la ſociété.

« Les Anciens, dit-il, avoient en gé» néral un très-grand reſpect pour les » femmes : mais ils marquoient ce reſ» pect en s'abſtenant de les expoſer au » jugement du public, & croyoient ho» norer leur modeſtie, en ſe taiſant ſur » leurs autres vertus. Chez nous, au » contraire, la femme la plus eſtimée » eſt celle qui fait le plus de bruit, qui

» parle le plus, qu'on voit le plus dans » le monde, &c. »

Il me ſemble que M. Rouſſeau n'a ni compté, ni peſé les voix ; &, après tout, ces parallcles vagues, ces tableaux de fantaiſie ne prouvent que l'art & le talent du Peintre. Conſidérons les choſes en elles-mémes, & tâchons d'y ſaiſir le vrai.

Dans tous les États où les Citoyens ſont admis a l'adminiſtration de la République, il eſt naturel que les femmes ſoient éloignées de la ſociété des hommes, & reléguées dans l'obſcurité. La guerre, les conſeils, les négociations, le commerce, les fonctions pénibles du gouvernement élevent l'orgueil des hommes au-deſſus des ſoins de la galanterie & des inquiétudes de l'amour. Comme ils ont ſeuls la force d'agir, ils s'attribuent à eux ſeuls la ſageſſe de délibérer ; &, jaloux du droit de gouverner, ils n'y inſtruiſent que leurs ſemblables.

Pour expliquer comment les femmes ont été dabord éloignées de l'adminiſtration des États, il n'eſt donc pas be-

foin d'attribuer aux hommes un ſçavoir & des talens qui leur ſoient propres ; il ſuffit de remonter à l'inſtitution des gouvernemens. La premiere concurrence pour l'autorité fut décidée à coups de poing ; la ſeconde, à coups de maſſue ; enſuite vinrent la hache & l'épée ; & dans cette maniere de régler les droits, il eſt clair que les femmes n'avoient rien à prétendre. Or, comme dans un État républicain tout homme participe au gouvernement, ou aſpire à y participer, notre ſexe y conſerve avec ſoin ſon ancienne prérogative.

Mais dans un pays où les Citoyens, ſous l'autorité d'un Monarque & ſous la tutelle des loix, ne tiennent à la conſtitution politique que par le droit de propriété, & par le tribut d'obéiſſance ; où perſonne n'influe ſur l'adminiſtration de l'État, qu'autant qu'il y eſt appellé ; où l'homme privé ne peut rien ; où chacun vit pour ſoi & pour un certain nombre de ſes ſemblables, ſelon ſes affections plus ou moins étendues, ſans autre ſoin que de contribuer, autant qu'il eſt en lui, aux douceurs de la ſociété : dans cet État, dis-je, il eſt natu-

rel que les femmes ſoient admiſes à ce concours paiſible de devoirs officieux, pour y établir l'harmonie, pour adoucir les mœurs des hommes naturellement féroces, pour tempérer en eux cette indocilité ſuperbe qui s'indigne du frein des loix ; en un mot pour cultiver & nourrir dans leur ame l'amour de la paix & de l'ordre, qui eſt la vertu de leur condition.

Il ſeroit mieux peut-être que chacun, avec ſa compagne, vécût dans ſa maiſon au milieu des ſes enfans ; mais ces mœurs ne peuvent ſubſiſter que chez un peuple attaché au travail par le beſoin. La richeſſe invite à l'oiſiveté ; celle-ci à la diſſipation : le cercle de la ſociété s'étend, & les hommes y appellent les femmes. Mahomet, pour engager les Muſulmans à vivre chacun chez ſoi, fut obligé de leur donner un ſérail & de leur en confier la garde. Ailleurs, la jalouſie tient les femmes captives ; mais les mœurs en ſont plus farouches ſans être plus pures, & il vaut encore mieux ſe diſputer le cœur des femmes à coups d'œil, qu'à coups de poignard.

Cependant les hommages que nous leur

leur rendons nous dégradent, nous aviliſſent aux yeux de M. Rouſſeau ; & c'eſt-là ſur-tout ce qui cauſe ſon déchaînement contre les pièces de Théâtre où l'amour domine.

« L'amour eſt le regne des femmes, » dit-il ; un effet naturel de ces ſortes de » pièces eſt donc d'étendre l'empire du » ſexe. Penſez-vous, Monſieur, (demande-t-il à M. d'Alembert) que cet » ordre ſoit ſans inconvénient, & qu'en » augmentant avec tant de ſoin l'aſcendant des femmes, les hommes en » ſoient mieux gouvernés ? Il peut y » avoir, pourſuit-il, dans le monde » quelques femmes dignes d'être écoutées d'un honnête-homme ; mais eſt-» ce d'elles en général qu'il doit prendre conſeil, & n'y auroit il aucun » moyen d'honorer leur ſexe ſans avilir » le nôtre » ?

Prendre conſeil d'une femme, c'eſt avilir notre ſexe ! Il eſt donc bien établi dans l'opinion d'un Philoſophe, que la ſupériorité nous eſt acquiſe en fait de prudence ! Je le ſouhaite ; mais j'en doute encore.

« Le plus charmant objet de la Na-
» ture, le plus digne d'émouvoir un
» cœur ſenſible & de le porter au bien,
» eſt, je l'avoue, une femme aimable &
» vertueuſe; mais cet objet céleſte où
» ſe cache-t-il? »

M. Rouſſeau, ſelon ſes principes, trouve ſi peu d'hommes de bien! Il n'eſt pas étonnant qu'il trouve ſi peu de femmes vertueuſes, ſur-tout d'après les mœurs des peuples qui vivoient il y a trois mille ans.

« Il n'y a pas de bonnes mœurs pour
» les femmes, hors d'une vie retirée &
» domeſtique... Rechercher les regards
» des hommes, c'eſt déjà s'en laiſſer cor-
» rompre; & toute femme qui ſe mon-
» tre, ſe déshonore... Une femme hors
» de ſa maiſon, perd ſon luſtre, & dé-
» pouillée de ſes vrais ornemens, elle
» ſe montre avec indécence ».

Or chez nous toutes les femmes ſe montrent; elles ſont donc toutes déshonorées: toutes celles qui ont de la beauté ſont bien-aiſes qu'on s'en apperçoive; les voilà donc déjà corrompues:

aucune d'elles ne ſe renferme dans l'intérieur de ſon domeſtique ; il n'y a donc pas de bonnes mœurs pour elles. De-là nos feſtins, nos promenades, nos aſſemblées, ainſi que le bal que M. Rouſſeau veut inſtituer à Geneve, ſont les rendez-vous du déshonneur, & les ſources de la corruption. En un mot, toute femme qui s'expoſe en public eſt une femme ſans pudeur ; la perte de la pudeur entraîne celle de l'honnêteté, qui eſt l'ame des bonnes mœurs : nos femmes vivent en public, elles n'ont par conſéquent ni pudeur, ni honnêteté, ni vertu. Le raiſonnement eſt ſimple, & il n'en falloit pas davantage pour prouver qu'un Spectacle qui nous diſpoſe à les aimer, eſt un ſpectacle pernicieux.

Cependant M. Rouſſeau ne croit pas cet argument ſans replique ; il s'en fait une, mais il a ſoin de la choiſir facile à détruire. Il ſuppoſe qu'on lui répond que la pudeur n'eſt rien, & il s'attache à prouver que la pudeur eſt inſpirée aux femmes par la nature. Je le crois : je ſuis perſuadé que l'attaque eſt le rôle

naturel de l'homme ; & la défenſe, celui de la femme ; & , quoique la raiſon très-ſenſible qu'en donne M. Rouſſeau ait pu ne venir que par réflexion ; quoique la diſpoſition habituelle des deux ſexes n'engage les femmes qu'à nous attendre, ſans leur faire une loi de nous réſiſter ; quoique cette retenue, qui n'eſt qu'une décence paſſive, ne rempliſſe pas l'idée que nous avons de la pudeur, & que par conſéquent la preuve de M. Rouſſeau ſoit inſuffiſante contre ceux qui veulent que la pudeur qui réſiſte ſoit une vertu factice & un devoir de convention ; ce n'eſt pas-là ce que je prétends. La pudeur naturelle interdit-elle aux femmes la ſociété des hommes ? Voilà ce que je nie, & ce que M. Rouſſeau ne prouvera jamais. Il ſemble que pour elles, vivre avec les hommes, ou s'abandonner aux hommes, ſoient ſynonymes, & qu'à ſon avis il ne ſoit pas poſſible de nous réſiſter ſans nous fuir. Qu'un Petit-Maître le diſe, à la bonne-heure ; mais un Philoſophe peut-il le penſer ? La ſociété ſans doute a multiplié les loix de la pudeur ; & , quelque capricieux que ſoit l'uſage, le ſexe doit

s'y conformer : mais dans ce qui n'eſt pas preſcrit par la Nature, la pudeur d'un pays n'eſt pas celle d'un autre. Chez les Grecs, l'uſage défendoit aux femmes de ſe montrer en public. Chez nous, l'uſage les y autoriſe.

Or celle-là eſt honnête & décente, qui obſerve ce que lui preſcrit la pudeur, l'honnêteté, la décence des mœurs du pays qu'elle habite. Il n'y a d'inſtitution naturelle que le devoir de la réſiſtance, ou plûtôt l'interdiction de l'attaque : tout le reſte varie ſuivant les lieux & les tems. Voici ce que penſe un Orateur Chrétien de l'opinion que M. Rouſſeau renouvelle.

« Un Ancien diſoit autrefois que les » hommes étoient nés pour l'action & » pour la conduite du monde, & que » les dieux leur avoient donné en par- » tage la valeur dans les combats, la » prudence dans les conſeils, la modé- » ration dans les proſpérités, & la con- » ſtance dans la mauvaiſe fortune ; que » les Dames n'étoient nées que pour le » repos & pour la retraite ; que toute

» leur vertu consistoit à être inconnues ; » sans s'attirer ni blâme ni louange ; & » que celle-là étoit sans doute la plus » vertueuse, de qui l'on avoit le moins » parlé : ainsi il les retranchoit de la » république pour les renfermer dans » l'obscurité de leurs familles ; de toutes » les vertus morales il ne leur accor- » doit qu'une pudeur farouche ; il leur » ôtoit même cette bonne réputation » qui semble être attachée à l'honnêteté » de leur sexe ; &, les réduisant à une oi- » siveté qu'il croyoit louable, il ne leur » laissoit pour toute gloire que celle de » n'en avoir point. Il est aisé de recon- » noître l'injustice de ce sentiment, *&c.* » (Fléchier, *Oraison funèbre de Madame de Montausier.*)

« Je sçais, dit M. Rousseau, qu'il rè- » gne en d'autres pays des coutumes » contraires à celles des Anciens : mais » voyez aussi quelles mœurs elles ont » fait naître. Je ne voudrois pas d'au- » tre exemple pour confirmer mes ma- » ximes ».

Il est facile de faire la satyre de nos

mœurs; & cent exemples vicieux, pris sur un million de Citoyens, feroient un tableau épouvantable de la ville de l'Univers la mieux policée, après l'immense capitale des Chinois. Mais sur l'article de la galanterie & de l'amour, faut-il avouer ce que je pense des mœurs les plus licencieuses de Paris ? Que M. Rousseau se rappelle ses pigeons.

« La blanche colombe va suivant » pas à pas son bien-aimé, & prend » chasse elle-même, aussi-tôt qu'il se » retourne. Reste-t-il dans l'inaction, » de légers coups de bec le réveillent : » s'il se retire, elle le poursuit : s'il se » défend, un petit vol de six pas l'attire » encore ; l'innocence de la nature mé» nage les agaceries & la molle résis» tance, avec un art qu'auroit à peine » la plus habile coquette ».

Hé bien ! Monsieur, les coquettes ont à-peu-près cet art-là : vous ne voyez dans *cette image charmante* rien de bien pernicieux au monde ; & un peuple de pigeons avec ces mœurs, vaut bien un peuple de vautours. Quand même à la

coquetterie des colombes ſe mêleroit un peu d'inconſtance, ce ſeroit encore un jeu de la nature, dont vos yeux ſeroient égayés. C'eſt ce que je voulois vous faire obſerver en paſſant.

Mais revenons aux principes de l'honnêteté qui preſcrit d'autres mœurs aux femmes ; & en déſavouant la conduite de celles dont la colombe eſt l'image, voyons ſi vous n'êtes pas injuſte d'envelopper tout le ſexe dans un mépris univerſel.

Vous êtes indigné qu'au Théâtre une femme penſe & raiſonne, qu'on lui donne un eſprit ferme, une ame élevée, des principes & des vertus ! Et ſi les femmes s'offenſoient qu'on mît au Théâtre des Héros & des Sages, les croiriez-vous moins fondées ? A votre avis, ces modeles ſont-ils plus communs parmi nous ? « Les imbéciles Spectateurs vont, dites- » vous, apprendre d'elles ce qu'ils ont » pris ſoin de leur dicter ». Et à qui, Monſieur, n'a-t-on pas dicté ſa leçon ? En naiſſant, ſçavions-nous la nôtre ?

« Parcourez la plupart des pièces mo-

» dernes, c'eſt toujours une femme qui » ſçait tout, qui fait tout : la bonne eſt » ſur le Théâtre, & les enfans ſont au » parterre ».

Quand on met au Théâtre Didon, Sémiramis, Eliſabeth, il faut bien ſuppoſer qu'elles ſçavoient quelque choſe ; ces femmes-là n'étoient pas des enfans. Quand on peint des femmes bien nées, il faut bien qu'elles aient des principes d'honnêteté, de vertu, d'humanité : la nature leur tient, je crois, le même langage qu'à nous ; le monde leur donne les mêmes connoiſſances ; & il eſt vraiſemblable qu'elles l'étudient avec d'autant plus d'attention, qu'elles ſont moins préoccupées. L'amour regne au Théâtre ; il faut bien qu'elles y regnent, & qu'elles exercent ſur la ſcene le même empire que dans la ſociété. Eſt-ce un mal ? Nous le verrons. A l'égard des leçons qu'elles donnent au Parterre, ſi ces leçons peuvent être utiles, elles n'en ſont que plus goûtées : & je ne connois que vous ſeul parmi les hommes qui croyez en être avili.

M. Rouſſeau ne peut ſe perſuader qu'une femme ſoit ſon égale ; deman-

dons-lui donc enfin quels ſont les talens de l'eſprit & les qualités du cœur dont la nature a doué l'homme, à l'excluſion de la femme ? quels ſont les vices qu'elle a eſſentiellement attachés à ce ſexe, les délices du nôtre ? quels ſont les piéges qu'elle nous cache ſous les fleurs de la beauté ?

« Les femmes en général n'aiment » aucun art, ne ſe connoiſſent à aucun ».

Ce ſeroit là un bien petit mal: cependant ſi les femmes étoient naturellement privées du ſentiment du beau, elles pourroient l'être du ſentiment du vrai, du juſte & de l'honnête ; & cette propoſition jettée en l'air peut tirer à conſéquence. Que M. Rouſſeau nous diſe donc s'il a pris cette opinion dans l'étude de l'organiſation phyſique, ou dans le commerce du monde. Les femmes ont-elles les organes moins délicats que nous, le coup-d'œil ou l'oreille moins juſte, le ſentiment en général plus lent ou plus confus ? Eſt-ce l'exercice & l'étude qui leur manquent ? Il s'enſuit que nous avons ſur elles, à cet égard, l'avantage de l'éducation ; mais ſi M. Rouſ-

ſeau avoit été moins éloigné par ſes principes du commerce du monde & des femmes, il en auroit vû beaucoup qui ont acquis par elles-mêmes les lumieres qu'on leur envioit. Tout ce qui n'éxige qu'une raiſon ſaine, un eſprit droit & une ſenſibilité modérée, leur eſt donc au-moins commun avec les hommes. Je le dis à propos des Arts, je le dirai même par rapport aux choſes les plus ſérieuſes de la vie ; & une multitude d'hommes qui ne ſont ni complaiſans ni paſſionnés, l'atteſteront avec moi.

« Mais ce feu céleſte qui échauffe &
» embraſe l'ame, ce génie qui conſume
» & dévore, cette brûlante éloquence,
» ces tranſports ſublimes qui portent
» leur raviſſement juſqu'au fond des
» cœurs, manqueront toujours aux écrits
» des femmes ».

Si celà eſt, elles en ſont moins capables des fortes productions du génie : mais tout celà eſt-il eſſentiel au goût des Arts ? Tout cela eſt il relatif aux mœurs de la ſociété, qui eſt l'objet de notre diſpute ? Faut-il être un Boſſuet, un Milton, pour être bon citoyen, bon

parent, bon ami ? Où ſont même parmi les hommes les génies brûlans dont vous nous parlez ? En voulez-vous former une République ? Qui les gouverneroit, bon Dieu ! Le monde moral ſeroit un magaſin à poudre.

« Les écrits des femmes ſont tous » froids, & jolis comme elles. Ils auront tant d'eſprit que vous voudrez, » jamais d'ame. Ils ſeront cent fois plutôt ſenſés, que paſſionnés : elles ne » ſçavent ni ſentir, ni décrire l'amour » même. *La ſeule Sapho*, que je ſçache, » *& une autre*, méritent d'être exceptées ».

Que les écrits des femmes ne ſoient pas paſſionnés la pudeur ſeule peut en être la cauſe : que M. Rouſſeau & moi en ayons peu connu qui ſçachent décrire & ſentir l'amour, c'eſt un malheur particulier, qui eſt peut-être ſans conſéquence. Cependant, s'il arrivoit que chacun pût dire, comme M. Rouſſeau, qu'il connoît deux femmes, *Sapho & une autre*, qui méritent, d'être exceptées, il ſe trouveroit, au bout du compte, autant de femmes capables

d'écrire & de ſentir l'amour, qu'il y auroit eu d'hommes capables de l'inſpirer ; & ſi M. Rouſſeau a trouvé une ſeconde Sapho, il ne peut avec bienſéance diſputer le même avantage à perſonne.

Mais ſuppoſons que le ſentiment ſoit plus foible dans les femmes que dans les hommes ; que leurs écrits, & par conſéquent leurs caracteres ſoient plus ſenſés que paſſionnés, eſt-ce à M. Rouſſeau, qui connoît ſi bien le danger des paſſions, à regarder cette froideur comme un vice ? Qu'il s'accorde enfin avec lui-même, & qu'il nous diſe, ſi un naturel paſſionné lui ſemble préférable à un caractere moins ſuſceptible de mouvemens impétueux ? Si la vertu s'exerce à tempérer dans les hommes cette fougue, cette véhémence de ſentiment que les femmes n'ont pas, la vertu ne fait donc en eux que ce qu'a fait la nature en elles. Ce ſont les paſſions qui troublent l'ordre : les femmes réduites à des affections tranquiles, ſeroient donc le ſexe le plus flexible à la regle, le plus docile aux loix de la ſociété ; & par conſéquent, elles ſeroient faites pour en être les liens.

Si donc la nature n'a pas interdit aux femmes d'être raiſonnables, ſenſibles, honnêtes, vertueuſes ; ſi elle leur a donné une ame comme à nous, mais plus calme, plus modérée ; de quel droit, ſur quel rapport, d'après quel examen aſſurez-vous qu'elles abuſent de tous ces dons & qu'elles les tournent à leur honte ? *L'homme eſt né bon*, dites-vous ; & ſous ce nom, ſans doute, vous comprenez la femme.

« Ce ſexe, hors d'état de prendre no-
» tre maniere de vivre trop pénible pour
» lui, nous force de prendre la ſienne
» trop molle pour nous ».

Voilà le danger le plus ſérieux que puiſſe avoir le commerce des hommes avec les femmes.

M. Rouſſeau n'entend pas qu'elles nous ôtent les ſentimens du courage & de l'honneur. « Les femmes, dit-il, ne
» manquent pas de courage, elles pré-
» ferent l'honneur à la vie : l'inconvé-
» nient de leur ſexe eſt de ne pouvoir
» ſupporter les fatigues de la guerre &
» l'intempérie des ſaiſons ». C'eſt donc cette foibleſſe qu'elles nous communi-

quent, ſelon M. Rouſſeau, « Or, dit-il, » cet inconvénient qui dégrade l'hom- » me, eſt très grand par-tout ; mais » c'eſt ſur-tout dans les Etats, comme » le nôtre, (il parle de Geneve) qu'il » importe de le prévenir. Qu'un Mo- » narque gouverne des hommes ou des » femmes, cela lui doit être aſſez égal : » mais dans une République il faut des » hommes ».

Il faut des hommes à Geneve : c'eſt-à-dire, dans ſon ſens, des corps aſſez bien conſtitués pour réſiſter aux fatigues de la guerre & à l'intempérie des ſaiſons. Encore une fois, M, Rouſſeau ſe croit-il à Lacédémone ? N'eſt-il pas ſingulier que l'on s'échauffe l'imagination au point d'appliquer ſérieuſement les principes de Lycurgue à une Ville induſtrieuſe & paiſible, qui ne peut être que cela ? Hé Monſieur ! ſi l'équilibre, qui fait ſa sûreté, venoit à ſe rompre, pour le coup c'eſt bien à Geneve qu'il ſeroit indifférent d'être peuplée d'hommes ou de femmes. Qu'une République entourée de Républiques rivales & toujours prêtes à l'accabler, s'exerce ſans relâche à défendre ſa liberté menacée ;

qu'elle renonce à tous les arts pour ne s'occuper que de l'art de combattre ; qu'elle endurciſſe par une diſcipline auſtere les mœurs de ſes citoyens, dont elle ſe fait un rempart : c'eſt une néceſſité cruelle, mais indiſpenſable, & la férocité guerriere entre dans ſa conſtitution. Telle fut Sparte ; mais eſt ce là Geneve ? Qu'on y joue, qu'on y danſe puiſque vous le voulez, qu'on y donne des fêtes, ou des ſpectacles, qu'on y vive avec les femmes ou ſans les femmes, pourvu que l'induſtrie & le négoce y ſoient en vigueur, & que la police y ſoit vigilante & ſévere ; les fondemens de votre liberté n'en ſeront ni plus forts ni plus foibles. La force de Geneve n'eſt pas dans ſon ſein.

C'eſt un grand mal pour un peuple belliqueux de n'être pas auſſi robuſte que brave ; & c'eſt-là, nous l'avouons, le déſavantage de tous les peuples qui, nourris ſous un ciel doux, n'ont pas été endurcis dès l'enfance aux travaux de cet art deſtructeur, l'unique métier des Romains. Mais vous attribuez ici au commerce des femmes, ce qui a des cauſes bien plus réelles. Vous ne pré-

tendez pas ſans doute que les femmes amolliſſent le laboureur & l'artiſan, ni que le peuple de nos Villes & de nos campagnes ſoit énervé par les délices d'une vie oiſive & voluptueuſe. C'eſt de-là cependant que l'on tire nos ſoldats, & c'eſt le ſoldat qui ſuccombe aux travaux d'une guerre éloignée & à l'inclémence d'un ciel étranger. Les inconvéniens du luxe n'en ſont pas moins réels : mais attendez-vous des hommes qu'ils ſe bornent aux premiers beſoins de la vie, tandis que les ſuperfluités voluptueuſes les ſollicitent de toutes parts ? Vous voyez que Lycurgue lui-même, pour fermer au luxe l'entrée de ſa République, fut obligé d'en écarter tous les moyens de s'enrichir. Les femmes ne font rien à cela ; tout le vice eſt dans les richeſſes.

Du reſte, que le climat, les richeſſes, ou les femmes amolliſſent la férocité d'un peuple ardent & courageux, & lui ôtent la faculté de porter la déſolation & le ravage chez les nations étrangeres, en lui laiſſant la bravoure, la vigueur & l'activité dont il a beſoin pour ſa propre defenſe ; que ce peu-

ple, invincible dans ſes frontieres, y ſoit comme repouſſé par la nature, dès qu'il en ſort les armes à la main ; eſt-ce à un Philoſophe à le regarder comme un mal ? Je pardonnerois tout au plus ce langage au flatteur d'un Roi conquérant.

Les femmes nous rendent femmes : c'eſt donc à dire, dans votre ſens, qu'elles nous rendent moins paſſionnés, plus doux, plus ſenſés, plus humains. Elles ne nous inſpirent pas cette éloquence brûlante qui convenoit à la tribune, mais elles nous enſeignent cette éloquence perſuaſive & conciliatrice qui convient à la ſociété ; & le don de gagner les cœurs eſt ſans comparaiſon plus réel & plus infaillible que le talent de les ſubjuguer.

Elles affoibliſſent en nous l'ardente ſoif du ſang & la fureur du brigandage ; mais elles nourriſſent dans nos ames l'amour de l'honneur & l'émulation de la gloire. Un homme flétri par une lâcheté n'oſe plus paroître à leurs yeux ; &, ſi l'on interrogeoit les cœurs, on verroit qu'elles ne ſont pas oubliées

dans la harangue intérieure qu'un jeune guerrier ſe fait à lui-même, quand il marche à l'ennemi.

A l'égard des avantages d'une ſévere diſcipline ; qu'on en faſſe un devoir eſſentiel, qu'on y attache l'honneur militaire, que la négligence de ce devoir ſoit un obſtacle invincible à l'avancement, & qu'on obſerve ſur-tout avec une exacte équité des diſtinctions glorieuſes pour les uns & humiliantes pour les autres ; j'oſe répondre que les hommes ne ſeront pas retenus, ne ſeront pas même ſoufferts parmi les femmes, au moment où le devoir & l'honneur les appelleront aux drapeaux.

Voyons quel eſt, dans la ſociété en général, le vice de leur domination : & ſi l'amour, tel qu'il eſt peint ſur le Théâtre, contribue ou remédie au mal que leur commerce peut cauſer.

La plupart des diſputes philoſophiques ne ſont que des diſputes de mots. Nous qui cherchons la vérité de bonne-foi, commençons par nous bien entendre. Il s'agit de l'amour que M. Rouſſeau condamne au Théâtre. Quel eſt d'a-

bord l'idée qu'il attache à ce nom d'amour ? Il y a un amour physique répandu dans la nature, & qui en est l'ame & le soutien. Voici ce qu'en pense M. Rousseau.

« Si les deux sexes avoient également » fait & reçu les avances, *le plus doux » de tous les sentimens eût à peine effleuré » le cœur humain, & son objet eût été » mal rempli.* L'obstacle apparent qui » semble éloigner cet objet, est au fond » ce qui le rapproche ; les desirs voilés » par la honte n'en deviennent que plus » séduisans ; en les gênant, la pudeur les » enflamme. Ses craintes, ses détours, » ses réserves, ses timides aveux, sa » tendre & naïve finesse disent mieux » ce qu'elle croit taire que la passion ne » l'eût dit sans elle. C'est elle qui donne » du prix aux faveurs, & de la douceur aux refus : le véritable amour » possede en effet ce que la pudeur lui » dispute. Ce mélange de foiblesse & » de modestie le rend plus touchant & » plus tendre. Moins il obtient, plus la » valeur de ce qu'il obtient augmente ; » & c'est ainsi qu'il jouit à la fois & de » ses privations & de ses plaisirs ».

Je défie tout le talent des Actrices, tout le manége des coquettes, de rendre l'amour plus séduisant que ne fait ici la pudeur. Si l'amour physique étoit un mal, la pudeur seroit donc la plus redoutable de toutes les enchanteresses, & le morceau charmant que je viens de transcrire, la plus pernicieuse de toutes les leçons.

Or, selon M. Rousseau, la pudeur est non seulement une vertu, mais la premiere vertu d'une femme : sans la pudeur *une femme est coupable & dépravée*. L'amour que la pudeur *enflamme*, qu'elle *rend plus touchant & plus tendre*, est donc un bien : nous voilà d'accord. Encore quelques-unes de ses maximes, c'est m'embellir que de le citer.

« Le plus grand prix des plaisirs est » dans le cœur qui les donne... Vou» loir contenter insolemment ses desirs, » sans l'aveu de celle qui les fait naître, » est l'audace d'un satyre ; celle d'un » homme est de sçavoir les témoigner » sans déplaire, de les rendre intéres» sans, de faire en sorte qu'on les parta» ge, d'asservir les sentimens avant d'at-

» taquer la perſonne. Ce n'eſt pas encore » aſſez d'être aimé ; les deſirs partagés » ne donnent pas ſeuls le droit de les » ſatisfaire ; il faut de plus le conſente- » ment de la volonté : le cœur accorde » en vain ce que la volonté réfuſe. » L'honnête - homme & l'amant s'en » abſtient, même quand il pourroit l'ob- » tenir. Arracher ce conſentement ta- » cite, c'eſt uſer de toute la violence » permiſe en amour : le lire dans les » yeux, le voir dans les manieres mal- » gré le refus de la bouche, c'eſt l'art » de celui qui ſçait aimer : *S'il acheve* » *alors d'être heureux*, il n'eſt point brutal, » *il eſt honnête.* Il n'outrage point la » pudeur, *il la reſpecte*, *il la ſert* ; il lui » laiſſe l'honneur de défendre encore ce » qu'elle eût peut-être abandonné.

Ovide & Quinault ne diſoient pas mieux, & le Théâtre n'eut jamais de plus indulgente morale. D'après ces principes, j'oſe aſſurer M. Rouſſeau que l'amour honnête eſt l'amour à la mode, qu'il y a peu de ſatyres dans le monde, & que c'eſt préciſément ſelon ſa méthode qu'on y acheve d'être heureux.

Mais cet amour innocent dans l'état

de ſimple nature, peut ne l'être pas dans la conſtitution actuelle des choſes; il y a même des circonſtances où il eſt puni par les loix, comme crime de ſéduction; il ne feroit donc pas prudent de s'en tenir à cette regle. M. Rouſſeau admet dans les ſentimens de l'homme en ſociété, une moralité inconnue aux bêtes; &, quoiqu'il fût aiſé de trancher toute difficulté, en rejettant, comme lui, *l'impertinent préjugé des conditions*, & toutes les conventions de la même eſpece, en donnant pour raiſon de ce qu'on appelle licence, *Ainſi l'a voulu la nature, c'eſt un crime d'étouffer ſa voix*; quoiqu'il n'y ait pas de libertinage qu'on ne pût juſtifier en diſant comme lui: *La nature a rendu les femmes craintives, afin qu'elles fuyent*; & *foibles, afin qu'elles cedent*; en un mot, quoique, pour combattre M. Rouſſeau, il ſuffiſe peut-être de l'oppoſer à lui-même; je ne profiterai pas de l'avantage que me donne le peu d'accord que je crois voir entre ſes maximes. Je reconnois donc, de bonne foi, que les inſtitutions naturelles doivent ſe plier aux règles établies entre les hommes; & que ce qui étoit bon dans les bois, peut être

mauvais dans nos villes. Ainsi je vais considérer l'amour dans ses relations politiques & morales, & voir en quoi le Théâtre qui le favorise est nuisible à la société.

D'abord, observons, dans l'amour, des sentimens très-distincts, qu'il est bon de ne pas confondre. S'il n'y avoit que ce que M. Rousseau appelle modestement *les desirs du cœur*, l'amour seroit un mouvement passager & périodique, comme tous les besoins, & tel que M. Rousseau nous l'a fait remarquer lui-même dans l'homme sauvage.

Cet amour inspiré par la nature, n'est honnête dans les mœurs de la société, qu'autant qu'il se mêle confusément, & comme à notre insçu, à des sentimens plus purs & plus nobles : ces sentimens sont l'estime, la bienveillance, la douce & tendre intimité; d'où résulte la complaisance de soi même dans un objet de prédilection auquel on attache son être. Quand l'affection est mutuelle & au même degré, c'est l'union la plus étroite, c'est le plus parfait accord qui puisse regner entre deux êtres sensibles; c'est enfin,

enfin, s'il eſt permis de le dire, la transfuſion & la coëxiſtence de deux ames.

Cependant on abuſe de tout. Examinons comment les exemples de cette union ſi délicieuſe & ſi pure peuvent être pernicieux.

J'avoue d'abord que l'amour, dans la plûpart des hommes, n'eſt que le deſir naturel, ſans aucune trace de moralité. J'avoue que cet amour eſt plus commun dans les villes opulentes & peuplées ; j'avouerai même, ſi l'on veut, qu'il regne à Paris autant & plus qu'en aucun lieu du monde. Eſt-ce au ſpectacle qu'il faut l'attribuer ? L'amour vertueux eſt, comme je l'ai dit, un ſentiment compoſé du phyſique & du moral, mais dans lequel celui-ci domine. Ce mélange ne ſe fait dans l'ame que lentement & par degrés : l'eſtime, la confiance, l'amitié ne s'inſpirent pas d'un coup d'œil. Or ſi des plaiſirs faciles préviennent le deſir naiſſant, s'il n'a qu'à ſe manifeſter pour être comblé ſans obſtacles, l'amour ne ſera dans l'homme en ſociété, que ce qu'il eſt dans l'homme ſauvage ; c'eſt ce qui arrive par-tout où regnent l'opulence

& le luxe ; & c'eſt ainſi que le germe de l'amour vertueux eſt étouffé dans l'ame des hommes, quelquefois même avant la ſaiſon où il doit ſe développer. Les femmes, foiblement aimées, aiment foiblement à leur tour : l'exemple, le dépit la ſéduction, les déterminent à imiter un amant trompeur, un époux dédaigneux ou volage ; & bien-tôt le dérèglement, de part & d'autre devient une eſpece d'émulation.

Dans une ville qui contient cent mille célibataires nubiles, qu'il y ait des ſpectacles, qu'il n'y en ait point, tout ce qu'on peut ſouhaiter & attendre, c'eſt que la contagion du vice ne pénétre pas dans le ſein des familles ; c'eſt que les plaiſirs tolérés ne dégoûtent pas des plaiſirs permis ; que le vice n'ait que le ſuperflu d'une ſociété tumultueuſe & ſurabondante, & que l'hymen, toujours reſpecté, ſoit l'aſyle inviolable de l'innocence & de la paix. Or l'amour ſeul, & j'entends l'amour tel qu'il eſt repréſenté au Théâtre, honnéte, vertueux, fidele, peut être le contrepoiſon de ce vice contagieux.

Qui n'aime aucune femme en a mille

à craindre. L'homme le plus facile à égarer eſt celui qui, n'étant frappé vivement d'aucun objet déterminé, préſente à la ſéduction un cœur vuide. Et ce que je dis d'un ſexe doit s'entendre de tous les deux. Le vice de notre ſiecle n'eſt donc pas l'amour tel qu'il eſt peint dans nos ſpectacles, mais l'amour tel que l'inſpire la nature, & au devant duquel les plaiſirs vont en foule, quand le luxe les met à prix.

Le Théâtre, dit-on, allume les deſirs; comme s'il étoit beſoin d'aller au ſpectacle pour être homme. Ces deſirs, la nature les donne, elle ſçait bien les réveiller. Un peu plus, un peu moins de vivacité ou de raffinement, ne change rien à cette impulſion univerſelle. L'homme, livré à l'inſtinct des bêtes, chercheroit par-tout ſa moitié; & au défaut de la beauté, la laideur ſeroit adorée. L'occaſion eſt un attrait; mais ſi l'occaſion ne venoit pas au devant de lui, il iroit bientôt au devant d'elle. Ce n'eſt donc pas cet amour d'inſtinct qu'il faut éluder ou tâcher de détruire; il s'agit de le diriger, de l'éclairer, s'il eſt poſſible; il s'agit de lui donner cette moralité qui l'épure,

qui l'ennoblit, qui l'éleve au rang des vertus. L'émotion qu'on éprouve au ſpectacle attendrit l'ame, je l'avoue, & c'eſt par-là qu'il la diſpoſe à l'amour vertueux. L'amour phyſique n'a beſoin que des ſens ; l'amour vertueux a beſoin de toute la ſenſibilité, de toute la délicateſſe de l'ame. Plus l'ame eſt ſenſible, plus elle eſt délicate ; je dis l'ame, & l'on m'entend bien : or la délicateſſe des ſentimens en garantit l'honnêteté. Un caractere de cette trempe s'attache à ſon devoir par tous les liens qu'il lui préſente ; l'eſtime, l'amitié, la reconnoiſſance le captivent ; la nature & le ſang ont ſur lui des droits abſolus : au lieu qu'une ame froide & légere ne tient à rien, & cede à un ſouffle ; elle oublie la vertu qu'elle n'aime pas, pour un vice qu'elle n'aime gueres, & ſe perd ſans ſçavoir pourquoi. Si j'ai bien étudié les mœurs de notre ſiecle, le vrai moyen de les corriger ſeroit le don de nous attendrir.

La ſenſibilité dirigée au bien s'attache à tout ce qui eſt honnête ; de-là vient que toutes les vertus ſe tiennent par la main : or le Théâtre, en nous intéreſſant,

prend ſoin de réunir dans une émotion commune tous les ſentimens vertueux qui doivent ſe combiner enſemble. Ainſi l'amour y a pour compagnes la pudeur, la fidélité, l'innocence; tous ces caracteres analogues y ſont comme fondus en un ſeul. C'eſt donc nous ſuppoſer une ame déja bien corrompue, que de prétendre qu'elle analyſe ces émotions compoſées, pour en extraire du poiſon. Voyons cependant comment cela s'opere.

« Quand il ſeroit vrai, dit M. Rouſſeau, » qu'on ne peint au Théâtre que des paſ» ſions légitimes, s'enſuit-il de-là que » les impreſſions en ſont plus foibles, » que les effets en ſont moins dange» reux? comme ſi les vives images d'une » tendreſſe innocente étoient moins dou« ces, moins ſéduiſantes, &c.

S'il eſt vrai que la pudeur qui inſpire ſi bien l'amour, & dont *les craintes, les détours, les réſerves, les timides aveux, la tendre & naïve fineſſe, diſent mieux ce qu'elle croit taire que la paſſion ne l'eût dit ſans elle*; s'il eſt vrai, dis je, que la pudeur ſoit une vertu, l'amour qu'elle inſ-

pire n'eſt donc pas un crime. En ſuppoſant que les peintures du Théâtre produiſent les mêmes effets, le Théâtre devroit donc, ce me ſemble, partager les éloges que M. Rouſſeau donne à la pudeur.

« Les douces émotions qu'on y reſſent » n'ont pas par elles-mêmes un projet » déterminé, mais elles en font naître » le beſoin. Elles ne donnent pas préciſément de l'amour; mais elles prépa» rent à en ſentir : elles ne choiſiſſent » pas la perſonne qu'on doit aimer; mais » elles nous forcent à faire ce choix. » Ainſi elles ne ſont innocentes ou cri» minelles que par l'uſage que nous en » faiſons, ſelon notre caractere; & le ca» ractere eſt indépendant de l'exemple».

Si M. Rouſſeau parle du deſir, il eſt indépendant du caractere, comme le caractere l'eſt de l'exemple. Dans tous les hommes, le deſir tend au même but; il y arrive, & il s'éteint : c'eſt le période de l'amour phyſique. S'il parle de l'amour composé où dominent les affections morales, je nie que les émotions du Théâtre n'en déterminent pas l'objet. Ce n'eſt pas telle ou telle perſonne que le Théâtre

nous diſpoſe à aimer, mais une perſonne douée de telle ou telle qualité. Ces qualités nous affectent plus ou moins, ſelon notre caractere ; mais celui qui en eſt vivement affecté au ſpectacle, le ſera dans la ſociété : il ne le ſera de même que par des qualités ſemblables ; & plus l'émotion du ſpectacle aura été vive, plus il ſera indifférent pour tout ce qui ne reſſemble pas au tableau dont il eſt frappé. Eſtime, reſpect, confiance, vif intérêt, tendre penchant, voilà ce qui lui reſte de l'impreſſion qu'il a reçue ; & le beſoin d'aimer n'eſt ici que le deſir impatient de poſſéder l'objet réel dont on vient d'adorer l'image. Ce deſir n'eſt rien moins que vague ; la cauſe en décide l'objet.

« L'amour eſt louable en ſoi, comme » toutes les paſſions bien reglées ; mais » les excès en ſont dangereux & inévi- » tables : ſi l'idée de l'innocence embel- » lit quelques inſtans le ſentiment qu'elle » accompagne, bien tôt les circonſtan- » ces s'effacent de la mémoire, tandis » que l'impreſſion d'une paſſion ſi douce » reſte au fond du cœur ».

Un peuple qui va chaque jour s'atten-

drir à ce ſpectacle, doit donc être un peuple très-paſſionné. Ecoutez ce qu'en dit M. Rouſſeau lui-même.

« On flatte les femmes ſans les aimer, » elles ſont entourées d'agréables, mais » elles n'ont plus d'amans. Ne ſeroient- » ils pas au déſeſpoir qu'on les crût » amoureux d'une ſeule ? Qu'ils ne s'en » inquiètent pas : il faudroit avoir » d'étranges idées de l'amour.

Voilà donc cette foule de ſpectateurs, qui reviennent du Théâtre avec un beſoin ſi preſſant d'aimer ! Voilà l'effet de ces émotions qui préparent à ſentir l'amour ! Voilà, dis-je, cet amour dont les excès ſont inévitables !

Dans les climats où la ſenſibilité naturelle eſt plus que ſuffiſante pour remplir l'objet de la ſociété, il ſeroit dangereux ſans doute de l'irriter par des ſenſations trop violentes ; mais il eſt un milieu entre la langueur & l'ivreſſe, & nous ſommes bien loin encore de cette vivacité de ſentiment, qui, mutuelle entre les deux ſexes, fait le charme de leur union. Voilà ce qui manque à nos mœurs, ce qu'il ſeroit à ſouhaiter que

pût nous donner le Théâtre ; & ce n'eſt pas à nous à craindre que la foible illuſion qu'il nous cauſe ne ſe change en égaremens. On revient ému d'Ariane, d'Inès & d'Alzire ; mais, de bonne-foi, en revient-on paſſionné ?

C'eſt à la légéreté, à la diſſipation qui nous eſt naturelle, au goût des plaiſirs tumultueux & vains, qu'on doit attribuer l'éloignement de la Jeuneſſe Françoiſe pour les vieillards ; & le Théâtre, qui fait reſpecter les vertus de cet âge, comme il en joue les ridicules, eſt auſſi peu la cauſe de l'abandon où languit la Vieilleſſe, que des travers des jeunes gens.

Quelques-uns de ces travers ſont les effets d'une paſſion aveugle ; car il y a par-tout des caracteres violens ; mais ſi quelque choſe pouvoit les contenir, quelle leçon plus frappante pour eux que le tableau des excès de l'amour, tel qu'il eſt peint ſur la ſcene Françoiſe ? L'amour tendre y eſt ſéduiſant, mais l'amour paſſionné y eſt terrible. L'un y cauſe de douces émotions ; l'autre fait frémir la nature. Eſt-il de femme qui voulût être

à la place d'Inès ? Eſt-il d'homme qui voulût ſe trouver dans la ſituation de Don Pèdre ?

Quel eſt donc cet amour criminel où nous conduit l'amour honnête ? Je ſçais quelles ſont les mœurs d'une Jeuneſſe diſſipée ; mais de tant d'extravagances dont nous ſommes témoins, y en a-t-il une, entre mille, dont le ſentiment de l'amour ſoit la ſource ? ce n'eſt point le cœur qui mene à la débauche ; & c'eſt le cœur, le cœur lui ſeul, qui reçoit les douces émotions d'un amour tendre & vertueux.

L'amour a deux ſortes d'objets ; ſçavoir les objets qui affectent l'ame, & les objets qui émeuvent les ſens. Le Théâtre peut faire l'une & l'autre impreſſion ; mais ces deux effets n'ont pas la même cauſe. Que Zaïre ſoit jouée par une Actrice d'une rare beauté, ſa beauté affecte les ſens, mais ſon rôle n'affecte que l'ame. L'un tient à l'autre, me dira-t-on. Point du tout ; car le rôle de Zaïre attendrit également les deux ſexes. Une Zaïre moins belle toucheroit moins avec le même talent ; mais cela vient d'une cauſe ſi pure, que Zaïre moins belle tou-

cheroit moins les femmes elles-mêmes. Cette cause est le charme innocent de la beauté, l'intérêt naturel qu'elle inspire, l'illusion qu'ajoûte une figure ravissante au rôle d'une amante adorée, enfin l'harmonie & l'accord des sentimens vertueux & tendres qu'elle exprime, avec le caractere touchant & noble de sa figure & de son action. Mais tout cela n'affecte que l'ame, je le répète; & la preuve en est, qu'un sage vieillard en revient plus touché que le plus voluptueux jeune homme.

L'expression d'un rôle tendre ajoûte aux charmes de la beauté; mais je tiens que, de mille spectateurs, il n'y en a pas un qui en soit emu comme il est dangereux de l'être. Ne nous flattons point d'avoir tant à nous craindre. Il n'est pas aussi aisé de nous enflammer qu'on le dit. Je vois même parmi la Jeunesse beaucoup de fantaisie, très-peu de passion. Et quand les hommes seront capables d'un sentiment délicat & vif, ils n'auront pas à redouter la séduction de ces goûts frivoles.

Le spectacle cependant peut être dan-

gereux comme pantomime; mais ſi tout ce qu'on y voit invite à l'amour phyſique, tout ce qu'on y entend n'inſpire que l'amour moral: plus l'ame y eſt émue, moins les ſens doivent l'être. Quelle eſt de ces deux impreſſions celle qui domine & qui reſte? C'eſt-là ce qui dépend des caracteres; mais je ſuis sûr qu'elles ſe combattent; que, plus on eſt touché du rôle, moins on eſt tenté de l'Actrice; & qu'avec les mêmes objets, le ſpectacle feroit plus dangereux, par exemple, ſi l'on ne faiſoit qu'y danſer. Il ne m'eſt pas permis d'approfondir cette queſtion: mais j'en dis aſſez pour me faire entendre. Revenons à l'amour moral.

Le plus grand de ſes dangers eſt celui des inclinations déplacées: elles peuvent l'être, ou relativement aux convenances, ou relativement aux perſonnes. Sur l'article des convenances, M. Rouſſeau n'eſt pas ſévere. Il reconnoît la bonté des mœurs de Nanine, « où » l'honneur, la vertu, les purs ſenti» mens de la nature ſont préférés à l'im» pertinent préjugé des conditions ». Cependant c'eſt-là ce qui rend ſi dangereuſe aux yeux de la plûpart des hommes la ſenſibilité des jeunes gens.

L'amour ne connoît point l'inégalité des conditions ; il tend quelquefois à rapprocher des cœurs que la naiſſance & la fortune ſéparent. Il renverſe donc le plan œconomique des familles, l'ordre politique de la ſociété, l'empire de la coûtume & de l'opinion.

La ſociété exige dans les alliances certains rapports que la nature n'a point conſultés. Le mariage, au lieu d'être l'accord des volontés, eſt devenu celui des convenances. Ce plan une fois établi, l'inclination des enfans contredit ſouvent les intentions des peres. Mais ſi dans cette poſition il eſt malheureux que le cœur de l'homme ſoit tendre & ſenſible, s'il eſt à craindre par conſéquent que le Théâtre ne contribue à le rendre tel ; eſt-ce au Théâtre, eſt ce à la nature qu'un Philoſophe doit s'en prendre ? M. Rouſſeau ne leur en fait-il pas un crime ? & je parle ici, non à M. Rouſſeau, mais à un pere de famille jaloux de ſon nom, ſoigneux de ſa poſtérité, ſenſible à l'honneur de ſon fils, & inquiet ſur le choix que ce jeune homme feroit peut-être, ſi la nature, ou l'habitude diſpoſoit ſon cœur à l'amour.

Vous ſouhaitez à votre fils une ame inſenſible, lui dirai-je ; c'eſt ſouhaiter le plus dur eſclavage à ſa femme & à ſes enfans. Si, par malheur, vos vœux ſont remplis, il n'aimera rien, excepté lui-même ; & l'amour-propre n'eſt jamais ſi fort que dans une ame où il regne ſeul. Grace à vos ſoins, ſon ame endurcie ne ſera capable d'aucune affection morale : mais les animaux les plus ſtupides ont des ſens ; votre fils en aura comme eux ; & comme eux il en ſera l'eſclave.

Aimez-vous mieux, me dira ce pere, aimez-vous mieux que je l'abandonne imprudemment aux caprices aveugles de l'amour ? Non, ſans doute, lui répondrai-je ; mais ſuppoſons que votre fils ne ſoit pas naturellement pervers, qu'il ſoit *né bon* comme tous les hommes, ſon bonheur & ſa vertu ſont dans vos mains : plus ſon ame ſera attendrie, & plus vous la trouverez docile : qui vous empêche de diriger ſa ſenſibilité vers des objets qui en ſoient dignes ?

Un tel ſoin, je l'avoue, exige une attention vigilante & aſſidue. Cette at-

tention eſt un devoir pénible ; on le néglige, & l'on ſe plaint des égaremens d'un jeune cœur livré à lui-même. Mais dans tout cela, que fait le Théâtre? Il ſupplée, par la peinture des affections honnêtes, vertueuſes, & par-là même intéreſſantes, à ce qui manque à l'éducation du côté des exemples & des leçons domeſtiques.

Ce qui allarme le plus M. Rouſſeau, c'eſt le danger des inclinations déplacées relativement à la perſonne. « Qu'un » jeune homme n'ait vû le monde que ſur » la ſcene, le premier moyen qui s'offre » à lui pour aller à la vertu, eſt de cher» cher une maitreſſe qui l'y conduiſe, » eſpérant bien trouver une Conſtance, » ou une Cénie tout au moins».

Je veux que ce jeune homme n'ait vû au Théâtre que des Conſtances, des Cénies, qu'il n'y ait vu peindre l'amour qu'intéreſſant & vertueux : l'ame pleine de ces idées, il cherchera, dites-vous, une Cénie, une Conſtance ; mais eſt-ce dans la ſociété des femmes perdues qu'il ira la chercher ? Le ſuppoſez vous aſſez inſenſé ? Ne faut-il pas s'abſtenir auſſi

d'expoſer ſur le Théâtre l'amitié pure & ſainte, de peur que quelque jeune homme épris de ſes charmes ne la cherche parmi des frippons? La Jeuneſſe facile & crédule donne ſouvent dans le piége d'un faux amour, comme dans celui d'une fauſſe amitié ; mais eſt-ce pour avoir appris au ſpectacle à diſcerner le véritable ? Comment s'y prendroit M. Rouſſeau lui-même pour éclairer un jeune homme dans le choix d'un objet digne d'être aimé ? Vous reconnoîtrez, lui diroit-il, une femme honnête à ſes principes, à ſes ſentimens, au caractere de ſon amour. Si elle eſt plus occupée que vous-même de vos devoirs & de votre gloire, de vos talens & de vos vertus ; ſi elle prend ſoin d'embellir votre ame & de vous rendre plus cher à ſes yeux en vous rendant plus eſtimable ; voilà l'objet qui doit vous attacher. C'eſt la leçon qu'il lui donneroit, & cette leçon eſt celle du Théâtre. Il ajoûteroit à ce tableau le contraſte d'une femme impérieuſe & vaine, qui veut que tout cede à ſes caprices, que tout ſoit ſacrifié à ſa fantaiſie & à ſes plaiſirs ; qui ne connoît dans ſon amant de devoir, de ſoin, d'intérêt que celui

de lui complaire ; qui ſe fait un jeu de ſa ruine, un amuſement de ſes folies, un triomphe de ſes égaremens. Voilà, diroit-il, ce que vous devez craindre ; & le Théâtre l'a dit mille fois. Il ſeroit bon ſans doute de mettre en action ces préceptes, il ſeroit bon de repréſenter ſur la ſcene l'enfant prodigue au milieu des malheureuſes qui l'ont égaré, ruiné, chaſſé, méconnu ; mais, par malheur, la décence s'y oppoſe. Il s'enſuit que la ſcene Françoiſe n'eſt pas, à cet égard, auſſi morale qu'elle peut l'être : mais on y dit ce que l'on n'oſe y peindre ; & ſi les impreſſions n'en ſont pas aſſez vives, ſi elles frappent l'oreille ſans toucher le cœur, ce n'eſt pas la faute du Théâtre.

« Zaïre meurt, & l'on ne laiſſe pas de » ſouhaiter de rencontrer une Zaïre ». Je le crois bien, auſſi n'eſt-ce pas la crainte d'aimer une Zaïre, mais la crainte de l'immoler dans les accès d'une jalouſie aveugle & forcenée, que ce ſpectacle doit inſpirer.

On s'intéreſſe à l'amour de Titus pour Bérénice, quoiqu'il ſoit oppoſé à ſon devoir. Pourquoi ? Parce que ce devoir

n'en eſt pas un dans nos mœurs, & que le cœur doit prendre parti pour un ſentiment naturel contre une opinion nationale. Que le Cid ſacrifiât ſon pere à Chimene, qu'Horace abandonnât la cauſe de Rome pour complaire à Sabine : je demande à M. Rouſſeau s'il croit que l'intérêt de l'amour l'emportât dans nos cœurs ſur l'intérêt ſacré de la nature ou de la patrie ? Qui de nous eſt complice dans l'ame de la trahiſon du fils de Brutus ? Mais qu'il plaiſe aux Romains de faire un crime à leur Empereur d'épouſer une Reine ; cet orgueil nous irrite, loin de nous toucher. Nous applaudiſſons dans Titus l'effort généreux qu'il fait ſur lui-même : mais ſon reſpect pour une loi ſuperbe ne ſe communique point à nous, & les charmes naturels de la beauté & de la vertu conſervent tous leurs droits ſur nos ames. M. Rouſſeau a donc raiſon de dire qu'aucun des ſpectateurs n'eſt Romain dans ce moment ; mais aucun ne pardonneroit à Titus de ceſſer de l'être. C'eſt par principe qu'on l'admire ; c'eſt par ſentiment qu'on le plaint.

« L'amour ſéduit, ou ce n'eſt pas lui ».

Qu'eſt-ce à dire l'amour ſéduit ? Il intéreſſe, il attache ? oui ſans doute. Il nous fait tomber dans les piéges du crime, au moment qu'il ſuit lui-même le chemin de la vertu ? C'eſt ce que je ne puis concevoir.

« Les circonſtances qui le rendent » vertueux au Théâtre, s'effacent, dit M. » Rouſſeau, de la mémoire des ſpecta- » teurs ». Ainſi quand, les yeux mouillés de larmes, je viens de voir Zaïre ou Bérénice, j'oublie qu'elles étoient vertueuſes, qu'elles ont ſacrifié le ſentiment le plus cher de leur ame, l'une à la religion de ſes peres, l'autre à la gloire de ſon amant ? Quand je viens d'entendre & d'admirer Liſe, Conſtance ou Cénie, j'oublie la cauſe, la ſeule cauſe de l'intérêt vif & tendre dont je ſuis encore tout ému ? Voilà une façon de ſentir dont je n'avois pas même l'idée. Il me ſemble, au contraire, que le ſouvenir des circonſtances qui ont excité l'émotion, ſurvit long-tems à l'émotion elle-même ; & ce n'eſt que par ces images que les peines & les plaiſirs paſſés nous ſont encore préſens. Comment donc M. Rouſſeau a-t-il prétendu que l'amour

reſte, & que l'objet s'efface ? Feroit-il conſiſter l'impreſſion de l'amour, au ſpectacle, dans l'émotion phyſique des ſens ? Si telle eſt ſon idée, j'oſe lui répondre qu'aucune des pieces où l'amour eſt peint vertueux ne produit cet effet, ni ne peut le produire. Je dis plus : un ſeul trait qui dans une piece decente réveilleroit une idée obſcene, indiſpoſeroit tous les eſprits. S'il n'y a donc que l'émotion pure de l'ame ſans aucun mélange de vice, quel eſt le caractere dépravé qui change en affection criminelle le ſentiment que viennent d'exciter en lui la bonté, la candeur, l'innocence, la vertu même ? que M. Rouſſeau compoſe lui-même ce caractere déteſtable ; je ne lui oppoſe point ſon principe, que *tout homme eſt né bon* ; je veux qu'il y en ait de naturellement pervers, & je ſuppoſe un tel homme au ſpectacle. Ou la peinture d'un amour vertueux le touchera, & pour un moment il ſera moins méchant ; ou il n'en ſera point ému, & le ſpectacle dès-lors ne ſera pour lui qu'inſipide Il en revient, me direz vous, avec l'ardeur du deſir dans les ſens, & il va l'appaiſer par un crime. Cela peut être ; mais ce que le Théâtre a fait, le

ſpectacle le plus innocent l'eût fait de même. Penſez qu'il s'agit d'un homme perdu : tout eſt poiſon pour une telle ame. Mais ſuppoſons ce qui eſt plus commun, c'eſt-à-dire un homme qui ne ſe livre à l'amour vicieux que parce qu'il y ſuppoſe un charme & des plaiſirs qui manquent à l'amour honnête : pour celui-ci, plus la peinture de l'amour honnête ſera touchante, plus le contrepoids du vice aura de force, & moins par conſéquent le vice lui-même aura d'attraits. Prenez un jeune débauché au dénouement de l'Enfant prodigue ; s'il eſt attendri, s'il a verſé des larmes, il eſt vertueux, au-moins dans ce moment. Il a partagé les regrets, la honte, les remords de ſon ſemblable ; il a goûté avec lui le plaiſir de déteſter aux pieds d'une femme honnête, ſenſible & généreuſe, le crime de l'avoir trahie. Il a pleuré ſes égaremens, ſon cœur s'eſt dilaté au moment du pardon. Il a baiſé avec Euphémon la main de ſa vertueuſe amante : voilà donc les circonſtances que vous prétendez qu'il oublie, pour ne conſerver que l'impreſſion .... de quoi ? D'un amour ſans objet, ſans motif, ſans caractere, & qui dans ſon ame

va ſe changer en vice ? Je me perds dans cette analyſe étrange du cœur humain.

« Il faudroit apprendre aux jeunes gens » à ſe défier des illuſions de l'amour, » & à fuir l'erreur d'un penchant aveu- » gle qui croit toujours ſe fonder ſur » l'eſtime ».

J'ai dit comment le Théâtre répond à ces vûes ; mais, dans les principes de M. Rouſſeau, rien n'eſt plus rare qu'une femme aimable & vertueuſe ; tout ce qui nous diſpoſe à aimer les femmes, nous entraîne donc au vice. C'eſt ainſi qu'il doit raiſonner. Pour moi qui dans les familles n'ai gueres vu que des filles bien nées, & les graces de l'innocence unies à celles de la jeuneſſe, je crois que c'eſt remplir l'intention de la nature & celle de la ſociété, que d'attirer ſur ces chaſtes objets les vœux innocens des hommes de leur état & de leur âge : je crois que leur inſpirer une eſtime, une confiance mutuelle, c'eſt les diſpoſer à ſe rendre heureux : je crois en un mot qu'attendrir un ſexe pour l'autre, c'eſt tirer l'homme de la claſſe

des bêtes, & cacher la honte de l'amour physique sous l'honnêteté de l'amour moral.

L'amour a ses dangers, sans doute; mais quelle passion n'a pas les siens? Il s'agit de le regler, c'est-à-dire de l'éclairer sur son objet, & de lui tracer des limites. L'homme a ses desirs, la nature les lui donne : il faut qu'il les fixe, ou qu'il les répande. Entre l'amour & la débauche, il n'y a que la sagesse stoïque, ou l'insensible froideur. Voyez si vous prétendez faire de tous les hommes des Stoïciens, ou des marbres; les élever au-dessus du soin de perpétuer leur espece, ou les réduire à n'être plus que des automates multiplians. A moins de métamorphoser ainsi la nature, il me semble que le lien le plus doux, le plus vertueux qui puisse rapprocher, unir, enchaîner les deux sexes, c'est le nœud intime d'une affection mutuelle, & que le plus grand bien qu'on puisse opérer dans les mœurs d'un peuple inconstant & volage, c'est de l'émouvoir, de l'attendrir, de le disposer à l'amour, en l'accoutumant à mépriser ce qu'un tel sentiment a de vicieux, à craindre ce

qu'il a de funefte, à chérir ce qu'il a d'intéreffant, de refpectable & de facré.

Il n'eft point d'armes que M. Rouffeau n'employe, & qu'il ne manie avec beaucoup d'art. pour attaquer les mœurs du Théâtre. L'amour honnête qu'on y refpire, réunit toutes les affections de l'ame fur un feul objet. Or, « le plus » méchant des hommes, eft celui qui » s'ifole le plus, qui concentre le plus » fon cœur en lui-même. Le meilleur » eft celui qui partage également fes » affections à tous fes femblables. Il » vaut beaucoup mieux aimer une mai- » treffe que de s'aimer feul au monde. » Mais quiconque aime tendrement fes » parens, fes amis, fa patrie & le genre » humain, fe dégrade par un attache- » ment défordonné qui nuit bien-tôt à » tous les autres, & leur eft infaillible- » ment préféré.

Je nie que le plus méchant des hommes, foit celui qui s'ifole le plus. Cet homme-là ne fait que s'anéantir pour la fociété. Or, le néant n'eft pas ce qu'il y a de pire. Il eft évident que Cartouche étoit plus méchant que Timon. Du refte,
il

il n'y a que l'amour effréné qui détache l'ame de ſes devoirs, & qui en rompe les liens : tout ſentiment vif les relâche : l'amitié, le ſang & l'amour rompent l'équilibre des intérêts qui meuvent l'ame ; mais cet équilibre eſt une chimere. Lycurgue, pour rendre toutes les affections communes, a été obligé de rendre tous les biens communs, juſqu'aux enfans, & de former ſon nœud politique des débris de tous les nœuds domeſtiques & perſonnels. Avec l'argument de M. Rouſſeau, je prouverai qu'une Mérope eſt un perſonnage vicieux, & aucune mere ne voudra m'en croire.

L'amour paſſionné, c'eſt-à-dire aveugle & ſans frein, eſt un des plus grands maux, dont le cœur de l'homme ſoit menacé ; auſſi dans la peinture qu'on en fait ſur la ſcene, n'inſpire-t-il jamais la pitié ſans la crainte : voyez Hermione, Rhadamiſte, Oroſmane, *&c.* mais ce n'eſt point cette fureur cruelle, forcenée, atroce, dont vous craignez pour nos ames foibles les exemples contagieux. Vous redoutez pour nous ces ſpectacles tranquilles, où l'on répand

de douces larmes, où la vertu gémit avec l'amour, où la volupté même eſt décente. Cénie, Mélanide, l'Oracle, c'eſt-là, dites-vous, qu'on reſpire le poiſon d'un amour dont les excès ſont inévitables. Ces mêmes ames que vous trouvez ſi froides, quand l'humanité, la pitié les frappe, deviennent donc tout-à-coup bien ſenſibles aux impreſſions de l'amour! Que dis je? l'amour lui-même ne les touche donc qu'au ſpectacle; car vous-même, vous avouez que le monde ne le connoît plus. J'ai beau vouloir vous concilier avec vous-même, il n'y a pas moyen; votre opinion eſt un Prothée, & je ne ſuis pas un Ulyſſe. Je conclus donc, ſans plus de diſcuſſion, que l'amour, tel que peuvent l'inſpirer ces ſpectacles attendriſſans, n'eſt rien moins qu'une frénéſie, rien moins qu'un mouvement ſtupide; qu'il eſt aſſez vif pour rapprocher les ames, & qu'il ne l'eſt point aſſez pour enivrer les ſens; qu'il favoriſe le penchant de la nature, ſans rompre la digue des bienſéances, ni changer la direction du devoir & de la vertu. Banniſſez donc l'amour de Genève, comme les ſpectacles; ſouhaitez qu'il ne pénètre point dans les retraites de ces Montagnons

ſortunés, chez qui vous priez Dieu *qu'on ne mette point de lanternes*; mais laiſſez-nous deſirer qu'à Paris le ſentiment le plus doux de la nature, prenne la place de la coquetterie & du libertinage. Les ſpectacles y ſont utiles, non *pour perfectionner le goût, quand l'honnêteté eſt perdue*, mais pour encourager l'honnêteté même par des exemples vertueux & publiquement applaudis; non *pour couvrir d'un vernis de procédés la laideur du vice*, mais pour faire ſentir la honte & la baſſeſſe du vice, & développer dans les ames le germe naturel des vertus; non *pour empêcher que les mauvaiſes mœurs ne dégénerent en brigandage*, mais pour y répandre & perpétuer les bonnes, par la communication progreſſive des ſaines idées, & l'impreſſion habituelle des ſentimens vertueux; en un mot, pour cultiver & nourrir le goût du vrai, de l'honnête & du beau, qui, quoi qu'on en diſe, eſt encore en vénération parmi nous.

Après avoir peint le Théâtre comme l'école la plus pernicieuſe du vice, on doit bien s'attendre que M. Rouſſeau n'épargnera pas les mœurs des Comé-

diens. Je n'examine point le fait ; la ſatyre m'eſt odieuſe. Je parle de ce qui peut être, ſans m'attacher à ce qui eſt ; & je conſidere la profeſſion en faiſant abſtraction des perſonnes.

Selon M. Rouſſeau « dans une grande » ville, la pudeur eſt ignoble & baſſe, » c'eſt la ſeule choſe dont une femme » bien élevée auroit honte. Une femme » qui paroît en public, eſt une femme » déshonorée ; » à plus forte raiſon une femme qui par état ſe donne en ſpectacle ; il n'y a rien de plus conſéquent. Leur maniere de ſe vêtir n'échappe point à ſa cenſure. Si on lui dit que les femmes ſauvages n'ont point de pudeur, car elles vont nues ; il répond que « les » nôtres en ont encore moins, car elles » s'habillent ». Si une Chinoiſe ne laiſſe voir que le bout de ſon pied, c'eſt ce bout du pied qui enflamme les deſirs. Si parmi nous la mode eſt moins ſévere, les charmes qu'elle laiſſe appercevoir, ſont une amorce dangereuſe. Ainſi, une femme ne peut ſans crime, ni ſe voiler, ni ſe dévoiler. Si faut-il bien cependant qu'elle ſoit vêtue de quelque maniere ; &, à vrai dire, il n'en eſt point

que l'habitude ne rende décente. Or, les Actrices ſont miſes à-peu-près comme on l'eſt dans le monde : elles ſe montrent avec cette bonne grace que M. Rouſſeau permet aux filles de Genève d'avoir au bal ; &, dans tout cela, il n'y a rien que d'honnête.

M. Rouſſeau demande « comment un » état, dont l'unique objet eſt de ſe » montrer en public, &, qui pis eſt, de » ſe montrer pour de l'argent, convien- » droit à d'honnêtes femmes ? » Je ne réponds point au premier article : j'ai fait voir que, dans tout ce qui n'eſt pas d'inſtitution naturelle, les bienſéances dépendent de l'opinion. Dans la Grèce, une honnête femme ne ſe montroit point en public ; parmi nous, elle y paroît avec décence ; un état qui l'y oblige peut donc être un état décent. Quant à la circonſtance du ſalaire dont M. Rouſſeau fait aux Comédiens un reproche plus humiliant, a-t-il oublié que rien n'eſt plus honnête que de gagner ſa vie ? & ne fait-il pas gloire lui-même de ſe procurer, par ſon travail, de quoi n'être à charge à perſonne ? Que l'on joue le rôle de Burrhus, du Miſanthrope, de

Zaïre, ou que l'on donne un concert pour de l'argent, tout cela eſt égal, ſi, de part & d'autre, les plaiſirs que l'on procure à qui les paye, n'ont rien que d'honnête : or c'étoit-là ſeulement ce qu'il falloit conſidérer, ſans s'attacher à une circonſtance qui ne fait rien du tout à la choſe ; car, ſi le ſpectacle étoit pernicieux, il y auroit encore plus de honte à être Acteur gratuitement, qu'à l'être pour gagner ſa vie. Qui, d'ailleurs, aſſure M. Rouſſeau que l'argent ſoit le principal objet d'un Baron, d'une Lecouvreur, & de celui qui, comme eux, aſpire à ſe rendre célebre.

Sans doute les talens & le génie ont un objet plus noble que le ſalaire du travail. Mais comme il faut vivre pour ſe rendre immortel, la premiere récompenſe du Comédien, comme du Poëte, du Peintre, du Statuaire, *&c.* doit être la ſubſiſtance, dont l'argent eſt le moyen ; car on ne peut pas en même tems faire Cinna & labourer la terre.

« Il eſt difficile que celle qui ſe met à » prix en repréſentation, ne s'y mette » bien-tôt en perſonne ». Un ſi excellent

Ecrivain peut-il vouloir faire paſſer en preuve d'une imputation flétriſſante un tour d'expreſſion qui n'eſt qu'un jeu de mots ? L'Actrice qui joue Émilie ou Colette eſt-elle plus *vendue à l'or des ſpectateurs* que ne l'étoient Corneille & M. Rouſſeau lui même ? S'il me répond qu'elle leur vend ſa préſence, ſon action, ſa voix & le talent qu'elle a d'exprimer tout ce qu'elle imite ; je dirai que Corneille & M. Rouſſeau ont vendu avant elle leur imagination, leur ame, leurs veilles, & le don de feindre qui leur eſt commun avec elle. C'eſt principalement ce don de feindre & d'en impoſer, que M. Rouſſeau trouve déshonorant dans la profeſſion de Comédien. « Qu'eſt-cė que le talent du Comédien ? » l'art de ſe contrefaire... de dire autre » choſe que ce qu'on penſe, auſſi natu- » rellement que ſi on le penſoit réelle- » ment, & d'oublier enfin ſa propre pla- » ce, à force de prendre celle d'autrui ». Et, à votre avis, Monſieur, qu'eſt-ce que l'art du Peintre, du Muſicien, & ſur-tout du Poëte ? Auriez-vous jamais fait des rôles de Colin & de Colette, ſi vous ne vous étiez pas déplacé ? M. de Voltaire, que vous n'accuſerez pas

d'exercer un métier infâme, étoit-il ſemblable à lui-même en écrivant ſes Tragédies? L'art de faire illuſion eſt-il plus de l'eſſence du Comédien, que de l'eſſence du Poëte, du Muſicien, du Peintre, *&c*? Celui qui trouva le Dominicain travaillant avec un air atroce au tableau de S. André, le ſoupçonna-t-il d'être complice du Soldat qu'il peignoit alors inſultant le Saint Martyr?

En vérité, plus j'y penſe, moins je conçois que vous ayez écrit ſérieuſement tout ce que je viens de lire. Cependant de cette déclamation ſi étrange & ſi peu fondée, vous tirez des inductions cruelles. Que vous demandiez ſi ces hommes ſi bien parés, ſi bien exercés aux tons de la galanterie & aux accens de la paſſion, n'abuſeront jamais de cet art pour ſéduire de jeunes perſonnes; votre crainte peut être fondée, & je ſens qu'un bon Comédien doit ſçavoir, mieux que perſonne, l'art *de temoigner ſes deſirs ſans déplaire, & de les rendre intéreſſans*. Cet art eſt honnête ſelon vos principes; mais comme je ne vous prends pas au mot, j'avoue qu'un bon Comédien ſans mœurs eſt plus dan-

gereux qu'un autre homme; mais vous allez encore plus loin. » Ces valets fi-» loux, ſi ſubtiles de la langue & de la » main ſur la ſcene, dans les beſoins » d'un métier plus diſpendieux que lu-» cratif, n'auront-ils jamais de diſtrac-» tion utile ? ne prendront-ils jamais la » bourſe d'un fils prodigue, ou d'un » pere avare, pour celle de Léandre » ou d'Argant» ?

Que ne demandez-vous de même ſi celui qui joue Narciſſe ne ſera pas un empoiſonneur au beſoin ? Je paſſe rapidement ſur ce trait qui vous eſt échappé ſans doute : je n'ai pas le courage d'en plaiſanter; & ſi je le relevois ſérieuſement, je tomberois peut être moi même dans l'excès que je vous reproche : je m'en tiens donc à notre objet.

L'Auteur qui compoſe & l'Acteur qui repréſente, ſe frappent l'imagination du tableau qu'ils ont à peindre. Racine crayonnoit de la même main le caractere divin de Burrhus, & le caractere infernal de Narciſſe. Milton eſt ſublime dans les blaſphêmes de Satan & dans l'adoration de nos premiers peres. L'ame

de Corneille s'élevoit juſqu'à l'héroïſme pour faire parler Cornélie & Céſar, après s'être abaiſſée juſqu'aux ſentimens de la plus lâche trahiſon pour faire parler Achillas & Septime. Il en eſt de l'Acteur comme du Poëte, avec cette différence que celui-ci a beſoin de ſe transformer tout entier, & que ſon ame doit être, s'il eſt permis de le dire, centralement affectée des paſſions qu'il veut rendre, puiſque c'eſt lui qui les enfante : au lieu que l'Acteur, inſpiré par le Poëte, n'en eſt que le copiſte, & n'a beſoin, pour le rendre, que d'une émotion plus ſuperficielle, qui influe encore moins par conſéquent ſur ſon caractere habituel.

L'ame prend, à la longue, une teinture des affections vertueuſes dont elle ſe pénetre : l'intérêt qu'elles lui inſpirent leur ſert comme de mordant. Mais les ſentimens qu'on exprime avec horreur, le rôle qu'on mépriſe au moment qu'on le joue, & qu'on voit en bute au mépris, ce rôle, dis-je, n'a rien de ſéduiſant, rien de contagieux, ni pour le Poëte qui le feint, ni pour l'Acteur qui s'exerce à le rendre.

Toutefois je ſens comme vous qu'un Comédien vertueux, une Comédienne ſage & honnête ſera une eſpece de prodige, quand vous les réduirez l'un & l'autre à l'amour pur de la vertu, & à la privation déſintéreſſée de tous les plaiſirs qui les ſollicitent.

Le crime a trois ſortes de freins : les loix, l'honneur, la religion. Le vice n'a que la religion & l'honneur. D'un côté l'on excommunie les Comédiens, de l'autre on veut les rendre infâmes; je demande par quel effort généreux ils ſe priveroient des plaiſirs tolérés par les loix & permis par la nature ? S'ils ont des mœurs, ce ne peut être qu'en s'élevant au-deſſus des autres hommes par une droiture & une force d'ame qui les raſſure & qui les conſole. Ils ne ſont pas vertueux au même prix que nous. Voulez-vous juger quelle eſt l'influence de cette profeſſion ſur les mœurs ? commencez par lui rendre les deux plus grands freins du vice, les deux plus fermes apuis de la foibleſſe & de l'innocence ; la religion & l'honneur. Ne les privez de rien, ne les diſpenſez de rien ; laiſſez à leurs penchans les mêmes

contrepoids qu'aux nôtres; & alors, s'ils ſont conſtamment plus vicieux que nous, c'eſt à leur état qu'on a droit de s'en prendre.

M Rouſſeau prend la choſe à rebours, & de la honte attachée à l'état de Comédien, il veut tirer une preuve contre les mœurs de cet état, & contre celles des Spectacles. A Rome les Comédiens étoient des eſclaves * ; la condition d'eſclave étoit infâme, & par conſéquent celle de Comédien : M. Rouſſeau en conclut qu'elle doit l'être par-tout. Dans la Grece, les Comédiens étoient des hommes libres, & leur état n'avoit rien de honteux : M. Rouſſeau nous répond qu'ils répréſentoient les actions des Héros, que ces grands ſpectacles étoient donnés ſous le ciel ſur des Théâtres magnifiques & devant toute la Grèce aſſemblée. Il nous diſpenſera, je l'eſpere, de prendre tout cela pour des raiſons; &, s'il veut bien ſe ſouvenir que ces Comédiens repréſentoient familierement des Héros inceſtueux ou

* Voyez les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, *Tom. 17, p.* 210.

parricides, qu'ils jouoient & calomnioient Socrate; il avouera que, si jamais l'état de Comédien a dû être déshonorant, c'est sur le Théâtre d'Athènes.

Dans les premiers établissemens des nôtres, l'indécence & l'obscénité des spectacles ont dû attirer sur la profession des Comédiens les censures de l'Église & le mépris des honnêtes gens. Les mœurs de la scene ont changé; &, si M. Rousseau n'a pas prouvé que le spectacle est pernicieux, tel qu'il est, ou tel qu'il peut être, il n'a pas droit de conclure que le métier de Comédien soit en lui-même un état honteux. Or, si cet état peut être honnête, il est de l'équité, de l'humanité, de l'intérêt des mœurs de l'y encourager. Je le répète, l'honneur & la religion sont les appuis de l'innocence, les freins du vice, les mobiles de la vertu & les contrepoids des passions humaines : priver l'homme de ces secours, c'est l'abandonner à lui-même. Heureusement les Comédiens ne prennent pas tous à la lettre cet abandon désespérant : autorisés, protégés, récompensés par l'État, accueillis, considérés même dans la société la plus

décente, lorſqu'ils y apportent de bonnes mœurs, ils ſçavent que, ſi nos ſages Magiſtrats n'ont pas cru devoir encore céder aux vœux de la nation & aux motifs puiſſans qui ſollicitent en faveur du Théâtre, c'eſt par des raiſons très-ſupérieures aux préjugés de la barbarie. Ils ſçavent que ces raiſons politiques n'ont rien de relatif à leur conduite perſonnelle, & par conſéquent rien de déshonorant pour eux; auſſi n'ont-ils pas perdu le courage d'être Chrétiens & honnêtes gens. M. Rouſſeau n'a connu particuliérement qu'un ſeul Comédien, & il avoue que ſon amitié ne peut qu'honorer un honnête-homme.

A l'égard des tentations auxquelles une Actrice eſt expoſée, il en eſt qui, dans la ſituation actuelle des choſes, me ſemblent comme inévitables. On ne doit pas s'attendre à voir des mœurs pures au Théâtre, tant que le fruit du travail & du talent ne pourra ſuffire aux dépenſes attachées à cette profeſſion. Mais que, tout compenſé, il reſte à une Actrice qui penſe de quoi vivre modeſtement & honnêtement dans ſa maiſon, où ſes études continuelles l'attachent;

qu'elle puiſſe d'ailleurs prétendre, dans ſon état, à tous les avantages que l'eſtime publique attribue à la vertu; il y a d'autant mieux à préſumer de ſa conduite & de ſes mœurs, que les principes & les ſentimens dont elle eſt habituellement affectée, lui éclairent l'eſprit & lui élévent l'ame.

J'en ai dit aſſez; j'en ai trop dit peut-être, & encore n'ai-je pas relevé tous les traits qui, dans cet ouvrage, mériteroient d'être diſcutés. Si je me livrois à toutes les réflexions que M. Rouſſeau me préſente, je ferois un livre plus long que le ſien, mais infiniment moins curieux, moins éloquent, moins intéreſſant de toutes manieres. Mon deſſein n'a été ni de lui nuire, ni de briller à ſes dépens; mais de réduire au point de la vérité l'opinion de ſes lecteurs ſur l'article des Spectacles. Je puis avoir raiſon contre lui, ſans préjudice pour ſa vertu que je reſpecte, ni pour ſes talens que j'admire; &, s'il m'eſt échappé quelque trait qui faſſe douter de ces ſentimens, je le déſavoue & le condamne. Du reſte, il eſt à ſouhaiter pour lui-même que j'aye raiſon contre lui. « Les farces, dit-il, les » plus groſſieres ſont moins dangereuſes

» pour une jeune fille, que la Comédie » de l'Oracle ». Quels reproches ne se fait-il donc pas d'avoir composé en vers & en musique cette scène si naïve & si touchante, que toutes les jeunes filles sçavent par cœur !

Tant qu'à mon Colin j'ai sçu plaire.

« Le Théâtre François est, dit-il encore, » la plus pernicieuse école du vice. . . . . » J'aime la Comédie à la passion.... Ra» cine me charme, & je n'ai jamais man» qué volontairement une représenta» tion de Moliere ».

Il est, comme on voit, selon ses principes, dans le cas d'un homme qui auroit assisté journellement & avec délices à un festin où il auroit sçu que l'on versoit du poison aux convives.

J'aurai donc rendu à M. Rousseau un service bien essentiel, si j'ai pu lui persuader que ces idées affligeantes qu'il a prises pour la vérité, n'en étoient que de vains phantômes, & que le mal auquel il croit avoir contribué par ses écrits & par ses exemples, est un bien pour l'Humanité.

Fin du Tome quatrième.